

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

FONTANES

(1757-1821)

ESSAI BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Aileen WILSON

(M. A. DUBLIN)



E. DE BOCCARD, Editeur

1, Rue de Médecis, 1
PARIS (VI°)

—
1928

*Thèse Paris
1928*

Wilson

FONTANES

(1757-1821)

ESSAI BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552832_0007



LOUIS DE FONTANES

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

FONTANES

(1757-1821)

ESSAI BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Aileen WILSON

(M. A. DUBLIN)



E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI°)

—
1928

* 17885

ROYAL

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF LEIDEN

AND OF THE

1788

1788

1788



UNIVERSITEITS- EN LANDBOUWMUSEUM

LEIDEN

1788

1788

A MES PARENTS

INTRODUCTION

« Si l'on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux très petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique¹ ».

Quand ces deux petits volumes furent publiés en 1839, en pleine période romantique et dix-huit ans après la mort de leur auteur, ils passèrent presque inaperçus. La mode avait changé. On lisait Hugo; on ne lisait plus Fontanes. Cette publication posthume venait à la fois trop tôt et trop tard.

Une édition des œuvres de Fontanes jouirait-elle de plus de succès aujourd'hui? On ne saurait le dire, bien qu'on puisse constater que petit à petit, après la fièvre d'admiration suscitée par les romantiques, un certain intérêt s'éveille pour leurs humbles précurseurs. Les origines du romantisme préoccupent de plus en plus les esprits — de nombreux ouvrages récents en font foi. Ces origines sont assez lointaines, car, bien avant Chateaubriand, le mouvement commencé par Jean-Jacques Rousseau se poursuivait, presque à leur insu, chez une foule d'écrivains de second rang. Dans

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Oulre-Tombe*, éd. Biré, Paris, Garnier Frères (1899-1900), 6 vol. in-18, t. II, p. 165.

l'œuvre des petits poètes du XVIII^e siècle se trouve le germe qui va s'épanouir plus tard. Chez Delille, chez Saint-Lambert, chez Parny, chez Fontanes, telle note lyrique, telle expression révélatrice d'une émotion plus intense que ce qu'on avait coutume de rencontrer à cette époque philosophique et logique, témoignent déjà de la révolution qui allait aboutir au romantisme.

Les occupations politiques et universitaires de Fontanes ont fait grand tort à une réputation littéraire qui, du vivant du poète, rivalisait avec celle de Delille.

Aujourd'hui le nom de Fontanes évoque l'image du président du Corps législatif, du grand-maître de l'Université impériale, plutôt que du jeune poète ardent et ambitieux de l'*Almanach des Muses*. Dans cette étude, nous tâcherons de montrer que cet oubli n'est pas loin d'être une injustice.

Entre l'esprit dix-huitième finissant; esprit philosophique, pseudo-classique, ou même tout simplement mondain et futile; et l'esprit du siècle qui naissait à peine, proclamant, avec une liberté nouvelle, le mépris des conventions littéraires et le retour aux grandes réalités : Dieu, la Nature, l'Amour comme étant les seuls thèmes dignes du poète, Fontanes joue le rôle d'intermédiaire. Admirateur fervent des grands écrivains du XVII^e, ses maîtres et ses modèles, il appartient cependant au XVIII^e siècle. Il lui appartient par son classicisme atténué, par son respect du mot propre, comme par son goût pénétrant et sûr; mais il appartient aussi au préromantisme par certains traits de mélancolie rêveuse et religieuse : par sa *Chartreuse* et par son *Jour*

des Morts, il a préparé directement la voie à Lamartine.

Fontanes n'est pas un grand poète, mais son œuvre n'est pas à négliger. Ces poèmes, qui au premier coup d'œil paraissent surannés, artificiels, ont un charme délicat. A les lire l'on ressent un plaisir analogue à celui que nous inspire le travail harmonieux du disciple, peintre ou sculpteur, dont la patience et l'ardente admiration ont réussi à capter un peu du génie du maître qu'il imite. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver dans l'œuvre poétique de Fontanes une forte originalité, ni l'empreinte d'une pensée vigoureuse et hardie.

Le poète niortais a subi toutes les influences, suivi tous les mouvements; surtout il a subi la discipline de l'école classique. La passion qu'il vouait à Racine, à Boileau, à Virgile et à Horace se reflète dans toute son œuvre. Esprit critique plutôt que créateur il gardait en lui le culte de tout ce qui est beau sans pouvoir arriver à créer lui-même de la beauté. Et puis il doutait de lui, de son talent littéraire. Jamais il n'aurait cru possible qu'un poète moderne écrivît comme avaient écrit les maîtres du *xviii^e* siècle. « Tous les vers sont faits », disait-il quand on lui vantait les poèmes de Lamartine. Il se le répétait sans cesse, ce qui explique dans une certaine mesure l'anomalie que constitue ce poète se contentant de reproduire froidement les idées d'autrui et comprimant dans le moule classique une nature ardente, fougreuse, originale.

Si le poète du *Jour des Morts* n'a pas su se hausser au-dessus du niveau que lui assignait sa timidité à

s'affranchir de ses modèles littéraires, il n'en était pas du tout de même pour le critique du *Mercury*.

Chateaubriand a dit de Fontanes qu'il était « l'homme qui, de l'aveu de tous, juge et apprécie le mieux les ouvrages des autres¹ ». Esprit perspicace et pénétrant, goût rapide et sûr, jugement infaillible, sens des réalités excluant les enthousiasmes trop faciles, tout cela faisait de lui un critique peu ordinaire. Sainte-Beuve a recueilli les articles critiques du poète qui lui semblaient le plus dignes d'entrer dans une édition définitive de ses œuvres. Il en aurait pu rassembler bien d'autres épars dans les journaux de l'époque qui valaient eux aussi d'être conservés.

Cependant l'importance du rôle littéraire de Fontanes fut loin de se limiter à ses écrits, soit en vers soit en prose. Grâce à sa personnalité vibrante, par ses conseils, ses critiques, sa conversation, il exerça une influence.

C'est le mérite de Fontanes que d'avoir su au moment décisif de la vie de Chateaubriand diriger dans une voie neuve ce talent sublime. Son nom est indissolublement lié à celui de l'auteur du *Génie du Christianisme*. La véritable originalité de son caractère se révèle dans la façon dont il comprit et apprécia un talent littéraire aussi contraire au sien. Purement et timidement classique il ne s'est pas laissé effrayer par l'imagination brûlante d'un Chateaubriand. Il a annoncé avec une confiance superbe et avec toute l'autorité de sa réputation établie, l'écrivain dont la prose si hardie et si originale était

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Garnier Frères, 1859, in-8. Préface de la 1^{re} édition, p. 6.

faite pour effrayer le goût trop subtil d'une société accoutumée à la littérature artificielle des salons.

L'amitié de Fontanes et de Chateaubriand a de quoi étonner ceux qui ne voient dans le premier que l'homme politique. Elle n'étonnait pas les contemporains des deux écrivains qui connaissaient le caractère vif et impétueux, la spontanéité, la joie de vivre de l'ami si fidèle de Chateaubriand.

Dans cette étude, le nom de Chateaubriand reviendra constamment. Il eût été impossible de parler de Fontanes sans parler en même temps de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*.

On peut même se demander si, à partir de 1800, Chateaubriand et ses œuvres ne constituent pas le plus fort des liens qui attachent encore Fontanes à la littérature : car après son retour d'Angleterre celui-ci cessa presque complètement de produire lui-même. Et s'il n'a jamais fini son épopée *La Grèce Sauvée*, il a contribué, par sa collaboration et sa critique, à la création de l'œuvre qui a eu le plus d'influence sur l'évolution littéraire du xix^e siècle.

Par son enthousiasme pour Chateaubriand autant que par les quelques rares notes de lyrisme qu'on peut trouver dans ses propres poèmes, le dernier des classiques s'est montré précurseur des romantiques.

Cette étude ne sera donc pas consacrée uniquement à l'examen de l'œuvre poétique et critique de Fontanes ; elle s'attachera également à considérer quel a été son rôle comme précurseur et comme guide.

Sa vie politique, si intéressante, si riche qu'elle soit,

ressort plutôt du domaine de l'histoire. C'est à l'historien de déterminer le rôle que l'auteur du *Journal des Morts* joua au Corps législatif et au Sénat. Lui seul saurait pénétrer avec utilité dans ce labyrinthe que fut la vie politique de Fontanes, et tenter de l'expliquer. Cependant, dans les années qui suivirent la Révolution, la politique et la littérature se trouvent presque inextricablement mêlées. Je n'ai donc pas cru pouvoir laisser entièrement de côté cette période de la vie du poète.

Je remercie ici tous ceux qui m'ont aidée dans la préparation de ce travail : les conservateurs de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, de la Bibliothèque Municipale de la Rochelle.

M. de Baudus qui a bien voulu me communiquer douze lettres inédites de Fontanes à son bisafeul.

A M. Paul Hazard qui m'a signalé l'intérêt de cette étude et qui m'a soutenue de ses conseils et de ses encouragements, j'offre l'expression de ma profonde gratitude.

A. W.

CHAPITRE PREMIER

Débuts Poétiques

Jean Pierre Louis (de) Fontanes naquit à Niort le 6 mars 1757. Il appartenait à une vieille famille protestante originaire de la commune de La Melouze, près d'Alais en Languedoc, qui avait dû s'expatrier après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Son grand-père, Jean Fontanes, marchand drapier, fut reçu habitant de Genève le 9 décembre 1715. On lit au registre du Conseil: «Vu la requête du sieur Pierre Tardieu l'aîné, aux fins qu'il plaise au Conseil recevoir au nombre des habitants de cette ville, sieur Jean Fontane d'Alox en Languedoc, qui est absent pour les affaires de son négoce, sous offre de se conformer aux Edits, et de payer tous les droits d'habitation et de protection », etc¹...

Le 4 juillet 1716, Jean Fontanes se maria avec Madeleine Girard, à Turin, où il était retenu par ses affaires et c'est dans cette ville que naquit l'aîné de ses enfants,

1. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, Paris, 1895, t. XLIV, p. 554.

Jean Balthazar. Il s'établit ensuite avec sa famille à Genève où naquirent trois enfants : Pierre Marcellin Fontanes, né le 12 septembre 1719, le père du poète; Jacques Marcellin Fontanes, né le 12 octobre 1720 et Charles-François Fontanes, né le 4 novembre 1721.

L'aîné, Jean Balthazar devint ministre, puis régent, puis professeur à Genève.

Jean Fontanes rentra en France à l'époque de l'administration d'Orry, contrôleur général des finances de 1735 à 1745, espérant obtenir de ce ministre une partie des biens confisqués à sa famille. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut une place d'inspecteur des manufactures dans le Bas-Languedoc. Son deuxième fils, Pierre Marcellin Fontanes, le père du poète, suivit la même carrière que son père et nous le retrouvons vers le milieu du siècle à Saint Gaudens, en Languedoc, où il remplit les fonctions d'inspecteur des manufactures de draps. C'est là qu'il épousa la veuve dame Ferrier, Jeanne Baptiste Dominiquette Raimonde de Sède et de Fourquevaux, d'une famille noble et catholique, et c'est là que naquit son premier fils Marcellin.

Il y a lieu de croire que Pierre Marcellin Fontanes ne fut pas très bien reçu par la famille de sa femme. Des différences de religion et de rang y étaient sans doute pour quelque chose. En tout cas, un incident fâcheux, survenu au commencement de l'année 1757, le décida à demander son changement pour le Poitou. Son beau-frère, M. de Sède, personnage assez mystérieux qui s'appelait « filleul de la ville de Saint Gaudens », l'avait provoqué en place publique au milieu d'une foule

bruyante. Fontanes, pour se défendre, tira son épée. Mais son adversaire le rejeta contre un pilier et l'attaqua avec tant de violence qu'il crut voir sa vie en danger. Il enfonga donc son épée dans la poitrine de son beau-frère qui tomba inanimé. Obligé de s'enfuir il prit, peu de temps après, la route du Poitou. Et c'est à Niort que naquit son second fils, le futur poète Fontanes.

Le caractère du père offre un certain intérêt, car il a sans aucun doute exercé une influence assez considérable sur le talent littéraire de ses deux fils. C'est lui qui les guida vers la littérature. C'était un homme doué d'une certaine érudition et se distinguant par une grande dévotion à la science. Vif et intelligent, aucune découverte nouvelle ne lui échappait; il en fit lui-même d'assez importantes. Il s'intéressait à tout ce qui touchait au bien public, établissant une garancière à Saint Gilles et s'associant à un projet de dessèchement des lacs de mer en Vendée. On a conservé une lettre qu'il écrivit à l'éditeur des *Affiches du Poitou* où il annonce la découverte entre Soullans et Challans « d'ocres de « diverses couleurs supérieurs en qualité à ceux que « nous possédons en France jusqu'à présent¹ ».

Il a peu publié, à peine quelques articles insérés dans les *Affiches du Poitou* ou dans les *Ephémérides du Citoyen* et une *Notice sur l'histoire naturelle en Poitou*, composée en collaboration avec le docteur Daniel Guillemeau de Niort et le docteur Dorian de Saint-Gilles.

1. *Affiches du Poitou*, 7 janvier 1773.

Mais il était correspondant de la Société Royale d'Agriculture de la Rochelle et entretenait avec cette Société des relations très suivies. Il correspondait avec Seignette, le secrétaire de l'Académie de La Rochelle, pour des recherches d'histoire naturelle. Il en profita pour lui parler des talents littéraires de ses deux fils et lui envoya même les essais de son fils aîné, ce qui valut à Dominique Marcellin d'être nommé, le 5 décembre 1770, associé de l'Académie.

Dominique Marcellin fut empêché par une maladie de prendre immédiatement sa place parmi les membres de la docte Société. Ce fut encore son père qui écrivit à l'Académie pour excuser l'absence de son fils (5 janvier 1771).

« Mon fils garde le lit depuis environ dix jours; sa maladie paraît occasionnée par un excès d'étude. Il s'y est livré, jour et nuit, depuis sa nomination pour présenter à l'Académie quelque ouvrage aussi digne d'elle qu'il sera capable de le faire¹ ».

En père attentif et prévoyant il avait lu les Statuts de l'Académie et y avait vu qu'il fallait offrir en entrant quelques livres sur le choix desquels on devait consulter le secrétaire; comme il craignait qu'il fût nécessaire de faire venir les livres indiqués de Paris, il pria l'Académie de les lui indiquer le plus tôt possible. L'orgueil qu'il ressentait des essais de son fils aîné était le même pour ceux de Louis sur les débuts poétiques duquel il veilla avec non moins de tendresse;

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, folio 109.

et souvent il était l'intermédiaire entre le jeune Louis et l'Académie. Le 23 avril 1772 il envoya à Seignette : « l'ouvrage de mon fils le cadet qui a eu quinze ans le six du dernier mois de mars. Si vous et vos illustres confrères le trouvez digne d'être lu, par son aîné, à la prochaine assemblée publique de votre Académie », écrivit-il dans la lettre qui accompagna cet envoi, « l'auteur verra ses vœux exaucés et sa reconnaissance sera égale au respect dont il est pénétré pour elle¹ ». Comme il savait l'impatience qu'avait son fils de revoir son œuvre, il ajouta : « Je ne dois pas oublier qu'il vous prie de le lui renvoyer promptement, avec les observations qu'on y aura fait, supposé qu'il y en ait quelqu'une qui exige des changements afin qu'il aye le tems d'y travailler² ». Et pourtant l'amour de la littérature ne lui fait pas négliger ses devoirs et il ne permet pas à son fils de manquer aux siens. Car dans cette même lettre il osa demander que l'Assemblée publique fût reculée de huit jours, c'est-à-dire jusqu'au 13 mai, autrement son fils ne pourrait s'y trouver à cause de « notre foire qui sera du 6 au 10 du prochain³ ».

On a reproché à Fontanes père son caractère dur et intraitable, sa sévérité; cependant, ses rapports avec ses deux fils semblent avoir été dès meilleurs et se distinguaient par une réelle tendresse. On en verra la preuve dans les vers que le jeune Marcellin adressa au

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, folios 115-116.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

docteur Guillemeau à l'occasion de la guérison de son père :

... Tu tires du tombeau
Mon père, mon ami, qui dès ma tendre aurore,
M'aimait, qui me chérit, un père que j'adore¹.

et dans le *Cri de mon cœur* écrit plus tard par Louis Fontanes.

De la mère de Fontanes et de ses rapports avec ses deux fils, nous ne savons pas grand'chose. Dominique Marcellin et Louis ne parlent jamais d'elle.

Née aux environs de Saint-Gaudens, mariée à un certain Ferrier et restée veuve avec deux filles, elle avait vingt-huit ans quand elle se remaria avec Fontanes. D'une famille aristocratique, très pieuse, très catholique, on se l'imagine autoritaire, poussant la religion jusqu'à l'égoïsme. N'a-t-elle pas imposé sa volonté à son mari en faisant élever ses enfants dans la religion catholique. Fontanes fut baptisé à l'église Notre-Dame de Niort.

Pourtant cette renonciation à ses droits sur ses fils a dû coûter au protestant rigide dont la famille avait souffert pour la religion.

Mme de Fontanes poussa l'égoïsme religieux à un tel point que, peu après la mort de son second mari, elle abandonna ses enfants pour se retirer aux « Dames Hospitalières », espèce de couvent qui recevait des « jeunes personnes et femmes de tout âge, à qui la perte de leurs parents, la modicité de leur fortune ou des

1. H. Briquet, *Histoire de la Ville de Niort*, Niort, Robin, 1832, 2 vol. in-8, t. II (Biog. des Deux-Sèvres, p. 135).

« motifs de piété faisaient désirer une vie paisible et « retirée¹ ». Quant à ses idées sur la littérature, à son influence sur ses fils, nous ne savons rien, du moins rien qui puisse permettre d'expliquer par l'hérédité les dons littéraires vraiment étonnants des deux jeunes Fontanes.

Celui qui fut l'émule, l'inspirateur du poète, son frère aîné Dominique Marcellin, se distingua de bonne heure par son amour pour la poésie.

Tout enfant il lisait Milton, le Tasse, Shakespeare, Maffei et Lope de Véga. Il fit de brillantes mais d'intermittentes études au collège des Oratoriens, où il entra en 1760 à l'âge de huit ans. C'était vraiment une intelligence précoce. Tout semblait l'intéresser. Un témoin de sa vie, M. Lafaille, écrivant en novembre 1770, racontait que le jeune Marcellin étudiait à ce moment les langues orientales et qu'il se délassait avec les mathématiques qu'il apprenait sans maître. Il travaillait dix heures par jour².

Mais les mathématiques et les langues orientales n'étaient en somme que des « délassements ». Car ce qui tenait vraiment au cœur du jeune homme, c'était la poésie. A quel âge a-t-il commencé à écrire ? Selon Lafaille, ce fut à douze ans qu'il composa une tragédie appelée *Phénice*. Le jeune auteur, cependant, retoucha sa tragédie pendant plusieurs années avant de la juger digne d'être montrée à Poujet, l'ami de la famille

1. Cité par A. Beaunier. *La jeunesse de Joseph Joubert*. Paris, Perrin 1918, in-16, p. 127.

2. Bibl. de La Rochelle. Mss 356. Biographie Delayant.

et d'oser lui demander son avis. *Phénice*, œuvre très classique, dont la scène est à Lesbos, accuse le jeune âge de l'auteur. L'action est d'une simplicité enfantine, mais les vers sont bien faits. Comme Poujet tardait à donner son avis, Marcellin se décida à lui écrire. Sa lettre, qui est parsemée de vers, est intéressante à cause du style léger et élégant remarquable chez un auteur de quinze ans.

En voici le début :

Monsieur,
Phénice avec raison s'irrite,
Que vous la gardiez trop longtems,
On doit expédier plus vite,
Une héroïne de quinze ans¹.

Avec beaucoup de modestie le jeune auteur prie M. Poujet de considérer que les agréments de la jeunesse sont peut-être les uniques charmes de sa tragédie.

Qu'elle paraisse en sa naissance
On excuse tout de l'enfance,
Rien ne plaît comme le printemps :
Une pucelle, en cheveux blancs,
Ne fit jamais fortune en France².

Cependant tout modeste qu'il fût il osa exprimer l'espoir que le « fameux M. Brisard », critique du *Mercur de France* voulût bien lui aussi examiner *Phénice*.

1. Cité par H. Clouzot, *Les Fontanes à Nioré*, *Revue ill. des Provinces de l'Ouest*, 1890, t. 1, p. 237.

2. *Ibid.*

La réponse des critiques ne manqua pas d'encouragements. Pourtant la tragédie fut refaite cette fois sous le nom de *Parthénor*.

C'est vers cette époque qu'il put réaliser son rêve d'aller à Paris et il partit avec son père et sa mère au mois de mai 1768. A sa jeune impatience le voyage paraissait long et ennuyeux.

Enfin au bout de quatre jours, il aperçoit Tours et la vue de cette ville lui inspire les vers suivans :

Déjà de ma lente voiture
J'aperçois le superbe Tours
Sur mes doigts, je compte les jours,
Et contre le ciel je murmure.
Je dis au Temps : hâte ton cours !
O temps satisfait mon envie !
Ou bien retranche de ma vie
Ces momens perdus pour toujours !
Mais hélas ! en vain je l'implore,
Le cruel est sourd à mes cris.
Oh ciel ! de quatre jours encore
Je ne me verroy dans Paris¹.

A-t-il pu voir Voltaire à Paris, comme il le désirait si ardemment ? Il y a quelque incertitude à ce sujet. Dans tous les cas il fut bien accueilli par plusieurs hommes de lettres et profita en outre de son séjour à la capitale pour publier son seul ouvrage imprimé composé de deux petites pièces :

Le Triomphe de la Beaulé, cantate, et Narcisse, petit poème qu'on pourrait mettre en chant, à Paris, chez N. A. Delalain, à l'image St-Jacques, 1768, 16 p. in-8°.

1. *Ibid.* p. 240.

A l'âge de dix-huit ans, le 5 décembre 1770, grâce à l'intermédiaire de son père comme on l'a vu, il est nommé associé de l'Académie de la Rochelle. Il y lit, le 20 février 1771, des vers à Voltaire sur la statue qu'on venait de lui élever et par l'intermédiaire de l'Académie, ces vers furent envoyés à Voltaire dont les remerciements comblèrent de joie le jeune poète. C'est sans doute aussi vers cette époque qu'il envoya à l'Académie *l'Ode sur les Arts* qui y fut lue en séance publique le 13 mai 1772.

L'Ode à la mer que je voyais pour la première fois, dont le manuscrit est aux archives de l'Académie, avait probablement été lue en 1770 avant l'élection de son jeune auteur. En style ampoulé le poète y raconte les exploits des flottes françaises. On y remarque cependant un certain mouvement poétique dont on peut juger par les vers suivants :

Mais c'est peu des lieux que je vois
Je veux voler partout où nos flottes rapides
Ont porté notre nom, nos armes et nos lois.
Le chemin m'est connu ; sur ces gouffres avides,
Il est tracé par nos exploits¹.

Mais que devenait Louis Fontanes, le futur poète, pendant que son frère, à peine de cinq ans plus âgé, écrivait des vers et faisait déjà parler de lui ?

La famille Fontanes n'était pas riche et c'est sans doute à cause de cette « gêne domestique » que le jeune Louis fut confié, dès l'âge de neuf ans, comme enfant de chœur à un prêtre janséniste, le père Bory, curé de

1. Bibl. de La Rochelle, Mss, 784, f. 129-134.

la Foye Monjault, au lieu d'être envoyé dès cet âge aux Oratoriens comme le fut son frère.

Il n'y a pas de doute que l'enfant ait souffert physiquement et moralement sous la tutelle de ce vieux prêtre fanatique, dont la sévérité ne se montrait pas seulement à l'égard du jeune Fontanes. Il s'imposait à lui-même toutes sortes de pénitences et se couchait sur la javelle.

Afin d'habituer l'enfant à la pensée de la mort, il l'envoyait, la nuit, invoquer le Saint-Esprit dans l'église à laquelle il ne parvenait qu'en traversant le cimetière. Il s'efforçait de lui enseigner son culte dur et sans miséricorde qui n'admettait pas la faiblesse humaine.

Pour l'enfant sensible et nerveux qu'était le petit Fontanes ce fut une torture si intolérable qu'un jour, à bout de résistance, il se sauva et gagna la Rochelle où il tenta de s'engager comme mousse.

Brève fugue, car ses parents accoururent aussitôt et il fut ramené au foyer. Mais peu après, en 1768, on l'envoya aux Oratoriens, où il montra qu'il n'avait tout de même pas perdu son temps chez le père Bory, car il entra tout de suite en seconde.

Il avait comme professeur le père Balan, auteur lui aussi, homme actif et doué d'une intelligence remarquable qui a certainement eu une grande influence sur le jeune Fontanes. Celui-ci ne devait jamais oublier les leçons de son maître et quand Napoléon le fit grand-maître de l'Université impériale, il donna tout de suite à son ancien professeur une place d'inspecteur général.

Le Père Balan semblait aussi avoir remarqué chez son élève de seconde une intelligence au-dessus de l'ordinaire, car aux examens de fin d'année Fontanes est classé 1^{er} sur 23 élèves et est rangé « inter bonos ».

L'année suivante 1769-70, il fait sa rhétorique avec le père Brunard; cette fois il est 3^e sur 23 élèves et est rangé parmi les « insignes ».

Cependant, quand en 1770 il entre en Logique sous la direction du père Frigard, le jeune Louis se distingue par ses fréquentes absences et à la fin de l'année il est classé dernier sur 11 élèves avec la mention : *Sæpissime abfuit*.

Comment faut-il s'expliquer ces fréquentes absences? Était-ce la faute du père Frigard, qui peut-être n'avait pas su rendre assez intéressantes ses leçons de philosophie? Sa santé rendait-elle nécessaires ces fréquents repos? Ou faut-il plutôt en chercher l'explication dans l'état d'esprit du jeune Fontanes? S'il ne suivit pas régulièrement les cours de philosophie du père Frigard, c'était sans doute parce que les succès littéraires de son frère et sa nomination à l'Académie de La Rochelle l'avaient encouragé lui aussi à se vouer à la poésie. Si bien que lorsque Marcellin écrivit le 20 mars 1771 au secrétaire de l'Académie, Seignette, pour lui envoyer une épitaphe en français et en latin sur la mort du maréchal de Senectère, il annonça en même temps que son frère avait déjà préparé une pièce qu'il se proposait de soumettre à son jugement et que lui Marcellin en écrivait une « dans la même intention ¹ ». Et en effet à

1. Bibl. de La Rochelle, Mss. 784, f. 121-122.

la séance publique de l'Académie du 17 avril 1771, Marcellin lit non seulement son *Épître d'un vieillard à un jeune homme qui ne veut rien faire pour la Société*, mais aussi l'héroïde de son frère Young à Lorenzo, ami de son fils, sur la mort de ce fils qu'il appelle Philandre.

Tous les deux eurent le plus grand succès.

Ce furent de très beaux jours pour les deux jeunes Fontanes. Remplis tous les deux d'une même ardeur poétique, ils se promenaient le soir dans les champs et les bois de Niort; ou bien ils s'arrêtaient devant la fontaine du Vivier, se répétant leurs vers et ébauchant de nouveaux poèmes.

Marcellin, plus expérimenté, aida de ses conseils les débuts poétiques de son frère.

Dès le mois de mai, Louis Fontanes a un nouvel ouvrage à envoyer à l'Académie, *Les Déserts*. Mais cette fois l'Académie ne lui donna pas de publicité.

Ce poème des Déserts en 176 alexandrins est signé Fontanes le plus jeune, et est précédé de cette explication : « L'homme qui parle est supposé. Ce n'est pas l'auteur. Ces sortes de suppositions sont d'usage dans la prose par conséquent dans la poésie¹ ».

Comme le premier essai de Louis Fontanes : *Young à Lorenzo*, les *Déserts* se ressentent fortement de l'influence du poète des *Nuits* dont la traduction par Le Tourneur avait paru en 1769 et de celui qu'on appelait le « Young français ». Baculard d'Arnaud était en relations avec les jeunes Fontanes et son *Épître à Ariste*.

1. Bibl. de La Rochelle, Mss. 784, f. 140-143.

parue dans l'*Almanach des Muses* de 1769 suggéra sans doute quelques traits au jeune auteur des *Déserts*.

La situation présentée dès les premiers vers rappelle Young et est caractéristique de sa manière :

Tranquille je goûtais les charmes du repos.
Tout à coup la discorde agite ses flambeaux;
Déjà l'orage gronde, et la foudre est formée
De mes fiers ennemis la rage est allumée¹...

Mais le sentiment qui chez le vieux poète anglais se traduisait par l'acceptation du malheur et une résignation chrétienne dans la mélancolie, devient dans la bouche de l'enfant de quatorze ans un cri de révolte un peu hystérique contre des ennemis mystérieux.

Young se retire avec joie d'un monde trompeur et cherche la solitude pour y apprendre « à combattre les terreurs de la mort² ». Le héros du poème de Fontanes, pour fuir des ennemis cherche lui aussi les déserts, mais s'il y trouve la liberté, il n'y ressent pas moins l'effroi d'un enfant devant la solitude :

Je suis seul, je suis libre. O déserts effroyables
De l'horreur du silence aziles redoutables
Je ne vois que vous seuls, vous êtes mon seul bien³.

Décousu, extravagant et sans plan, le poème des *Déserts* est manifestement l'œuvre d'un écolier, mais d'un écolier de talent, et on y remarque une note de lyrisme quand le poète parle de son ami Ariste.

1. Bibl. de la Rochelle. Mss. 784, f. 140-143.

2. *Les Nuits de Young*, trad. par M. Le Tourneur, nouvelle éd. Lyon. Blache et Boget, 1812, 2 tomes en 1 vol. in-12, p. 78.

3. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, f. 140-143.

Peut-être parcourant cette retraite obscure
Où nos cœurs s'enivraient d'une volupté pure,
Il cherche en gémissant la trace de mes pas.
S'il savait qu'égaré dans ces affreux climats
Ariste vient sans cesse accuser ma pensée¹...

Le 12 juin 1771, Louis Fontanes écrit à Seignette pour lui annoncer un nouveau poème :

« Monsieur,

« Si l'accueil que vous, et vos illustres confrères ont fait à mes premiers essais, n'a pas augmenté en moi le désir de mériter les suffrages de l'académie, il m'a imposé le devoir de m'en rendre digne : mais je ne le puis que par ses conseils. Permettez que je les lui demande pour l'ouvrage que j'ai l'honneur de lui adresser.

« Dans les précédents j'étais soutenu par les pensées d'un des plus grands poètes de nos jours; celui-ci est tout de moi. Quel motif de méfiance ! Pour en excuser les défauts je n'alléguerai cependant pas mon âge. Quand comme moi on consulte ses maitres pour profiter de leurs avis, c'est leurs leçons, et non leur indulgence qu'on doit ambitionner.

« Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« FONTANES fils cadet.

« A Niort le 12 juin 1771.

« Mon cher père et mon frère ont l'honneur de vous présenter leurs respects. A leur premier voyage à La

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, f. 140-143.

Rochelle j'aurai celui de vous envoyer une nouvelle copie de mes premières productions où j'ai fait des changements¹ ».

Le poème auquel Fontanes fait allusion dans cette lettre et qu'il prétend n'être tiré que de sa propre inspiration, est sans doute l'*Epître à un Ami sur la Solitude*. Au moins les dates et le style assez différent de ce poème, se prêtent à cette supposition.

Cette Epître qui est en vers libres est signée Fontanes fils cadet âgé de quatorze ans. Le ton en est sensiblement plus calme, plus réfléchi. Tandis que dans *Les Déserts* tout révélait le jeune âge de l'auteur, ici on a peine à croire que c'est un enfant de quatorze ans qui parle. Car dans ce poème on trouve une compréhension mûre des joies, de la paix que procure la nature. N'y a-t-il pas ici un souvenir des longues journées passées en plein air, des promenades à travers les champs? Ce n'était pas pour rien que Fontanes faisait l'école buissonnière. Il y a comme un souffle de bonheur et de contentement sur tout le poème qui révèle l'état d'âme de l'enfant.

Le poète y exhorte son ami à venir faire l'étude du bonheur avec lui :

Amy loin du bruit de la ville,
Du sein de ton Paris, accours vers nos hameaux;
Viens : déjà la treille docile
De ses pampres naissants couronne nos berceaux,
Et dans mon solitaire azile
Elle étend mollement ses flexibles rameaux².

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, f. 135-136.

2. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784 f. 139-144.

Il décrit la suite des jours heureux :

Tous mes jours sont filés par la main du plaisir.
Nonchalamment couché sur la mousse légère,
Je n'entends que le bruit d'un ruisseau bondissant
Qui d'un roc escarpé descend en bouillonnant.
Sur des gazons fleuris, au bord d'une onde claire
Ou dans des bois délicieux,
Je promène pensif mon âme solitaire¹.

Evidemment les attributs sont banals, cependant le jeune poète décrit, avec un plaisir évident et avec sincérité, la campagne qu'il aime et qu'il connaît. Plus loin il parle de « l'horreur religieuse », et de la « sombre beauté » des forêts et de leur effet sur son âme. Et voici une description de la tombée de la nuit qui mérite d'être citée.

Mais le jour fuit, la nuit s'avance,
Sur l'univers s'incline mollement,
Répand ses doux pavots, et descend lentement
La timide Phœbé l'accompagne en silence.

La nuit lui inspire ce doux sentiment où la Religion se mêle à la pensée de l'ami absent.

Ah ! quand pourrai-je avec celui que j'aime
Au bord de ces ruisseaux, dans ces bosquets heureux
Voir, admirer le Dieu suprême...

Mais le ton est trop élevé et les quelques vers qui s'en suivent sont monotones et vides d'inspiration.

L'Académie ne donna pas plus de publicité à cette œuvre qu'à la précédente et ne répondit que par des

1. Bibl. de la Rochelle, Mss. 784 f. 139-144.

conseils et par quelques légères critiques. Le jeune poète ne se montra pas très docile. Inspiré par des écrivains comme Baculard d'Arnaud, il voulait avant tout des expressions hardies et énergiques et peu lui importait si elles étaient correctes ou non. Voici la lettre où il osa se justifier devant l'Académie :

« Monsieur,

« J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance vos conseils et vos réflexions sur mon ouvrage. Elles sont aussi justes que sensées. Je tombe d'accord avec vous de mes fautes. Tout le remède que j'y apporterai, ce sera de me corriger. Cependant, Monsieur, s'il est permis à un disciple de se justifier contre son maître, j'userai, malgré mon tort, de cette permission. On aime toujours à s'excuser; ce défaut est commun à tous les hommes, et surtout aux poètes.

« *Je promène pensif mon âme solitaire*, il est vrai, comme vous le remarquez que l'on ne dit point promener son âme, mais l'image doit passer avant tout : pourquoi n'introduirait-on pas des expressions hardies et énergiques dans notre langue comme le dit l'auteur du *Comte de Comminge*? des personnes du plus grand goût voulant lui faire ôter, *J'ai donc brisé mon cœur*; expression mâle et poétique; j'aime mieux, leur répondit-il, pécher contre la langue que contre la poésie.

« *Du vaste sein des mers*, je ne suis point je l'avoue sur une côte orientale, mais j'ai la manie de faire des vers et par conséquent de me transporter à l'orient, à l'occident, dans les cieux, sur les mers; enfin comme poète

je vois ce qui existe, comme ce qui n'existe pas. J'aperçois des vagues qui s'élèvent jusques aux nues pendant que les autres un peu moins fous que moi les voient tout au plus monter à trente piés de haut.

« *T'enfoncer en toi-même*, Corneille a dit *descendre en soi-même*, je demande laquelle de ces deux expressions est la plus hasardée? ...

« *Du sein de ton Paris*, on peut y remédier facilement en disant *du milieu de Paris*.

Que vois-je? Quel spectacle à mes yeux se présente?
Je contemple immobile .. O surprise étonnante!

Il faut :

Que vois-je? Quel spectacle à mes yeux se déploie?
Je contemple immobile et palpitant de joie...

« Recevez, Monsieur, les remarques d'un disciple qui cherche moins à lutter contre son maître, qu'à s'instruire avec lui.

« Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« FONTANES. désapènes fils.

« A Niort le 10 juillet 1771.

« Mon cher père se charge de vous assurer lui-même de vive voix de ses sentiments et des miens. J'espère lorsque j'auray l'honneur de vous répondre joindre à ma lettre une nouvelle pièce.

« FONTANES fils aîné¹ ».

Cette lettre devait sans doute montrer à l'Académie combien l'enfant de quatorze ans prenait son art au

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784 f. 137-138.

sérieux mais elle était moins propre à prouver à ce corps savant la modestie de son jeune protégé.

L'on s'étonne qu'un écolier ose disputer les jugements d'une Académie. Mais il faut considérer l'effet qu'avait produit dans la famille Fontanes, le succès de Marcellin. Louis lui aussi se voyait associé de l'Académie; même il en formula une demande à cet effet, mais l'Académie lui fit comprendre que cet honneur dépassait ce qui était dû à un enfant, quelque talent qu'il montrât. L'enfant dut se résigner à cette décision et son frère dans une lettre du 4 mai 1772 répondit fort poliment à l'arrêt de l'Académie. « Mon frère est trop jaloux de l'honneur d'un corps où il désirera toujours d'être admis pour ne pas applaudir au refus de l'Académie. D'ailleurs il est si flatté que vous ayez approuvé son ouvrage¹ qu'il n'a pas le courage d'être fâché. Le défaut que vous avez remarqué dans son idylle ne lui était pas inconnu. Il se propose de le corriger. Il compte vous apporter une copie de ses premiers ouvrages avec des changements considérables² ». Avec cette lettre Marcellin envoya une ode de sa composition sur le *Martin*. Il avoua que c'était un chaos, mais pensait qu'avec du travail on pourrait en faire un ouvrage assez bon. Il en traça le plan en prose. D'après ce plan, que nous avons eu entre les mains, cette ode aurait certainement surpassé tout ce qu'il avait écrit jusqu'alors. Les images en sont belles et saisissantes comme on peut en juger d'après les phrases suivantes :

1. Sans doute celui que son père avait envoyé à l'Académie le 23 avril 1772.

2. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, f. 127-128.

« De moment en moment une lumière moins timide rougit les barrières du jour. Les nuages flottants se dorent des clartés répandues dans les airs et bientôt ils semblent une mer étincelante dont les flots roulent sur les montagnes¹... »

Mais l'ouvrage avait été commencé trop tard et ce fut son *Ode sur les Arts* que Marcellin lut à la séance publique de l'Académie du 13 mai 1772.

La maladie devait bientôt interrompre pour la famille Fontanes la suite des jours heureux. Le père tomba malade et Marcellin qui le soignait, trop faible de santé lui-même pour supporter une telle inquiétude, tomba malade à son tour. Ce furent des jours d'angoisse pour toute la famille car le fidèle ami, le Dr Guilleméau, ne put qu'annoncer que cette jeune vie approchait de sa fin. Après onze jours d'une lente agonie Marcellin mourut chrétiennement le 17 novembre 1772 à l'âge de vingt ans. Il fut enterré dans l'ancien cimetière de Notre-Dame à Niort et le curé Bion composa pour lui l'épithaphe suivante :

Hunc quatuor lustris labentibus improba mortis
Vis stravit, musae sola que virtus amor :
Ille poesis erat, morum, virtutis amicus;
Purus amicitia, religione fuit.
Invida mors rapuit, sed vitam scripta tuentur.
Qui legis haec, cum funde dolendo proos.

« Il comptait quatre lustres à peine, quand la mort cruelle l'a frappé. Il aimait les Muses, il aimait la Vertu. La poésie faisait ses délices, il avait la passion du devoir; ses amitiés étaient aussi pures que sa piété profonde. La mort jalouse l'a ravi, mais ses

1. Bibl. de La Rochelle. Mss. 784, f. 127-128.

écrits lui assurent l'immortalité. Vous qui lisez ces mots pleurez et priez pour lui¹. »

Le jeune poète fut regretté de tous ceux qui avaient connu sa muse « décente » et noble. « La Patrie perd, en M. de Fontanes, un citoyen qui l'eut servie », dit Jouy-neau Desloges dans les *Affiches du Poitou* du 14 juillet 1774, « les Muses, un élève qui les honorait déjà ; nous y perdons nous-même un ami... »

Et parlant de Louis Fontanes, il dit : « Il laisse un frère moins âgé, qui a les mêmes talents et qui montre les mêmes dispositions que son aîné... Deux frères, bons poètes, et presque encore enfants, c'est un phénomène que les deux Corneille ne montrèrent que dans un âge plus avancé, et qui n'avait pas paru depuis eux ».

Il est difficile d'apprécier exactement l'influence du jeune Marcellin Fontanes sur son frère, bien qu'on puisse être sûr que le poète de vingt ans a eu une part considérable dans l'évolution poétique du futur auteur du *Jour des Morts*. Il est impossible que les conseils et l'exemple de son frère aient été perdus pour l'enfant impressionnable qu'était Louis Fontanes. Se promenant quarante ans plus tard sur les lieux où s'était passée son heureuse jeunesse, le poète s'arrêta aux bords de la Fontaine du Vivier, et, ému par tant de souvenirs, il pensait tristement au frère qu'il avait perdu si jeune.

Là, mon frère, autrefois, l'ami de mon jeune âge,
Marchait à mon côté².

1. Cité par H. Clouzot, Les Fontanes à Niort. *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1890, t. I, p. 241.

2. *Œuvres*, Paris, Hachette, 1839, 2 vol. in-8, t. I, p. 165.

et se rappelant ses sages conseils, il avoua avec reconnaissance tout ce que ce frère avait été pour lui.

Il soutenait mes pas, et sa muse pensive
Suivait ces flots errants dans ces prés toujours verts;
Les prés, et l'orme antique, et le flot et la rive
Me répètent ses vers.

Quand mes faibles talents commencèrent d'éclore,
Il nourrissait mon goût de ses doctes leçons,
Et, dans mes jeunes mains, d'un luth timide encore
Dirigeait tous les sons.

Quant à lui, Fontanes, il n'espérait que l'honneur de rendre immortel le nom de ce frère qui fut à la fois son ami, son maître et son modèle.

Epruvé par la mort de son frère, Louis Fontanes devait l'être encore peu de temps après par celle de son père. Le chagrin que M. de Fontanes ressentit à la mort de son fils aîné avait sans doute hâté sa fin, car il mourut deux ans plus tard au mois de septembre 1774.

Louis Fontanes se trouva donc, à peu près seul au monde, de faible santé et son courage brisé par tant de douleurs successives. Il lui fallait gagner sa vie, car la mort du père avait laissé cette famille, toujours pauvre, absolument sans ressources. Heureusement il avait appris un peu le métier de son père pour l'avoir accompagné dans ses tournées d'inspection dans les différentes fabriques et pour avoir travaillé avec lui aux mémoires qu'on demandait à l'inspecteur. Il fut donc nommé « élève » avec le nouvel inspecteur général des manufactures en Poitou et Aunis, M. Vaugelade,

avec résidence à Niort. Quelques mois plus tard, cependant, on le retrouve en Normandie, au Petit-Andely, chez des amis de son père, les Flavigny.

Dans l'état nerveux où ses douleurs successives l'avaient laissé, Louis Fontanes avait, sans doute, trouvé insupportable la solitude de Niort. À tout prix il lui fallait échapper à des souvenirs par trop pénibles. Les Flavigny, fabricants de draps et très riches, — la manufacture Flavigny employait près de 1.000 ouvriers, — accueillirent avec bonté le jeune Fontanes.

Pour l'orphelin malheureux ce fut un temps de paix et de loisir. Pour passer le temps entre ses flâneries, ses rêveries dans les forêts environnantes, il apprenait l'anglais. Mais son état d'âme le poussait plus volontiers vers la poésie, et c'est aux Andelys que fut en grande partie composée la *Forêt de Navarre* publiée dans l'*Almanach des Muses* de 1780.

Ce calme ne devait guère durer. Bientôt vint la nouvelle de la mort de sa mère aux « Dames Hospitalières ». Cette fois il n'y avait plus rien pour retenir Louis Fontanes et il résolut de partir pour Paris, avec l'intention de s'y consacrer à la littérature.

Dans le *Journal des Dames* de 1777 qui publia son premier poème imprimé : *Le Cri de mon Cœur*, on trouve une lettre de Fontanes à Dorat qui dépeint bien l'état d'exaltation où il se trouvait à cette époque :

« Monsieur,

« Je m'étais promis de cacher avec soin les faibles essais de mon enfance, et de ne cultiver les lettres que

pour me consoler de mes malheurs. C'était au fond d'un désert, et non dans le sein de la capitale que j'avais résolu de vivre... je me suis dit de bonne heure : Tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper; végète donc dans une retraite ignorée. Paris n'est pas fait pour toi... Quand je portais les yeux sur Paris, j'étais effrayé des périls où je m'exposerais, en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue et de l'adulation, pouvait-il espérer, en effet, d'être accueilli dans la République des Lettres?... Ainsi me disais-je, coulons dans le silence des jours déjà trop agités, et dont (ma faible santé l'annonce) le terme heureusement sera court. Tel était le plan que je m'étais formé. Je vous vis alors et je compris qu'il y avait plusieurs classes dans la littérature... Vos encouragements réveillèrent en moi cet amour de la poésie avec lequel je suis né et qu'il me serait impossible d'éteindre¹... »

Il faut bien se garder de prendre trop au sérieux cette lettre où Fontanes semble s'enthousiasmer outre mesure pour le singulier Dorat, devenu vieux et fade à la lumière des salons. Non, si le jeune poète a pris pour premier patron ce dieu des Salons, c'était moins à cause de son admiration pour ses œuvres littéraires que parce qu'il voyait en lui un ami bien utile. Car Fontanes, à dix-huit ans, bien romanesque, bien triste, un peu timide, n'était pas dénué de sens pratique. Il voulait arriver, et en 1777 il ne concevait, ni ne désirait d'autre succès que celui que lui promettait la littérature.

1. *Journal des Dames*, juin-août 1777.

Dorat qui venait de ressusciter le *Journal des Dames* ne demandait pas mieux que de publier les vers d'un jeune homme dont le frère avait joui d'une certaine célébrité.

Du reste ce *Journal des Dames* ne faisait que traîner, depuis dix-huit ans, une existence pénible. En 1765, sous la direction de Mathon de la Cour, de Sauteran de Marsy et avec le concours de Mme de Maisonneuve, il ne comptait, nous dit-on, que sept souscripteurs. Du Rosoy et la baronne de Prentzen essayèrent en vain de le ressusciter en 1768. Sébastien Mercier n'eut pas plus de succès et c'est de lui, qu'en janvier 1777, Dorat accepta la direction de ce journal malheureux.

Cette nouvelle tentative ne devait pas inspirer beaucoup d'enthousiasme. « M. Dorat, écrivit La Harpe, a publié un prospectus du nouveau *Journal des Dames* qui n'a pas paru assez ridicule pour être amusant¹. » Mais La Harpe avait l'esprit mordant et il n'aimait guère le pauvre Dorat qu'il anéantit avec une épigramme piquante :

Dorat voudrait tuer, du moins on le répète,
Tous ceux pour qui ses vers sont moins beaux que pour lui,
Fais-nous grâce du glaive, ô Spadassin poète !
N'est-ce pas assez de l'ennui² ?

Le *Journal de Paris* consacra à peine quelques lignes au premier volume du *Journal des Dames*. « Ce premier volume ne tient de la nature d'un journal

1. La Harpe, *Corresp. litt.*, Paris, Migneret, 1801, 4 vol. in-8, t. II, p. 62.

2. *Ibid.*, p. 63.

que par quelques notices d'ouvrages nouveaux, qui se trouvent à la fin. Du reste, ce sont des mélanges de pièces fugitives en vers et en prose¹.

Cependant ce journal, tout dédaigné qu'il fût, assurait au jeune Fontanes une certaine publicité. Il était soucieux de faire connaître son extrême jeunesse quand il écrivit *Le Cri de mon Cœur* — témoin la note « j'avais seize ans quand je fis cette pièce » et quand l'année suivante le poème est réimprimé dans l'*Almanach des Muses* on retrouve la même note : « L'auteur avait seize ans quand il fit cette pièce ». Mais Fontanes se rajeunit car il y parle de la mort de son père qui n'a eu lieu qu'en 1774, ainsi il était dans sa dix-huitième année. En 1777, il trouvait déjà ce poème trop extravagant, trop « barbare ». Et ce fait est intéressant. Fontanes à vingt ans se fait une conception nette de ce que doit être la poésie. Et cette conception est déjà loin de ce que fut le *Cri de mon Cœur* dont le titre même, inventé sans doute par Dorat, fera bientôt rougir son auteur.

Dans la lettre à Dorat qui a déjà été citée dans cet ouvrage, le jeune poète fait clairement savoir qu'il est conscient des imperfections de son poème. Mais puisque la poésie est devenue déjà pour lui un art plutôt qu'un instinct, c'est à Paris, au centre du bon goût, qu'il espère pouvoir corriger ses défauts.

« Si l'amour de la poésie me forçait, malgré moi, de lui sacrifier quelques heures, je ne peignais que mes douleurs ou les tableaux de la compagne que j'avais

1. 26 mars 1777.

sous les yeux. Je me contentais de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur; et seul avec la nature, je me félicitais de n'être point interrompu par des hommes insensibles, dont l'aspect redouble le sentiment des maux... J'ai eu pour atelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma poésie doit avoir des traits un peu sauvages et peut être barbares. Je n'ai point assez vécu à Paris pour former mon goût; mais je corrigerai avec la plus scrupuleuse attention les défauts que m'indiquera le public¹ ».

Le *Cri de mon Cœur* est l'expression poétique de la grande douleur ressentie à la mort, à très peu d'intervalle, d'un frère et d'un père. Fontanes qui avait déjà composé deux poèmes : *Young à Lorenzo* et les *Déserts*, qui accusaient nettement l'influence du poète anglais Young, montre dans le *Cri de mon Cœur* combien le poète des *Nuits* le préoccupait encore. Le poème est comme empreint de mélancolie et de désespoir.

Réveillé pour souffrir du sommeil de l'enfance,
Je perds jusqu'à l'espoir à l'âge du bonheur²

Voilà le cri désespéré du poète, qui vaincu par la douleur, appelle la Mort :

Ciel ! daigne aussi par grâce, ordonner mon trépas !
Ma vie est un fardeau : de mon âme accablée,
Le malheur, je le sens, a brisé le ressort;
Changeant avec mon cœur, la terre s'est voilée
Du crêpe sombre de la mort.

1. *Journal des Dames*, 1777.

2. Le *Cri de mon Cœur*, *Journal des Dames*, 1777.

Comme Young après la mort de Lorenzo, Fontanes après la mort de son père et de son frère ne voit dans le monde qu'un désert. Young en parlant de la mort de sa fille Narcisse la compare à un jeune arbrisseau renversé par un orage du printemps¹. Fontanes pour parler de ses propres souffrances a gardé la même image.

Monarque universel, que peut-être j'outrage,
Pardonne à mes soupirs, je connais mon erreur :
Pour un jeune arbrisseau que tourmente l'orage,
Dois-tu suspendre ta fureur ?

Très forte aussi est l'influence de la première éducation janséniste du poète. Ce n'était pas pour rien que Louis Fontanes avait passé quatre années auprès du père Bory. On retrouve dans le *Cri de mon Cœur* une sourde révolte contre l'idée essentiellement janséniste que la lutte contre la destinée est vaine, puisque, dès sa naissance, l'homme est condamné sans espoir de pardon.

Toi qui, sans mon aveu, me donnas l'existence,
Grand Dieu, parle... à souffrir m'aurais-tu destiné ?
Instrument qu'à ton choix fait mouvoir ta puissance,
Pouvais-je être coupable, avant que d'être né ?

et encore dans des vers qui font prévoir Leconte de Lisle, le poète se révolte contre l'impassibilité de la nature devant la souffrance humaine.

D'un pas toujours égal, la nature insensible
Marche, et suit tes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant, contre elle révolté,
Je me débats en vain dans le bras inflexible
De la nécessité.

1. *Les Nuits de Young*, traduites par Le Tourneur, Lyon, Blache et Boget, 1812, 2 tomes en 1 vol, in-12, 4^e nuit, p. 59.

L'année suivante, 1778, le *Cri de mon Cœur* fut réimprimé dans l'*Almanach des Muses* où fut publié en même temps le *Fragment d'un Poème sur la Nature et sur l'Homme*¹, qui avait sans doute été écrit un an plus tôt car Fontanes avait pu annoncer dans le *Journal des Dames* de 1777, un poème où il avait tâché : « d'exprimer dans plusieurs endroits les vérités de la Physique² ».

Ce poème lugubre, dont le thème est l'irrévocabilité de la mort, accuse, comme les précédents, l'influence de Young. C'est encore l'impassibilité de la nature qui a inspiré le poète. L'homme a beau se révolter, la vie n'est qu'un contrat éternel où la nature, en échange de certains bienfaits, exige de chaque individu la promesse de mourir.

« Ne portons-nous pas dans notre sein des semences de mort ? Ne nourrissons-nous pas le serpent caché qui nous tue³ ? » avait été le cri pessimiste de Young.

Fontanes dit à son tour :

La mort quand tu naquis, te marqua pour victime;
Tu connais ton destin : je viens redemander
Les jours que pour un temps je voulus t'accorder⁴.

La vie n'est donc qu'une longue préparation ou si l'on veut un avertissement de la mort. Mais le style de ce poème est partout plus ferme et plus soutenu que dans le *Cri de mon Cœur* et marque un progrès considérable sur tout ce que Fontanes avait écrit jusqu'alors.

1. Ce fragment devait finir le second chant d'un grand poème en 6 chants sur la nature, qui vraisemblablement ne fut jamais terminé.

2. Lettre à Dorat, *Journal des Dames*, 1777.

3. Trad. Le Tourneur, *op. cit.*, 3^e nuit, p. 48.

4. *Almanach des Muses*, 1778, p. 249.

La Harpe, écrivant dans le *Journal de Politique et de Littérature*¹ commente très favorablement le *Poème sur la Nature et sur l'Homme* qui « mérite d'autant plus d'attention, que l'auteur est, dit-on, très jeune, et le talent qu'il annonce en devient plus intéressant. On en concevra les plus grandes espérances en lisant ces beaux vers, où la Nature personnifiée instruit l'homme de la nécessité de mourir, lui retrace les bienfaits qu'il a reçus d'elle et le terme qu'elle a dû y mettre ». Tout en reconnaissant que les idées en ont été souvent employées par Young ou par Massillon, il revendique le droit de l'auteur de s'emparer d'un lieu commun, « quand il a le talent de le rajeunir, et de le rendre propre par la beauté du style, par l'intérêt des mouvements, par la grâce de l'expression »; et il le félicite d'avoir pu échapper comme par instinct à la force de l'exemple en évitant le mauvais goût, le faux, la recherche et la déclamation, « dans un sujet qui en paraissait si susceptible ».

Cet article était comme la consécration officielle du talent littéraire de Fontanes, car La Harpe ne prodiguait guère ses éloges et l'écrivain qu'il en jugeait digne, était certain d'obtenir d'autres suffrages.

Le *Journal de Paris* ne manqua pas non plus de noter favorablement les essais de M. Fontanes qui « annoncent un talent décidé pour la haute poésie ». « Des idées tristes et fortes, ajoute ce journal, caractérisent son genre de talent² ».

1. 25 février 1778, t. I, n° 6.

2. *Journal de Paris*, 1^{er} janvier 1778.

Ainsi Paris a tout de suite fait bon accueil au talent naissant du jeune Fontanes.

Lui-même d'autre part ne négligea aucun moyen pour réussir. Aussitôt arrivé à Paris il chercha à se faire des relations. Patronné par Dorat, il eut tout de suite accès au salon de Fanny de Beauharnais où le poète mousquetaire régnait en dieu du logis. Fanny de Beauharnais, bien qu'elle eût déjà passé la quarantaine, restait belle, avec ses grands yeux doux et son visage maquillé. On lui attribue un certain charme; en tout cas elle savait écouter, et c'est peut-être parce qu'elle a su réunir tant d'hommes célèbres dans son salon bleu et argent. Car ce n'étaient pas uniquement des « poètes musqués » qui fréquentaient le salon de l'aimable Fanny. On y voyait aussi des hommes sérieux comme Mably, Dussaulx, Delille et même Buffon.

Elle était auteur elle-même, et avait composé de nombreuses pièces fugitives dont les vers défectueux éveillaient l'ironie de Lebrun.

Chloé, belle et poète a deux petits travers,
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

et deux romans. *Les Malheurs de l'Inconstance* et *Les Sacrifices de l'Amour*.

Elle recevait chez elle tous les vendredis de 8 heures du soir à 5 heures du matin. Assise sur un divan, elle tendait sa main à baiser à ceux qui entraient. Dans ce joli salon coquet, Dorat avec Sébastien Mercier et Cu-

bières « formaient ce que les malveillants appelaient le triumvirat du mauvais goût¹ ».

C'est sans doute chez elle que Fontanes fit la connaissance de Ducis qui devait le présenter à Jean-Jacques. On connaît l'épisode que Sainte-Beuve a recueilli. Ducis se promenant avec Fontanes « rencontre » Jean-Jacques, l'aborde et l'invite au café. Tous trois confortablement assis, Ducis récita des scènes de son *Œdipe chez Admète* et en particulier les vers où l'antique aveugle exhorte les Dieux. Mais quand il arrive aux vers :

C'est un de vos bienfaits que, né pour la douleur
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.

Jean-Jacques, ravi, se jette au cou du lecteur et l'embrasse avec les mots « Ducis, je vous aime », au grand étonnement du jeune poète de Niort.

Malgré son désir très vif Fontanes ne put être présenté à Voltaire, mais il assista à la représentation triomphale au théâtre de la Nation en mars 1778 où Voltaire assis entre Mme Denis et Mme de Villette, reçut une couronne de laurier des mains de Brizard. Cette scène de délire universel, ces battements de mains, ce tumulte, où tout le monde se bousculait pour avoir l'honneur de voir un instant l'objet de tant d'adoration, se terminant, après les remerciements du vieillard, par l'apparition sur la scène du buste du grand homme entouré de tous les acteurs et de toutes les actrices, des guirlandes et

1. Mary Summers, *Quelques salons de Paris au XVIII^e siècle*. Paris, L. H. May (s. d.). in-8, p. 219.

dés couronnées à la main, dût vivement impressionner le jeune Fontanes.

Il est également possible qu'il ait assisté à la réception grandiose qui marqua l'initiation de Voltaire à la Loge des Neuf Sœurs, le 7 avril 1778; ce fut un spectacle vraiment extraordinaire, bien que cette fois on ait abrégé un peu la cérémonie maçonnique habituelle à cause du grand âge du candidat, à qui on ne banda pas les yeux, le Vénérable Lalande se contentant de l'interroger à travers deux rideaux.

L'admiration du jeune Niortais pour le patriarche de Fernay l'incita à écrire son éloge qu'il lut devant plusieurs académiciens, remportant ainsi un succès très vif. Peu après, Flins des Oliviers, qui allait devenir son ami, lut également son poème *Voltaire*, à la fête académique de la Loge.

A la Loge des Neuf Sœurs, Fontanes avait l'occasion de se rencontrer avec les hommes les plus célèbres de l'époque. Franklin, Florian, Lalande, Cailhava, Vernet, Greuze, Houdon, Piccini, Garat, Roucher, Helvetius, Court de Gebelin, de la Dixmerie, Condorcet, Dorat, Cubières, Chamfort, Parny, Flins des Oliviers comptèrent parmi les membres de cette loge et lui donnèrent un éclat incomparable. Fontanes, dès son arrivée à Paris, s'était hâté de s'en faire membre. Son nom se retrouve sur les tableaux de 1783 et 1784 et encore sur ceux de 1806, quand la loge se réforma après la tourmente révolutionnaire. Pour y être admis les règlements demandaient qu'on justifiât d'un talent quelconque, « soit en fait d'arts, soit en fait de science »;

il fallait en outre avoir donné « une preuve publique et suffisante de ce talent¹ ». Fontanes n'ayant encore publié à ce moment que son *Cri de mon Cœur* bénéficiait sans doute déjà d'une célébrité à venir.

La Dixmerie dans son *Mémoire pour la Loge des Neuf Sœurs* publié en 1779 le compare au poète des *Mois*, Roucher, tous deux peintres de la nature, et fait allusion au poème sur l'Homme qu'on attendait de Fontanes.

Celui-ci ne tarde pas à prendre une place considérable dans l'organisation de la Loge. En 1779, Franklin devint Vénérable. Son influence se marqua par un accroissement considérable des activités de la Loge. Le 17 novembre 1780 un certain nombre des membres, Fontanes, La Dixmerie, Cordier de Saint-Firmin fondèrent sous la présidence de Court de Gébelin un groupement avec le nom de Société apollonienne. Cette société, dont le but était purement académique, se proposait d'avoir des séances hebdomadaires auxquelles seraient admis des invités et des abonnés payants. Il est possible que les fondateurs aient eu l'idée, qu'on leur a prêtée d'ailleurs, de fonder un journal où seraient publiées les pièces lues aux réunions. La séance inaugurale, qui eut lieu le 23 novembre 1780, eut un gros retentissement. Ouverte par le président, qui prononça un discours *sur la nécessité où est l'homme de vivre en société*, il y eut ensuite la lecture d'une traduction d'une ode d'Homère par Fèvre de Villebrune et une dissertation de l'abbé Rosier sur la musique des anciens. Quant

1. Amiable, *Une loge maçonnique d'avant 1789*. Paris, Félix Alcan, 1897, in-8, p. 32.

à Fontanes; il y lut un chant de l'*Essai sur l'Homme*, où l'on trouva des « morceaux hardis ». D'autres lectures suivirent faites par Cordier de Saint-Firmin, par La Dixmerie, par un jeune poète Laleu. Après un pareil début la société ne devait pas tarder à jouir d'un succès considérable.

La Loge des Neuf Sœurs a certainement joué dans l'orientation des talents du jeune Fontanes, un rôle assez important. Car non seulement il y coudoya, comme nous l'avons vu, les hommes les plus en vue de l'époque (n'oublions pas qu'entre les membres d'une société maçonnique il y a une solidarité, une unité de pensée et d'aspirations qui tendent forcément à niveler les barrières sociales), mais encore, il assistait à des cérémonies religieuses et symboliques dont le mysticisme ne pouvait pas manquer de faire impression sur son âme.

C'est vers la fin de 1778 que Fontanes fit la connaissance de celui qui allait devenir l'ami de toute sa vie. Joseph Joubert venait d'arriver à Paris. M. de Raynal raconte que c'est dans la société des gens de lettres que les deux jeunes gens se rencontrèrent. Selon Arnaud Joubert, son frère avait lu avec tant de plaisir les vers de Fontanes qu'il avait voulu tout de suite faire sa connaissance. De son côté, Fontanes avait été vivement frappé par un article littéraire qu'il avait lu dans un journal et en cherchait l'auteur. « Leurs âmes s'étaient entendues » dit Arnaud Joubert, « avant qu'ils pussent se connaître¹ ».

1. A. Joubert, *Notice historique*. Paris, Impr. de Le Normant fils; (s. d.), in-8, 31 p., p. 3.

CHAPITRE II

L'Homme des Circonstances.

Les premières années que Fontanes passe à Paris sont marquées par une fiévreuse activité littéraire. Si on excepte son œuvre de journaliste et de critique, on peut dire que c'est entre 1779 et 1783 qu'il a le plus écrit. Emporté par un enthousiasme fougueux il semble vouloir conquérir d'un seul coup la gloire littéraire. Pendant ces quelques années il terminera la *Forêt de Navarre*, il traduira l'*Essai sur l'Homme* de Pope, et écrira l'*Essai sur l'Astronomie*, le *Chant du Barde* et enfin les deux poèmes qui ont gardé quelque célébrité, la *Chartreuse* et le *Jour des Morts*, ce dernier n'ayant d'ailleurs été publié que plusieurs années plus tard. C'est donc pendant ces années qu'il prend rang parmi les poètes, et nous avons à le considérer comme tel, car plus tard il sera journaliste, critique, ou homme politique et la poésie passera au second plan. Ses efforts sont couronnés par un certain succès. En général les critiques accueillent ses ouvrages avec bienveillance. Sous l'influence de ce succès initial et trompeur, animé d'un désir ardent de réussir le jeune poète se soumet au

goût du temps. Loin de dominer son époque, il semble mettre sa gloire à s'identifier autant que possible avec elle; ses poèmes sont moins l'expression de sa propre personnalité que de la mode qui triomphe à cette heure.

L'anglomanie était au comble de sa fureur. Une infiltration progressive, datant du commencement du siècle, avait vulgarisé en France l'œuvre des philosophes anglais. Après Locke, Bolingbroke et Hume, l'œuvre des romanciers et des poètes anglais ne devait pas tarder à traverser la Manche. Les romans de Swift, de Richardson, de Lillo et de Fielding, l'œuvre de Pope et surtout son *Essai sur l'Homme*, les *Saisons* de Thomson, les poèmes de Young, d'Ossian et de Gray révèlent en France la floraison magnifique et variée de la littérature anglaise au xviii^e siècle.

Shakespeare même, grâce à la traduction de La Place en 1745, grâce aussi plus tard aux tentatives de Ducis, commence à être un peu connu, sinon apprécié.

Ce courant, auquel s'ajoute l'influence allemande, celle de Leibnitz, de Haller, de Gessner et du *Werther* de Goethe, orientera toute la littérature de l'époque. Voltaire, Montesquieu, Rousseau eux-mêmes n'y échapperont pas. Mais ceux-ci, bien qu'ils aient subi profondément cette influence anglo-germanique, ont su donner à leur œuvre leur marque personnelle, de telle sorte qu'elle est devenue non plus l'expression d'un mouvement intellectuel ou d'une époque, mais une œuvre de portée universelle où tous les temps et tous les hommes peuvent se reconnaître et que tous peuvent admirer. L'œuvre de Fontanes, se rattachant étroite-

ment à toutes les tendances littéraires de son époque, a naturellement subi de façon très accentuée cette influence étrangère.

Contemple ces Germains aujourd'hui nos modèles
De la simple nature interprètes fidèles!...

écrit-il dans une *Épître à Ducis* où déborde un enthousiasme pour la littérature germanique dont il rougira plus tard. Enthousiasme qu'il croit sincère, mais qui est plutôt le produit de circonstances agissant sur son esprit impressionnable puisqu'il ne connaît pas un mot d'allemand et tire de traductions ses connaissances très superficielles de la littérature allemande. Les poèmes et la traduction cités au commencement du chapitre, constituant une importante partie de son œuvre littéraire, révèlent tout ce qu'il devait aux écrivains d'outre-Manche. Pour écrire ces œuvres il s'est largement inspiré de la manière de Pope, d'Ossian, de Gray et de Thomson.

Car le poète niortais, à défaut de génie original, est un propagateur utile; on oserait presque dire novateur, en tant qu'il saisit et transmet avec une acuité étonnante toutes les inflexions du mouvement littéraire qu'il suit. Doué d'une souplesse d'esprit et d'une curiosité intellectuelle peu ordinaires, il s'engoue de la philosophie un peu aride de Pope, pour cultiver la poésie plaintive et nébuleuse d'Ossian, la délaisse à son tour pour suivre Gray dans une rêverie mélancolique, sans oublier Thomson, le père de tous les des-

1. *Épître à M. Ducis sur la tragédie d'Œdipe chez Admète, Mercure de France*, 15 février 1779, p. 129.

criptifs français, à qui il reviendra quand il écrira la *Maison Rustique*.

Cependant il ne faut pas croire que ses poèmes soient de simples imitations. Car en passant par le creuset d'une imagination, qui sans le savoir encore, ne voit de beauté que dans les formes classiques, cette inspiration si vivante, pâlit, s'affaiblit, tend parfois vers une plus grande simplicité, et finit par prendre une nuance personnelle à l'auteur. Et on trouve aussi de jolis vers bien à lui et qui ne proviennent en aucune façon de quelque souvenir littéraire; mais l'auteur se méfie de sa propre inspiration et des mouvements de son cœur, et ces vers sont rares. Ses poèmes sont coulés dans un moule littéraire traditionnel. Quand il traduit des sentiments — et l'on trouve chez Fontanes une note de sincérité qui fait défaut à la plupart de ses contemporains — c'est avec des phrases déjà consacrées par l'usage. Pourtant sa *Charleuse*, qui date de 1783, ne manque pas d'une certaine originalité. Feuilletez l'*Almanach des Muses* de cette année. Vous n'y trouverez que des poèmes de circonstance, des vers de société, parmi lesquels ceux de Fontanes se distinguent par leur sensibilité, et par une note de mélancolie religieuse. Nous verrons aussi que dans ce grave poème l'*Essai sur l'Astronomie*, il sait s'élever en certains passages presque à la hauteur de son sujet.

On comprend facilement l'attrait qu'a dû exercer Pope sur le jeune Fontanes, dont le classicisme, l'esprit positif et un peu matérialiste, le bon sens, la joie de vivre et l'optimisme trouvaient à se satisfaire dans

l'œuvre de l'auteur anglais. Le déisme de Pope, ou plutôt de Bolingbroke, tel qu'il s'exprime dans l'*Essai sur l'Homme* ne devait pas déplaire, malgré son éducation catholique, au jeune homme, dont l'enfance s'était passée dans le sein de la nature, qui avait déclamé ses premiers vers à l'ombre des forêts et au murmure de la fontaine du Vivier et qui gardait encore le souvenir brutal de son premier mentor, le père Bory.

Prenant pour modèle le *Windsor Forest* de Pope, il se met au travail. Déjà aux Andelys, il avait esquissé le poème qui allait devenir la *Forêt de Navarre*. Encouragé et soutenu par de nouveaux amis, par Joubert qui a une confiance illimitée dans le talent du jeune poète, par Flins et par Ducis, cet ardent admirateur de la littérature anglaise, stimulé par l'exemple de Roucher, dont les *Mois* furent publiés en 1779, et que Fontanes apprécie beaucoup depuis qu'il a fait sa connaissance à la Loge des Neuf Sœurs où le poète des *Mois* est « orateur » attitré, il termine son poème et le publie dans l'*Almanach des Muses* de 1780.

Ceci marque une étape dans la carrière littéraire du poète. Il semble avoir définitivement abandonné les fadaises et les extravagances sentimentales du *Cri de mon Cœur*. Sa douleur, si violente en 1777, s'était insensiblement guérie avec le temps et le pessimisme de Young n'a plus de prise sur son âme.

Poème descriptif, comme l'annonce son titre, *La Forêt de Navarre* a son origine dans le *Windsor Forest* de Pope. Pourtant entre les deux poèmes il y a peu de ressemblances, ce que l'auteur souligne lui-même en dé-

clarant dans une note que « la marche, les idées et les images sont absolument différentes¹ ». Car Pope évoque les souvenirs et les images historiques dont la forêt a été le cadre et s'intéresse peu à ce qui est description pure. Le ton de son poème est viril et énergique. Pourtant il y a au moins un point de contact, car les deux auteurs recherchent les souvenirs du bon vieux temps. De même que l'auteur du *Windsor Forest* avait évoqué Surrey et son amante Geraldine, Fontanes rappelle Henri IV et la belle Gabrielle d'Estrées, dont les pas amoureux foulaient jadis cette forêt de Navarre.

Sa dette envers Thomson est plus grande. Bien qu'il déclare qu'il ne peut élever sa « timide chanson »

Aux sublimes accords du moderne Thomson²

il lui a emprunté plus d'un trait.

Il a cueilli dans le *Summer* du poète anglais l'épisode de Damon et de Musidora, et l'a imité pour décrire la jeune beauté surprise par son amant au moment où elle s'apprête à se plonger dans les eaux du bassin, mais le dénouement qu'a choisi le poète français est très différent de celui de Thomson³.

Il a trouvé également chez Thomson des passages qui l'incitent à l'apaisement, et le bien-être que l'on éprouve, lorsque fuyant la chaleur on pénètre dans une forêt, dont l'ombre éveille un sentiment religieux. Quand il peint l'accablante chaleur en des vers langou-

1. *Almanach des Muses*, 1780, p. 240.

2. *Almanach des Muses*, 1780, p. 247.

3. Cf. Thomson, *The Seasons*, London, Jones, 1825 in-8, p. 16 et *La Forêt de Navarre*, *Almanach des Muses*, 1780, p. 240.

reux et beaux, peut-être les meilleurs du poète, il se souvient sans doute aussi de Thomson, car, avant lui, le poète anglais avait évoqué l'ardeur du soleil à midi à l'aide d'images concrètes : l'inactivité des moissonneurs, le silence où l'on n'entend même pas le bruit de la faux qu'on aiguisé et qu'interrompt seul le cri de la cigale¹.

Déjà pour respirer des fatigues du jour,
Les moissonneurs, posant leurs faucilles lassées,
S'endorment sur un lit de gerbes entassées.
La jeune fille rêve, un fuseau à la main,
Soupire, et sous le dais d'un flexible jasmin,
Belle de son repos, touchante, demi-nue,
S'assoupit mollement sur un bras soutenue.
Le fleuve qui languit voit décroître son bord ;
L'oiseau se tait perché sur le rameau qui dort ;
Seule, en sons discordants, siffle l'aigre cigale².

Une autre influence s'ajoute à celle de Thomson. Comme tant d'autres, le jeune Fontanes est sous le charme du barde mystérieux. Ossian est pour lui :

Le sublime Ossian, comme Homère inégal³.

Il évoque les forêts, les orages de l'Ecosse, Ossian qui, dans la nuit, célèbre les exploits de Fingal, et en alexandrins assez médiocres, il essaie de nous faire sentir cette mélancolie vague qui caractérise les poèmes du barde celtique.

On pourrait peut-être aussi trouver dans la *Forêt de Navarre* des réminiscences de *La Henriade* ; on sait

1. Cf. Thomson, *Summer*, p. 11.

2. *Almanach des Muses*, 1780, p. 240.

3. *Almanach des Muses*, 1780, p. 242.

qu'à cette époque de sa vie, Fontanes vouait à Voltaire une grande admiration, héritage de son frère, pour qui Voltaire avait été le type prééminent du grand écrivain. Dans une note il informe le lecteur que la *Forêt de Navarre* est celle qui est décrite dans le huitième chant de *La Henriade*.

Malgré ces influences diverses, malgré des défauts graves de composition — apostrophes nombreuses, fréquentes répétitions, marche laborieuse — et l'absence presque complète de plan et de mouvement, la *Forêt de Navarre* a un certain charme; le charme de la jeunesse avec ses enthousiasmes et ses exagérations. Ces enthousiasmes pour Ossian, pour Delille, pour Roucher même, le « digne rival des poètes antiques¹ », le Fontanes de l'âge mûr les reniera tous. Pope seul restera en honneur dans l'édition corrigée du poème. Bien que les souvenirs littéraires y abondent, bien qu'un étalage de noms plus ou moins connus supplée à un manque regrettable d'originalité, Fontanes a su voir et peindre. Il connaît bien les vastes solitudes de la forêt :

L'ombre de ces ormeaux, dont les bras étendus
Se courbent sur ma tête en voûtes suspendus,
S'entasse à chaque pas, s'élargit, se prolonge,
Croît toujours...²

Il les connaît pour avoir lui-même rêvé dans les forêts des Andelys, par la chaleur accablante d'une belle après-midi d'été, pour y avoir évoqué des images

1. *Ibid.*, p. 247.

2. *Ibid.*, p. 241.

voluptueuses et belles. Du désordre même du poème, ou plutôt de cette rêverie poétique, car les fantaisies se suivent sans ordre au gré de l'imagination ailée du poète, jaillit un accent personnel et sincère.

On y trouve des vers dont l'harmonie est une caresse pour l'oreille :

Tempé, séjour célèbre ! ô magique vallon¹ !

Des vers qui à eux seuls suffisent pour animer tout un tableau :

L'oiseau se tait perché sur le rameau qui dort²

Parfois du regret du passé et d'une mélancolie rêveuse émane un charme très poétique :

Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles;
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain³.

A peine parue *La Forêt de Navarre* provoqua des critiques très vives, surtout de la part de Garat, qui lui consacra un article dans le *Mercure de France* d'avril 1780.

Critique fine, qui, tout en ayant l'air de louer les beautés, n'en attaqua pas moins vivement les défauts.

Garat critiqua surtout la composition. « Le plus souvent, dit-il, on ne voit point du tout la marche du poète » et il blâme le « défaut d'ordre et de liaison entre toutes les parties de l'ouvrage ». Selon lui le poète tombe de l'enthousiasme dans la philosophie

1. *Ibid.*, p. 243.

2. *Ibid.*, p. 240.

3. *Ibid.*, p. 244.

et essayant de se rattraper veut « montrer de l'enthousiasme lorsque rien ne l'animait encore » Enfin, il lui conseille d'écrire d'abord le plan en prose, ce qui lui évitera de nombreuses contradictions et des liaisons disparates¹.

Quant à la forme, Garat y trouva encore à redire. Le style du poète a, selon lui « dans l'expression le caractère d'un penseur », mais il lui a semblé « que dans son ouvrage il y avait très peu d'idées et de sensations nouvelles² ».

L'abbé Grosier écrivant dans le *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*³ blâma également le jeune poète qui « emporté par son imagination n'a point une marche régulière et ne paraît tendre vers aucun but ». Il se montre surtout sévère pour ce joli vers :

L'oiseau se tait sur le rameau qui dort.

et demande ce que c'est que le rameau qui dort ?

Fontanes, très sensible aux critiques fut très découragé. *La Forêt de Navarre* est peut-être celui de ses poèmes qu'il a le plus retouché et bien qu'il ait dit, en parlant de cette révision, qu'il a eu soin de ne pas toucher à « une certaine sève qui marquait la jeunesse et qui faisait un peu excuser tous les défauts de la composition⁴ », il corrigea tous les vers où Garat avait trouvé des défauts, quelquefois même au détriment du style

1. *Mercur de France*, avril 1780, p. 24.

2. *Ibid.*, p. 35.

3. 1780, vol. I, p. 24.

4. Bibl. de Genève, Ms. Sup. 380 (note).

et de l'harmonie et il eut le tort de changer le vers critiqué par l'abbé Grosier pour celui-ci beaucoup moins harmonieux :

L'oiseau se tait perché sur la branche immobile¹.

Cependant, le jeune poète s'oriente. Il a bientôt, malgré les critiques qui n'ont pas épargné *La Forêt de Navarre*, une certaine renommée dont on peut juger par les vers qui lui sont adressés dans l'*Almanach des Muses*.

Le Chevalier de Parny lui écrit une Epître où il met en opposition les chemins divergents qu'ils ont pris tous deux dans la littérature depuis le jour où ils débutèrent ensemble dans l'*Almanach des Muses*.

Vous preniez un chemin pénible et dangereux.

Je n'osai m'engager dans cet étroit passage...

Votre choix est meilleur; vos hommages naissants

Ont déjà pour objet la Muse de la Gloire;

Et dans le livre de Mémoire.

Sa main notera tous vos chants².

La réponse de Fontanes montre qu'il savait, lui aussi, manier avec grâce le badinage :

Ma raison craint vos vers; je les relis encore.

Comme poète et comme amant, quel est mon sort ?

O chante heureux d'Eléonore!

Vous devez tromper doublement³.

Son amitié avec Flins, ébauchée à la Loge des Neuf Sœurs, se développe et devient vite une camaraderie

1. *Œuvres*, t. I, p. 2.

2. *Almanach des Muses*, 1782, p. 237.

3. *Almanach des Muses*, 1782, p. 238.

littéraire. Chateaubriand a fait dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* un portrait très peu flatteur de ce curieux Flins des Oliviers, qui devait plus tard collaborer avec Fontanes au journal *Le Modérateur*.

« On ne pouvait voir quelque chose de plus laid ; court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents sales, et malgré cela l'air pas trop ignoble¹. » Malgré sa laideur Flins avait beaucoup d'esprit et même de talent. Du même âge que Fontanes, ce jeune poète jouissait déjà d'une certaine renommée littéraire. Il publie en 1780 un recueil d'Elégies², et en 1782 des *Poèmes et Discours en vers*³ ; en 1781, il avait lu à la séance publique de l'Académie des fragments d'un poème sur l'affranchissement des serfs. Plus tard il écrira des comédies et des pièces de théâtre. Flins paraît avoir reçu les confidences de Fontanes, car il connaît, bien avant leur publication, l'*Essai sur l'Astronomie* et la traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Il écrit pour l'*Almanach des Muses* de 1782 une Elégie à M. de Fontanes où il fait allusion à ces deux ouvrages :

C'est à toi de chanter la céleste Uranie...
Lorsque ta muse utile en ses jeunes essais
De la raison de Pope enrichit les Français,
De ton expression la grâce rajeunie,
Et de tes vers pensés la savante harmonie,
Du Grand Peintre de l'homme ont doublé le succès⁴,

1. *Op. cit.* vol. I, p. 219.

2. *Amours (les)*, Elégies en III livres. Paris, 1780.

3. *Poèmes et Discours en vers*, Paris, 1782.

4. *Almanach des Muses*, 1782, p. 115.

La traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope était déjà écrite quand Fontanes publia la *Forêt de Navarre* en 1780, et bien qu'il en promit la publication pour l'hiver, elle ne devait paraître que trois ans plus tard. Sans doute, les conseils de l'*Année littéraire* qui, écrivant en 1782 au sujet de la traduction promise, avertit l'auteur de nombreux défauts à éviter, ne devait pas l'encourager à risquer une publication prématurée.

« S'il évite l'obscurité et la sécheresse », avait dit ce journal, « s'il fait mettre de l'aisance et du moelleux dans son style, s'il travaille assez ses vers, pour qu'ils paraissent faciles, son succès n'est pas douteux¹ ».

Cependant les nombreuses lectures particulières qu'il fait de sa traduction sont bien reçues; en 1783, enfin, paraît chez Jombert, la première édition de cet ouvrage; la deuxième ne devait paraître qu'en 1821².

Peu d'ouvrages anglais sont plus connus en France que l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Avant Fontanes, le sujet avait tenté Silhouette, qui l'avait traduit en prose et l'abbé du Resnel, dont la traduction en vers avait ouvert à son auteur les portes de l'Académie; la traduction manuscrite de Delille était connue par les nombreuses lectures publiques qu'il en avait faites.

Dans son Discours préliminaire, Fontanes se révèle sous un jour, sous lequel on ne le connaissait pas encore, comme un très bon prosateur. Dans une langue ferme et énergique, il examine le plan de Pope et analyse

1. *Année littéraire*, t. I, 1782, p. 22.

2. Nouvelle traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, en vers français, précédée d'un discours et suivie de notes. Paris, Jombert, 1783, un vol. in-8.

en détail les quatre Épîtres qui forment l'*Essai sur l'Homme*. L'auteur anglais est ensuite comparé aux différents poètes anciens et modernes qui, avant lui, avaient écrit des poèmes philosophiques et moraux. Ce que Fontanes admire surtout chez Pope en qui il voit réunis le génie de Pascal et l'âme de Fénelon, c'est son optimisme. Il lui suffit de savoir que son système « honore la Providence et console l'Homme¹ » pour qu'il l'accueille avec joie. Il eut le tort cependant de prendre sa philosophie trop au sérieux, et bien qu'il reproche à Pope des défauts de style, tels que ne pas assez dissimuler les « ressorts de sa composition », d'être incompréhensible aux esprits vulgaires, et de fatiguer l'attention par sa trop grande concision; bien qu'il reconnaisse que souvent les raisonnements du poète anglais sont « vagues et faux », il considère l'*Essai* comme « le plus beau traité de morale qui existe encore² ». Il s'efforce, en le suivant avec une exactitude minutieuse, de mettre de l'unité dans un ouvrage qui n'en avait pas. Car Pope ne s'est même pas donné la peine de chercher une philosophie. Il s'est contenté d'écouter Bolingbroke et le brillant cercle qui l'entourait et c'est avec des bribes de conversations qu'il a comblé le vide de ses connaissances philosophiques. Il en est résulté un poème dont les morceaux, tout brillants qu'ils soient, sont décousus et manquent d'homogénéité. La tâche du traducteur n'est jamais facile et n'est que trop souvent ingrate. Quand il s'agit

1. *Ibid.*, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 20.

d'un poète comme Pope, dont tout l'art est dans la beauté d'un style inimitable, la difficulté en est encore augmentée. Fontanes, plein d'enthousiasme pour la concision de Pope et admirant surtout avec quel art il arrive souvent à exprimer dans un vers tout un système, considère que l'allonger serait le « défigurer entièrement ». Il se vante, et avec raison, de l'extrême précision de sa traduction, car elle ne contient qu'une vingtaine de vers de plus que l'original. Il s'agit d'examiner si cette précision n'a pas été obtenue plus d'une fois au détriment de la pensée et de la clarté; défaut qui avait été évité par l'un des précédents traducteurs de Pope, l'abbé du Resnel, lequel ne se souciait guère d'être concis. D'ailleurs, en cherchant à se rapprocher autant que possible de l'original, Fontanes est quelquefois tombé dans la sécheresse, et la contrainte qu'il s'est imposée se reflète dans son style. Lui-même s'en doutait un peu et s'il s'enorgueillit dans son Discours préliminaire de l'exactitude avec laquelle il a reproduit les idées philosophiques, il n'est pas loin de reconnaître que le talent de l'auteur anglais a peut-être disparu dans ses vers. Il faut convenir que ce défaut est grave, et surtout dans la traduction d'un poème philosophique où la beauté du style doit faire accepter l'aridité de la pensée. En général Fontanes réussit dans son *Essai sur l'Homme* à rendre très fidèlement le sens; ce n'est qu'exceptionnellement que sa version peut souffrir, quant au style, la comparaison avec celle de Pope. Pour qui connaît le rythme et la fougue du texte anglais, ses vers paraissent ternes et sans éclat. En voici

qui montrent jusqu'à quel point l'allure du traducteur manquait d'aisance à côté de celle de son brillant prédécesseur :

Comme les éléments, les passions contraires
S'unissent, en luttant, par des lois nécessaires :
Sans détruire leur force, il faut la diriger.
Ce qui forme le cœur, pouvons-nous le changer¹ ?

Voici encore un passage, qui pour être admirablement adapté au sens et remarquablement précis n'en est pas moins une faible imitation de vers très beaux. Extrêmement consciencieux, Fontanes ne s'est pas laissé écartier tant soit peu de son modèle, ce qui explique peut-être l'impression de raideur que nous produisent ces vers :

Quels que soient nos penchants, riche, guerrier, ou sage,
Nul, pour le sort d'autrui, ne veut changer son sort.
Sur ses livres courbé l'heureux savant s'endort ;
L'ignorant se complait dans sa douce indolence ;
Le riche s'applaudit, fier de son opulence ;
Protégé par le ciel l'indigent est serein².

Il lui arrive quelquefois de condenser encore l'original et de traduire en cinq vers ce que toute la concision de Pope n'avait exprimé qu'en six.

1. *Ibid.*, p. 74.

« Passions, like elements, tho' born to fight,
Yet, mix'd and soften'd, in his work unite :
These' tis enough to temper and employ ;
But what composes Man, can Man destroy ? »

2. *Ibid.*, p. 81.

« Whate'er the Passion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himself.
The learned is happy nature to explore,
The fool is happy that he knows no more ;
The rich is happy in the plenty giv'n,
The poor contents him with the care of Heav'n ».

Oui, crois-en mes leçons ! oui les lois éternelles
Marchent vers un seul but, mais différent entr'elles.
Dans la fougue des sens, dans l'orgueil du bonheur,
Que cette vérité soit présente à ton cœur !
Que le Prêtre l'enseigne au Fidèle qui prie !

Ici encore la comparaison avec les vers de Pope montrera combien ce passage laisse à désirer. « Dans la fougue des sens » est tout à fait insuffisant pour reproduire la sensation d'énergie tumultueuse que nous donne le vers de Pope.

Parfois le traducteur montre une timidité assez puérile. Les images pittoresques, mais souvent bizarres de l'auteur anglais l'effraient au point qu'il préfère quand il le peut leur substituer une image de sa façon, non sans prévenir le lecteur dans une note de la liberté qu'il s'est permise.

Et souvent dans nos cœurs, que sa loi détermine,
Sur les autres, en Reine, une seule domine¹.

Voilà tout ce que Fontanes peut trouver pour remplacer l'image hardie du serpent d'Aaron qu'il n'ose pas laisser figurer dans sa traduction.

Cependant l'on trouve dans l'*Essai sur l'Homme* des vers singulièrement heureux. En voici qui conservent le sens et l'harmonie de l'original. Le traduc-

1. *Ibid.*, p. 92.

« Here then we rest; « The Universal Cause
Acts to one end, but acts by various laws. »
In all the madness of superfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth.
Let this great truth be present night and day;
But most be present, if we preach or pray ».

2. *Ibid.*, p. 75.

« And hence one Master-Passion in the breast,
Like Aaron's serpent, swallows up the rest ».

teur a transformé la métaphore mais celle dont il s'est servi est aussi poétique que celle de Pope. Il est fâcheux que, dans le dernier vers, il ait traduit littéralement le mot anglais « return », ce qui fait un contre-sens en français.

D'une race nouvelle une race suivie,
Se prêtant, tour à tour, le flambeau de la vie,
Ressemble au flot léger, qui d'un souffle de l'air,
S'enfle, s'élève, éclate, et retourne à la mer¹.

En voici d'autres où il peut se flatter d'avoir imité non seulement la concision, mais aussi l'énergie du vers anglais :

Voir ourdir l'araignée ! elle vit, à la fois,
Dans tous les fils tremblans qu'entrelacent ses doigts².

C'est la quatrième Epître qui a paru à Fontanes la plus difficile à traduire. Car Pope, pour peindre le bonheur et la vertu, a employé une langue plus dépouillée qui par cette simplicité même a dérouté le Français accoutumé au style noble. Fontanes traduit :

Que de fois, le vieillard, de leur pompe séduit,
A flétri les vertus qui paraient sa jeunesse !³

et ces vers d'une banalité écœurante ne rappellent en rien l'exquise simplicité de Pope.

1. *Ibid.*, p. 92-93.

« All forms that perish other forms supply
(By turns we catch the vital breath, and die),
Like bubbles on the sea of matter born,
They rise, they break, and to that sea return ».

2. *Ibid.*, p. 57.

« The spider's touch, how exquisitely fine !
Feels at each thread, and lives along the line ».

3. *Ibid.*, p. 123.

« How oft by these at sixty are undone
The virtues of a saint at twenty-one ! »

Dans les vers suivants il fausse le sens de la phrase anglaise et en particulier du mot « fancy » qui veut dire « préfère ».

Un Dieu juste gouverne; et ton esprit borné
Croit le méchant heureux, le juste infortuné¹.

Il modifie quelque peu les vers sur Bacon, en cherchant à les rendre moins vagues et en affaiblissant le dernier trait du vers anglais, car il s'étonne et s'afflige que Pope appelle Bacon « le plus méprisable des hommes ! »

Des sublimes talents ton cœur est-il épris ?
Vois Bacon de son siècle exciter les mépris ;
Bacon ce demi-Dieu, dont les savans oracles
De l'humaine pensée annonçaient les miracles !²

Les critiques, bien qu'en général ils aient accueilli assez favorablement cette traduction, ne devaient pas tarder à signaler ses défauts; cependant une voix amie, celle de Parny, dans des vers heureusement inspirés, oppose la « froide et pâle copie » de du Resnel avec la version de Fontanes inspirée directement par Pope³. L'*Année littéraire*⁴ consacre deux longs articles à cette nouvelle traduction et au discours qui la précède. Elle conteste le jugement de Fontanes qui met Pope en tête des moralistes. Quant aux traducteurs antérieurs, elle considère que Fontanes a trop repro-

1. *Ibid.*, p. 119.

« Oh, blind to truth, and God's whole scheme below,
Who fancy Bliss to Vice, to Virtue Woe ! »

2. *Ibid.*, p. 128.

« If parts allure thee, think how Bacon shin'd,
The wisest, brightest, meanest of mankind ».

3. *Journal de Paris*, 10 juil. 1783 et *Almanach des Muses*, 1784, p. 136.

4. 1783. t. VI, lettre VIII, p. 145 et t. VII, lettre II.

ché à l'abbé du Resnel d'être diffus, et elle aime mieux « l'écrivain qui étend les pensées de son original pour les éclaircir... que celui qui, trop amoureux de la concision, se fait un scrupule d'ajouter la moindre idée, au risque plus grand encore de demeurer obscur et de réunir à la fidélité la dureté et la sécheresse¹. » En critique juste mais sévère elle conclut que Fontanes eût mieux fait s'il eût travaillé à conserver dans ses vers tout le talent de Pope que de mettre sa gloire à exposer fidèlement sa pensée philosophique. Grimm goûte peu cette traduction, qui lui semble ne point répondre aux espérances qu'on avait fondées sur le talent de son auteur. « Quoique l'ouvrage porte l'empreinte d'un travail long et pénible, on est étonné d'y voir encore d'extrêmes négligences et des impropriétés d'expressions tout à fait choquantes². La Harpe au contraire tout en reconnaissant les nombreux défauts de l'ouvrage, constate que les beautés prédominent, et accorde à Fontanes le mérite de soutenir « le parallèle avec Pope dans la plupart des morceaux où ce grand homme appelle la poésie au secours de sa philosophie quelle qu'elle soit³. Il admire surtout les vers qui terminent la deuxième Epître et qui lui semblent « dignes du bon siècle ».

Le *Journal de Paris*⁴ compare la traduction de Fontanes à celles de du Resnel et de Silhouette et trouve

1. T. VII, lettre II, p. 43.

2. *Corresp. litt.* Paris, Garnier Frères, 1877-1882, 16 vol. in-8, t. XIII, p. 352.

3. *Mercure de France*, sept. 1783, p. 107.

4. 21 août 1783.

que chez ces derniers il est plus facile de suivre l'enchaînement des idées dans l'original. Bien qu'il reconnaisse au nouveau traducteur « un talent très distingué pour la versification » il lui reproche « une sécheresse philosophique ».

Ce ne fut qu'en 1821 que Fontanes se laissa persuader de publier une deuxième édition de sa traduction entièrement transformée, après y avoir travaillé pendant de longues années. On venait de publier, après la mort de Delille, la version qu'il n'avait pas fait imprimer de son vivant et les amis de Fontanes ne voulaient pas qu'on puisse l'accuser de copier le poète qui avait déjà été son rival en 1783.

A étudier les différences entre les deux éditions on se rend compte de l'étape parcourue par Fontanes depuis 1783. L'admiration qu'il avait autrefois éprouvée pour les philosophes, pour Diderot, d'Alembert et l'Encyclopédie s'était dissipée depuis longtemps et à l'enthousiasme de la jeunesse s'était substitué le jugement mûr de l'homme politique vieilli.

Au point de vue littéraire la deuxième version est très supérieure à la première. Les vers sont plus corrects, plus élégants et coulent plus facilement. Partout l'auteur a poli, arrondi, ou entièrement modifié. C'est un maître de la forme qui reprend le travail de l'apprenti. On pourra en juger en comparant quelques passages de l'édition de 1783 avec celle de 1821.

Les animaux heureux, dans les forêts épars,
Partageaient, avec lui, sans redouter un maître,
Et leur lit de feuillage, et leur festin champêtre.

De meurtres, de forfaits il vivait innocent.
Des Etres animés l'hymne reconnaissant,
Du temple des forêts, s'élevait à leur père.
Le sang ne souillait point l'agreste sanctuaire;
Et le Pontife auguste, à nos simples aïeux
Ne vendait point encor la faveur de ses dieux¹.

Ces vers sont devenus dans l'édition subséquente :

Les animaux errans vivaient en liberté;
Et l'homme, au milieu d'eux, moins craint que respecté,
De leurs libres forêts partageant le domaine,
N'exigeait point encore et leur sang et leur laine.
Leurs mets étaient les siens; il dormait sous leurs toits :
Tous les êtres vivants, rassemblés dans les bois,
Par un hymne commun louaient leur commun père.
Les bois étaient leur temple; un prêtre sanguinaire
Ne souillait point ses mains d'homicides pieux,
Et l'or ne payait point l'indulgence des dieux².

Et ces vers du commencement de la quatrième Epître,
vers dont la beauté devait effrayer le traducteur,
avec quelle sûreté de toucher Fontanes a repris et
transformé les phrases encore hésitantes de la pre-
mière version :

O bonheur, seul mobile et seul terme de l'homme,
Gaîté, plaisir, repos, de tel nom qu'il te nomme,
Bien confus qu'en nos cœurs un désir éternel
Rappelle obstinément comme un bien paternel !
Dont l'image incertaine est sans fin poursuivie;
Pour qui l'homme supporte et rejette la vie;

1. Nouvelle traduction de l'*Essai sur l'Homme*, 1783, p. 99.

2. Traduction de l'*Essai sur l'Homme*, 1821, p. 163-165.

« *Man walk'd with beast, joint tenant of the shade;
The same his table, and the same his bed;
No murder cloath'd him, and no murder fed.
In the same temple, the resounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God :
The shrine with gore unstain'd, with gold undrest;
Unbrib'd, unbloody, stood the blameless priest* ».

Objet toujours voisin et toujours éloigné,
Par le sage et le fou vaguement désigné¹...

O bonheur ! dont l'instinct fut créé par Dieu même
Douceur, plaisir, repos, bien caché, don suprême,
Oh ! quel que soit ton nom, toi que chaque mortel
Rappelle en soupirant comme un bien paternel,
Bonheur ! toi dont l'image est sans fin poursuivie,
Pour qui l'homme supporte et rejette la vie,
Toi qu'on cherche si loin, et qu'on trouve si près,
Dont le sage et le fou méconnaissent les traits²...

Cependant il n'a pas tout corrigé. Il s'est glissé dans cette nouvelle version quelques-unes des erreurs qui déparaient la première édition. On y trouve encore des contre-sens, des vers comme celui-ci :

L'homme est la seule étude à l'homme nécessaire³.

où Fontanes s'est trompé sur le sens de l'anglais.

S'il s'agit de comparer le mérite de la traduction de Fontanes avec celle de Delille, Raynouard, écrivant dans le *Journal des Savants* est d'avis que les beaux passages de Delille sont plus brillants mais que ceux de Fontanes sont plus achevés. « Il serait possible, écrit-il, que les gens du monde qui ne cherchent dans leurs rapides lectures que le charme des vers, les agréments d'un style éclatant, donnassent parfois la préférence à la version de M. Delille; mais je crois être fondé à soutenir que celle de M. de Fontanes sera pré-

1. Edition de 1783, p. 114.

2. Edition de 1821, p. 191.

« O Happiness ! our being's end and aim !
Good, Pleasure, Ease, Content ! whate'er thy name ;
That something still, which prompts th' eternal sigh,
For which we bear to live, or dare to die,
Which still so near us, yet beyond us lies,
O'er look'd, seen double, by the fool, and wise ».

3. Edition de 1821, p. 107.

« The proper study of Mankind is Man ».

férée plus souvent par les gens de lettres, qui appréciaient le mérite de la difficulté vaincue¹ ».

Dans les derniers vers de la *Forêt de Navarre* le poète avait annoncé un ouvrage d'une plus grande allure :

... Muse, viens m'inspirer
Un chant majestueux qui te puisse honorer !²

Il paraît songer déjà à son *Essai sur l'Astronomie* qui fut écrit en 1781, mais qui ne devait être publié dans l'*Almanach des Muses* qu'en 1789 et qui fut réimprimé dans le *Mercure de France* en mars 1807 avec additions et corrections.

L'*Essai sur l'Astronomie* n'est qu'un fragment d'un poème beaucoup plus grand que Fontanes médita longtemps.

Se doutait-il lui-même des difficultés de la tâche qu'il avait entreprise ? Ouisans doute, puisque le poème est resté à l'état d'esquisse, puisque, à la fin de son chant, le poète invite un autre plus hardi à continuer le tableau qu'il a commencé et qu'il ne se sent plus de force à achever.

De nombreuses difficultés assaillent le poète qui aborde le genre didactique. Veut-il en même temps plaire et instruire, ce qui est le but que se proposait Fontanes, il se heurtera sûrement à de multiples obstacles. Car s'il veut établir des lois, rédiger des formules, expliquer des phénomènes, il doit inévitablement renoncer à l'émotion, base unique de la vraie poésie.

1. *Journal des Savants*, 1821, p. 526.

2. *Almanach des Muses*, 1780, p. 251.

« Arrivé à un certain âge, à un certain degré de complication, la science échappe au poète¹ », disait Sainte-Beuve, qui était d'avis que seul le style des La Place, des Cuvier et des Humboldt convenait à l'exposé scientifique. Et pourtant la science et ses découvertes offrent des étendues illimitées à la pensée et à l'imagination. Elle dévoile à nos yeux éblouis les secrets de la terre et des cieux; et quelle source plus poignante d'émotions que les manifestations même les plus humbles de la vie, ou le cours des astres dans les ténèbres? L'infini, les immensités lointaines, ces mondes dont nous ne connaissons ni l'origine ni la fin, éveillent en nous un sentiment personnel de terreur, émeuvent et ébranlent l'imagination, pour peu que nous comprenions leurs mystères. La science peut être poétique. Combien de poètes modernes, Leconte de Lisle, Richepin, Verhaëren, d'autres encore, l'ont abondamment prouvé.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e on tâtonnait encore. La science étendait chaque jour son champ d'expérience, de nouvelles découvertes marquaient ses progrès continus. Elle inspirait un intérêt si général qu'elle devenait à la mode. Les femmes elles-mêmes s'en mêlaient, voulant assister aux expériences des savants, voulant elles aussi connaître les secrets des astres et de la nature. Les poètes suivent le mouvement et semblent animés du même esprit que les savants tant ils mettent d'ardeur à répandre leurs idées.

1. Chateaubriand et son groupe littéraire. Paris, Garnier, 1861, vol. II, p. 298.

La poésie didactique et scientifique, telle qu'elle est représentée par les Fontanes, les Delille, les Chênédollé, les Lebrun, par André Chénier lui-même, se donne surtout pour mission d'instruire en vulgarisant les lois et les phénomènes scientifiques. Ces poètes décrivent, exposent des théories, mais puisqu'ils veulent en même temps laisser à la poésie son charme, ils ne s'occupent guère de l'exactitude scrupuleuse et pour égayer leur poème ils ont recours à toutes sortes d'expédients assez indignes de la science. En général, ils se trouvent dans la nécessité d'expliquer par des notes multiples ce qu'ils n'ont pas su dire assez clairement dans leur poème. *Les Trois Règnes* (1808) de Delille est soigneusement annoté par des savants. L'auteur y a condensé des connaissances très vastes puisées dans des volumes innombrables. Mais tout cela est resté abstrait et extérieur. Le poète raconte froidement et n'est pas ému lui-même par les merveilles qu'il décrit. Chênédollé revendique le droit pour le poème didactique de rendre « populaires » les lieux communs de la science. Son *Génie de l'Homme* (1807), malgré de beaux vers, est monotone et froid. Lui aussi manquait de conviction. Lebrun, par de laborieux efforts, ne réussit pas à terminer son poème la *Nature* dont des fragments seuls nous sont parvenus. L'*Hermès* d'André Chénier aurait-il été le poème qui devait renouveler le genre ? Son auteur avait-il une conception assez moderne du poème scientifique ? Ne serait-il pas plutôt resté trop classique ? Son style trop fleuri ne semble pas être ce qu'il fallait pour décrire les merveilles de la science, et

les fictions mythologiques dont il ornait son poème ont l'air d'agréables diversions destinées à masquer l'aridité du sujet.

Fontanes, le premier en date dans ce genre littéraire, puisqu'il le pratiquait déjà en 1781, pouvait-il réussir là où d'autres venant plus tard devaient avoir un succès si maigre ? Avait-il d'abord l'enthousiasme nécessaire, ressentait-il lui-même la passion, l'émotion intense qui seules pouvaient donner la vie à son poème ? Par certains vers on serait tenté de le croire. Mais lui aussi a fait l'erreur de prendre trop au sérieux son rôle d'instructeur. S'armant de connaissances techniques très considérables, il décrit les progrès et les erreurs, qui depuis les tables chaldéennes des premiers pasteurs jusqu'à Newton et ses lois, ont marqué l'histoire de l'Astronomie à travers les âges. Trop souvent c'est l'orateur qui parle et on entend à peine le poète. Son style n'est pas toujours égal. Des circonlocutions un peu ridicules révèlent le poète du XVIII^e siècle. Il écrira :

...et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

pour expliquer que les noms rustiques des constellations indiquent que les premiers astronomes furent des bergers.

Cependant, de l'avis de Sainte-Beuve, Fontanes a rarement écrit quelque chose de plus élevé. « Cette fois, dit-il, l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, n'a nulle part fléchi ; il est égal par maint détail ; et par

1. *Mercury de France*, 1807, mars, n° CCXVI, p. 531.

l'ensemble il est supérieur aux discours en vers de Voltaire; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection de Pope en ces matières, concision, énergie¹ ».

Le jugement de Sainte-Beuve est à la fois trop indulgent et trop sévère. Trop indulgent à l'égard du style, il ne semble pas avoir assez tenu compte du sentiment nouveau que dégage ce poème. Car l'astronomie a inspiré à Fontanes des vers si puissants et qui évoquent des méditations si profondes, qu'on s'étonne de les trouver sous la plume d'un écrivain du XVIII^e siècle.

Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui la Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur Créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée,
Vient-elle réparer leur substance épuisée?
Meurent-ils comme nous? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc; hélas ! Ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps²;

Cette vague mélancolie que lui inspire l'inconstance de toutes choses, on la retrouvera trente années plus tard dans la poésie de Lamartine.

Nouvelle aussi était cette note de tristesse personnelle :

A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs³?

1. Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 1833, vol. XVI, p. 646.

2. *Mercur de France*, mars, 1807, n° CCXCVI, p. 536.

3. *Ibid.*,

Quand le poète demande à la nuit :

Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où, de ce Dieu caché, la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
Et que forment sans cesse, en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés?¹

il exprime un besoin ardent de savoir, de pénétrer l'énigme de l'univers qui est déjà tout romantique.

A l'automne de 1782, Fontanes visite ses amis les Flavigny, aux Andelys en Normandie. Le jeune poète, qui, à peine cinq années plus tôt, arrivait pour la première fois à la capitale, ne peut maintenant se passer du « séduisant Paris ». Il lui manque le mouvement, la gaieté de la grande ville. La campagne lui paraît morne et monotone et il s'y ennue franchement.

Dans des vers extraits d'une lettre à son ami Garnier, il se plaint que la tristesse de cette saison d'automne ait tari son inspiration.

Mais l'oiseau suspend ses concerts,
Et je suspends les miens : pour chanter avec grâce
Par des objets rians, il faut être inspiré²...

Il envie son ami qui à Paris court

...à ce spectacle où du chant, de la danse,
Des couleurs et des vers le charme est réuni.

1. *Ibid.*, p. 537.

2. *Vers extraits d'une lettre écrite de la campagne à M. Garnier. Almanach des Muses*, 1783, p. 37.

En réponse à cette lettre pessimiste, on lui conseillera de tracer

... Le sinistre tableau
Du temps qui descend au tombeau¹.

Quand il aura peint l'automne il lui paraîtra beau. Mais Fontanes exagère un peu aussi son état d'âme, qui d'ailleurs ne sera que passager. Ce qui le caractérise à cette époque c'est son extraordinaire versatilité. Joubert dira de lui, quelques années plus tard, que son seul défaut était « une certaine mobilité d'opinions, très agréable en lui, et dont ses amis seraient bien fâchés de le voir corrigé² ». Tout l'attire, tout l'intéresse; son esprit est ouvert à ce qui est nouveau. On ne pourrait pas lui reprocher alors cette paresse qui sera son grand défaut plus tard. Il a plutôt une énergie fougueuse.

C'est ainsi qu'il s'engoua un moment avec Joubert, de la littérature allemande. Il lut et admira *Les Aventures du jeune d'Olban*, de Raimond de Carbonnières. Sans doute aussi, il lut la traduction du *Werther* de Goethe, par Aubry qui parut en 1778. Mais son enthousiasme sera bref.

L'*Almanach des Muses* de 1783 démontre l'extraordinaire versatilité de son esprit à cette période de sa vie. Car outre les vers à M. Garnier, ce volume contient sa traduction de l'Ode d'Horace, *Sic te diva potens cypri*,

1. *Almanach des Muses*, 1783, p. 40. Réponse.

2. J. Joubert. *Pensées et Correspondance*, Paris, Didier, 1864, 2 vol. in-8, 4^e éd. t. I, p. 1.

La Charleuse, poème religieux et mélancolique et le *Chant du Barde* imité des poésies Erses et qui s'inspire directement d'Ossian. Il aurait été difficile de trouver un choix plus varié de la plume d'un même auteur.

Il n'est pas facile de dire exactement à quelle date l'intérêt de Fontanes s'est éveillé pour le poète gallique.

Déjà dans la *Forêt de Navarre* il écrivait des vers ossianiques. Peut-être employa-t-il les loisirs que lui laissait son séjour aux Andelys en 1782 pour se retremper dans ces poésies étranges et nouvelles que le *Journal Etranger* avait signalées dès 1760, peu de mois après la publication en Angleterre du premier recueil de Macpherson (juin 1760), en donnant deux fragments traduits par Turgot. D'autres fragments et cinq poèmes, traduits pour la plupart par Suard, furent publiés dans le *Journal Etranger* entre 1760 et 1765. Enfin, en 1772, parut une traduction, *Contes et Poésies Erses*, attribuée à Letourneur, mais dont le rôle semble avoir été peu important, sans doute à cause d'un tirage très restreint, et en 1774 la traduction de *Témora* par le marquis de Saint-Simon.

Ce ne fut qu'en 1777 que parut la traduction en prose de Letourneur.

L'importance de cette traduction avait été signalée par le *Journal de Paris* qui avait cru utile de résumer pour ses lecteurs les défauts et les beautés qui caractérisent ces poésies :

« Les Poésies Galliques ou Erses se ressentent beaucoup du climat où elles ont été composées, et des circons-

tances qui les ont produites. Ce sont les chants de guerre des bardes écossais. Le ton en est presque toujours lyrique. Point de plan, des récits d'exploits sans suite, sans liaison, des comparaisons toutes prises des flots mugissants, des orages, des rochers, du choc des nuages, de la foudre, des incendies, et de l'impétuosité des vents, beaucoup de fierté, d'énergie, point de méthode, quelques épisodes touchants sur les campagnes des principaux guerriers calédoniens¹ ».

Importés dans un siècle rassasié de raisonnement et de philosophie, ces chants primitifs et barbares, qui au lieu de la précision et de la sécheresse classiques respiraient une vague mélancolie et conservaient le regret du passé, ne manquèrent pas, par leur nouveauté même, de faire une vive impression.

Pour Baour Lormian, Ossian l'emporta même sur les Grecs : « Les Grecs, dit-il, puisèrent leurs fictions dans leur esprit, Ossian trouva les siennes dans son cœur »².

A Fontanes revient l'honneur d'être un des premiers en France à mettre Ossian en vers.

Son *Chant du Barde* est accompagné d'un *Envoi à M. le Tourneur* qui renferme la confession poétique de l'auteur. Il est converti complètement à l'ossianisme. Tout ce qui est lugubre et mélancolique lui plaît maintenant.

1. *Journal de Paris*, 25 mars 1777.

2. *Poésies galliques en vers français*. Paris, Gayet, 1827, 5^e éd. in-8. p. XIV.

Je fuyais autrefois les tableaux attristants
Qu'étaie à nos regards la campagne flétrie.
Tout est changé : ma rêverie
Aujourd'hui les préfère aux tableaux du printemps.

.....
Tout ce qu'a peint le Barde en sa douleur sublime,
Comme à lui m'inspire des vers.
L'enthousiasme qui m'anime
S'éveille plus ardent au milieu des hivers.
Que ne puis-je habiter les monts couverts de neige
Où l'Ecosse enferma ces citoyens heureux,
Et contemplant les mers qui baignent la Norvège,
Rêver au bruit des vents sous un ciel ténébreux¹ !

Mais Fontanes n'oublie pas que c'est Le Tourneur
qui a fait connaître le charme des poèmes celtiques
et il lui crie dans cette enthousiaste apostrophe :

O Le Tourneur ! O toi dont la prose hardie
Du vers audacieux osa presque imiter
L'inimitable mélodie.
Tu découvris plus d'une fois
Des trésors inconnus aux Muses de notre âge².

Pour Fontanes, ces trésors ont été au nombre de
deux : Les mélancoliques *Nuits* de Young et les chants
plaintifs du Barde celtique.

Le Chant du Barde de Fontanes se base sur la tra-
duction de Le Tourneur et est emprunté au chant VIII
de *Temora*. Sans être une traduction, le poème est
une imitation assez servile des procédés d'Ossian. En
parlant de la mythologie des poètes erses, l'auteur dit
dans une note car cette première version, celle de

1. *Œuvres*, t. I, p. 395.

2. *Œuvres*, t. I, p. 395.

l'*Almanach des Muses* de 1783, est accompagnée de notes et de commentaires, « On a rassemblé dans ce poème lyrique les images qui leur sont les plus familières, sans se soumettre à une imitation servile ».

Dès le début du poème on est plongé dans un milieu ossianique. Le vieux chêne, l'orage, les mers, l'obscurité, tout est là pour préparer le lecteur à cette singulière image :

Voici l'heure où cachés au milieu des orages,
Les esprits des Héros errants sur les nuages,
Planent autour de leur cercueil¹.

Ossian s'entend appeler par la voix de Fingal

Ossian, Ossian... ce n'est point un vain bruit :
C'est la voix de Fingal, c'est l'ombre paternelle².

Il invoque sa harpe qui pendant deux hivers est restée silencieuse et accompagné de Malvina, sa « fille adorée » il rappelle les exploits de Fingal et évoque les jours passés :

Événements passés que les temps engloutissent,
Renaissent à mon souvenir³ :

Dans cette vision du passé le choc des armes retentit encore à l'oreille du vieux barde, et il revoit le combat de Fingal et de Cathmor, où Fingal est vainqueur. Ces vers de sept syllabes donnent assez bien la sensation d'un mouvement impétueux et violent :

1. *Almanach des Muses*, 1783, p. 227.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 228.

Les piques resplendissantes,
Rayonnent comme l'éclair;
Les flèches retentissantes
Sifflent, et volent dans l'air;
Déjà les rangs se confondent
Les coups pressés se répondent,
Et le fer croise le fer¹.

Mais pour Ossian

Les moments de triomphe ont passé sans retour.

Car aveugle et malheureux, il a vu tous ses amis descendre au tombeau et maintenant il n'a d'autre joie que celle d'aller, conduit par Malvina, embrasser les cendres de son père et il n'attend que le jour où il pourra habiter près de Fingal « le palais mobile des nues » et s'unir à des « ombres connues ».

On peut se rendre compte, d'après ce résumé, que sans être traducteur il aurait été difficile d'être plus ossianique. Cependant le *Chant du Barde* a le défaut de toute imitation. Il manque de véritable inspiration. Au poète lui-même ses images semblent peu naturelles, car il croit nécessaire à tout moment de les expliquer par des notes et commentaires.

Mais l'ossianisme a été une des influences les plus fécondes dans la formation du romantisme européen et le *Chant du Barde* est surtout important du fait que son auteur présente un genre nouveau. En écrivant son poème, Fontanes a fait pour ainsi dire acte de foi en Ossian. A lui revient l'honneur sinon d'être un initiateur du moins de continuer l'œuvre que Le Tourneur

1. *Ibid.*, p. 229.

avait commencée en traduisant les poèmes d'Ossian. Avant Fontanes, nous ne voyons que Léonard qui ait essayé de mettre Ossian en vers. Son *Chant d'un Barde*, qui se trouve dans l'édition de ses *Idylles et Poèmes Champêtres* publiée en 1782 est une imitation d'*Oïthona*. Imitation très faible, où, en bien mauvais alexandrins, l'auteur raconte l'histoire d'amour d'Ithona qui, enlevée par le ravisseur Duromat, préfère mourir sous les coups de son amant Morni que de survivre à la perte de son honneur. C'est à peine si quelques comparaisons — le corps de Morni est « pareil au vieux pin » — quelques expressions telles que le « murmure des chênes », « le frémissement des eaux de Duvrana », nous rappellent les poèmes d'Ossian.

Vers la même époque Flins des Oliviers, l'ami de Fontanes, écrit un poème imité, ou plutôt traduit d'Ossian — car le prologue et l'exposition seuls sont de Flins — et le publie dans l'*Almanach des Muses* de 1784. Le morceau qu'il a choisi pour le traduire c'est la plainte de Colma dans les *Chants de Selma*. Son poème est très ossianique. L'auteur a été frappé par les images singulières et caractéristiques d'Ossian, celles qui avaient aussi séduit Fontanes; c'est ainsi qu'il prête aux morts un palais dans les nuages et qu'il voit les déserts animés par les « ombres qu'on chérit¹ ».

Un peu plus tard, Cubières Palmezeaux versifie à son tour un morceau d'Ossian dans son *Alcas et Célanise, romance imitée d'Ossian*². Mais il n'a emprunté

1. *Almanach des Muses*, 1784, p. 169.

2. *Opuscules Poétiques*, 1786, III, 168.

au barde gaélique que le fond de son poème qui est aussi peu ossianique que possible. Dans la même année, 1786, Clermont Tonnerre publie une traduction libre en vers du premier chant de Fingal¹. Deux ans plus tard Le Gay imprime deux imitations d'Ossian : *Colma* et un *Chant des Bardes*². En 1789, Lombard publie *Carlhon*, traduit en alexandrins français³. Aucun de ces imitateurs ou traducteurs ne mérite qu'on s'y arrête. Tous ceux qui à cette date ont essayé de mettre Ossian en vers n'ont réussi que très approximativement.

Si Fontanes n'a pas écrit un grand poème il a du moins eu autant sinon plus de succès que les autres imitateurs d'Ossian. Et bien que Geoffroy écrivant dans l'*Année littéraire*⁴ reproche au *Chant du Barde* son manque de clarté, son début pompeux ; bien qu'il en critique plusieurs vers et déclare que nulle part on ne voit l'énergie d'un Barde, d'un poète inspiré, à cette critique s'opposent de nombreux témoignages en faveur du poème.

De l'avis de La Harpe, Fontanes a « rapproché fort heureusement les beautés semées par intervalles dans les poésies d'Ossian⁵ ». Baour Lormian condamne tous les imitateurs d'Ossian à l'exception de Fontanes. « Fontanes est le seul qui se soit pénétré de son génie et qui en ait rendu les beautés ». Il est rempli d'admi-

1. *Trad. libre du premier chant de Fingal*, poème d'Ossian. Paris, Gueffier, 1786, in-8.

2. *Mes Souvenirs et autres Opuscules poétiques*, 1788.

3. *Essai d'une traduction d'Ossian en vers français*. Berlin, 1789, in-8.

4. 1783, t. 1, p. 121.

5. La Harpe, *Œuvres*, XII, 69. *Corr. litt. lettre*, 179, année 1783.

ration pour le début mélancolique du *Chant du Barde*. « Voilà Ossian, s'écrie-t-il, le traducteur s'évanouie pour le céder au poète¹ ».

Chênedollé écrivant en 1808, raconte qu'après avoir entendu le *Chant du Barde*, il dit à son auteur : « Il n'y a plus rien à faire après vos vers ; ce qui est rêve ne doit pas être prolongé, mais aussi il faut convenir qu'une belle rêverie d'un quart d'heure, comme celle-là, est ravissante² ».

Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme* a décrit le vieux monastère que Fontanes « pour l'avoir vu vaguement du côté du jardin et au clair de lune³ » a célébré en vers mélancoliques. « Nous nous promenions un jour, dit-il, derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre ; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur : deux pruniers sauvages y croissaient parmi de hautes herbes et des dé-

1. *Les Trois Mots*, Paris, an VIII. Dentu, in-8, p. 24.

2. Mme de Samie, *Extraits du Journal de Chênedollé*, Paris, Plon, 1922. In-8, p. 29.

3. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Paris, M. Lévy, 1864, in-12, t. 1, p. 378.

combres. Sur les murailles on voyait des peintures, à demi effacées, représentant la vie de St Bruno; un cadran était resté sur un des pignons de l'église, et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux¹ ».

Le vieux monastère a transmis à l'âme du poète un peu de sa paix et de son calme, et les vers qu'il lui a inspirés sont pleins d'une sensibilité mélancolique. *La Charleuse de Paris* est une rêverie poétique et religieuse. C'est l'expression d'une disposition, d'une tristesse passagère qui dure à peine jusqu'à la fin du poème.

Le poète y décrit d'abord sa joie de s'égarer dans les jardins rustiques du vieux cloître. Il est heureux de fuir le bruit et le tumulte de Paris et de pouvoir librement se recueillir dans cette solitude si favorable aux méditations poétiques.

Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite.
La retraite me plaît : elle eut mes premiers vers².

Il met en opposition la paix qui est dans l'âme des « enfants de Bruno » avec le tumulte de la grande ville qui les entoure :

Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Hormis l'éternité tout est songe pour eux³

1. *Génie du Christianisme*, Paris, Garnier Frères, 1859, in-8, nouvelle éd. p. 361.

2. *Almanach des Muses*, 1783, p. 179.

3. *Ibid.*, p. 179.

Et invite ceux qui plaignent « ces victimes crédules »
à pénétrer avec lui dans les murs religieux :

N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent¹.

Ici la mort même a perdu ses terreurs :

Son aspect attendrit et n'épouvante pas².

Sur l'âme sensible du poète l'effet de ces lieux est extraordinaire; il semble entendre d'invisibles cantiques et voir descendre la Religion personnifiée.

Elle approche, déjà son calme tout-puissant
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue³.

Mais cette exaltation religieuse ne lui rend que plus poignantes les désillusions de la vie, et cette pensée lui arrache des vers pessimistes. Il voit dans le monde :

La race des humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui la fuit,
Parcourir en pleurant, de chagrin poursuivie
L'inépuisable erreur qu'on appelle la vie⁴.

La pensée des passions humaines lui rappelle que l'amour n'a pas toujours été banni du cloître. Il évoque Comminge et Rancé et leurs amours, et Héloïse

...dont le nom seul, à l'âme recueillie,
Porte la volupté de la mélancolie⁵.

La fin du poème est moins bonne. Le poète se laisse

1. *Almanach des Muses*, 1783, p. 180.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 181.

5. *Ibid.*

égarer par la pensée de l'amour et bientôt le deuil du monastère plaît moins à sa pensée. Il fuit cette paix qui est devenue pour lui une « contrainte sacrée ». Cependant, si un jour il est fatigué du monde et de ses plaisirs illusoires, s'il a des larmes à répandre, alors il reviendra chercher la paix du Monastère.

Ce petit poème d'un genre nouveau, fut assez bien reçu par les critiques. La Harpe semble préférer *Le Chant du Barde* à *La Chartreuse* mais trouve que la versification de cette dernière est de très bon goût. Il s'intéresse surtout au contraste que présente le point de vue de Fontanes avec celui qui est exprimé dans *Mélanie*¹.

Le *Journal de Paris* remarque dans les essais de Fontanes « un esprit nourri d'idées fortes et une âme qui sent profondément »; en parlant de l'impression que lui a faite la lecture de la *Chartreuse de Paris* il dit : « Il semble qu'on soit transporté dans cet imposant séjour du recueillement et du silence² ».

Seule l'*Année littéraire* semble avoir remarqué les vrais défauts qui gâtent *La Chartreuse* : la roideur et la sécheresse. Défauts qu'elle qualifie de « bien choquants » surtout dans un sujet « qui demande une douce sensibilité et une sorte d'abandon ». Elle reproche en général à Fontanes « un ton guindé » et « une manière dure et pénible³ ».

(Cette première version de la *Chartreuse de Paris*

1. La Harpe, *Corresp. litt.* Paris, Migneret, 1801, in-8, vol. 4, lettre 179, p. 57.

2. *Journal de Paris*, 2 janv. 1783.

3. *L'Année litt.* 1783, t. 1, p. 123.

publiée dans l'*Almanach des Muses* de 1783, était destinée à subir des changements et des augmentations si considérables qu'elle est devenue en quelque sorte un nouvel ouvrage dans le poème beaucoup plus étendu que (Hateaubriand publia dans son *Génie du Christianisme* :

Partout le poète a développé sa pensée qui n'était qu'esquissée auparavant. La rêverie un peu vague est devenue plus colorée. Nouveaux sont les vers qui peignent la fin de l'année et cet accord entre la mélancolie de la saison et le deuil du monastère.

Déjà, de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère¹.

Tandis que dans la version de 1783 le poète ne s'était attaché qu'à montrer la paix du monastère, dans l'édition subséquente, écrite après la Révolution, il semble être préoccupé de la pensée de la mort et a accumulé les indices qui, depuis le lugubre son de l'airain jusqu'à l'oiseau chantre des funérailles, l'annoncent dans la sombre enceinte du cloître.

Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : « Songe au dernier moment ! »...

1. *Œuvres*, t. I, p. 27.

..... Oh ! combien à mon cœur
Plait ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles !
Les approches du soir, et ces ifs attristés
Où glissent du soleil les dernières clartés...
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remords
Du silence du cloître à celui de la mort¹ !

Ajoutés aussi sont les vers où le poète peint le coucher du soleil et la lune qui se lève lentement et verse

Sur les tombes du cloître un jour mystérieux².

La Chartreuse de Paris est l'œuvre d'un poète dont les émotions vaguement romantiques sont sévèrement comprimées dans les bornes étroites du moule classique. Mais malgré son style sec, trop apprêté et peu adapté à l'expression des émotions, Fontanes a réussi à communiquer son exaltation religieuse et sa mélancolie passagères. Par certaines notes de la *Chartreuse*, par le sujet même et du fait que, dans un siècle philosophe et incroyant, il a écrit une élégie religieuse, il est novateur. Novateur également et déjà romantique par sa grande sensibilité créée par l'atmosphère qui l'environne et par l'influence de la nature.

Quoique *Le Jour des Morts* n'ait été publié qu'en 1795, il est par son style et par l'inspiration de la même époque que *La Chartreuse*. D'après les lectures qu'en faisait le poète il était déjà écrit vers 1783 ou presque.

1. *Ibid.*, p. 357.

2. *Ibid.*, p. 357.

A la rêverie poétique de *La Charleuse* est substituée ici une forme plus dramatique. Dans *Le Jour des Morts*, Fontanes s'est inspiré de l'*Elégie dans un Cimetière de Campagne* de Gray. Mais le poème de l'imitateur est très différent de son modèle.

Dans l'*Elégie* il n'y a presque pas d'action ; à sa place on trouve une suite de réflexions où Gray semble méditer à haute voix. Tout est vague et nébuleux. Fontanes, au contraire, a mis à la fois plus de précision et plus d'action dans son poème. Sa fête des morts se rapporte à un jour déterminé. Il a introduit le sentiment religieux qui est absent dans l'*Elégie*. Son curé a un caractère bien dessiné. Si les assistants ne sont connus que par des noms abstraits, comme la veuve, la jeune fille, le vieillard, ils ont cependant tous leurs propres douleurs qui les caractérisent.

Il y a dans les deux poèmes un fond de mélancolie rêveuse et chez Gray comme chez Fontanes la désolation de la nature est en harmonie avec la tristesse des sentiments exprimés. Mais tandis que Gray pense tristement aux morts à qui sont arrachées à jamais les humbles joies du foyer, Fontanes pense aux vivants qui pleurent des êtres chéris mais qui dans leur douleur ont les consolations de la religion.

Dès les premiers vers de son poème Fontanes peint l'automne, ce triste précurseur de l'hiver, dont les champs déflouris et les bois jaunis n'offrent qu'un paysage bien mélancolique.

Les coteaux, et les champs, et les prés défleuris
N'offraient de toutes parts que de vastes débris
Novembre avait compté sa première journée¹.

Il a compris l'attrait mystérieux de la fin de l'année
et de la nature pour ceux qui souffrent.

Oh ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure² !

Pour le poète le bruissement du vent dans les feuilles a un charme tout particulier car sa connaissance d'Ossian lui a appris à retrouver dans la voix du vent celles de ses amis morts :

Tout à coup, si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix, longtemps chérie,
Me semble murmurer dans la feuille flétrie³ !

C'est à ce moment de l'année, si en accord avec sa propre douleur que la religion a choisi pour pleurer ses morts et le souvenir de la fête qui vient d'avoir lieu, frappe encore la pensée du poète. A l'aurore la cloche mélancolique a rassemblé vieillards, femmes et enfants dans le temple où préside l'humble curé de village. Fontanes le représente comme un être doux, ami des lois, humble et bon, n'aspirant qu'à être aimé de ses paroissiens et dont la religion c'est la paix et l'espérance.

Jamais dans ses discours, une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse⁴.

1. *Mag. Ency.* 1795, t. III, p. 549.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 550.

Il console le pauvre avec qui il partage le peu qu'il possède et calme les souffrances et les terreurs des mourants en leur murmurant des mots d'espérance. Le soir, quand le laboureur se repose après ses travaux des champs, ce « rustique Fénelon »

Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles¹.

Surtout il a soin de ne pas réveiller de discussions théologiques.

A ses paroissiens rassemblés dans l'église il rappelle l'objet pour lequel ils ont été convoqués et prépare le sacrifice de la messe. Le poète décrit dans des vers majestueux la solennité de ce moment où tout semble conspirer à émouvoir, et à gagner le cœur des fidèles.

O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La Majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encore, par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où sur des harpes d'or, l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir².

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 551.

Dans ce brillant tableau, Fontanes a rassemblé tout ce qui pourrait plus sûrement montrer la majesté et la solennité de la religion. Il n'a négligé aucun décor pouvant rehausser l'impression qu'il a voulu produire. Il nous montre le peuple prosterné, la faible clarté qui entre par les vitraux gothiques, la lampe d'airain, l'encens et l'orgue qui se tait. C'est par la pompe et la cérémonie de la religion, par son appel à l'imagination et à la sensibilité qu'on élèvera l'âme vers Dieu. En poète, Fontanes juge que la religion ne doit pas être une affaire de dogme ou de raisonnement, mais de sentiment. En cela il a été le précurseur direct de Chateaubriand qu'il a devancé de près de vingt ans.

Quand il parle du cimetière de campagne Fontanes sait très bien évoquer la paix et la tranquillité qui le caractérise. Mais il y a quelque chose d'austère et de mélancolique dans ce vent qui souffle sur la cime flétrie des tilleuls.

Dans sa description des tombeaux rustiques, Fontanes s'est inspiré directement de Gray.

Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.

Vers la fin du poème le style du poète se relâche. Il évoque la jeune beauté, la veuve, les vieillards dans le style convenu et le souvenir de Hombert, qui

1. *Ibid.*, p. 552.

a vécu cent ans et fut cent ans utile, n'est pas bien intéressant.

Par une heureuse inspiration, la cérémonie finie, les derniers mots répétés « Qu'ils reposent en paix », le poète montre le ciel éclairci, les fureurs de l'orage éloignées et le soleil qui

...jusqu'au soir consola l'univers¹.

Quand enfin, en 1795, *Le Jour des Morts* fut publié dans le *Magasin Encyclopédique* une note informa le lecteur que le poème avait été composé depuis plus de dix ans. Selon ce journal, le poème de Fontanes soutenait avec avantage la comparaison avec le *Cimetière de Campagne* de Gray et avait dans son plan « plus de régularité, d'étendue et d'intérêt ».

« Si l'on joint à cette puissance des idées religieuses, le charme des tableaux analogues de la nature, ajoute ce journal, on est sûr d'atteindre le véritable but des beaux arts, c'est-à-dire de toucher et de plaire. L'auteur du *Jour des Morts* y a complètement réussi² ».

Dans la même année 1795, Peltier publie à Londres, dans son *Paris pendant l'année 1795* le *Jour des Morts* qu'il a trouvé dans le *Magasin Encyclopédique*.

Deux ans plus tard, le *Spectateur du Nord*, journal européen de langue française, publié à Hambourg, et dont le rédacteur est Baudus, accuse les auteurs du *Magasin Encyclopédique* d'avoir publié le *Jour des*

1. *Ibid.* p. 555.

2. *Mag. Ency.* 1795, t. III, p. 548.

Morts sans le concours de l'auteur, d'y avoir laissé passer beaucoup de fautes et d'avoir omis plusieurs vers. Fontanes, qui au mois de septembre 1797 devait éviter la déportation par la fuite et se sauver à Hambourg, a sans doute confié à Baudus, son ami depuis de longues années et poitevin comme lui, la version corrigée de son poème.

« Nous la donnons aujourd'hui sur une copie avouée « par M. de Fontanes¹ », dit ce journal.

Dans cette nouvelle version Fontanes a ajouté encore quelques vers sur la profanation des tombeaux. Il en a changé d'autres. Il avait d'abord écrit :

Une mère au destin reprochait le trépas².

Il s'est, sans doute, rendu compte que ce vers pouvait détonner dans un poème religieux et il lui a substitué celui-ci :

Quelque Rachel en deuil ne se consolait pas³.

Le Jour des Morts est l'œuvre de Fontanes qui a été le plus universellement admirée.

La Harpe vit dans ce poème deux cents des plus beaux vers qui existent dans la langue française.

Selon Sainte-Beuve, Fontanes, par sa *Chartreuse* et par son *Jourdes Morts*, « devançait de plus de trente ans et tentait le premier dans les vers français le genre d'harmonieuse rêverie; il semblait donner la note in-

1. *Spectateur du Nord*, 1797, déc. t. IV, p. 415.

2. *Mag. Ency.*, 1795, t. III, p. 563.

3. *Œuvres*, p. 40.

termédiaire entre les chœurs d'*Esther* et les *Premières Méditations*¹ ».

Cependant Fontanes n'a pas su se défaire entièrement des défauts qu'il a hérité du XVIII^e siècle. Il a toujours peur de se servir du mot juste et préfère lui substituer une périphrase. N'osant pas écrire « curé » ce qui est trop réaliste, il écrira « le rustique Fénelon », « ce pontife sans art », ou « l'homme sacré ». Le cimetière est devenu « l'asile où dorment nos aïeux », le « séjour des morts », l'« asile du trépas » ou même « l'enceinte sépulcrale ». La religion de Fontanes porte aussi l'empreinte du XVIII^e siècle. La sensibilité et l'indulgence la caractérisent. Elle n'est marquée par aucune foi profonde, ni par aucun dévouement, surtout par aucun zèle fanatique. Elle a plutôt une douce tolérance et une pitié élastique.

On a trouvé dans le caractère du curé de village une réminiscence des années passées par Fontanes chez le père Bory à la Foye-Monjault. Le poète semble avoir voulu donner à son curé toutes les vertus qui manquaient au prêtre janséniste, dont la sévérité avait empoisonné sa jeunesse.

Il est possible aussi qu'il doive en quelque mesure son amour des cérémonies et des rites de l'église catholique au temps passé comme enfant de chœur chez le père Bory.

1. *Revue des Deux Mondes*, 1838, vol. XVI, p. 632.

CHAPITRE III

Avant et Après la Révolution

Le Journaliste

Cependant Fontanes ne s'occupe pas uniquement d'écrire des poèmes. Il a d'autres intérêts. Joubert et lui se lancent dans le monde littéraire où ils se font de nombreuses relations.

Vers la fin de l'année 1783, ils se lièrent avec Restif de la Bretonne, dont le cynisme et le libertinage effronté les dégoûtaient et les amusaient à la fois, mais dont ils admiraient aussi le talent indiscutable. Leur amitié alla même jusqu'à louer en commun avec celui-ci et sa femme un jardin rue de l'Oursine, où ils étaient très gais et où ils donnaient des dîners. Un des convives remarqua Fontanes qu'il ne connaissait que de réputation et qu'il décrit ainsi : « des traits qui marquèrent du génie et qui avaient dans les manières une sorte de dignité, moins imposante qu'aimable¹ ».

Ils connaissaient aussi Grimod de la Reynière, et Fontanes ainsi que Joubert, probablement, fréquentaient

1. A. Beaunier, *La Jeunesse de J. Joubert*, Paris, Perrin, 1918. In-16 p. 236.

ces fameux « déjeuners philosophiques », où se trouvaient entre autres, Mercier, Palissot, Andrieux, Beaumarchais, Chénier, Vigée et Colin d'Harleville et où quelquefois dans les intervalles où Mercier ne « politiquait » pas, Fontanes récitait ses vers.

Restif parle avec un véritable enthousiasme de ces déjeuners où chaque invité devait s'engager d'avance à boire dix-sept tasses de café et dont le Président était un certain Clavaux, qui un soir en avait bu jusqu'à vingt-neuf. Selon lui, ces déjeuners étaient d'abord « uniquement consacrés » à prendre du café ou du thé au lait avec des tartines; l'on conversait en déjeunant, « jusque sur les trois heures », ensuite les littérateurs lisaient leurs ouvrages, et chacun de ceux qui y étaient admis avait le « droit de dire son sentiment », ce qu'on faisait toujours, ajoute Restif, « avec politesse¹ ».

Etranges réunions, où un Chénier, ou un Andrieux coudoyait des individualités auprès de qui Restif était un classique.

Parmi les écrivains que Fontanes fréquenta à cette époque, il faut citer Duçis qui semble avoir exercé sur lui une influence assez considérable. Le traducteur de Shakespeare était le contraire du premier patron de Fontanes, le chétif et coquet Dorat. Honnête homme et sincère admirateur de l'école anglaise, il peina toute sa vie pour adapter et modifier à sa façon ce Shakespeare dont le génie vaste et libre dépassait sa compréhension. Son *Macbeth*, son *Hamlet*, son *Roméo et*

¹ I. Desnoiresterres, *Grimod de la Reynière*. Paris, Didier, 1877; in-18, p. 98.

Juliette, son *Othello*, ne sont que des parodies amusantes de drames dont l'unité de composition lui échappait entièrement et où il ne voyait que des tableaux et des scènes disparates. De plus, il avait la manie de moraliser. Cependant l'anglomanie aidant, il avait du succès auprès du public et à la Cour. Fontanes appréciait beaucoup son talent, qui, à son avis, allait opérer la « résurrection des morts ». Il assista, grâce à la comtesse d'Angivilliers à une représentation de *Macbeth* et nota avec satisfaction le bon effet produit par cette tragédie à la Cour. « Ce monde-là vous a senti autant qu'il le pouvait¹ », écrit-il à son ami Ducis le 30 janvier 1884. Mais à cette époque il passa lui-même dans un certain cercle pour un imitateur du poète anglais.

Le 1^{er} mai 1784, Milran, qui n'aime pas Shakespeare, écrit à Restif : « Je ne suis pas assez courageux pour le lire, même pour lire ses imitateurs ou ses traducteurs en vers, M. de Fontanes ou M. Ducis, tant pis qu'ils aient du succès...² »

Malheureusement Fontanes et son ami Joubert manquent d'argent et se voient tous deux dans la nécessité de trouver un moyen de gagner leur vie. Aussi, ont-ils conçu le projet de fonder ensemble une revue à Londres.

Cette revue, *la Correspondance*, destinée à répandre à l'étranger les idées françaises, devait servir, du moins ils l'espéraient, à augmenter leurs ressources. Ils avaient

1. E. Charavay, *Collection des autographes de M. A. Bovet*, n° 783.

2. *Contemporaines*, 2^e édition, t. XIX. Lettre n° 97, citée par Beaunier, *La Jeunesse de J. Joubert*, p. 236.

sû intéresser à leur projet la comtesse de Marnésia et elle fournit probablement l'argent nécessaire.

Fontanes, étant plus adroit, plus homme d'affaires que le sage et philosophe Joubert, part au mois d'octobre 1785 pour Londres avec l'intention d'y chercher des souscripteurs. Il a la prévoyance de se munir de nombreuses lettres de recommandation. Ici encore les Marnesia sont sans doute venus à son aide car ils avaient à Londres des relations qui pouvaient être très utiles à l'entreprise de Fontanes et de Joubert.

De Londres, Fontanes écrit à Joubert pour le tenir au courant des progrès qu'il fait. Rien ne peint mieux le vif et débonnaire Fontanes de cette époque que ces lettres dans lesquelles il raconte longuement ses impressions. Elles font preuve d'une énergie extraordinaire jointe à un optimisme infatigable. A peine arrivé à Londres, il peut écrire le 27 octobre 1785 à Joubert qu'il a déjà vu M. de Barthélemy, le neveu de l'auteur du voyage d'Anacharsis, et le comte de Cambis, neveu de l'ambassadeur de France. Malheureusement d'autres personnages qu'il aurait voulu voir sont partis pour la campagne.

Le 10 novembre, il entretient encore Joubert de ses progrès. Il lui apprend que le général Melville et le docteur Mathy, qui sont favorables au projet lui conseillent d'attendre jusqu'à la fin du mois, époque à laquelle la ville se remplit de nouveau. Il est un peu déçu et se rend compte que les Anglais s'intéressent beaucoup moins aux mouvements français qu'il ne l'avait imaginé. Il ne désespère pas d'établir *La Correspondance* mais le

nombre de souscripteurs sera beaucoup moins grand qu'ils ne se l'étaient figuré.

Mais si le succès semble s'éloigner, Fontanes ne s'ennuie pas à Londres. Il est très agréablement logé chez les demoiselles Somerville, filles d'un ministre, qui hébergent aussi deux ministres écossais, dont l'un, dit Fontanes, est le premier poète d'Angleterre après Mason. L'une de ses hôtesse^s chante d'anciens airs écossais, qui ravissent le Français par leur simplicité. « Il est vrai, écrit-il, plusieurs hymnes d'Ossian ont encore gardé leurs premiers airs; elle m'a répété son apostrophe à la lune; la musique ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu; je ne doute pas qu'on ne la trouvât très monotone à Paris; je la trouve, moi, pleine de charme : c'est un son lent et doux qui semble venir du rivage éloigné de la mer et se prolonger parmi les tombeaux, qui s'anime un moment pour peindre des danses ni trop graves, ni trop vives, et qui revient expirer peu à peu au point d'où il est parti¹ ».

On lui promet des airs notés d'Ossian et il en rapporta avec lui en France.

Quant à *La Correspondance*, il doit annoncer à Joubert, le 29 novembre 1785, qu'ils se trouvent dans un « labyrinthe inextricable ». Cependant son optimisme n'en est nullement affecté : « Je rapporterai de Londres, écrit-il, des avantages fort au-dessus de quelques souscriptions. Les choses que je vois, tout ce que

1. P. de Raynal, *Les Correspondants de J. Joubert*; Paris, C. Lévy, 1885, in-8, p. 27.

je pense et ce que je sens, sont des richesses réelles qui ne m'abandonneront jamais¹ ».

Il a dû modifier certaines de ses opinions depuis qu'il est à Londres; il est étonné de constater que Richardson est à peine lu en Angleterre. Shakespeare seul conserve les honneurs, bien que Fontanes juge que les Ecossais ne partagent pas la vénération des Anglais pour cet auteur.

Le 12 décembre il écrit à son ami qu'il a renoncé au succès. Il juge enfin, avec Joubert, que les mœurs des Anglais ne sont pas favorables à leur projet. Il a même appris que des six cents souscripteurs sur lesquels il avait compté, il aurait pu s'estimer heureux d'en avoir trouvé deux cents. Cependant, il prend des leçons d'anglais et trouve qu'un mois de séjour à Londres le fortifiera encore dans la langue anglaise. D'ailleurs, il se sent une nouvelle force poétique : « Je crois que mon talent s'est doublé, depuis que je hume les brouillards de la Tamise. Une région nouvelle, des mœurs opposées aux nôtres, un ciel, une terre, un peuple, qui dans leur caractère monotone et bizarre, parle pourtant avec force à l'imagination, tout multiplie mes forces poétiques. J'achève un hymne dont j'ai l'idée depuis longtemps et qui, je crois, surpassera le *Timothée* de Dryden et le *Barde* de Gray. Au reste, je vous demande à genoux de ne montrer les vers que je vous ai laissés à qui que ce soit; cette crainte me trouble quelquefois² ».

1. P. de Raynal, *Les Correspondants de J. Joubert*, Paris, C. Lévy. 1885 in 8° p. 29.

2. *Ibid.*, p. 36-37.

Voilà une timidité qui étonne un peu dans la bouche du futur grand-maître ! Cependant, son enthousiasme pour l'Angleterre et les Anglais s'est bientôt dissipé. Ses dépenses sont énormes et le 20 janvier il avoue à Joubert qu'il commence à s'ennuyer horriblement dans cette ville. « Plus je vis en Angleterre et plus je suis convaincu que cette terre est celle du commerce et de l'or, mais non pas des beaux-arts, de l'amour et du plaisir¹ ».

A une représentation de *Mesure pour Mesure* de Shakespeare, à laquelle il a assisté, il a été indigné de voir l'enthousiasme universel qui a accueilli les quolibets d'un criminel sur le supplice de la potence, auquel il est condamné. S'étant abonné chez un libraire français, il a emprunté la traduction de Shakespeare par Letourneur. Depuis sa visite, il s'est opéré une profonde modification dans son opinion sur Shakespeare. Peut-être l'influence du ministre écossais Langhen, avec qui il lit tous les soirs la traduction de Letourneur y est-elle pour quelque chose. Ce ministre, qui a donné à Fontanes un recueil de ses poèmes, semble avoir été définitivement hostile au grand dramaturge anglais, au point qu'il se moque de l'enthousiasme de Letourneur et que Fontanes est obligé pour sauver l'honneur du traducteur d'Ossian, de mettre « tous ces éloges ridicules sur le compte de Catuelan² ». En tout cas, Fontanes avoue à Joubert, maintenant que ses idées sont mûres « votre Shakespeare me fait rarement plaisir. Dans l'effe-

1. P. de Raynal, *Op. cit.* p. 38

2. *Ibid.* p. 42.

vuescence de la première jeunesse, j'ai pu me permettre des saillies un peu fortes, mais le temps de la raison est venu¹ ».

Il est maintenant convaincu que « la patrie de l'imagination », c'est la France, et il conseille à Joubert de lire dorénavant « quelques pages de Shakespeare et toute *Athalie*, toute *Zaïre*, toute *Mérope*² ».

On démêle dans ces lettres tant d'enthousiasme littéraire, tant d'énergie et d'imagination, tant de confiance en son génie qu'on s'étonne de ne trouver qu'un seul poème directement inspiré par ce voyage en Angleterre : *A une jeune Anglaise que je rencontrais souvent seule dans les jardins de Kensington*. Ce petit poème ne semble pas répondre à un si grand enthousiasme, et pourtant il se distingue par sa simplicité et son naturel :

Ton air dit plus que tes paroles;
Je veux répondre... mais tu pars,
Et dans les bois où tu revoles,
Mes regards trouvent tes regards³.

Il s'y mêle des souvenirs de sa lecture assidue de Shakespeare ou plutôt de son traducteur Letourneur.

Desdémona fut moins charmante
Aux yeux du More trop jaloux;
De Roméo la jeune amante
N'eut jamais un éclat si doux.

1. P. de Raynal, *Op. cit.* p. 43.

2. *Ibid.* p. 45.

3. *Œuvres*, t. I, p. 48.

Ton sein bat, mon âme est émue;
J'irai,... je veux,... tu disparais,
Et sur la place où je t'ai vue,
Je reste plein de tes attraits¹.

Revenu en France, Fontanès est écrasé par le poids de ses dettes, et pour échapper à ses créanciers, il se retire à Saint-Julien auprès de ses amis, les Marnésia, où il fera un séjour de plusieurs mois. Peut-être donnait-il des leçons de poésie française au jeune Albert de Lezai, fils de la comtesse de Marnésia².

En tout cas, il s'y ennue, sans doute à cause de Marnésia qu'il n'aime guère. « Si j'avais cent écus, mon cher ami, écrit-il à Joubert, avec quel plaisir, je quitterais cet ennuyeux séjour; ce n'est pas que le pays ne soit magnifique; avec un autre qui voudrait ne la pas gâter, la nature me charmerait³ ».

Toutes ces circonstances réunies l'ont rendu si malheureux qu'il s'écrie : « Je n'ai que des souvenirs poignants et je ne vois dans l'avenir que des chagrins et peu de ressources. Le poids de mes dettes m'épouvante ». Il semble avoir perdu sa belle confiance. « Nous avons trop compté sur les événements, je suis désabusé⁴ », et il parle follement du poison ou d'un coup de pistolet si Joubert ne fait pas fortune de quelque manière que ce soit. On sent, au lyrisme de ce jeune désespéré, quel'Ecole romantique n'est pas loin d'éclore,

Cependant, son amour pour la poésie le sauvera,

1. *Œuvres*, t. I, p. 49.

2. Voir Beaunier, *La Jeunesse de J. Joubert*, p. 303.

3. Voir A. Beaunier, *op. cit.* p. 302 et P. de Raynal, *op. cit.* p. 47.

4. A. Beaunier, *op. cit.* p. 302.

car dans cette même lettre, il annonce qu'à travers le chaos qui le bouleverse, il cherche encore quelques « douces rêveries ». Il a fini *Orphée* et *Job* ; il a « retransché au luxe de la *Forêt de Navarre* » et « ajouté à la maigreur de la *Chartreuse* ». Il a aussi trouvé le temps de lire les *Etudes de la Nature* de Bernardin de St-Pierre et en conseille la lecture à Joubert. « C'est une tête bien faible, mais il a un tel charme dans son livre qu'il m'a consolé pendant trois jours¹ ». Il termine sa lettre en priant Joubert de l'aimer malgré ses défauts.

Pendant l'année 1787, Fontanes voyage en Suisse. Il y visite son oncle paternel. Ce dernier après avoir été pasteur de l'Eglise française à Hambourg, était revenu à Genève en 1759, où il fut nommé ministre de la Bourse française. Quelques années plus tard il joignit à ses fonctions de pasteur, celles de professeur. Enfin, en 1775, il devint un des pasteurs de la ville de Genève.

C'est pendant cette visite que Fontanes eut l'occasion de voir Bonnet, le philosophe et naturaliste suisse, dont la théorie de l'échelle progressive des êtres préoccupait les savants. Lors de leur rencontre, ils en vinrent à parler des illuminés parmi lesquels on comptait des personnalités suisses remarquables et l'auteur de la *Contemplation de la Nature* et de la *Palingénésie* imputa comme cause à ce délire le fait que la philosophie moderne avait ébranlé les fondements de toutes les croyances religieuses.

« L'absence de la religion, avait dit Bonnet, laisse

¹ P. de Raynal, *op. cit.*, p. 47.

un vide immense dans les pensées et dans les affections de l'homme, et celui-ci, toujours extrême, le remplit des plus dangereux fantômes à la place d'un merveilleux sage et consolant, adapté à nos premiers besoins¹... » Fontanès avoua plus tard que ces réflexions le frappèrent bien peu à cette époque, mais que depuis elles lui étaient revenues à la mémoire.

Il est de retour à Paris le 2 mars, l'esprit tout rempli de ce qu'il a vu en Suisse. Il en parle à Joubert et il lui décrit surtout les sensations qu'il a éprouvées sur les hautes montagnes.

Il dut repartir bientôt après, car, le 24 août, on le retrouve à Vevey d'où il écrit à Joubert. Son enthousiasme devant le spectacle de la nature déborde dans cette lettre. Il appelle Joubert. « Que n'êtes-vous à Vevey pour admirer, pour pleurer, pour sourire, pour recevoir toutes les émotions douces de l'âme² ». Il a vu le Mont-Blanc ; il a traversé le glacier des Bossons, et la mer de Glace. Les trois pointes du Mont-Blanc lui ont offert « le plus magnifique spectacle dont mon imagination ait encore joui ». Et tout de suite après, il s'écrie : « Mais tout cela n'est rien ». C'est qu'il a été « écrasé » par les « hauteurs effrayantes » des montagnes. Il s'est enfoncé dans le Valais par le col de Baume et la vue de cette vallée réfute, selon lui, l'opinion de tous ceux qui ne croient point à l'âge d'or. « Feuillotez Homère, Virgile et tous les poètes que vous aimez le mieux, et, lorsque vous serez plein de leurs plus aima-

1. *Le Mémorial*, 1^{er} juil. 1797, Art. sur les Francs-maçons, 2^e extrait, 2. P. de Raynal, *Les Correspondants de J. Joubert*, p. 48.

bles tableaux, venez ici; vous oublierez vos poètes, et vous vous mettrez à genoux devant le grand Poète qu'on ne peut égaler¹ ».

Devant la grandeur et la beauté de la nature, l'âme de Fontanes s'élève jusqu'à celui qui les a créées, Dieu.

Surtout le spectacle magnifique qu'offre le lac de Genève, depuis Villeneuve jusqu'à Vevey remplit son âme d'un enchantement si profond qu'il semble renaître. Il pense à Télémaque, à la *Nouvelle Héloïse*, écrite à Vevey. L'idée de la vie ne lui a jamais été plus précieuse ni l'idée de la mort plus suave en même temps que sur ces « rives enchantées ».

Cette émotion si intense, Fontanes essaiera en vain de la ressusciter quand il décrira dans *Le Verger* les paysages qui la lui ont inspirée. Il ne trouvera que des vers assez froids, auxquels manquera la chaleur de ces quelques lignes à Joubert. Comme tout esprit versatile il se laisse facilement émouvoir, mais l'exaltation qu'il éprouve n'est souvent que passagère. D'ailleurs, quand il écrivait une œuvre destinée à être publiée, il retouchait et polissait tant son style qu'il finissait souvent par perdre toute simplicité et tout naturel. Cette timidité littéraire donne au poète un ton sec qui gâte la beauté du *Verger*. Cette œuvre, que Fontanes a refaite et agrandie sous le titre de l'*Essai sur la Maison Rustique*, parut en 1788 chez Prault.

Fontanes avait songé à publier ses œuvres éparses vers cette date et l'édition du *Verger* contient cette

1, P. de Raynal, *op. cit.*, p. 48-49,

note : « L'éditeur chargé de l'impression des poésies de M. de Fontanes a cru pouvoir détacher ce morceau indépendant de tous les autres¹. »

Voici la description qu'y a fait Fontanes des beautés sauvages de la vallée de Chamonix et de la Mer de glace.

Sapins du Mont, Envers puissiez-vous me cacher !
Dans cet antre azuré que la glace environne,
Qu'entends-jé ? l'Arvèron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
L'orgueil de ces grands monts, leurs immenses contours,
Cent siècles qu'ils ont vu passer comme des jours,
De l'homme humilié terrassent l'impuissance;
C'est là qu'il rêve, adore, ou frémit en silence².

Le poète a très bien su décrire le contraste que présente la beauté souriante du lac de Genève avec la splendeur sauvage des montagnes :

Quand de l'heureux Léman je découvris les flots,
Oui, je crus, qu'échappé des débris du chaos,
L'Univers tout à coup naissant à la lumière,
M'égalait sa jeunesse et sa beauté première³.

C'est de cette époque que date l'amitié de Fontanes avec Mme Dufrenoy. Celle-ci fut, à partir du 1^{er} janvier 1787, directrice du *Courrier lyrique et amusant ou passe-temps des toilettes* et y inséra trois articles sans importance de Fontanes. Elle était elle-même poétesse. C'est

1. *Le Verger*, Poème par M. de Fontanes. Paris, Prault, 1788, in-8, p. 4.

2. *Le Verger*, p. 23-24.

3. *Ibid.*, p. 24.

Fontanes qui devient le héros, Elman dre, de ses élégies publiées dans le *Courrier* ou plus tard quand le *Courrier* eût cessé de paraître, dans l'*Almanach des Muses*. Quand enfin ses élégies parurent dans l'édition complète, Fontanes qui était alors grand-maître de l'Université, était si clairement désigné que tout le monde en jouant sur le mot, disait que « l'amour était un grand-maître¹ ».

Il y a dans ces petits poèmes, une passion intense, jointe à beaucoup de simplicité et de pureté de forme. Mais Fontanes est volage et l'amour qu'elle peint est tout fait de tourments et d'inquiétude.

Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire,
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer, et sans raison de rire...
Adorer, haïr son tourment,
A la fois s'effrayer, se jouer des entraves²;

Car le poète s'est épris de la célèbre comédienne, Mlle Des Garcins, dont la jolie voix l'a charmé au Théâtre Français, et il lui écrit des vers un peu superficiels :

Où, l'Amour veut que je te chante;
Le premier j'ai senti le charme de tes pleurs,
De ta jeunesse en deuil et de ta voix touchante,
Et de ta naïve douleur³.

A cette période de sa vie, Fontanes ne se distingue pas par le sérieux de son caractère. On le peint plutôt

1. L. Séché, *Le Cénacle de la Muse Française*, Paris, *Mercur de France*, 1908, in-8, p. 191.

2. Cité par L. Séché, *op. cit.* p. 191.

3. *Almanach des Muses*, 1789.

« aussi bon enfant que La Fontaine », avec « un caractère aisé, l'excuse des talents¹ ».

Au mois d'août 1789, le poète remporte le prix de l'Académie par un *Discours en vers sur l'édit en faveur des non-catholiques*. L'ouvrage, qui avait été envoyé sans nom, fut couronné avec acclamations. A la séance publique, le jeune auteur désira lire son poème lui-même et au milieu des applaudissements universels qui accueillent cette lecture, on entend un spectateur s'écrier : « La France compte aujourd'hui un grand poète de plus² ! » Il y a dans ce poème un accent bien personnel, car Fontanes a été inspiré par les malheurs de sa propre famille qui avait injustement souffert à cause de sa religion.

Moi, né d'aïeux errants, qui, dans le dernier âge
Du fanatisme aveugle ont éprouvé la rage³.

Le poète, qui a toujours gardé l'empreinte de son éducation religieuse, a soin d'expliquer qu'il ne veut pas dénigrer la religion, mais seulement la superstition qui se déguise sous ce saint nom :

Je respecte l'Autel, en détestant la rage
Du superstitieux qui l'invoque et l'outrage⁴.

Malgré son admiration pour Bossuet, dont il sait apprécier l'éloquence, il voit en lui l'exemple de ce fanatisme religieux qu'il abhorre. En Fénelon, au con-

1. *Almanach des Muses*, 1788. *Épître à Fontanes* par de Castéra.

2. *Revue Encyclopédique*, t. XIII, 1822, p. 112, note 1.

3. *Œuvres*, t. I, p. 397.

4. *Ibid.*, p. 397.

traire, il célèbre l'homme qui représentait pour lui le type idéal du chrétien sage et tolérant :

Son génie et son cœur prouveront à jamais
Le Dieu dont sa vertu retraça tous les traits¹;

Ecrivant à cette date de 1789, Fontanes voit enfin s'approcher la Raison qui apporte avec elle l'espérance d'un meilleur avenir, et le triomphe de la tolérance comme l'a prêchée « le sublime Voltaire », mais il présume les dangers de cette nouvelle liberté et dans des vers nobles et fermes, il plaidie la cause de la modération et de la sagesse :

Qu'elle abjure le glaive et garde la balance,
Des peuples et des rois fixe enfin la puissance,
Gouverne sans désordre, et, sage en ses projets,
Affermisse le trône en vengeant les sujets !
Aimons la liberté : mais soyons dignes d'elle².

Dans le *Discours*, Fontanes ne fait pas encore de politique. Mais tout en restant fidèle à ses principes royalistes, il est prêt à accueillir avec joie la nouvelle liberté qui semble promettre la fin du fanatisme et le règne de la tolérance. Ce qu'il prêche déjà c'est la modération.

Peu de temps après son succès à l'Académie Fontanes rencontra Chateaubriand. Celui-ci dit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* que ce fut Flins qui lui fit connaître son ami Fontanes. Ce dernier, au contraire, dit que ce fut d'abord chez Ginguené et ensuite chez M. de Malesherbes qu'il rencontra Chateaubriand.

2. *Ibid.*, p. 400.

3. *Ibid.*, p. 402.

En tout cas ils auraient facilement eu l'occasion de se voir car jusqu'à son départ pour l'Amérique en 1791, Chateaubriand séjourna beaucoup à Paris et il fréquenta plusieurs littérateurs qui comptaient justement parmi les amis de Fontanes. Sa sœur, Mme de Farcy, connaissait Delisle de Sales, fameux pour sa *Philosophie de la Nature* et c'est chez lui que Chateaubriand avait rencontré Flins qui devint amoureux de Mme de Farcy. Il connaissait déjà Ginguené, et il s'était lui-même présenté au chevalier de Parny, dont il admirait beaucoup les œuvres. Avec Ginguené, Fontanes et Lebrun-Pindare, il fréquentait la maison hospitalière de Mme Helvétius à Auteuil.

Chateaubriand a gardé le souvenir d'un dîner fort gai que Fontanes lui fit faire. Pour convives, il y avait, outre lui-même, Ginguené, Flins, le chevalier de Parny. La Harpe « qui prétendait qu'il n'allait plus à ces parties de jeunes gens » y avait envoyé sa femme. Enfin, Mme Dufrenoy, la poétesse et l'amie de Fontanes.

Ils faisaient aussi des promenades; entre autres cette excursion à Saint-Cloud qui réunit Fontanes, Chateaubriand, Rivarol et Panat où Chateaubriand dut les charmer et les étonner en même temps, car il parut au chevalier de Panat « plein de génie quoiqu'à demi fou¹ ».

C'est de cette année 1789, que date la deuxième tentative de Fontanes comme journaliste. Le numéro du 1^{er} octobre 1789 du *Journal de la Ville et des Provinces*

1. Villemain, *La Tribune Moderne*, M. Lévy, 1882, 2 vol. in-8, vol. I^{er} p. 35.

ou le *Modérateur* annonce que « M. de Fontanes qui était ci-devant un des principaux coopérateurs de ce journal, en aura la rédaction à partir du 1^{er} janvier prochain ». « Il s'est assuré », ajoute le prospectus, « un homme de lettres, son ami, connu par son talent et son esprit et dont les principes sont les mêmes que les siens... »

Ce collaborateur, ce n'est pas Joubert, que le journalisme ne tentait plus guère, mais Carbon Flins, des Oliviers. Flins venait de publier son *Dialogue entre l'auteur et un Frondeur*. Il avait en outre, au mois d'août, commencé de rédiger des *Voyages de l'Opinion dans les Quatre Parties du Monde* où il s'était proposé de suivre l'opinion, personnifiée par une belle dame, en Amérique, en Europe mais surtout en France, et où il a voulu montrer que la liberté publique doit encore plus à la « longue ineptie »¹ des oppresseurs qu'aux lumières et au courage des opprimés. Il en interrompit cependant la publication pendant cinq mois pour pouvoir se consacrer à sa collaboration avec Fontanes.

On annonce en outre dans ce numéro du *Modérateur* qu'à côté de la politique—il sera donné quotidiennement le compte rendu de la séance de l'Assemblée nationale, — la littérature tiendra une place importante dans ce journal. Le « rédacteur ne craindra point d'insérer quelques articles de cette littérature légère et piquante dans laquelle les Français n'ont point eu de maîtres ». Le journal sera écrit dans un esprit d'indépendance,

1. *Voyages de l'Opinion dans les Quatre parties du Monde*. Paris, 1789, n° 1 Avis.

mais cependant avec beaucoup de réserve et ne reniera pas son nom. Le rédacteur se vante de la plus stricte impartialité et déclare que le rôle du journaliste doit se borner à celui d'éditeur.

Les articles de Fontanes ne sont pas signés, et le rôle qu'a joué le journal a été peu important. A une époque où toutes les passions violentes étaient déchaînées, il fallait une politique décidée et ferme. Fontanes et Flins, qui se contentaient de rapporter indistinctement les diverses opinions et qui s'enorgueillissaient de rester fidèles au titre de « modérateur », avaient peu de chances de succès. Des conseils comme les suivants très sages et très justes, n'étaient plus à propos à cette date de 1789.

« C'est la sagesse de la génération qui va suivre, qu'on doit préparer dès ce moment, c'est le courage de la modération qu'il faut lui inspirer; car la liberté comme le bonheur, est entre tous les excès¹ ».

Tout en défendant la liberté contre le despotisme, le journal ne désire pas moins pour le salut commun « un Roi fort de toute la puissance exécutrice, qu'on regarde comme le représentant perpétuel de la nation entière, dont la personne soit sacrée, inviolable, qui ne soit arrêté par d'autre pouvoir que par celui de la loi². »

Quelques mois plus tard, le 15 avril 1790, Fontanes et Flins annoncent qu'ils ne collaborent plus au journal.

Il serait difficile de se faire une idée exacte des opi-

1. *Le Modérateur*, 1^{er} oct, 1789, p. 3. (Vœux d'un solitaire).

2. *Ibid.*, p. 91.

nions de Fontanes pendant cette année 1790. Il semble lui-même hésiter entre ses principes royalistes et la nouvelle liberté qui s'avancait, entre la religion catholique de sa première éducation et le déisme qui avait ses racines un peu partout à cette date. Il composa un chant pour la Fédération du 14 juillet, dans lequel il célèbre la liberté « la raison triomphante et l'erreur détrônée¹ ». Il y associera Dieu en déclarant que :

... Ce nouveau triomphe est par lui protégé;
La voix de l'homme libre est un hymne à sa gloire².

Mais il y insère aussi un sage avertissement et adjure le peuple de se souvenir « des complots, homicides ».

Ou la Ligue autrefois entraîna tes aïeux³

et de se méfier de guides infidèles. Enfin, il exhorte à la tolérance et au pardon :

Français, oublions tous notre injure commune
Plus de cris insultans, plus d'aveugle fureur :
Forts de notre union, faisons grâce à l'erreur,
Et n'outrageons pas l'infortune⁴.

La meilleure preuve des sentiments religieux de Fontanes avant la Révolution se trouve dans une lettre qu'il écrit à Joubert sur la perte de son père, mort en 1790. On ne peut mettre en doute la sincérité de cette lettre : « Je sens tous vos chagrins, et je me reproche de ne vous avoir point porté les très faibles consola-

1. Poème séculaire ou Chant pour la fédération du 14 juillet (S. I.), 1790. In-8, 6 p. p. 2.

2. *Ibid.*, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 4.

4. *Ibid.*, p. 4.

tions dont l'homme peut disposer; mais, croyez-moi, ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le père Ballan, mon professeur, que de vivre à la merci de mes opinions ou sans principe, comme l'Assemblée nationale; il faut de la religion aux hommes ou tout est perdu¹ ».

Peu de temps après il met fin à ses hésitations politiques, et prend nettement parti en devenant membre de la Société des Amis de la Constitution monarchique. Cette société, par un arrêté du 17 novembre 1790, se décide à fonder un journal dans l'idée d'y faire connaître son but et ses principes et de « combattre d'une manière efficace les opinions dangereuses » et choisit Fontanes comme rédacteur.

Dans le premier numéro, 18 décembre 1790, Fontanes écrit des *Réflexions préliminaires* où il ne s'exprime pas très clairement et où il semble ne pas vouloir s'engager. Il déplore cependant « cette disposition à tout mépriser et à tout changer qui, disait-il, était utile dans le passage à un nouvel ordre de choses » mais qui « deviendrait bientôt nuisible si elle nous ôtait la sagesse de nous arrêter dans le bien²... ».

Il y a en outre une critique de lui dans ce même numéro sur *Quintius Capitolinus aux Romains* par Lally-Tolendal. Cependant, dès le deuxième numéro du journal

1. P. de Raynal, *Les Correspondants de J. Joubert*, p. 55.

2. *Journal de la Société des Amis de la Constitution*, 18 décembre 1790, n° 1.

on annonce que M. de Fontanes a demandé de ne point être chargé de la rédaction mais qu'il continuera à fournir des articles. On ne sait pas ce qui lui a fait changer d'avis. Sans doute a-t-il jugé que des rapports avec un journal monarchiste étaient peu indiqués à ce moment. Chateaubriand attribuera aux anciennes liaisons de Fontanes avec la Société monarchique les dangers qu'il courait en 1792 — en tout cas il se excuse par une lettre au *Moniteur Universel* qui se hâte de « lui rendre justice en publiant comme il le désire qu'il ne rédige pas ce journal¹ ».

L'année suivante on retrouve Fontanes à Lyon, car il doit se marier avec une jeune fille de cette ville. Ce mariage, il le doit à l'amitié de Joubert. Celui-ci avait rencontré en 1788 deux dames, Mlle Geneviève-Marie-Faustine Chantal-Cathelin et sa mère, voyageant de Lyon à Paris avec leur vieux parent, le baron de Juis et qui s'étaient arrêtées à Villeneuve. Il s'était tout de suite lié avec elles et n'avait pas tardé à gagner leur confiance.

Frappé à la fois par les qualités aimables de la jeune fille et par l'ampleur de sa dot, il avait vu en elle un excellent parti pour son ami Fontanes. Il écrit le 19 octobre 1788 au parrain de la jeune fille, le baron de Juis, dont la fortune de celle-ci dépendait, une lettre admirable de discrétion et de délicatesse : « Monsieur, je veux vous parler de M. de Fontanes. Ses talents sont rares, son caractère élevé, sa naissance honorable. Il

1. *Gazette Nationale ou Moniteur universel*, 28 déc. 1790.

est fait pour prétendre à tout... M. de la Harpe et M. Ducis vous diront ce qu'ils pensent de son talent qu'ils connaissent, et que je connais mieux qu'eux, parce qu'il ne leur a montré que des ouvrages, et qu'il m'a fait voir plus d'une fois tout son génie. Il sera certainement un des plus grands poètes que notre siècle ait produits... Il est aux portes de l'Académie; il a déjà de la gloire... il y a dix ans que M. de Fontanes est mon intime ami. Je dois beaucoup à ses sentiments; mais je n'ai rien payé qu'à son mérite. Certes, il vaut plus d'un million, mais Mlle C... le vaut lui-même¹... »

Malgré les difficultés qui s'élevèrent et dont le manque de fortune de Fontanes fut une des principales, Joubert ne se laissa pas décourager et enfin le 20 octobre 1792 fut signé le contrat de mariage entre son ami et Mlle Cathelin.

Quant à la date exacte du mariage, nous sommes réduits à des suppositions, car il n'y en a aucune trace dans les registres des paroisses de Lyon ou des environs². La loi ne considérant plus le mariage que comme un « contrat civil », Fontanes et Mlle Cathelin ont-ils cru suffisant de se présenter devant un notaire, comme le faisaient beaucoup de personnes à cette époque, ou tout simplement le registre a-t-il été détruit ou perdu ?

En tout cas, Fontanes faisait un très beau mariage, sa femme recevant une dot de près de 240.000 livres.

Profitant de la paix et des loisirs que lui laissait sa retraite à Lyon, il revient à la poésie qu'il avait un

1. J. Joubert, *op. cit.*, p. 1-4.

2. Voir Beaunier, *La Jeunesse de J. Joubert*, p. 224.

peu délaissée depuis quelque temps et écrit au printemps de l'année 1792 l'*Epître à Boisjolin sur l'Emploi du Temps*; Boisjolin et lui ont aimé tous les deux « les arts et la paresse ».

Il est si doux de rêver, il l'est si peu d'écrire¹

Fontanes se réveille maintenant au danger de cette oisiveté.

... J'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs, aussitôt échappés,
Les jours que le travail aurait mieux occupés².

Il y peint le charme du printemps dans les environs de Lyon, les coteaux couronnés de vignes, les Alpes au loin et ces deux fleuves qui réfléchissent dans leurs eaux

Une antique cité que les arts enrichissent³.

Il publie dans l'*Almanach des Muses* de 1790 les *Vers à l'auteur des Voyages du jeune Anacharsis dans la Grèce* et la fable *L'Aigle et le Rossignol*; dans celui de 1791, un fragment de poème sur les Montagnes, composé au pied des Alpes et un autre fragment du même poème dans celui de 1793. Hormis cela, il ne fait pas grand'chose pendant ces deux années. Ses amis commencent à s'inquiéter de sa paresse. Grimod de la Reynière demande à son correspondant lyonnais, Morel de Robiou, si Fontanes s'occupe d'un nouvel ouvrage.

1. *Œuvres*, t. I, p. 412.

2. *Ibid.*, p. 413.

3. *Ibid.*, p. 415.

« Il serait temps à lui d'y penser », dit-il, « pour justifier sa réputation, et s'acquérir de véritables droits aux suffrages de la postérité¹ ». Il conseille à son ami lyonnais de le stimuler et de l'empêcher de s'abandonner à sa paresse naturelle. « M. de Fontanes a près de quarante ans, et n'est encore connu que par des essais. Ses amis devraient se réunir pour lui conseiller de reprendre le travail jusqu'à ce qu'il ait rempli sa vocation, ou du moins marqué sa course par un grand ouvrage² ».

A Lyon aussi était Mme de Beauharnais. De retour d'un voyage en Italie, elle s'y était installée à l'hôtel de Bourbon. Membre de l'Académie de cette ville depuis 1782, elle eût bientôt autour d'elle une petite cour composée de ses confrères de l'Académie et de ces littérateurs qui habitaient la ville ou qui y étaient de passage. Fontanes ne manqua pas de fréquenter ce salon littéraire qui s'ouvrit à lui. Grimod de la Reynière est ravi d'apprendre que Fontanes voit Mme la comtesse de Beauharnais, car il voit en tous les deux « les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes penchants. J'aurais pardonné à M. de Fontanes le mariage, écrit-il, s'il eût épousé cette aimable veuve. C'eût été là une union bien assortie et avantageuse aux lettres³ ».

Les troubles qui depuis les premiers mois de l'année avaient menacé la paix de Lyon, éclatèrent enfin le 29 mai quand les modérés et les royalistes s'emparèrent de la municipalité. Enfin, le 9 août, le siège commença.

1. *Revue du Lyonnais*, t. X, janv.-juin 1855, p. 288.

2. *Ibid.*, p. 288-89.

3. *Ibid.* p. 289.

On ne sait pas exactement à quel moment Fontanes quitta la ville. Grimod de la Reynière, dans une lettre du 26 août 1793, demande à son ami lyonnais s'il sait ce qui a fait partir si brusquement pour Paris Mme de Beauharnais et M. de Fontanes. « Je pense, écrit-il, que la première n'étant pas domiciliée à Lyon a été priée d'en sortir par le décret qui ne donne aux étrangers que vingt-quatre heures pour quitter cette ville, sous peine de voir leurs biens saisis. Mais, quant à M. de Fontanes, je ne vois pas qu'il eût les mêmes raisons. C'est sans doute pour se mettre à l'abri de la bagarre qu'il a pris ce parti; mais comme un autre Enée, il y a laissé sa femme. Cette dame est-elle accouchée¹?... »

D'après cette lettre, il est vraisemblable que Fontanes a quitté Lyon avant le siège. Il a sans doute cru, et probablement avec beaucoup de raison, que sa vie était en danger à Lyon où on le soupçonnait d'être aristocrate.

L'état de sa femme empêchait le poète de l'emmenner avec lui à Paris, et son enfant naquit dans une grange, Mme de Fontanes ayant été obligée de fuir de sa maison qu'une bombe avait incendiée. Lui-même, dans le brillant tableau du siège de Lyon qu'il a publié dans le *Mémorial* en 1797, laisse entrevoir qu'il avait assisté à toutes les horreurs du siège et parle de son arrivée à Paris au mois de novembre : « Je me souviens, écrit-il, qu'échappé comme par miracle aux désordres qui suivirent le siège de Lyon, je me trouvai presque

1. *Revue du Lyonnais*, janv.-juin 1866, t. XII, p. 246.

heureux à Paris, au mois de novembre 1793, malgré les dangers de ma position¹... »

Mais quelle que fût la date de son arrivée à Paris, il n'y a pas de doute sur les dangers qu'il a courus, car les Lyonnais, dont les souffrances étaient atroces, résolurent d'envoyer quatre députés à la Convention pour faire appel à son humanité contre les fureurs de Collot d'Herbois, et ils s'adressèrent à Fontanes pour la rédaction de la supplique. Celui-ci accepta et écrivit une pétition que l'un des braves lyonnais, Changeux, né dans une classe qui ne pouvait le rendre suspect, lit le 20 décembre à la barre de la Convention. En parlant de ce discours, Fontanes dit qu'il y a gardé le plus de mesure qu'il lui fût possible. « Il fallait être entendu, et ne point irriter ceux qu'on avait besoin d'adoucir² ». Il y a admirablement réussi dans le Discours mémorable qui fait honneur à la fois à son cœur et à son talent littéraire. Dans une langue simple et digne, il expose l'horreur de la situation des Lyonnais. « Les Lyonnais sont exposés, en masse, au feu du canon chargé à mitraille... On a défendu la commisération et les larmes... Quatre mille têtes sont encore vouées au même supplice; elles doivent être abattues dans un mois. Ces suppliants ne deviendront point accusateurs; leur désespoir est au comble, mais le respect en retient les éclats; ils n'apportent dans ce sanctuaire que des gémissements et non des murmures³ ».

1. *Memorial* 2 sept. 1797.

2. *Memorial*, 3 sept. 1797.

3. *Ibid.*

Le discours produit une impression, même sur les cœurs endurcis des membres de la Convention. On accueille la plainte et on ordonne l'examen. Mais Collot d'Herbois arrive en hâte, se justifie et par d'absurdes calomnies détruit tout l'effet de la pétition. Changeux est arrêté et subit seize mois de prison. Fontanes, nommé par Garat au Comité de Sûreté générale comme étant l'auteur du discours, n'a que le temps de fuir. Il se retire aux Andelys et ensuite à Servan chez Mme Dufrenoy, qui lui offre un refuge ainsi qu'à sa famille.

C'est aux Andelys qu'a été composé le *Vieux Château*. Dans ce poème troubadour, le poète semble vouloir chercher dans le Moyen-âge l'oubli des inquiétudes que lui donne le présent.

Le *Vieux Château*, dont les murs sont encore tout pénétrés de « fierté gothique », fait revivre pour lui des souvenirs d'un âge lointain. Il voit en imagination les tournois et leurs héros, Roland, Roger et Renaud et vante :

L'honneur chevaleresque et les mœurs domestiques¹ de cet âge heureux. Il parle de ces longues soirées d'hiver où l'on s'asseyait en cercle près d'un brûlant foyer tandis que le « vieux croisé »

Racontait ses exploits et ceux de Saladin²
et que le troubadour avec sa harpe célébrait :

Raoul, et Gabrielle, et l'amoureux breuvage
Dont Yseult et Tristan s'enivrèrent jadis³.

1. *Œuvres*, t. I, p. 52.

1. *Ibid.*, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 53.

Le poète chante les fées et les lutins qui

Rendaient harmonieux le silence des nuits¹

mais il doit enfin reconnaître avec chagrin que ces temps ne sont plus :

Où sont les enchanteurs, et les tournois guerriers?
Les troubadours plaintifs, les ardents chevaliers?
Non, rien n'a survécu de ces temps héroïques,
Hors quelques vieux échos errants sous ces portiques².

Ce poème reflétant le regret du passé et un vague ennui du présent, est plein d'un charme plaintif; mais que de négligences on y trouve! La forme manque d'unité. Il est vrai que dans la rêverie poétique une certaine liberté est permise au poète, mais on se perd dans le dédale des épisodes romantiques et chevaleresques du *Vieux Château*, dont les nombreuses répétitions sembleraient prouver qu'il n'avait jamais été relu avec soin. Le *Vieux Château* est cependant intéressant du fait qu'il est le précurseur d'une mode qui aura son apogée sous le Consulat et l'Empire, celle du poème troubadour.

Le 9 thermidor permet à Fontanes de rentrer à Paris. Les dangers qu'il a courus ne lui ont pas fait perdre son caractère gai et insouciant. Bien que la cherté de la vie dans la capitale l'effraie, il espère s'en tirer avec l'aide de Joubert, car il s' imagine que son ami achète tout à Villeneuve un peu moins cher que lui à Paris.

Donc, dans son amusante lettre du 2 octobre 1794,

1. *Ibid.*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 54.

il lui donne toutes sortes de commissions. « J'attends, de votre amitié et je vous supplie, au nom de ma femme de vouloir bien m'acheter dans vos cantons quarante ou cinquante livres de beurre fondu, des œufs en quantité raisonnable, quelques pots de raisiné pour l'hiver, quelques bouteilles de liqueur d'Auxerre; de plus, ne pouvez-vous nous envoyer des petits pains comme ceux que vous mangez¹? » et cela ne s'arrête pas là car il a oublié des pommes de terre dont il se souviendra dans le post-scriptum. Joubert s'en tire comme il peut, pas trop bien, car il n'a pas beaucoup d'aptitude pour ces sortes d'affaires. Au mois de novembre Fontanes perd son premier enfant, la petite Imberthe, qui était née parmi les bombes de Lyon. Joubert partage vivement ses chagrins. « Ces êtres d'un jour ne doivent pas être pleurés longuement comme des hommes; mais les larmes qu'ils font couler sont amères² ». Il lui parle des livres et lui conseille d'acheter et de lire ceux faits par les vieillards, qui ont su y mettre « l'originalité de leur caractère et de leur âge ». Il est content qu'enfin, Fontanes puisse vivre là où il veut : « Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et sains de tant d'affreux périls³ ! »

Car Fontanes s'est tiré d'affaire, bien que ce soit d'une façon un peu étrange. Il travaille pour la Convention. Il s'agissait d'un concours pour procurer des

1. P. de Raynal, *op. cit.* p. 59.

2. *Correspondance de J. Joubert*, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 19.

manuels dont les nouvelles écoles avaient besoin. Lakanal, qui devait rédiger le rapport, passa à Fontanes la besogne d'examiner et d'apprécier les mémoires¹. Parmi ses papiers sont deux brouillons qui sont évidemment le résultat de ses critiques sur deux des mémoires présentés au concours. Il se trouve aussi parmi les papiers du poète le brouillon d'un rapport sur les manufactures françaises qu'il a sans doute rédigé pour la Convention. Il y déplore que les travaux d'un très grand nombre soient arrêtés par les confiscations des biens des entrepreneurs et de leurs associés, et que, pour comble de malheurs, « les richesses séquestrées se dissipent trop souvent sans aucun avantage pour la République par l'infidélité des agents subalternes... »

Et il suggère que la Convention peut « d'un mot faire disparaître tant d'abus », en transigeant promptement avec les associés « de tous les négociants ou fabricants, tombés sous le fer de la loi² ».

Mais bien que Fontanes se soit réconcilié avec la Convention, il n'est pas sans inquiétude sur la situation politique. A Joubert, il ne cache pas son incertitude de l'avenir. « Tout ce qui se passe, tout ce qui se dit et tout ce qu'on prévoit est fort extraordinaire. Que deviendra tout ceci? Qu'en pensez-vous? Irons-nous à l'autre extrémité du bâton?³ »

La Révolution et les événements atroces des dernières années ont eu pour effet de le dégoûter entièrement

1. Voir A. Beaunier, *Revue hebdomadaire*, 22 sept. 1793, p. 395.

2. Bibl. de Genève, Ms. suppl. 380.

3. Lettre à Joubert, 2 mars 1795, P. de Raynal, *op. cit.*, p. 64.

de tout ce qui est moderne. Il se réfugie de plus en plus dans le passé et cherche dans l'antiquité ce calme que le présent lui refuse. Son poème *La Grèce sauvée*¹ l'occupe et le distrait. Il arrange sa bibliothèque et demande à Joubert, le 12 juillet 1795, une liste de ses auteurs préférés, mais il veut qu'ils aient « au moins la mousse de dix siècles ». « Je hais les modernes, à commencer par Rousseau, en dépit du Panthéon, j'ai un Voltaire incarcéré à Châlon, et je ne fais aucune démarche pour le faire élargir, quoique la chose soit facile; je crains de le revoir et de le relire; j'aime mieux quelque pédant bien lourd et bien corriace. J'ai l'estomac fort, je le digérerai² ».

Le *Magazin Encyclopédique* de cette année (1795) publie un article anonyme sur la traduction des poèmes d'Ossian de Hill³. Cet article, qui est de Fontanes, révèle bien le changement qui s'est opéré dans ses idées depuis quelques années. L'enthousiasme avec lequel en 1783 il avait accueilli le vieux Barde a fait place ici à un jugement froid et mûr. Il ne doute pas de l'authenticité des poèmes et ne leur nie pas le pouvoir de s'emparer de l'âme et d'appeler la rêverie, mais ce qu'il leur reproche c'est la monotonie et ce « retour éternel des mêmes sentiments et des mêmes tableaux ». A ce point de vue il trouve ridicule qu'on rapproche l'auteur de l'*Iliade* et le chante de *Fingal*. « Homère, dit Fontanes, put, en quelque sorte, reproduire dans ses écrits

1. Nous parlerons plus loin de ce poème qui ne fut jamais terminé, mais qui fut commencé, vraisemblablement, vers 1792 ou 1793.

2. Lettre à Joubert 12 juillet 1795, P. de Raynal, *op. cit.* p. 66.

3. *Mag. Ency.* 1795, V, p. 112-128.

l'homme et l'univers entier. Il n'eut pas une seule couleur, il les eut toutes. Il fut naïf, grand et varié comme la nature...¹ ». Et il demande ce que peut avoir de commun avec « cet esprit unique et universel, un barde relégué dans les rochers d'un pays sauvage, vivant au milieu d'un peuple étranger même à l'agriculture, ne voyant autour de lui que de la neige et des tempêtes, et ne connaissant d'autres monuments que les pierres élevées de loin en loin sur les tombeaux de ses ancêtres² ».

La cause de cette monotonie qu'il reproche aux poèmes d'Ossian, il la trouve dans « l'absence de toute idée religieuse³ ».

Né dans un siècle voltairien et sceptique, Fontanes a été voltairien dans sa première jeunesse, il n'a jamais été sceptique. Si ses croyances sont un peu vagues, il a toujours compris ce qu'il y avait de poétique dans l'idée d'un Dieu. La seconde vie des héros d'Ossian, qui après leur mort habitent des palais de nuages, n'offre, selon Fontanes, « qu'un merveilleux assez triste et bientôt épuisé. Il peut amuser un moment l'imagination, écrit-il, mais il ne la nourrit point; il ne lui offre aucun point de vue consolant⁴ »; Mais voici qu'il s'explique encore plus clairement. « Ossian m'attendrit, sans doute quand il me conduit aux tombeaux de ses pères; mais il faut qu'une divinité veille autour des tombeaux pour leur donner plus d'intérêt et les rendre sacrés⁵. »

1. *Mag. Ency.* 1795, t. V, p. 114.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 115.

4. *Ibid.* p. 115.

5. *Ibid.*, p. 116.

Et Fontanes déclare qu'on ne saurait trop répéter que c'est « l'idée d'un Dieu qui féconde les arts comme elle anime le spectacle de la nature. C'est dans cette idée, première base de la morale, qu'on trouve les sources éternelles *« du vrai, du grand et du beau¹. »* Il donne comme exemple la poésie des Hébreux et ce « chef-d'œuvre de la poésie moderne » l'*Athalie* de Racine, qui est en quelque sorte « formée de la substance des prophètes ».

Le 15 décembre 1795, il est élu membre de l'Institut à la classe de Littérature et Beaux-Arts (section de Poésie).

Malgré ce qu'il a écrit à Joubert au sujet de Voltaire, il lira à la troisième classe de l'Institut National une *Lettre sur quelques notes écrites de la main de Voltaire à la marge d'un exemplaire de Virgile* où il s'étonne de l'indifférence avec laquelle Voltaire a lu les *Eglogues* et les *Géorgiques*, et il y trouve l'explication de l'infériorité de l'auteur de la *Henriade* dans la peinture des tableaux de la nature. Bientôt après son élection à l'Institut, son nom se trouve avec celui de Marmontel, Delille, Ducis, Gingtené, sur la liste des professeurs choisis pour les Ecoles centrales². Il lui est adjugé aussi par la Convention, qui, sur le rapport du citoyen Villar, a accordé divers encouragements à des hommes de lettres et à des artistes, une somme de trois mille livres.

A l'ouverture des Ecoles centrales, le premier prairial (mai) 1796, Fontanes, en sa qualité de professeur de

1. *Ibid.*

2. *Mag. Ency.* 1795, t. I, p. 284.

littérature au Collège des Quatre-Nations, prononce au nom des professeurs, un discours de rentrée. Ce discours montre qu'il a, sur l'enseignement, des vues larges et éclairées et telles qu'elles feraient honneur à un éducateur de nos jours.

Prenant pour modèle l'Antiquité, car, selon lui, c'est « au milieu des ruines de Rome et d'Athènes que l'orateur et le poète, le peintre et le statuaire doivent s'instruire, comme le législateur et le philosophe; c'est dans les chefs-d'œuvre qui couvraient ces belles contrées, c'est dans l'histoire de leurs habitants que sont déposés les préceptes éternels du goût et de la science sociale¹ », il adopte la conception large des législateurs anciens qui, à des systèmes de lois, substituaient des systèmes de mœurs. Il démontre que la première tâche d'une jeune république devrait être de « former des hommes ». Les législateurs anciens en comprenaient bien la nécessité, car ils regardaient cet art comme le premier de tous, et s'attachaient à créer « des habitudes et des sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens... » Ils confiaient, dit Fontanes, « la garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur humain, plutôt qu'aux ordres des lois². » Très adroitement, l'orateur insinue une critique de « l'esprit moderne », qui n'avait pas hésité à tout abattre, tandis que les législateurs de l'Antiquité dans leur « respect pour la toute puissance des habitudes ménagèrent même

1. *Mag. Ency.* 1796, t. I, n° 7, p. 510.

2. *Mag. Ency.* p. 511.

d'anciens préjugés, peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses¹ ».

Parmi les papiers de Fontanes, se trouvent les brouillons de deux cours de Littérature. Dans le premier qui s'intitule *Sur le Goût*, l'auteur essaie de définir la beauté. Selon lui, à la beauté physique doit s'allier la beauté morale. C'est ainsi que dans un tableau de Poussin qui représente *le Déluge*, il trouve que l'intérêt est augmenté par la représentation de cette mère qui, insensible à tout le reste, ne songe qu'à sauver son fils. Idée chère à Diderot.

Jusqu'à quel point Fontanes a-t-il subi l'influence du déisme? Malgré ses principes réactionnaires, et sa foi, un peu vague mais réelle, il semble bien avoir, presque à son insu, adopté quelques-unes des idées très en vogue à cette date..

«...L'idée de la vraie beauté, déclare-t-il, dans un autre brouillon, réside essentiellement dans l'idée d'une première et souveraine intelligence, centre de toutes les perfections et de toutes les convenances. Il faut que les deux mondes se communiquent et que des choses visibles l'esprit remonte aux choses invisibles. C'est ce qui constitue le beau idéal, qui est une pure chimère pour quiconque ne croit pas à un Dieu, et jamais un athée ne fut éloquent écrivain, poète sublime, etc, etc...» C'est à ce sentiment du « beau moral » qu'il attribue le charme de Homère, de Virgile, de Fénelon, et il trouve que Lucrèce n'est beau « dans son style et dans ses

1. *Ibid.*, p. 511, 512.

pensées que quand il s'élève à des mouvements religieux¹ ».

Dans un autre cours il parle *Du Style en général*. Le style est pour Fontanes révélateur du génie national. Ainsi il retrouve dans la langue grecque « le peuple du monde qui a eu le plus éminemment le mélange de force, de souplesse et de génie² ». Pour lui un bon style se distingue par la clarté sans la longueur et la précision sans l'obscurité.

En 1797, Fontanes, nullement découragé par trois tentatives assez infructueuses, se lance de nouveau dans le journalisme.

Dès le mois de janvier il travaille au *Journal Littéraire* avec J. M. B. Clément, et écrit en même temps de nombreux articles pour la *Clef du Cabinet des Souverains*.

Enfin le 20 prairial (20 mai) il fonde avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, le *Mémorial* où il écrira presque journellement jusqu'au 18 fructidor.

C'est un fait assez curieux que le poète du *Jour des Morts*, qui s'exprimait dans ses vers avec timidité et contrainte, avait, quand il s'agissait d'écrire un extrait critique ou un article politique, cette première qualité du journaliste, une facilité et une force remarquables. Son style est simple, direct et naturel et s'élève même quelquefois jusqu'à l'éloquence.

D'ailleurs, sa connaissance assez étendue des classiques et des modernes lui donne pour ainsi dire un

1. Bibl. de Genève. Ms. sup. 380 (34-36).

2. Bibl. de Genève, Ms. sup. 380 (38).

fond de comparaisons dont il sait habilement se servir. On peut se rendre très bien compte en parcourant les journaux de cette époque, de la souplesse et de la vivacité de son esprit. Malheureusement, la plupart de ces articles écrits sur des sujets qui n'offraient qu'un intérêt contemporain ou sur des livres qui n'ont pas survécu à leur siècle, ont subi le sort commun à tous les articles de journaux, qui meurent le lendemain de leur publication.

Et cependant, au point de vue de l'évolution de Fontanes, on ne peut pas négliger un témoignage aussi évident, témoignage qui nous permet aussi de déterminer la nature de son influence sur Chateaubriand. Car c'est tout pénétré des idées qu'il a exprimées dans ces articles, non seulement sur la littérature, mais aussi sur les questions brûlantes qui agitaient tous les esprits en 1797, qu'il traversera la Manche après le 18 fructidor.

On essaiera donc de dégager parmi ces articles multiples ses opinions les plus caractéristiques sur la littérature et la langue, sur les philosophes et la religion et enfin sur la politique qui l'occupa presque exclusivement à partir du mois de juin.

Fontanes a fait pendant ces mois la critique de divers ouvrages, depuis une traduction des *Mémoires* de Gibbon jusqu'aux *Elégies* de Tibulle, traduites par Mirabeau aîné.

Depuis la Révolution et ce relâchement dans la littérature et dans le style qui en était un des résultats, il semble avoir adopté un classicisme plus étroit et

plus accentué. Devant la médiocrité des ouvrages et des écrivains révolutionnaires, il se tourne avec un soulagement toujours plus évident vers l'Antiquité ou plus souvent encore vers les grands écrivains du xvii^e siècle, chez qui son esprit fin et son goût pur cherchent la contrepartie de la vulgarité qui l'entoure. Car le classicisme de Fontanes est autant une réaction contre l'esprit du xviii^e siècle qu'une conviction fixe et inaltérable. Poète lyrique, on l'a vu exprimer des sentiments romantiques sous une forme classique. Critique, il se montrera surtout intransigeant pour la forme, mais il revendiquera en même temps le droit du cœur et des émotions, de se montrer dans la poésie. « La poésie, la peinture même qui ne semblent avoir que des rapports éloignés avec notre cœur, ne doivent cependant qu'au cœur leurs beautés et leurs triomphes¹ ». Il voit des rapports étroits entre l'harmonie du son et la sensibilité de l'âme : « Le poète harmonieux est celui qui saisit avec justesse les accords secrets qui existent entre chaque son et chaque pensée. Mais il ne peut les trouver que dans une âme sensible² ».

C'est à Racine que Fontane pense ici, Racine qui à des beautés lyriques avait su joindre un style incomparable. Aussi, c'est dans ses œuvres, ainsi que dans celles de Boileau qu'il cherche un critérium. Instinctivement, il compare l'œuvre qu'il critique avec les vers semblables dans Racine ou dans Boileau. S'il parle de

1. *Journal littéraire* (25 mai 1797), p. 150 (article sur les horreurs dramatiques).

2. *Ibid.*, 2 février 1797, p. 307. (Article sur une traduction du théâtre de Sénèque).

l'Ode de Sapho, il se rappelle que Racine admirait beaucoup ce morceau et qu'il était « plein de Théocrite et de Sapho quand il écrivit les vers de *Phèdre* » :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue,
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue...

Fontanes trouve que ces « traits du génie antique » ne sont pas « les moins précieux du rôle admirable de *Phèdre* », et que le « délire de l'Amour n'a jamais été exprimé avec tant de feu par les modernes¹ ».

Aux vers de Racine, il compare la traduction de l'Ode de Sapho par l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique* et trouve qu'elle les égale « pour la chaleur » et que « l'harmonie en est encore plus variée ». « Preuve incontestable, dit-il, que l'expression du sentiment n'était point étrangère à Boileau, en dépit du jugement de quelques critiques irréfléchis² ».

Dans un extrait du poème de Dominique Ricard, intitulé *la Sphère*, il est désagréablement frappé par un vers coupé un peu durement à l'hémistiche. « Jamais, écrit-il, Boileau et Racine, les deux maîtres de notre poésie, n'ont fait enjamber les vers de cette manière... » « Racine et Boileau ont toujours soin de relever et d'unir au reste de la phrase le mot ou l'hémistiche qu'ils renvoient d'un vers à l'autre³ ».

A propos du *Seau Enlevé*, poème imité de Tassonni, il critique les longueurs du poète italien, qui ignorait l'art de négliger tout ce qui est superflu. « Il faut bien

1. *Journal Littéraire*, 19 janvier 1797, p. 243.

2. *Ibid.*

3. *Journal Littéraire*, 19 janvier 1797, p. 239.

se garder, écrit Fontanes, de comparer son ouvrage à ce chef-d'œuvre du *Lutrin* qui, dans son ensemble, est animé de tout le génie de l'Epopée, et qui, dans ses détails, offre à chaque vers, l'harmonie et la richesse de Virgile. » Et il remarque que deux des chants du *Seau enlevé* sont presque aussi longs que le *Lutrin* tout entier¹.

Depuis la Révolution, avait apparu une foule d'auteurs médiocres qui, sans talent et manquant des études les plus indispensables, voulaient devenir grands écrivains et grands orateurs. Envers ceux-ci Fontanes est d'une sévérité intransigeante. « Les uns, écrit-il, ont fait passer dans notre langue, si renommée pour l'observation des bienséances, tout le délire et toute la grossièreté des passions de la populace... D'autres... ont créé une logique toute nouvelle à l'usage du mensonge, et une rhétorique non moins étrange à l'usage du mauvais goût² ». Mirabeau est le seul écrivain de la Révolution à qui il accorde un talent élevé, et lui, déclare Fontanes, « cherchait vers la fin de sa trop courte carrière à se débarrasser de ces locutions vicieuses.. qui avaient infecté ses premiers ouvrages³ ». Mais Fontanes s'acharne surtout contre les nouveaux mots qui avaient été introduits dans la langue depuis la Révolution, et dont plusieurs étaient plus énergiques et plus adaptés aux besoins du moment que les termes classiques; par exemple, il ne veut pas

1. *Journal Littéraire*, 26 janvier 1797, p. 274.

2. *Clef du Cabinet des Souverains*, 2 avril 1797.

3. *Ibid.*, 9 mai 1797. (Lettre de Fontanes au rédacteur).

qu'on exprime par le mot « motivité » la « faculté de vouloir ». Il ne comprend pas la nécessité de ces innovations et n'admet pas que « les langues déjà fixées par les écrivains supérieurs » soient capables de s'enrichir à l'aide de nouveaux mots créés dans le siècle suivant. Il affirme très catégoriquement que « la langue de l'imagination et du raisonnement est fixe ». Il ne croit pas que l'originalité du style existe dans de nouveaux mots mais dans une nouvelle association des mots qui existent déjà. « Ceux qui porteront aujourd'hui dans ces genres un véritable talent, ne se feront pas un style neuf en prodiguant de nouveaux mots, mais en imitant les procédés des grands maîtres pour qui les combinaisons d'une langue qui paraît toujours épuisée redeviennent toujours inépuisables¹ ». Il y avait sans doute des abus dans la langue républicaine; il y avait des innovations trop hardies et qui ne pouvaient pas se soutenir, néanmoins, le veto de Fontanes semble trop étroit. Pourtant, son classicisme n'est pas aussi intrinsèque qu'il le paraît, car il cède devant les beautés véritables partout où il les trouve. Il subit le charme de Bernardin de St-Pierre, et il sera gagné par l'originalité de Chateaubriand car, en critique sage et avisé, il sait oublier ses théories devant la toute-puissance du génie.

Envers Duclos, romancier et moraliste, il se montre sévère; c'est le manque de sentiment et d'imagination qu'il reproche à cet auteur. D'ailleurs, il voit en Duclos un disciple de l'école de La Mothe et de Fon-

1. Clef du Cabinet des Souverains, *Ibid*,

tenelle, c'est-à-dire un interprète de la raison plutôt que du cœur et il conseille de ne pas lire son livre sur les mœurs après La Bruyère, et surtout après Pascal, « auquel nul autre écrivain ne doit être comparé ». Il cherche la raison de l'incomparable supériorité de La Bruyère et de Pascal sur l'œuvre de Duclos et il arrive à cette conclusion que Duclos n'a peint que « l'homme du siècle » et non « l'homme de tous les temps ». Qu'il s'est attaché aux « nuances de la mode... bien plus qu'à la nature universelle, qui ne change point ». Entre le style de la Bruyère et celui de Duclos, il voit le même contraste qu'entre le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle. « Les passions et même les physionomies du siècle de Louis XIV ont quelque chose de vif, de mâle, de grand, d'original. Au contraire, dans l'âge suivant, tout s'efface et s'éteint, les esprits, les caractères et jusqu'aux visages¹... »

Devant la supercherie, il sait se servir de l'arme du ridicule. Sous un ton de léger badinage, il frappe juste et ne ménage pas le malheureux qui est l'objet de sa raillerie.

Un certain Théodore Beauvais s'était avisé de faire un livre à peu de frais. Fontanes, qui a l'esprit perspicace, ne manque pas de découvrir le stratagème et d'exposer impitoyablement l'auteur. « Monsieur Théodore Beauvais vient de découvrir une nouvelle et très facile manière de faire un livre ». Et il cite le volume

1. *La Clef du Cabinet des Souverains*, 17 avril 1797 et *Le Spectateur français au XIX^e siècle*, Paris, 1801-1812, 12 vol. in-8, t. IV, n^o LVI, p. 350.

et le titre de l'ouvrage que l'infortuné auteur avait copié, sans lui faire grâce même des ruses par lesquelles il avait voulu dépister les lecteurs trop curieux. « Il a substitué, écrit Fontanes, de temps en temps, avec finesse, un synonyme à un autre. Le mot « Roi », il l'a remplacé par celui de « Tyran »; celui de « Tyran » par celui de « Monarque ». Il écrase enfin sa victime par un dernier trait d'esprit : « Jadis les écrivains jaloux de produire du neuf, pâlissaient et maigrissaient sur leurs écritures. Les travaux de M. Théodore Beauvais n'auront sûrement porté aucune atteinte à sa fraîcheur et à sa santé. C'est ce qui nous tranquillise beaucoup sur son compte¹ ».

Un livre imité de Sterne offre à Fontanes l'occasion de s'exprimer sur l'auteur anglais. Il lui accorde « une nature à la fois naïve et piquante », et un ton d'esprit original, mais on sent que l'imagination capricieuse de Sterne lui est antipathique. Il ne s'est pas laissé gagner par un sentimentalisme qui garde toujours quelque chose d'artificiel et il résume très bien cette impression de vide que laisse la lecture de Sterne quand il dit que « de semblables ouvrages ne doivent pas plus être comparés à ceux des maîtres, que les fantaisies et les songes à des pensées complètes et à des images réelles² ».

Un article sur les *Horreurs Dramatiques* montre combien de chemin il a parcouru depuis les jours où il s'inspirait du lugubre Young et où dans ses lettres à l'Académie de la Rochelle, il citait avec respect l'au-

1. *Journal littéraire*, 13 avril 1797, p. 273-274.

2. *Mémorial*, 31 juillet 1797.

teur du *Comte de Comminge*. Son opinion sur cette pièce a bien changé et c'est à l'anglomanie et à l'esprit d'imitation qu'il attribue « cette foule de productions monstrueuses dont nos théâtres ont été noircis et souillés, depuis le *Comte de Comminge* jusqu'aux *Victimes cloîtrées*, farces lugubres, où la raison et la langue sont également offensées¹ ».

Dans ses articles, Fontanès ne perd jamais l'occasion d'attaquer les philosophes et en particulier Diderot. Religieux par son éducation, comme par sa croyance à la nécessité d'un Dieu, l'auteur du *Jour des Morts* est, depuis la Révolution, convaincu du danger du culte de la Raison. Il a vu les horreurs qui ont été commises en son nom et il est persuadé que sans le rétablissement du Christianisme, on ne réussira pas à réorganiser la société. A ce moment, où de légers indices montrent le mouvement qui se prépare d'un retour à des sentiments plus sains, il se jette dans la lutte avec toute l'ardeur de ses convictions. « Rien, écrit-il, ne fut plus insipide que le langage de l'impiété dans tous les temps; rien n'est plus déplacé dans ce moment où nous sommes environnés des maux qu'elle a faits et où l'on invoque de toutes parts la doctrine consolante qui peut seule les réparer² ».

En Diderot, il voit l'athée le plus fervent de tous les philosophes, aussi c'est lui et ses disciples ces « petits convulsionnaires de la secte dont Diderot était le chef » que visent la plupart de ses coups. Il qualifie *La vie de*

1. *Journal Littéraire*, 25 mai 1797, p. 151.

2. *Ibid.*, 26 janvier 1797, p. 276.

. *Senèque* de Diderot, « d'amas d'assertions hasardées et de lambeaux mal assortis »; et *la Religieuse* et *Jacques le fataliste* ne sont que « d'obscènes rapsodies¹ ».

Dans un article où il parle de Deleyre, dont on venait de faire l'éloge à l'Institut National, Fontanes écrit qu'ayant rencontré cinq ou six fois ce Deleyre qui, après une jeunesse religieuse « passa chez les philosophes et fut athée, » il avait été frappé par la noire mélancolie empreinte sur tous les traits de cet « apôtre de l'athéisme », et il ajoute qu'on ne prenait pas, auprès de lui, une « grande idée du bonheur que procurait sa doctrine² ». Cette phrase « passa chez les philosophes et fut athée », le fait accuser d'esprit de parti et on lui demande, s'il a voulu confondre l'athéisme avec la philosophie. Mais il explique très catégoriquement qu'il a seulement voulu parler de cette philosophie produisant « des ouvrages dont la métaphysique était aussi mauvaise que le style », tels que *l'Interprétation de la nature*, le *Code de la Nature*, que ce n'était pas Voltaire, qui avait toujours cru en Dieu, mais Diderot et ses disciples qu'il visait³.

Le poète fait un autre reproche aux philosophes modernes : c'est de ne pas savoir que la poésie est « la plus sûre et la plus touchante interprète de la raison »; et à ce point de vue, il met en opposition la philosophie des Anciens, « qui n'avait point fait divorce... avec tous les sentiments chers au cœur humain, qui n'ou-

1. *Journal Littéraire*, 2 février 1797, p. 293.

2. *La Clef du Cabinet des Souverains*, 7 avril 1797,

3. *Ibid.*, 10 avril 1797.

trageait point les Beaux-Arts... mais apprenait d'eux comment on parle aux passions de l'homme, comment on les dirige vers un but élevé, comment on donne enfin à la raison ces mouvements passionnés ou ce charme irrésistible qui la font entrer dans tous les cœurs¹ ».

En sa qualité de professeur, Fontanes comprend toute l'utilité qu'il y aurait à gagner les cœurs des enfants aux idées religieuses. On le vit dans ses cours prêcher la nécessité d'un Dieu au point de vue esthétique. Il est même dénoncé comme contre-révolutionnaire et accusé d'accepter des rois « qui s'intéressent beaucoup aux mœurs héroïques et patriarcales »; de grosses sommes en récompense pour avoir donné à ses élèves du collège Mazarin un sujet de composition tiré de la Bible².

Quand Sicard publie un *Manuel de l'Enfance*, où les idées religieuses et le Christianisme sont traités avec respect, Fontanes l'accueille avec joie. Il se rappelle les jours où « sous le régime barbare de l'ancien Comité du Salut Public », on avait proposé des prix pour des livres élémentaires, dont aucun n'avait rempli « ni son but ni son titre ». « Si M. Sicard s'était présenté à ce concours, écrit-il, on aurait craint de le couronner, en avouant le mérite de son ouvrage ». Et il se félicite de pouvoir aujourd'hui transcrire et louer ces passages où Sicard fait sentir toute l'utilité du Christianisme « sans craindre l'exil ou la mort », mais il demande néanmoins quelle idée la postérité prendra d'un siècle

1. *Journal Littéraire*, 19 janvier 1797, p. 226.

2. *Mémorial*, 22 juin 1797.

« où l'on est contraint de s'applaudir d'un pareil usage de sa liberté¹ ».

Pour essayer de secouer l'indifférence officielle, Fontanèl envisage, sous le rapport politique, cette question de la religion dans un système d'éducation nationale. Il rappelle aux auteurs du nouveau système d'éducation que les trois-quarts de la France sont catholiques et que « la persécution vient de donner une nouvelle force à la religion qu'ils professent ». « Très peu de ces gens, déclare Fontanes, enverront leurs enfants à des écoles où la Religion, qui paraît si nécessaire après tous les crimes commis, dans son absence, est totalement oubliée »; et il démontre que le Christianisme, « s'alliait naturellement aux notions bien entendues de l'égalité et de la fraternité universelles²... »

Mais il critique aussi les méthodes des législateurs qui, par leur persécution des prêtres catholiques, s'étaient aliéné une classe d'hommes très puissante sur l'opinion et dont tôt ou tard ils auraient besoin pour soutenir leur ouvrage; et il démontre qu'on ne peut pas toujours imposer des lois, qu'il faut les faire accepter en ménageant d'anciens préjugés³.

Il ne veut pas non plus que les prêtres soient puissants, et il est d'avis qu'un des plus grands avantages de la Révolution a été la destruction de la « prépondérance ecclésiastique dans les affaires d'Etat », comme il trouve qu'un de ses plus grands malheurs a été « la

1. *Journal Littéraire*, 2 mars 1797, p. 87.

2. *Mémorial*, 22 juin 1797.

3. *Mémorial*, 26 juin 1797.

démoralisation du peuple ». Ce qu'il veut, c'est le prêtre qui, par son caractère moral et vertueux, sait persuader le peuple.

Fontanes, qui a beaucoup aimé la pompe religieuse, a maintenant une croyance plus pleine et plus simple; il reconnaît qu'il ne suffit pas d'ébranler l'imagination qu'il faut en même temps toucher le cœur. « Une religion qui laisserait le cœur dans l'inaction pour ne mettre que l'imagination en mouvement, en offrant à sa crédulité des mystères incompréhensibles, inutiles à la perfection de l'être et au bonheur de l'espèce humaine, une telle religion serait bien défectueuse. Ce n'est pas celle que Jésus-Christ a eu l'intention d'établir...¹ »

En vue des critiques qu'a soulevées l'attitude de Fontanes après 1800, envers une femme célèbre, Mme de Staël, il est intéressant de noter qu'à cette date de 1797, où il serait impossible de voir des influences politiques, le journaliste du *Mémorial* n'a guère plus de sympathie pour la brillante fille de Necker que n'en aura le critique du *Mercur*. A propos d'une brochure de B. Constant, derrière laquelle il voit nettement l'influence de l'auteur de *L'influence des passions* il rompt déjà une lance assez peu courtoise avec celle-ci. « On sait, écrit-il, que, dans la Société, son esprit infatigable se prodigue sur tous les sujets, et qu'il est si sûr de ne jamais lasser l'attention, qu'il dédaigne d'employer le charme des silences et des repos. On pourrait appliquer à cette dame célèbre, dont la conversation a

1. La Clef du Cabinet des Souverains, 2 juillet 1797.

tant d'éclat, ce que le grand Arnaud disait du style d'un auteur de son temps, qu'il n'avait que le défaut d'être trop brillant : « Il fait mal aux yeux¹ ».

Il lui attribue de plus une influence politique des plus néfastes, car c'est elle qu'il voit agir derrière la plupart des mouvements qui ont changé le Gouvernement : « Il lui faut des Républiques toujours agitées, écrit-il, où elle puisse faire et défaire à son gré des constitutions² ». Et il semble oublier sa galanterie habituelle quand il s'écrie dans un trait d'esprit que les amis de Mme de Staël ne lui pardonneront pas et où il vise à la fois la femme et sa politique : « L'auteur espagnol ajoute, qu'une femme *vient à bout de tout, hormis d'être aimée, quand la nature ne l'a pas voulu*. Mme de Staël est plus heureuse; ses amis sont sans nombre : ils peuplent la France, la Suisse, l'Angleterre, l'Amérique, etc., et, grâce au pouvoir qu'elle exercera par le ministre et le secrétaire des relations extérieures, elle pourra changer à son plaisir les gouvernements de l'Europe, et leur fournir des agents fidèles à son choix : Ce n'est qu'alors que l'Europe sera bien gouvernée³ ».

Fontanes, qui pendant la Révolution n'avait pris aucun parti défini, qui s'était contenté de conseiller la modération et de prêter sa voix aux opprimés, manifeste enfin clairement ses opinions pendant cette année de 1797. Sa politique est entièrement réactionnaire. D'ailleurs la même tendance se manifesta partout.

1. *Mémorial*, 20 juin 1797.

2. *Mémorial*, 22 juillet 1797.

3. *Mémorial*, 22 juillet 1797.

Epuisée par une lutte longue et coûteuse en sang et en argent, toujours en guerre avec l'Autriche et l'Angleterre, la France entière souffrait d'un malaise physique et moral. La Terreur avait laissé derrière elle un cortège de maux, dont l'un des plus grands était une défiance envers tous et envers tout, une inquiétude générale, qui se révélait par une apathie presque complète à l'égard de la politique. Après tant de victoires, après tant de conquêtes on avait espéré pouvoir enfin jouir de la paix. Au lieu de cela on n'avait eu que la déception de voir la valeur des assignats tomber tous les jours un peu plus bas, la vie devenir un peu plus chère. Ce fut une réaction générale contre la Terreur, contre le parti terroriste et les Jacobins.

Fontanes soutient le clergé, demande le rappel des émigrés, et flétrit avec force les horreurs et les abus de cette « burlesque démente » qu'avait été la Révolution; « l'histoire.. marquera en traits de sang les crimes dont nos yeux ont été témoins, et qui furent inconnus jusqu'ici dans les annales de la Tyrannie¹ ». Il voit dans les abus de l'ancien régime, dans les progrès des lumières et surtout dans l'incapacité des ministres de Louis XVI les excuses de la Révolution. Mais il déclare que l'on ne doit la liberté ni à des « mœurs pures » ni à des « mœurs fortes », mais plutôt à la corruption.

« La licence de nos mœurs, en passant dans nos opinions et dans nos discours, nous avait enhardis à insulter tous les objets de la vénération de nos pères, et nous

1. *Journal Littéraire*, 26 janvier 1797, p. 283.

avait encore donné plus de dédain pour les institutions anciennes, que de zèle pour les droits et le bonheur du genre humain¹ ».

Pendant ce printemps de 1797, Fontanes a-t-il espéré un instant une victoire royaliste? De tous côtés les événements semblaient l'annoncer. Le Directoire fermant le Club du Panthéon, avec ses quatre mille adhérents, persécutant les ex-jacobins, obtenait comme résultat la conspiration de Babeuf, avec son projet d'une nouvelle Révolution, ayant pour point de départ fondamental le partage des terres et la communauté des biens. L'échec de ce complot dénoncé le 21 floréal, an IV, et du mouvement insurrectionnel du 9 septembre 1796 où des républicains, au nombre de six cents avaient tenté de soulever les soldats du camp de Grenelle, avait fini par discréditer les Jacobins aux yeux du pays.

D'autre part, les royalistes bénéficiaient dans les Conseils d'un régime de faveur qui encourageait leurs agents à exercer une plus grande activité. Une conspiration royaliste fut dénoncée au Directoire au mois de janvier 1797.

Le résultat des élections de l'an V fut révélateur du revirement qui s'était opéré dans l'opinion du pays. Car des conventionnels sortants, onze seulement furent réélus. A Paris, comme dans les départements, les royalistes et les ultra-modérés triomphèrent et eurent sans difficulté la majorité dans les deux Conseils. Et

1. La Clef du Cabinet des Souverains, 22 avril 1797,

même un des directeurs devant être renouvelé, ce fut Barthélemy, ardent royaliste qui remplaça Letourneur sortant (30 floréal, an V).

Cependant il n'y a pas de raison de douter de la sincérité de Fontanes quand il affirme qu'il ne veut que « l'affermissement et l'amélioration successives de la Constitution de 1795¹ ».

Il détestait l'anarchie, et voulait la supprimer à tout prix. Donc il se jeta avec tout le poids de ses convictions contre les Jacobins, contre Gracchus Babeuf, qu'il dénonça avec virulence.

Il ne voit au contraire aucun danger dans les complots royalistes; contre leur succès, il y a toute la volonté du peuple et « dix années de sacrifices, de souffrances et de victoires ». D'ailleurs, il montre combien il serait facile au Gouvernement de se faire un allié de cette section des royalistes, bien qu'ils eussent pu croire, au commencement de la Révolution, qu'une « monarchie tempérée » était le meilleur des gouvernements pour un grand Etat. « S'il est vrai, écrit Fontanes, que la Constitution de 1795 réunit en partie les avantages du régime monarchique à ceux du régime républicain; si la sage division des deux conseils qui forment le Corps législatif, en laissant à la volonté nationale le temps de se mûrir, lui donne la plénitude et le poids convenables; si le pouvoir exécutif a de la permanence et de l'unité, sans que jamais ses chefs temporaires puissent abuser de la puissance, il est

1. La Clef du Cabinet des Souverains, 12 mars 1797.

certain que ces spéculateurs paisibles, dont je viens de parler, seront les premiers défenseurs du dernier pacte social, qui n'est, à beaucoup d'égards, que la confirmation de leur doctrine, tant calomniée, dès les premiers Etats généraux¹ ».

Les sentiments que Fontanes attribue ici à une section des royalistes, ne sont-ils pas les siens ? C'est-à-dire que tout monarchiste qu'il soit par ses principes et par ses traditions, il se serait néanmoins allié à une constitution qui aurait eu la force et l'unité nécessaires pour mettre fin aux complots et donner enfin la paix.

Son attitude envers Bonaparte est assez curieuse. Pour le héros et le grand général, il n'a que de l'admiration, mais il se rend bien compte des dangers qu'il y aurait à craindre d'une alliance trop étroite entre le Directoire et l'Armée. Il n'est pas effrayé par le bruit qui court de l'arrivée des généraux Augereau et Masséna et déclare que ces noms, loin de l'intimider, le rassurent, mais il avertit les directeurs qu'ils seraient nécessairement les premiers esclaves du régime militaire qu'ils auraient fondé. Il conseille donc au Directoire de « puiser la force et la vraie dignité » dans celle du Corps législatif et surtout il l'exhorte à « féliciter de loin le vainqueur de l'Italie, et à ne pas l'appeler imprudemment aux portes du Palais du Luxembourg » : ce grand capitaine, écrit-il, le 13 août dans le *Mémorial*, est accoutumé à changer la forme des républiques les plus anciennes, et je désire, avec tous les Français,

1. La Clef du Cabinet des Souverains. 23 mars 1797.

que la nôtre, qui n'a encore que trois ans, surpasse en durée celle de l'antique Venise¹ ».

Le 15 août, il adresse à Bonaparte une lettre qui montre que déjà il a prévu la future grandeur du général corse. Si Napoléon a lu cette lettre, ce qui est possible, c'est sans doute à cette date qu'a commencé l'intérêt qu'il témoigna à Fontanes. « J'ai déjà annoncé, écrit celui-ci, que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre-vingt mille hommes et qu'on veuille nous faire peur en votre nom... » Et il continue, « Savez-vous que, dans mon coin, je m'avise de vous prêter de grands desseins? Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie² ». Le 2 septembre, Fontanes publie dans *le Mémorial* son dernier article, une brillante étude du siège de Lyon, et des horreurs commises dans cette ville. Le 18 fructidor, les trois directeurs Barras, Reubel et Larevellière, aidés par la division d'Augereau que Bonaparte leur avait envoyée, font enfin leur coup d'Etat. Dans une séance du Corps législatif et du Conseil des Cinq-Cents dans la nuit du 20 au 21 fructidor, Bailleul, au nom de la commission chargée d'un rapport sur les journalistes, demande la déportation des « propriétaires, entrepreneurs, rédacteurs et collaborateurs » de cinquante-cinq journaux et le « séquestre de leurs biens jusqu'à leur arrivée au lieu de la déportation³ ». Parmi ces journaux se trouve *Le Mémorial*. Pour échapper à la déportation, Fontanes se sauve à Hambourg et de là il gagne l'Angleterre et Londres.

1. *Mémorial*, 13 août 1797.

2. *Ibid.*, 15 août 1797.

3. *La Gazette politique*, 10 septembre 1797, n° 2.071.

CHAPITRE IV

Fontanes et Chateaubriand.

A Hambourg, ville mercantile, pourtant hospitalière aux étrangers, et appelée par Rivarol, non sans quelque ironie « consolatrix afflictorum et refugium peccatorum », Fontanes retrouve Baudus, le rédacteur du *Spectateur du Nord*, qui essaie vainement de le faire écrire dans ce journal. Car l'ancien journaliste du *Mémorial* est décidé à se taire « sur les choses qui paraissent même indifférentes¹ ». A la veille de quitter Hambourg, après un séjour de quatre mois, il s'excuse auprès de Baudus de n'avoir point fait l'article promis sur l'Institut. Mais il aurait fallu « pour l'intérêt de la vérité » se livrer à quelques critiques et Fontanes, sachant qu'on connaît en France ses opinions sur ce corps craint qu'on ne le devine aisément et qu'on attribue ces « traits de censure » à des « ressentiments particuliers ». Puisqu'il avait été membre de ce corps et qu'il en était alors rayé, il ne pouvait se permettre de lui donner un blâme public². Il séjourna quelque temps à

1. Lettre inédite sans date appartenant à M. de Baudus.

2. *Ibid.*

Cuxhaven et ensuite à Ottendorf, en attendant le moment favorable pour aller en Angleterre. Dans cette dernière ville, il eut la chance de trouver, grâce à un compatriote rencontré par hasard, une auberge où « l'on entend le français et où il y a de la politesse¹ ». Dans l'état d'incertitude où il se trouvait quant à son voyage en Angleterre il espérait pouvoir se cacher quelques semaines à Ottendorf.

Le 15 septembre 1797, c'est-à-dire peu de jours après le coup d'état du 18 fructidor, le journaliste Peltier, qui dans son journal publié à Londres avait plus d'une fois donné des extraits d'articles de Fontanes, n'avait pas manqué de parler de ce qui venait d'avoir lieu à Paris. Il déclara qu'il n'oublierait pas dans « cette liste de citoyens regrettables », les Fontanes, les La Harpe et d'autres journalistes encore, qui étaient liés avec lui par les liens de l'affection et de la cordialité et qui lui faisaient passer leurs œuvres à lui « leur vieux camarade² ».

Il est très probable que Fontanes, arrivé à Londres, vers le milieu de janvier 1798 a recherché Peltier, sûr de trouver chez lui un guide inestimable, car personne ne connaissait mieux que ce journaliste fin et rusé, le monde des émigrés à Londres. C'est sans doute par Peltier qu'il retrouva Chateaubriand. L'on sait que ce dernier vivait misérablement en Angleterre depuis plusieurs années. -

1. Lettre inédite, 12 janvier au soir, appartenant à M. de Baudus.
2. Paris pendant l'année 1797, vol. 15, n° CXXXIII, 15 sept., p. 158.

Chateaubriand, que le besoin, la solitude et le travail fiévreux pour gagner son pain, avaient presque amené à désespérer de tout, venait de publier son *Essai sur les Révolutions*.

Dans le *Paris pendant l'année 1797*, se trouve une lettre de lui : il répond à ceux qui lui avaient écrit au sujet de l'*Essai sur les Révolutions*. Cette lettre révèle son état d'esprit. On y voit un Chateaubriand bourru, sceptique et désillusionné. « J'aime le repos » écrit-il, « je vis seul, je n'entretiens personne de moi¹, ». Qu'on le laisse tranquille, voilà son cri et il pousse l'amour de la tranquillité jusqu'à prier Peltier de ne point faire l'analyse de l'*Essai historique politique et moral sur les Révolutions*. Livre incrédule écrit sous l'influence du XVIII^e siècle, l'*Essai sur les Révolutions* est malgré cela une réfutation de la doctrine de la perfection humaine. Car Chateaubriand, qui y a accumulé des souvenirs de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau prédit à la fin de son livre le retour à la « barbarie » et une « révolution sans terme ».

Il y parle du *Jour des Morts* qui par « ce mélange infenable de religion et de mélancolie » lui rappelle les vers du poète de Ceos et de son auteur qu'il appelle le Simonide français².

Dans les *Mémoires d'Oltre-Tombe*, Chateaubriand se souvient encore du bonheur qu'il eut de revoir Fontanes. Il l'amena chez lui, et les deux amis ne se quit-

1. Paris pendant l'année 1797, 10 juillet, vol. 13, n° XX, p. 644.

2. Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*, Farn. Jouvet et Cie, 1880, Œuvres complètes, t. I, p. 82.

tèrent plus. Sans doute, l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions* avait à se renseigner sur tout ce qui s'était passé à Paris depuis son départ en 1791. Fontanes, l'eût bientôt mis au courant des événements des dernières années. Il lui parlait de ce mouvement réactionnaire qui petit à petit s'était emparé des opinions; de ce besoin d'un gouvernement stable, devenu impérieux et ressenti par tous ceux qui avaient au cœur le bien de la patrie. Il lui parlait des amis que Chateaubriand avait connus autrefois à Paris, de Ginguené, devenu de plus en plus philosophe, de la Harpe qui, à la suite de son emprisonnement de 1794, s'était converti et avait renié publiquement ses principes anti-religieux, et de Joubert, que Chateaubriand ne connaissait pas encore. Il ne manqua pas non plus de l'entretenir de la lutte dans laquelle il s'était lui-même engagé pour rétablir le culte et de sa conviction que c'était là le lien qu'il fallait pour réunir un peuple trop longtemps partagé et en refaire enfin une nation solidaire. Mais deux poètes ne passent pas des journées ensemble sans parler de littérature. Pendant les longues promenades qu'ils firent ensemble dans la ville ou à la campagne et où Chateaubriand qui connaissait tous les coins et recoins servait de cicérone à son ami, ils discutaient Milton et Shakespeare ou Gray, dont la mélancolie rêveuse convenait à leur état d'âme.

Imant tous deux la solitude, ils s'arrêtaient souvent dans les prairies, s'appuyant contre le tronc des ormes et Fontanes contaït des souvenirs de son premier voyage en Angleterre en 1785. Le soir, ils dînaient dans quel-

que auberge solitaire à Chelsea sur la Tamise et rentraient de nuit à Londres, voyant à peine leur route aux « rayons défaillants des étoiles¹ ».

Dans ces longues causeries, ils sont surpris quelquefois de constater que leur point de vue est semblable, quoiqu'ils y arrivent par des routes bien divergentes. Car Chateaubriand que son scepticisme et son pessimisme ont amené à réfuter les philosophes et leur doctrine du progrès infini se rencontre ici avec Fontanes qu'une raison plus positive, ses croyances religieuses avaient rendu depuis longtemps comme on l'a vu, hostile aux philosophes.

Ainsi Fontanes, qui admire l'*Essai sur les Révolutions*, regrette vivement que son auteur ait déployé tant d'éloquence à prouver la futilité de la religion au lieu de soutenir la thèse contraire. Sans doute le poète de la *Chartreuse* et du *Jour des Morts* a démontré à son jeune ami tout ce qu'il y avait de poétique et de beau dans la religion chrétienne; combien l'idée d'un Dieu était belle et féconde, et que sans l'inspiration religieuse de grands poètes, comme par exemple Ossian, avaient quelque chose de monotone et de froid. Et cette idée de la valeur de la religion au point de vue esthétique dût vivement frapper Chateaubriand, toujours attiré par le beau.

A mesure que leur amitié grandit, ils se parlaient de plus en plus souvent de leurs projets littéraires. Fontanes lit des vers de son poème épique *La Grèce sauvée*

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 172.

et Chateaubriand des fragments des *Natchez* dont il avait rapporté le manuscrit du Nouveau Monde. Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand a parlé de « l'ébahissement » qu'il voyait sur le visage de son ami quand il lui lisait des fragments des *Natchez*, d'*Atala*, de *René*. « Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire... toutefois mon ami, au lieu de se révolter, contre ma barbarie, se passionna pour elle... il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique, mais il sentait qu'il entraît dans un monde nouveau; il voyait une nature nouvelle; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas¹ ». Chateaubriand n'est pas juste envers Fontanes quand il déclare que celui-ci se passionna pour sa barbarie. Comme poète et comme critique, Fontanes fut ravi par les beautés de cette prose brillante et colorée, par le style poétique et l'imagination brûlante de son auteur. Mais un témoin personnel a affirmé que « personne n'avait plus vive impatience que M. de Fontanes de certaines affectations barbares ou non qui déparent *Atala* et *René*...² » Pendant les mois passés ensemble à Londres, Fontanes par sa vive admiration encouragea l'auteur des *Natchez* à continuer.

Il ne chercha pas à réprimer son originalité, mais le poète du *Jour des Morts* qui aimait avant tout une harmonie pure et délicate, dut indiquer plus d'une fois à son ami, des passages où l'oreille était choquée et d'au-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, p. 166-167.

2. Villemain, *La Tribune Moderne en France*, Paris, M. Lévy, 1858, 2 vol. in-8, vol. I, p. 73.

tres où le trop d'exubérance nuisait à l'effet. « Je regus de lui d'excellents conseils, dit Chateaubriand, je lui dois ce qu'il y a de correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention, et le rocailleux d'exécution de mes disciples¹ ».

Mais Fontanes n'est pas seulement poète et critique, il est en même temps homme pratique. Il ne s'est certainement pas contenté d'indiquer la religion comme source du beau et du poétique. Cet homme « aux habiles pressentiments » ne manquait pas de comprendre l'utilité d'un semblable style poétique pour faire valoir la religion si nécessaire à la France à ce moment là. Il présageait déjà et suggérait à Chateaubriand le rôle d'« avocat poétique du Christianisme » que celui-ci devait jouer plus tard. Très bien accueilli et fêté partout dans le monde des émigrés, il emmène « Chateaubriand » avec lui dans ces réunions, où les émigrés et royalistes de marque se rencontraient et où ils trouvèrent Mallet du Pan, Christian de Lamoignon, Malouet, le Chevalier de Panat et le rédacteur du *Courrier de Londres*, Montlosier. Ce dernier se rappellera deux ans plus tard au souvenir de Fontanes en invoquant son intérêt pour une affaire qui lui tient à cœur, et qui démontre assez l'originalité de son caractère car il ne s'agit de rien moins que de l'établissement dans une terre étrangère « de tout ce qui peut rester de mécontents soit en dedans, soit au dehors, soit parmi la noblesse française, soit parmi les royalistes² ».

1, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 167.

2, Bibl. de Genève, Don Henri Le Fort (lettre du 20 août 1800).

La présence de Fontanes en Angleterre semble marquer pour Chateaubriand « un rapprochement avec les milieux légitimistes purs¹ ».

Fontanes voit aussi Dutheil, le chargé d'affaires du comte d'Artois à Londres. Il se peut qu'il ait reçu une subvention de celui qu'il appelait le « Contrôleur général des finances », comme il est possible qu'il ait un moment pensé à se mettre au service des princes, comme informateur ou espion politique. Quoiqu'il en soit, la réflexion lui apporta des conseils plus sages. S'il voyait Dutheil, c'était plutôt pour le compte de Chateaubriand dont il voulait améliorer la situation très précaire. Il obtint donc de Dutheil la promesse que celui-ci encouragerait la publication des ouvrages de son ami. Il n'est guère probable que Dutheil ait promis de l'argent royaliste uniquement pour la publication des *Natchez*, quoiqu'il soit certain, d'après la lettre du 2 mai 1798 dans laquelle Chateaubriand le remercie, que c'est de cet ouvrage qu'il s'agit pour le moment. Fontanes a-t-il laissé entendre que son ami méditait déjà une œuvre sur la religion qui, à ce titre, pouvait servir la cause royaliste ?

En tout cas Dutheil ne devait pas tenir sa promesse car Chateaubriand dut avoir recours en juin 1799 au « Royal Literary Fund ». Recommandé par Peltier il obtint à cette date un don de 10 livres 10 shilling².

Cependant Fontanes profite de son séjour forcé pour

1. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*. Paris, Hachette, 1910, in-16, t. II, p. 126.

2. Cf. Beau de Loménie, Chateaubriand et le *Literary Fund*. *Revue de Littérature Comparée*, 1925, p. 486.

voir un peu la campagne d'Angleterre. Vers la fin du mois de mars, il fera un petit voyage de quelques semaines. Il est surtout frappé par le contraste que présente la tranquillité de ce pays avec l'agitation qui règne en France. « Jamais pays, écrit-il à Baudus, le 6 avril 1798, du moins au premier coup d'œil ne parut moins voisin de sa chute. Il présente un beau spectacle au milieu des ruines de l'Europe, et j'ai de la peine à croire que les Jacobins français renversent cette dernière colonne de l'édifice social. Les mers, l'esprit public et l'énergie du gouvernement la défendront bien longtemps. Je suis convaincu qu'on ne risque rien dans ce pays-ci¹ ».

Cependant les alarmes de sa famille sont si fortes qu'il s'apprête à quitter l'Angleterre sitôt qu'il saura « où mettre le pied sur la terre ferme² ». Il songe à Berlin mais ne sait pas s'il y serait reçu ou non, car le chargé d'affaires de la cour d'Allemagne qui est à Londres a des sympathies pour les Jacobins et met peu de chaleur à le servir. Il demande à Baudus si celui qui est à Hambourg voudrait « donner un passeport à un brave proscrit qui changerait de nom pour se rendre à Berlin, et qui, une fois rendu dans cette ville, est sûr d'y trouver des amis qui répondront de lui³ ». D'ailleurs, il n'est pas malheureux en Angleterre. « Des Anglais, bonnes gens et des Français assez aimables me font passer mes soirées assez agréablement⁴ », écrit-

1. Lettre inédite appartenant à la de Baudus, 6 avril 1798,

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

il dans cette lettre à Baudus, dans laquelle il y a aussi un mot pour Rivarol que Fontanes avait beaucoup vu pendant son séjour à Hambourg. « Quand Riv(arol) dans ses goguettes se moquera de moi, selon sa louable coutume, dites-lui que je l'aime toujours, tout ingrat et vaurien qu'il fut, qu'il est et qu'il sera¹ ».

Le 24 avril il parle du plaisir qu'il aura de revoir Baudus, et dans sa joie il lui promet tout ce qu'il voudra « en vers et en prose² ». Il raille légèrement le duc de Berry « qui vient proposer un corps d'émigrés pour la défense de l'Angleterre » : « Je ne sais, écrit-il à Baudus, si les Bourbons s'approchent de Notre-Dame de Paris en combattant pour la Tour de Londres ? Ce chemin n'est pas le plus court quoiqu'il n'y ait que sept lieues de distance³ ». Le 24 mai il espère pouvoir se mettre en route dans quelques jours. Les nouvelles de France sont meilleures et les dernières lettres qu'il a reçues lui donnent quelque espérance.

Au mois de juillet, Fontanes est de nouveau à Hambourg, car de très mauvaises nouvelles ont succédé aux bonnes. Dans ces conditions, le retour en France était devenu impossible pour l'instant.

De Hambourg il écrit le 28 juillet 1798 à Chateaubriand. Sa longue lettre témoigne assez des progrès qu'avait fait l'amitié des deux poètes pendant les mois de séjour à Londres.

« Si vous avez senti quelques regrets à mon départ

1. *Ibid.*

2. Lettre du 24 avril appartenant à M. de Baudus.

3. *Ibid.*

de Londres, je vous jure que les miens n'ont pas été moins réels. Vous êtes la seconde personne à qui, dans le cours de ma vie, j'ai trouvé une imagination et un cœur à ma façon¹ ». Il n'oubliera jamais, déclare-t-il, les consolations que Chateaubriand lui a fait trouver dans l'exil. Mais surtout il pense aux *Natchez* dont Chateaubriand lui avait lu peu de jours avant son départ, des morceaux qui l'avaient particulièrement frappé. Il parle des mauvaises nouvelles qui lui étaient venues de France et qui lui ont fait craindre un instant des persécutions contre sa famille. Heureusement, le danger est passé et il espère pouvoir continuer sa route dès le commencement du mois suivant. Il a écrit à Dutheil et n'a pas manqué de parler encore de Chateaubriand. Plein de confiance dans l'avenir de son ami, il l'exhorte à travailler et à devenir illustre. « Vous le pouvez : l'avenir est à vous² ». Il enjoint à son ami de lui écrire : « Que nos cœurs communiquent, que nos muses soient toujours amies. Ne doutez pas, continue-t-il, que lorsque je pourrai me promener librement dans ma Patrie, je ne vous y prépare une ruche et des fleurs à côté des miennes³ ». Chateaubriand parlera dans ses *Mémoires* de « cette première et affectueuse lettre du premier ami que j'aie compté dans ma vie, et qui depuis la date de cette lettre a marché vingt-trois ans à mes côtés⁴ ». Il ne tardera pas à répondre et sa réponse

1. Cité par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Paris, Lib. Associés, 1896, in-8, p. 33-34.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 35.

4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 176.

montre la qualité de l'amitié qui les unissait et la sympathie réelle qui existait entre eux. « Si je suis la seconde personne à laquelle vous avez trouvé quelques rapports d'âme avec vous, vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme : tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise et je sens que désormais je vous suis attaché pour la vie¹ ».

Il parle de la *Grèce sauvée*, des talents de son ami et de cette paresse qui pouvait retarder sa gloire. Et puisque Fontanes veut qu'il parle de lui il avoue que le courage lui a manqué depuis son départ. « Tout ce que j'ai pu faire, écrit-il, en parlant des *Nalchez*, a été de mettre au net un troisième livre et d'imaginer une nouvelle division du plan² ». Au reste, il passe sa vie fort tristement. Il a revu tous les endroits que son ami et lui avaient visités ensemble. On l'a questionné sur le compte de Fontanes et il a répondu comme il le devait. Car les soupçons se sont éveillés quant aux rapports de l'ancien journaliste du *Mémorial* avec l'agent des Princes et Chateaubriand conjure son ami de ne pas se compromettre et de laisser à d'autres « un métier indigne » de ses « talents³ ». Il demande si jamais ils se reverront car il sent vivement combien il a besoin de l'amitié de Fontanes. « Il y a déjà six ans que je vis pour ainsi dire de mon *intérieur*, et il faut à la fin qu'il

1. *Correspondance générale de Chateaubriand*, publ. par L. Thomas, Paris, Champion, 1912, in-8, t. I, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 11.

s'épuise¹ ». Il lui semble que quelque chose parle au cœur dans leur liaison commencée loin de leur patrie. « Cela ressemble beaucoup à celle de René et d'Outongamiz ! nous avons juré dans un désert et sur des tombeaux²... »

A quel moment Chateaubriand s'est-il décidé à devenir l'apologiste de la Religion ? Voilà ce qu'il est très important de savoir si l'on veut déterminer quelle a été l'influence de Fontanes sur l'évolution littéraire de l'auteur de *L'Essai sur les Révolutions*. On a beaucoup écrit sur cette question de la conversion de Chateaubriand. C'est que le récit qu'il en a fait lui-même n'inspirait pas confiance. Selon lui, la lettre de sa sœur Mme de Farcy, déjà morte quand la lettre arriva, lui annonçant que leur mère était morte en pleurant sur les erreurs de son fils, changea en un instant sa vie et le décida à écrire un ouvrage religieux pour expier *l'Essai sur les Révolutions*.

« Ces deux voix sorties du tombeau, cette morte qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu Chrétien, je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru³ ».

Or, à ce moment, il était déjà converti aux idées religieuses, car le 5 avril 1799, c'est-à-dire plusieurs mois avant la mort de Mme de Farcy, dans une lettre

1. *Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée par L. Thomas, Paris, Champion, 1912, in-8, t. I, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 12.

3. *Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1802, 5 vol. in-8, t. I, préface.

adressée à Baudus, à qui Fontanes avait parlé de son ami d'exil, il parle d'une brochure sur la religion :

« Je vais encore, Monsieur, prendre la liberté de vous importuner. Il faut que vous me rendiez un service auprès de Fauché. J'ai un petit manuscrit sur la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie. Cet ouvrage est très chrétien, tout analogue à la circonstance, et ne saurait guère manquer de ce succès attaché aux ouvrages de circonstances¹ ». Pour ce petit « pamphlet », qui contient à peu près trois feuilles d'impression, il demande quinze guinées, et désire savoir si Fauché veut l'acheter. « Il est à peu près sûr, continue Chateaubriand, que le nombre d'exemplaires que Deboffe et Dulau pourront lui en prendre à Londres couvrira au moins ses frais² ».

Le 6 mai 1799, dans une nouvelle lettre à Baudus, il s'explique plus clairement sur cet ouvrage et donne en même temps un témoignage inestimable quant à la part qu'a eue Fontanes dans l'idée initiale de l'œuvre qui allait devenir le *Génie du Christianisme*.

«... Il s'agissait de deux choses : d'une entreprise de traductions pour Fauché et d'un petit ouvrage sur la Religion Chrétienne, par rapport à la poésie. Cet ouvrage est un ouvrage de circonstance, commencé à la prière de Fontanes, et une sorte de réponse au poème du pauvre Parny, notre ancien ami qui vient de se déshonorer bien gratuitement³ ». Le besoin d'argent et

1. Lettre publ. par H. Morand, *Journal des Débats*, 11 mars 1925.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

le retard que Baudus a mis à répondre à sa lettre ont obligé Chateaubriand à faire des arrangements avec Dulaup, mais il veut savoir maintenant combien Fauche veut lui prendre d'exemplaires.

Il est donc certain que Fontanes a eu une grande part dans ce qu'on a coutume d'appeler la conversion de Chateaubriand. C'est sans aucun doute son influence qui, en fin de compte, a décidé Chateaubriand à écrire un ouvrage sur la religion. Il serait cependant exagéré de dire que sans l'influence de Fontanes le *Génie du Christianisme* n'aurait pas été écrit. Car ce livre n'est pas un accident dû à telle ou telle circonstance fortuite. Il est le produit de son siècle; de Young, d'Ossian, de Gray, de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Depuis la *Profession de Foi du Vicaire Savoyard* et des *Eludes de la Nature* qui le précèdent et l'esquissent déjà, on attendait l'ouvrage qui devait ouvrir le nouveau siècle. « Idée maîtresse, thèmes et motifs essentiels, grâce à Rousseau, le *Génie du Christianisme* est fait, et s'il s'était trouvé dès lors un homme de génie pour l'écrire, le livre aurait pu voir le jour vingt ans plus tôt¹ ». Chateaubriand qui connaît à fond Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, qui lit et traduit Milton, qui s'entretient avec Fontanes de Young, de Gray et d'Ossian, devait inévitablement subir une influence littéraire aussi accentuée; car ces écrivains, s'ils n'exprimaient pas tous des sentiments religieux, respiraient la mélancolie, la résignation, le sentiment de la futilité

1. V. Giraud, *Le Christianisme de Chateaubriand : Les Origines*, Paris, 1925, p. 126. Voir aussi A. Monod, *De Pascal à Chateaubriand*, Paris, 1916, in-8.

de la vie, émotions bien propres à éveiller dans l'âme des aspirations vers Dieu. L'état d'âme de Chateaubriand offrait un champ propice à ces diverses influences. L'isolement de sa vie depuis tant d'années, la misère qui n'avait guère cessé d'être sa compagne en Angleterre, l'impression profonde et pénible que lui avait faite la Révolution, jusqu'à ses promenades mélancoliques dans Westminster Abbey, tout cela avait provoqué en lui un état d'exaltation qui avait besoin d'expression. Le rôle de Fontanes est d'avoir su faire apparaître à la lumière dans l'esprit de Chateaubriand une foule d'impressions subconscientes refoulées depuis longtemps, et surtout d'avoir su les canaliser.

Entre le pessimisme de l'*Essai sur les Révolutions* et la beauté et l'optimisme du *Génie du Christianisme* il n'y avait pas un abîme bien profond. L'exilé avait reconnu la fausseté du système des philosophes; il allait les combattre, car le *Génie* fut conçu et commencé dans un esprit combatif. Il suffisait d'une voix amie et persuasive pour que Chateaubriand se rendît compte que dans la religion il y a une source inépuisable de beauté lyrique et un champ magnifique ouvert à l'imagination. Quand viendra la crise de larmes, le double deuil, il ressentira une émotion si poignante que cette religion qu'il était tout prêt à accepter à cause de sa poésie et de son mysticisme, il l'acceptera pour des raisons plus personnelles.

Dans la lettre du 19 août 1799, à la citoyenne Fontanes, Chateaubriand parle encore de cet ouvrage dont le titre est devenu maintenant *de la Religion chrétienne*

par rapport à la morale et aux Beaux-Arts, et dont le cadre est devenu plus approprié à l'ampleur du sujet puisque la petite brochure s'est transformée en un volume d'environ 430 pages. « Nous croyons, écrit Chateaubriand, que vous serez contente de ce que vous verrez. C'est peut-être ce qu'il (l'auteur) a fait de mieux jusqu'à présent, outre ce que l'ouvrage contient par ailleurs des *Natchez*, afin de donner au public un avant-goût de cette épopée de l'homme sauvage. Le morceau sur le clocher, le tombeau dans l'arbre, le coucher de soleil en pleine mer, le couvent au bord d'une grève, et quelques autres encore s'y trouvent¹ ». L'énumération de ces morceaux, qui tous sont empreints de l'esprit qui devait animer le *Génie du Christianisme*, prouve que Fontanes les connaissait déjà pour les avoir entendus lire par leur auteur à Londres et probablement peu de temps avant son départ.

Fontanes est-il déjà de retour en France? Il y est certainement au mois de septembre, mais secrètement et il risque à chaque instant d'être découvert, ce qui pourrait avoir pour lui des conséquences désastreuses. L'exil s'est prolongé au delà de ses conceptions les plus pessimistes. De Hambourg où il avait tout de même permis à Baudus de publier quelques vers de lui sur les fleurs², mais où il sentit vivement les peines de l'exil, il passa à Francfort-sur-le-Mein, où il vécut quatre mois avec son ami La Tresne. Les hommages que lui adressa le 9 octobre 1798 le jeune poète

1. *Correspondance*, t. I, p. 14.

2. *Spectateur du Nord*, vol. IX, 1799, p. 327.

Chênedollé ont dû chasser un instant l'idée que tout le monde l'oubliait. Car Chênedollé, bien qu'il ne connût pas encore Fontanes, avait lu ses poèmes, voire les apprenait par cœur, et s'intéressait tellement à la *Grèce sauvée*, qu'il demanda les détails sur la composition de cette épopée.

Cependant, pendant ces jours d'exil, Fontanes travaille à la *Grèce sauvée*, à la *Maison Rustique*, en attendant le moment où il pourra se mettre en route pour la France.

Les premières semaines qui suivent le retour en France, sont extrêmement pénibles. Car ayant quitté le territoire de la République sans avoir rempli les formalités prescrites par le décret sur les émigrés, Fontanes en rentrant commettait une infraction à la loi proclamant que « les émigrés sont bannis à perpétuité du territoire français; ils sont morts civilement; leurs biens sont acquis à la République¹ »; il était donc passible de la peine de mort.

« Je vis près de Paris » écrit-il à Baudus, le 18 septembre 1799, « mais j'en suis plus éloigné que vous. La nuit seule protège mes promenades. Je défends comme je peux les débris de ma fortune; et, sans l'impérieuse nécessité, j'aurais mille fois abandonné cet esclavage. Cependant, j'espère des jours meilleurs. Ces jours viendront, soyez-en sûr² ».

Il reçoit le 25 octobre 1799 une lettre où Château-

1. M. Hagon, *La Législation sur les Émigrés*, Paris, Rousseau, 1904, in-8, p. 223.

2. Lettre inédite appartenant à M. de Baudus.

briand lui fait part de la mort de sa sœur et où il fait allusion aux conversations des deux amis à Londres, sur la religion. « Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau¹... » Enfin, il lui parle de l'ouvrage auquel il sait que son ami s'intéresse et lui en fait des citations empruntées surtout à la septième partie, où il passe en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes pour arriver enfin aux tombeaux chrétiens. Il lui annonce un nouveau changement du titre qui est devenu maintenant : *Des beautés poétiques et morales de la Religion Chrétienne, et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre*. Il n'hésite pas à demander service à son ami « touchant l'ouvrage en question », « Mais, au nom du Ciel, ajoute-t-il, ne vous exposez pas ». Ce que justement Fontanes ne va pas tarder à faire, car jugeant tout danger passé après le coup d'État du 18 Brumaire, il se promena librement dans Paris, et fut renversé par un cheval près du Carrousel. L'accident, heureusement, n'était pas sérieux et quelques jours plus tard on put annoncer qu'il était hors de danger. L'inconvénient est, qu'il fut dénoncé à Fouché. Mais les circonstances étaient changées et Fouché ne fit pas de difficultés quand des amis de

1. *Correspondance*, t. 1, p. 15.

Fontanes, Maret, Laplace, Regnaud de Saint-Jean d'Angély parlèrent en sa faveur.

Ginguené, mentionnant cet accident quelques jours plus tard dans *La Décade* remarque que la littérature a des orages mais que ceux-ci ne conduisent pas à Cayenne¹. Cependant, parmi ses amis, la nouvelle de l'accident est reçue avec émotion. La Harpe, comme un fervent chrétien qu'il est devenu, rend grâce à Dieu que « cela n'aura pas de suite ». Mais l'occasion lui semble bonne pour sermonner un peu Fontanes, dont la religion pourrait lui paraître trop une affaire de littérature et de politique. « Mais s'il eût fallu paraître devant lui ?... Demandez-vous si les raisons qui vous font encore hésiter sur la foi due à sa parole seraient recevables devant la Justice suprême²... » Il a lu dans les journaux que « l'usage de l'air » a été rendu à Fontanes par le 18 brumaire. Quant à lui, moins courageux que son ami, il attend qu'il n'y ait plus de danger, ce qui ne lui paraît pas encore « bien clair ou du moins fort prochain³ ». Dans les récents événements il ne voit que le retour de la philosophie. « Voilà pour la seconde fois la philosophie qui se vante de régner, qui est revenue à 89, qui s'applaudit de son alliance imposante avec les bayonnettes⁴ ! » Il n'a que peu de foi en ce nouveau règne de la philosophie et en la « quatrième constitution auctore Syeyès. »

Cependant, Fontanes, plus perspicace que le vieux critique, voyait en Bonaparte le sauveur possible de

1. *Décade philosophique*, 10 frimaire an VIII, vol. 23.

2. Bibl. de Genève, Ms. fr. 209.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

la France. Lui seul, de l'avis du poète, pouvait donner au pays ce dont il avait tant besoin : un gouvernement ferme et stable. Car Fontanes était convaincu de l'impossibilité de la Restauration à ce moment-là. Il avait donc pris son parti; et puisque Bonaparte allait rétablir la gloire de la France, Fontanes ne vit aucun inconvénient à ce que sa propre situation, restée très précaire, en fût améliorée. Donc, dans une lettre du 1^{er} janvier 1800, il se rappelle discrètement à l'attention du Consul.

« Je suis opprimé, vous êtes puissant, je demande justice... L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont toujours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poètes dont le cœur est sensible et la voix reconnaissante¹ ».

Napoléon ne fut pas sourd à cet appel et ayant décidé que l'éloge funèbre de Washington, qui venait de mourir le 14 décembre 1799, serait prononcé à la cérémonie de la présentation des drapeaux conquis sur les Turcs à la bataille d'Aboukir, il indiqua Fontanes comme l'orateur du discours. Prévenu à peine trente-six heures avant la cérémonie, de l'honneur qu'on lui faisait, Fontanes allait refuser. Ses amis, parmi lesquels était le jeune frère de Joubert, Arnaud Joubert, lui firent sentir combien il aurait tort de négliger une aussi brillante occasion de montrer son talent. S'arrachant les cheveux et furieux contre ses amis, il réussit à dé-

1. Cité par Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, 1838, vol. XVI, p. 663-664.

brouiller quelques idées et de son désespoir sortit enfin, « comme la lumière du chaos », le fameux discours qui fut prononcé aux Invalides le 8 février 1800 et qui valut à son auteur le titre de nouveau Bossuet. Ce discours est un chef-d'œuvre d'éloge discret. Le portrait qu'il fait de Washington est assez faible et peu approfondi, car Fontanes le connaissait à peine et il n'avait pas le temps de se renseigner. D'ailleurs, il savait ce qu'on attendait de lui. Donc ce qu'on trouve, c'est Washington qui sert de prétexte à l'éloge de Bonaparte. Cependant, dans ce moment critique, l'orateur n'a pas peur de ressusciter le souvenir de Marie-Antoinette et d'en parler dans les termes les plus compatissants et les plus dignes. Le succès du discours est incontestable et dès ce moment la fortune politique de son auteur est assurée.

Pourtant, cette association de l'ancien royaliste avec Bonaparte évoque des critiques. Peltier ne manquera pas de noter combien il est singulier de voir Fontanes « à peine affranchi de sa déportation de Cayenne, venir se mêler aux barbares auteurs du 18 fructidor, et prostituer son beau talent à célébrer Bonaparte sous l'allégorie de Washington¹ ». La Harpe, au contraire, déclare dans une lettre à Fontanes, qu'il n'a jamais compris « que l'on pût vous faire le moindre reproche sur cette démarche », et n'est pas loin de féliciter l'auteur du courage qu'il a montré par le « nombre » et la « nature » « des vérités indiquées ou même exprimées² ».

1 *Paris, pendant l'année 1800*, vol. 25, n° CXCVIII, 1^{er} mars 1800,
2. Bibl. de Genève. Ms. fr. 209 (17).

D'ailleurs, il trouve que Fontanes a fort bien réussi son discours vu le peu de temps qu'il avait eu pour le préparer. « Le temps et les circonstances ne vous ont permis qu'une esquisse, mais c'est un de ces dessins de Raphaël où l'on reconnaît à quelques coups de crayon le génie du sujet et du peintre¹. »

Fontanes, qui avait eu vers cette époque, l'idée de réunir ses poèmes en un recueil, se ravisa, pensant sans doute que leur publication pouvait le compromettre aux yeux du Premier Consul. Il détruisit donc tous les exemplaires du premier tirage. Un seul, échappé à son insu, passa dans les mains de Sainte-Beuve. Il contenait la traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, une traduction d'un fragment du cinquième livre de Lucrèce et la préface de cette dernière traduction. Fontanes avait esquissé dans cette préface les lignes générales que devrait suivre une apologie moderne de la religion. Sans aucun doute, il pensait à Chateaubriand dont l'ouvrage ne devait paraître que deux ans plus tard. Il a tracé dans un passage vraiment remarquable un plan admirable à tous les points de vue, du *Génie du Christianisme*.

« Il faudrait, avait écrit Fontanes, éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste, ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet; l'élévation et la sensibi-

1. Bib. de Genève, Ms. fr. 209 (17),

lité y domineraient, mais sans faste et sans efforts. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements qui forme l'éloquence, ou dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme qui persuade y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse qui subjugue la raison. C'est donc à une âme douce plutôt qu'à une âme fière qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain¹ ».

Ainsi le critique, devançant son élève, a su à la fois lui indiquer la voie à suivre et les fautes à éviter.

Mais si Fontanes pense à Chateaubriand, il lui écrit peu et, à Londres, celui-ci commence à croire que la prospérité a rendu son ami oublieux. Il écrit à Fontanes le 19 février 1800 pour lui annoncer qu'il s'est enfin décidé à rentrer en France et qu'il apportera avec lui une moitié de l'ouvrage imprimée et l'autre manuscrite, le tout formant deux volumes in-8° de 350 pages. Il ne semble pas être très certain que l'ouvrage qu'il montrera à son ami aura l'approbation de celui-ci, car il le prévient : « Vous serez peut-être un peu surpris, de la nouveauté du cadre et de la manière toute singulière dont le sujet est envisagé », pour ajouter en hâte : « Vous y retrouverez, en citation, les morceaux qui vous ont plu davantage dans les *Natchez*². » Il désire que son ami prépare les voies auprès d'un libraire et

1. Cité par Léon Séché. *Sainte-Beuve, Mercure de France*, Paris, 1904, in-8, t. I, p. 339.

2. *Correspondance de Chateaubriand*, t. I, p. 19,

s'occupe aussi d'une autre affaire très essentielle qu'il ne dit pas mais qui est celle de sa radiation de la liste des émigrés. « Rappelez-moi donc vite, écrit-il, sous l'influence de cette belle muse dont la mienne a un si grand besoin pour se réchauffer¹ ».

Enfin, le 8 mai, Chateaubriand annonce qu'il arrive et il prie Fontanes de lui chercher un logement tout près du sien. Il le prévient qu'il va mettre son amitié à de rudes épreuves. Car l'exilé qui, après tant d'années passées à l'étranger, va enfin revoir sa patrie, sent combien lui sera difficile ce retour à un pays où tout a été changé, et combien il aura besoin d'un guide sûr et éprouvé dans ce monde nouveau dans lequel il va entrer. Fontanes, qui a passé par les mêmes sentiments, vient chercher son ami peu de temps après son arrivée, et l'amène chez lui. Il le présente à sa femme et lui trouve un abri provisoire chez un ami commun.

Lui, Fontanes, a été nommé au mois d'avril cinquième rapporteur au Ministère de l'Intérieur. Or, le Ministère de l'Intérieur, dont le chef était Lucien Bonaparte, comprenait l'instruction publique, les beaux arts et les théâtres et s'occupait également de pensions et d'encouragements aux gens de lettres et aux artistes. Fontanes, comme rapporteur officiel pour la classe de littérature et des beaux arts a « plus d'appointements que de besogne ». Lucien Bonaparte l'engagea, cependant, à rédiger, avec Suard et Morellet, un plan de réorganisation de l'Académie française. Ce plan, écrit

1. *Correspondance de Chateaubriand*, t. I, p. 20.

en entier par Fontanes, est assez curieux. On y trouve ses vues sur le but de l'Académie et aussi des jugements sommaires sur les écrivains qu'il estimait les plus dignes d'y entrer. « L'Académie française, écrit-il, était instituée pour conserver la tradition du bon goût, les principes de l'art d'écrire, et la pureté de la langue française¹ ».

En premier sur la liste des hommes dignes d'être choisis se trouve Saint-Lambert qui, de l'avis de Fontanes, remplit toutes les conditions demandées : « le talent, les grâces de la société et la vieillesse... » Parny, « le premier poète élégiaque français », est sur la liste malgré la *Guerre des Dieux*. Ducis est décrit comme un « tragique éloquent mais trop de fois barbare » et le célèbre abbé Delille y trouvera une place si l'on peut le faire revenir.

Pourtant la nouvelle académie n'eut que deux séances le 7 et le 10 juillet car le Premier Consul, malgré l'avis de son frère, jugea le moment inopportun pour cette reconstitution.

Fontanes a bientôt une influence très considérable sur Lucien Bonaparte, dont les libraires et éditeurs sont les premiers à s'apercevoir.

En conséquence, quand le rapporteur du Ministère de l'Intérieur amène son ami Chateaubriand au libraire Migneret, celui-ci ne fait pas de difficultés pour accepter la publication *Des Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne* et même pour donner d'avance

1. Cité par E. Rendu, *Ambroise Rendu et l'Université de France*. Paris, Fouraut et E. Dentu, 1861, in-8, p. 9.

à l'auteur quelque chose pour vivre. Car Chateaubriand s'est décidé à annuler la moitié de l'édition qui avait déjà été imprimée à Londres et à en recommencer l'impression à Paris, en refondant le sujet entièrement d'après les « nouvelles idées¹ » que son changement de position lui fit naître.

Sans doute, parmi ces nouvelles idées sont les conseils de Fontanes qui trouve que cette édition de Londres ne répond pas à la haute opinion qu'il s'était faite du talent de son auteur. Il y voit encore trop de ces fautes qui avaient défiguré l'*Essai sur les Révolutions*; un esprit trop déclamatoire, un plan trop incohérent. Malheureusement de cette édition de Londres il ne reste que des fragments. Cependant, une comparaison de ces fragments avec la version définitive permet de se faire une idée de ce que furent les critiques et les conseils de Fontanes. Sans doute a-t-il conseillé moins de rhétorique, un ton plus calme. Il a peut-être blâmé ces répétitions de la même pensée qui est exprimée jusqu'à trois ou quatre fois, toujours avec des mots différents; ces métaphores accumulées et ces parallélismes par lesquels Chateaubriand cherche à rehausser l'effet. Peut-être quelquefois a-t-il trouvé l'expression trop osée. Pour n'en donner qu'un exemple, Chateaubriand avait d'abord écrit, en parlant de l'odeur de vétusté répandue sous les arches funèbres, qu'on « croirait respirer les temps passés, et pour ainsi dire sentir les siècles² ».

1. *Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1802, 5 vol. in-8, t. I, préface.

2. *Corresp. de Chateaubriand*, t. I, p. 18.

Cette phrase deviendra plus tard : « On croirait pour ainsi dire respirer la poussière des temps passés¹ ».

Quant au cadre, il n'était pas assez grand, ni assez digne du sujet. Donc Fontanes lui conseillé vivement de le refaire, de le refondre tout à fait. « Vous pouvez vous mettre à la tête du siècle qui se lève, lui répète-t-il sans cesse, et vous vous traînez à la queue du siècle qui s'en va² ».

La décision que prend Chateaubriand de recommencer l'impression de son ouvrage n'est pas sans courage, car il est malade et manque d'argent. Migneret a bien promis de lui donner quelque chose pour vivre, mais ce n'était probablement pas suffisant, car le 30 juillet, Chateaubriand a besoin de vingt-cinq louis et prie Fontanes de les lui procurer. « J'ai reçu, écrit-il, de mauvaises nouvelles de ma famille, et je ne sais plus comment faire pour attendre l'autre époque de ma fortune chez Migneret. Il est dur d'être inquiet sur ma vie, pendant que j'achève l'œuvre du Seigneur³ ».

L'un des amis de Fontanes, Neveu, instituteur à l'Ecole polytechnique, qui avant de partir en mission en Allemagne, s'est lié d'amitié avec Chateaubriand, se concerta avec Fontanes au sujet d'une petite somme qu'il veut offrir à « notre poète en prose ». Il se fie à Fontanes pour donner à son « offrande », pour la faire accepter, « la grâce que vous y saurez mettre à double titre par un bon cœur et un bon esprit⁴ ».

1. *Génie du Christianisme*, Paris, Garnier frères, 1859, in-8, p. 408.

2. Cité par E. Rendu, *op. cit.* p. 8.

3. *Corresp. de Chateaubriand*, t. I, p. 21.

4. Lettre de Neveu. Bibl. de Genève, Don H. Le Fort.

Chateaubriand ne travaille pas seul. Pendant qu'il s'occupe d'augmenter et de corriger son ouvrage sur les beautés de la Religion, afin qu'à son apparition le livre ait un succès éclatant et porte un coup décisif aux adversaires de la religion, Fontanes, de son côté, ne néglige rien pour assurer le triomphe définitif des idées contre-révolutionnaires et catholiques. Dans l'ancien *Mercury* qu'il a ressuscité, avec l'aide de Lucien Bonaparte, le 20 juin 1800, il recommencera la lutte où il s'était engagé dans le *Mémorial* en se montrant l'adversaire acharné de la philosophie du xviii^e siècle.

CHAPITRE V

La Lutte contre les Philosophes.

Certains noms évoqués dans le Prospectus du nouveau *Mercur*, ceux de Marmontel, de Champfort et de la Harpe ne laissent pas de doute au lecteur quant aux principes suivant lesquels sera rédigé le journal. Fontanes se félicite en effet, dans ce Prospectus, d'avoir su intéresser à son projet le seul des trois illustres rédacteurs de l'ancien *Mercur* vivant encore, la Harpe, car il estime que son entreprise n'atteindra à la perfection que par les conseils « de ceux qui survivent à la destruction du premier corps littéraire de France et de ceux qui étaient dignes de leur succéder¹ ».

Mais Fontanes ne s'en tient pas uniquement à une déclaration de principes. Car ce premier numéro du *Mercur* contient de la plume du rédacteur un extrait critique du livre de Mme de Staël *De la Littérature*. Publié au mois d'avril précédent, *De la Littérature* avait obtenu un succès retentissant. Ecrit avec plus de brio que de logique, vibrant d'idées nouvelles, ce livre étonnant avait paru avec raison à Fontanes, comme

1. *Mercur de France*, t. I, Paris, an VIII, Prospectus.

la contre-partie de ce qu'allait être le *Génie du Christianisme*. Car Mme de Staël qui adopte le système de la perfectibilité, se fait en quelque sorte le porte-parole du parti des philosophes. Son point de vue à l'égard de la religion est significatif, car elle ne manque pas d'y consacrer un chapitre. Il serait faux de dire qu'elle est anti-religieuse. Seulement, dans son livre *De la Littérature*, la religion fait tellement figure de cousine pauvre à côté de la philosophie, que le bien qu'elle en dit n'est pas loin d'être du mépris. Ne considérerait-elle pas la religion, pour emprunter la phrase si expressive d'un critique éminent, comme « un grand et mémorable accident¹ ». Accident rendu nécessaire par l'incapacité de l'esprit humain, de se hausser à cette époque jusqu'à la philosophie. Bref, pour se servir des paroles de l'auteur elle-même, « la religion chrétienne, lorsqu'elle a été fondée, était nécessaire aux progrès de la raison² ». Mais la fille de Necker est en outre l'ennemie déclarée du catholicisme et selon elle le protestantisme est la seule religion qui convienne à un Etat libre. Voici des sentiments qui étaient loin d'agréer au rédacteur du *Mercur* et à l'ami de Chateaubriand.

En outre, quand Mme de Staël déclare que toutes ses impressions, toutes ses idées la portent de préférence vers la littérature du Nord, elle dépasse de bien loin l'enthousiasme, très refroidi maintenant, du traducteur de Pope et de l'imitateur de Gray et d'Ossian.

1. A. Vinet, *Mme de Staël et Chateaubriand*. Paris, Lib. Fischbacher, in-8, t. I, p. 61.

2. Mme de Staël, *De la Littérature*. Paris, chez Maradan, an IX, 2 vol. in-8, t. I, p. 223.

Enfin, Fontanes, comme l'on sait, n'aimait guère les femmes de lettres.

Il est difficile de croire que toutes ces raisons soient restées étrangères au jugement très sévère qu'a porté le critique contre le livre de Mme de Staël. On peut même se demander si Fontanes ne s'est pas laissé influencer par l'esprit de parti, par sa haine des philosophes, aussi bien que par son amitié pour Chateaubriand. N'a-t-il pas vu dans Mme de Staël non seulement le représentant du parti philosophe et l'ennemie de la religion, mais en même temps l'esprit du XVIII^e siècle qui s'érigait, puissant encore, contre le jeune siècle et le romantisme naissant auquel lui-même s'était attaché ouvertement et avec courage?

N'est-ce pas tout cela plutôt que le livre *De la Littérature* que Fontanes a voulu combattre dans les deux extraits critiques qu'il publia dans le *Mercure*?

Cependant, il est trop fin littérateur pour refuser tout mérite au livre de Mme de Staël. Il sait apprécier tout ce qui est digne de louange et le ton de l'extrait quoique froid, ne dépasse jamais les bornes de la politesse. Et ceci est une caractéristique des articles de Fontanes. Il gardera toujours une juste mesure, aimant mieux dans ses attaques contre les philosophes tourner ceux-ci en ridicule que de « hurler » contre eux, comme le faisaient certains journaux.

Cependant, un léger badinage ne fait que déguiser, sans les pallier, les coups que Fontanes ne ménage pas à celle qui, à son avis, a eu le tort de délaisser le théâtre qui était sien pour s'aventurer sur un autre peu compa-

tible avec son sexe et avec son caractère, et il l'avertit qu'elle n'a par conséquent aucun droit à l'indulgence.

Ce que Fontanes reproche d'abord au livre de Mme de Staël, c'est son manque de logique. « On est surtout frappé », écrit-il, « du peu d'accord que Mme de Staël a mis entre le système qu'elle veut établir et les preuves dont elle veut l'appuyer. Ce système est la perfection successive et indéfinie de l'esprit humain ; et cependant, elle se plaint à chaque page des progrès de la corruption universelle¹ ». Et Fontanes se demande si cette perfectibilité, dont Mme de Staël se fait l'apôtre, n'est « qu'un jeu de son imagination, qu'une idée d'emprunt, ou du moins qu'une affaire de parti² ? »

Le critique n'a pas manqué de s'apercevoir du côté vulnérable de cette brillante femme, ni de saisir tout ce qu'il y avait d'incongru et de contradictoire entre son imagination et son sentiment personnel, entre son âme et son esprit.

Mme de Staël avec son intelligence d'homme n'en reste pas moins femme et c'est justement la partie de son œuvre où elle suit son instinct de femme plutôt que son raisonnement qu'admire Fontanes. « Mme de Staël », déclare-t-il, « n'a jamais plus de talent que lorsqu'elle abandonne son système ; et ce qu'elle sent est toujours plus vrai que ce qu'elle pense³ ». Et il s'étonne que cette femme qui aime les passions sublimes, la chevalerie, l'héroïsme, donne cependant aux poètes

1. *Mercur de France*, 1800 (messidor an VIII) et *Œuvres*, t. II, p. 163

2. *Œuvres*, t. II, p. 164.

3. *Ibid.*, p. 165.

une place inférieure à celle des philosophes, dans « l'échelle progressive de l'esprit humain¹ ».

Quand il examine la composition de ce système de la perfectibilité tant vanté par Mme de Staël, le critique n'a pas de peine à la réfuter encore une fois, et avec les propres paroles de l'auteur. Car elle a déclaré qu'une « main divine conduit l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et l'abandonne à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate² », et Fontanes pose une question bien naturelle quand il demande si cet aveu ne réduisait pas à peu de chose « les bienfaits d'une doctrine qui n'a été bien connue qu'au XVIII^e siècle³ ». Et il démontre que la doctrine de la perfectibilité ne peut pas davantage s'appuyer sur des preuves historiques.

D'ailleurs, à l'avis de Fontanes, il n'y eut jamais rien de plus mauvais que le mouvement de la foule et il revient encore une fois à ce qui était devenu pour lui une idée fixe, c'est-à-dire que ce n'est pas d'en bas, mais d'en haut que doit venir la direction et la lumière. La foule libre d'agir à son gré, retombe bientôt dans l'anarchie, d'où la nécessité, selon Fontanes, d'un gouvernement très instruit, capable de la mener. C'est ce que les philosophes dans leur ardeur de répandre la lumière, ont trop ignoré.

La poésie de Mme de Staël ne trouve pas plus de faveur que sa philosophie auprès du poète de la *Grèce*

1. *Œuvres*, t. II, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 172.

3. *Ibid.*, p. 172.

Sauvée. Il voit dans la préférence de l'auteur pour les Romains sur les Grecs une exigence du système de la perfection progressive qu'elle s'obstine à suivre et il se fie bien peu aux raisons successives qu'elle donne de cette préférence. Car il n'est pas du tout de l'avis de Mme de Staël quand elle déclare que les Romains sont plus sensibles et plus mélancoliques que les Grecs et que la littérature romaine a commencé par la philosophie. L'extrait se termine sèchement :

« Malgré toutes ces observations qui ne sont que trop justes, il faut convenir que plusieurs chapitres méritent des éloges, entre autres ceux sur le christianisme et sur l'invasion des peuples du Nord. On indique d'avance les parties louables, pour se dédommager des critiques qu'exigent le goût et la raison, mais qu'on ne voit tomber qu'à regret sur le livre d'une femme célèbre et si recommandable à tant d'égards¹ ».

Mais la véritable raison de ce manque de chaleur à l'égard d'une femme et d'un livre célèbres, on la trouve dans la note qui suit ce premier extrait et qui constitue la première annonce au public du livre que préparait Chateaubriand.

« Quand cet article allait à l'impression, écrit Fontanes, le hasard a fait tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié, et qui a pour titre : *Des Beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*. Cet ouvrage est remarquable par la richesse de l'imagination et l'abondance des sentiments. On en

1. *Œuvres*, t. II, p. 183.

fera connaître quelques fragments où l'auteur a traité d'une manière neuve les mêmes questions que Mme de Staël¹ ». Cette note, avec l'extrait qui la précédait, était bien calculée pour exciter la curiosité du lecteur et pour préparer déjà la voie, en déblayant le terrain, pour l'œuvre de Chateaubriand.

Mme de Staël qui n'avait pas été sans inquiétude au sujet des critiques de Fontanes, de La Harpe, ne cache pas son mécontentement. Ses amis s'en occupent. Gérando lui écrit pour lui assurer qu'il a « adouci l'amertume » de Fontanes. Mme de Staël n'en reste pas moins étonnée et affligée. « Que voulait-il donc dire ? écrit-elle à Gérando. J'ai idée de lui répondre ; si son deuxième article me déplaît autant que le premier, je le ferai avec le ton qui me convient, mais je relèverai les faits faux et les insinuations perfides² ».

Le deuxième extrait publié dans le *Mercur de France* en thermidor n'était guère mieux fait pour plaire à l'auteur de *De la Littérature*.

Avec beaucoup d'habileté et une galanterie parfaite, Fontanes y démontre que le système que Mme de Staël a si fièrement bâti ne vaut rien du tout puisqu'il repose sur de fausses prémices.

Mais le charme des femmes ne consiste-t-il pas justement dans leur inconséquence ? C'est ce que, le plus joliment du monde, le critique fait entendre à Mme de Staël en citant un vieux barde : « La vive et trop fière

1. *Mercur de France*, messidor an VIII, p. 38.

2. *Lettres inédites de Mme Récamier et de Mme de Staël*, publ. par Gérando, Paris, Renouard, 1868, in-8, p. 36.

« Comala... veut se couvrir de l'armure des guerriers ;
« elle tremble sous ce poids si pesant, et sa faiblesse
« l'embellit. Mme de Staël, ajoute-t-il, aime les poésies
« erses : ce passage lui sera sans doute connu¹ ».

A la distinction qu'établit Mme de Staël entre la littérature du Nord et celle du Midi, Fontanes soulève tout de suite l'objection la plus naturelle. Ossian ne peut pas servir de base à toute une poétique nouvelle, comme le veut l'auteur, puisque ce n'est que récemment que les poèmes qui lui sont attribués ont été découverts par Macpherson. Fontanes avait montré déjà dans l'article du *Magazin Encyclopédique*, combien son enthousiasme pour le barde celtique avait diminué et bien qu'il lui accorde toujours un charme mélancolique et délicat, il ne manque pas de lui reprocher encore une fois sa monotonie et ses répétitions : « Je conçois, écrit-il dans ce deuxième extrait, que les chants attribués au fils de Fingal plaisent aux imaginations sensibles. Le début des Elégies d'Ossian, car on peut donner ce nom à ces poèmes, s'empare toujours de l'âme et appelle la rêverie ; mais on ne tarde pas à se fatiguer du retour éternel des mêmes sentiments et des mêmes tableaux, comme l'oreille se fatigue de la continuité des mêmes sons. Le fonds et les détails de ces plaintes ne varient jamais, et le goût ne peut les mettre en parallèle avec des ouvrages où se mêlent et se succèdent tous les genres de beautés et de sentiments² ». Il est curieux de noter que Fontanes attri-

1. *Œuvres*, t. II, p. 186.

2. *Ibid.*, p. 199.

buant toujours l'uniformité des ouvrages d'Ossian à l'absence de toute idée religieuse, tire de cette absence même une preuve de l'authenticité des poèmes et de la bonne foi de Macpherson. Et il emploiera les même phrases dont il s'était jadis servi dans le *Magazin Encyclopédique* de 1795 pour rejeter la consolation qu'offre l'apothéose des héros d'Ossian et pour expliquer cette sensation de vide que lui laisse la lecture du barde celtique. Tout comme il avait trouvé en 1795, il trouvera en 1800 que l'idée d'un Dieu « peut seule féconder les arts, comme elle anime le spectacle de la nature¹ ». L'esprit tout rempli de l'œuvre de Chateaubriand il y revient encore une fois dans ce deuxième extrait, en rappelant sa promesse de comparer le chapitre de Mme de Staël sur le christianisme aux fragments « d'un ouvrage inédit sur un sujet semblable² ».

Mais au lieu des comparaisons promises, Fontanes se contente d'écrire qu'on « remplira cet engagement lorsque les opinions littéraires les plus innocentes ne seront plus traitées comme des affaires [d'Etat³ ». Car dans l'intervalle les amis de Mme de Staël se sont mis en cause en prêtant des projets monarchistes et des idées contre-révolutionnaires aux rédacteurs du *Mercur*; ce qui n'était pas sans danger pour des hommes qui avaient été fructidorisés. Mais si Fontanes épargne à Mme de Staël une comparaison directe avec l'œuvre de Chateaubriand, il n'en reste pas moins hostile aux

1. *Œuvres*, t. II, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 204.

3. *Ibid.*, p. 204.

idées exposées dans *De la Littérature*. On verra combien son enthousiasme s'était refroidi pour les littératures étrangères, dans un article qu'il publia dans le *Mercure* du 1^{er} fructidor an VIII, contre le collaborateur de Baudus au *Spectateur du Nord*, le fervent germanophile Charles de Villars. Non seulement Fontanes y défend la langue française contre toutes les critiques qu'on lui a adressées, mais il rejette avec mépris l'idée qu'on pourrait opposer la littérature allemande, même dans ce qu'elle a de plus beau, aux chefs-d'œuvre français.

« Vous préférez, écrit-il, le *Hamlet* de Shakespeare, et les drames de Lessing à l'*Iphigénie* de Racine, à la *Zaïre* de Voltaire; une strophe de Klopstock à toutes les odes et cantates de Rousseau. Fort bien ! Mais prenez garde que vous n'ayez ici qu'une voix négative, qui ne peut rien contre la voix publique; et soyez sûr que Racine, Voltaire, Rousseau trouveront toujours plus de lecteurs que Shakespeare, Lessing et Klopstock¹ ».

Dans le numéro du *Mercure* du 1^{er} frimaire an IX, Fontanes examine le *Cours de Morale Religieuse* que venait de publier Necker. C'est un article très sévère où le père n'est pas plus ménagé que ne l'avait été la fille. Au plan de Necker, Fontanes reproche deux graves inconvénients. « On n'est, dit-il, ni entraîné par l'orateur ni convaincu par le dialecticien² ». Cependant, il avoue que la faute n'en est pas à Necker, mais à la

1. Cité par P. Hazard, *R. Hist. Litt.* janv.-mars 1906.

2. *Mercure*, frimaire an IX, t. II, p. 331.

secte par laquelle il fut élevé. Car le critique du *Mercur* ne conçoit de véritable éloquence dans la religion chrétienne que parmi les catholiques. Par le père, il s'attaque encore à la fille, adversaire beaucoup plus redoutable. Il la vise même directement quand il déclare que « la littérature des peuples modernes se rapproche ou s'éloigne du bon goût de la Grèce et de l'Italie ancienne, en raison du plus ou moins de rapports que la religion de ces peuples a gardés avec la religion romaine¹. Et suivant sa thèse, il trouve que les auteurs calvinistes sont en général plus arides que les auteurs luthériens, et que ceux-ci le sont à leur tour plus que les écrivains de l'église anglicane. Pour que Mme de Staël ne manque pas de sentir l'allusion, il ajoute en note : « Cette observation, qui sera bientôt plus développée renverse de fond en comble tout le système de Mme de Staël, qui accorde plus de sensibilité aux littérateurs du Nord de l'Europe. Ce paradoxe contredit à la fois l'histoire, l'influence du climat et des religions. Il ne prouve qu'un goût singulier, et qu'un tour d'esprit extraordinaire²... » Mais Necker avec son *Cours de morale religieuse* n'avait guère plus de chances de succès auprès de Fontanes que n'en avait eu Mme de Staël. Ses idées à l'égard de la religion et de la façon de la défendre sont tout l'opposé de celles de l'ami de Chateaubriand. « Ce n'est point, écrit celui-ci, avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions

1. *Ibid*, p. 331.

2. *Ibid.*, p. 332 (note).

mêmes, et avec tous les enchantements des Beaux-Arts¹ ». Voilà nettement désigné le plan que s'était tracé le futur auteur du *Génie du Christianisme* que Fontanes annonce cette fois directement. « C'est ce que paraît avoir senti l'auteur d'un ouvrage inédit, qu'on annonça dans le *Mercure*. il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule *Génie du Christianisme ou Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*. L'auteur, qui est catholique, a envisagé son sujet sous d'autres points de vue que M. Necker² ».

Il donne ensuite un exposé du plan de l'ouvrage et fait une comparaison entre les procédés de l'auteur catholique et ceux de l'auteur protestant, appuyée sur d'assez longues citations. Sans le nommer encore, Fontanes attire adroitement l'attention et la curiosité du public sur le destin romantique du jeune auteur « Forcé de fuir pendant la Terreur, après avoir vu massacrer une partie de sa famille, il traîne encore des jours malheureux. Espérons que le dernier acte du gouvernement le rendra bientôt à sa terre natale. On est digne d'avoir une patrie quand on en parle avec autant de sensibilité et de talent³ ». Et il termine en promettant d'annoncer l'ouvrage au public aussitôt qu'il sera publié.

Cependant, Mme de Staël, loin d'être indifférente aux

1. *Ibid.*, p. 335.

2. *Ibid.*, p. 335-336.

3. *Ibid.*, p. 340.

critiques de Fontanes, a voulu y répondre elle-même dans une deuxième édition de son livre. Insoucieuse de la position très délicate de son adversaire, elle l'accuse nettement, comme l'avaient déjà fait ses amis, de tendances contre-révolutionnaires et monarchiques, quoique Fontanes, en honnête homme, se fût bien gardé de dire quoi que ce soit dans ses extraits qui ait pu nuire politiquement à Mme de Staël. Devant ces insinuations, il avait pris le parti de se taire et d'attendre.

C'est à ce moment que Chateaubriand, plein d'une juste indignation et sans doute non sans penser que le moment était venu où il convenait d'entrer lui-même dans la lutte, envoya au *Mercure* la *Lettre au citoyen Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*.

La lettre est publiée avec une note où Fontanes montre clairement son mécontentement contre les procédés de Mme de Staël et de ses partisans; « l'auteur des deux extraits qui ont excité tant de colère, s'était cru obligé de raisonner et d'être poli. Les partisans de Mme de Staël se sont dispensés de ce soin ». Il est d'avis que dans la lettre de Chateaubriand, Mme de Staël « est traitée avec tous les égards qu'elle mérite¹ » et déclare que c'est la dernière fois qu'il sera question de cette affaire dans ce journal.

La lettre de Chateaubriand est une attaque très vive, trop vive peut-être si l'on ne tenait compte de la façon

1. *Mercure de France*, nivôse an IX, t. 3, p. 14-15 (note).

dont son adversaire répondit. Il avoue qu'il a lu avidement la deuxième édition du livre de Mme de Staël; « j'étais curieux de savoir ce qu'une femme aussi spirituelle dirait pour la défense de la perfectibilité¹ ». Mais il n'y a trouvé la solution d'aucune des objections de son ami. Puisque Mme de Staël a élevé des doutes sur les opinions politiques de Fontanes, Chateaubriand trouvera facilement une réponse que rendra d'autant plus mordante la situation déjà difficile de celle-ci. « Je vous dirai aussi, mon cher ami, écrit Chateaubriand, qu'il me semble tout à fait indigne d'une femme du mérite de l'auteur, d'avoir cherché à vous répondre en élevant des doutes sur vos opinions politiques; ne pourrait-on pas rétorquer l'argument contre Mme de Staël et lui dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel, et de regretter les jours *d'une plus grande liberté*² ».

Et il lui conseille de laisser ces moyens si indignes d'elle « à ces hommes qui, par esprit de philanthropie, préparent de loin la route de Cayenne à certains auteurs si le *bon temps revient jamais*³ ».

Quant aux théories de l'auteur de *De la Littérature*, Chateaubriand pose nettement et avec quelque suffisance les points de vue très différents de Mme de Staël et les siens propres comme futur auteur du *Génie du Christianisme*. « Vous n'ignorez pas que ma folie, à moi, est de voir Jésus-Christ partout, comme

1. *Ibid.*, p. 14-15.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 16.

Mme de Staël la *perfectibilité*¹ ». Sur un point seulement il est d'accord avec l'auteur et c'est lorsqu'elle attribue au christianisme la mélancolie qu'on rencontre dans le génie des peuples modernes. Mais quand elle y associe ce que Chateaubriand appelle une « maligne influence du Nord » il avoue qu'il ne la suit plus. Car bien qu'il admire la belle image par laquelle Mme de Staël représente Ossian comme la fontaine du Nord et la grande source où les bardes se sont « enivrés de mélancolie » il s'étonne de l'illusion que celle-ci garde encore à l'égard du poète celtique. Car Chateaubriand s'est rallié à un point de vue accepté généralement en Angleterre et il sait maintenant que les poèmes attribués à Ossian sont l'ouvrage de Macpherson lui-même. La lettre est signée « l'auteur du *Génie du Christianisme* ».

Elle ne manqua pas de faire du bruit et d'attirer brusquement l'attention sur son auteur. Cependant, le public risquait de s'impatisser si on le laissait attendre trop longtemps un ouvrage sur lequel sa curiosité avait été éveillée. Le *Génie du Christianisme* était loin d'être prêt. Dans ces conditions, Chateaubriand résolut de publier séparément *Atala* qu'il avait d'abord voulu intercaler dans le *Génie du Christianisme*. Mais avant de publier son petit roman, il le montre à Fontanes, désireux d'avoir l'avis de son ami. Chateaubriand a raconté lui-même un épisode qui marquait cette lecture et qui en dit long sur l'influence de l'ami dévoué. Fontanes, en train de lire le discours du père Aubry, au lit de mort d'Atala, s'écrie brusquement

1. *Ibid.*, p. 16.

d'une voix rude : « Ce n'est pas cela, c'est mauvais, refaites cela¹ ».

Chateaubriand est désolé; il ne croit pas pouvoir mieux faire et il veut jeter le tout au feu : « Je passais depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir dans mon entre-sol, assis devant ma table, le front appuyé sur le dos de mes mains étendues et ouvertes sur mon papier. J'en voulais à Fontanes; je m'en voulais; je n'essayais pas même d'écrire, tant je désespérais de moi. Vers minuit... l'inspiration me revint; je traçais de suite le discours du missionnaire, sans un seul interligne, sans en rayer un mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui.

Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes qui s'écria : « C'est cela! c'est cela! Je vous l'avais bien dit, que vous feriez mieux² ».

Ce petit roman, plein de poésie et riche d'imagination, devait aussi, comme la colombe sortie de l'arche, courir le risque de l'aventure. Par la mesure de son succès, Chateaubriand serait à même de juger si le moment était favorable ou non pour le lancement de sa grande œuvre.

D'ailleurs, il a besoin d'argent. Et bien que ses amis l'aident de leur mieux — Fontanes l'encourage à écrire pour le *Mercury* — dans ce nouveau Paris qu'il ne connaît pas, il est encore tout dérouté.

Chateaubriand a imaginé toute une mise en scène pour expliquer la publication prématurée d'*Atala*.

1. *Mémoire d'Outre-Tombe*, t. II, p. 245.

2. *Ibid.*, p. 245-246.

Le 1^{er} avril 1801, il écrit au *Journal des Débats*, comme au *Publiciste*, déclarant que « quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées » il s'est vu dans la nécessité de la publier tout de suite. Deux jours après, paraît chez Migneret *Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert*, par François-Auguste Chateaubriand.

Le 6 avril, Fontanes, dans le *Mercur*, lui consacre un long et élogieux article. Tout d'abord, il attire l'attention du lecteur sur l'originalité frappante de l'ouvrage qu'il examine. « On se plaint quelquefois, écrit-il, de l'uniformité répandue sur le plus grand nombre des productions modernes. Ce reproche ne sera point fait à l'ouvrage qu'on annonce. Tout en est neuf; le site, les personnages et les couleurs¹ ». Mais pour que le lecteur ne risque pas de se laisser dérouter par l'imagination effrénée de l'auteur, le critique l'y prépare adroitement. « Ses peintures et son style doivent avoir quelque chose d'extraordinaire comme les montagnes, les forêts et les torrents près de qui ses personnages sont placés² ». Plein de confiance dans le charme de la prose brûlante et passionnée d'*Atala*, sachant que c'est elle-même qui, mieux qu'aucune parole élogieuse, séduira le lecteur, Fontanes en cite de longs morceaux. Et il n'oublie pas de donner quelques renseignements sur l'auteur et de rappeler que c'est le même dont il a déjà parlé en annonçant son grand travail sur les beautés morales et poétiques du Christianisme. « Celui qui écrit,

1. *Mercur de France*, 16 germinal an IX, t. IV, p. 87.

2. *Ibid.*, p. 88.

ajoute Fontanes, l'aime depuis douze ans, et il l'a retrouvé d'une manière inattendue, après une longue séparation, dans des jours d'exil et de malheur¹ ».

Cependant le critique reproche à l'auteur d'*Atala* d'avoir trop d'« éclat » et de « luxe » dans l'imagination. Mais ce défaut se corrigera facilement et, d'ailleurs Fontanes le trouve très excusable chez un jeune écrivain. « Au reste », conclut Fontanes, avec une compréhension et une appréciation infinies de tout ce que ce petit roman contenait de beau et de nouveau, « au reste, quelles que soient les observations des juges les plus sévères, la profondeur et le charme des sentiments, la naïveté des mœurs, la magnificence et la nouveauté des images, l'élévation des pensées et la beauté de la morale, défendront assez contre la critique cette production d'un genre tout nouveau² ».

Et sachant qu'un auteur peut attirer l'intérêt des lecteurs autant par ses malheurs que par son talent, le critique ne manque pas de parler du long calvaire de Chateaubriand et d'exprimer le vœu que toutes les Muses françaises, trop longtemps errantes chez les « barbares » puissent enfin se rassembler « autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siècle de gloire³ ».

Le succès d'*Atala*, malgré les critiques assez vives qu'il a suscitées, fut retentissant. En moins de quinze jours, deux impressions sont épuisées et une troisième

1. *Ibid.*, p. 107.

2. *Ibid.*, p. 107-108.

3. *Ibid.*, p. 109.

est sous presse. Avant la fin de l'année, dix éditions ont paru, sans compter plusieurs contrefaçons. Et ce succès ne fit qu'accroître l'impatience avec laquelle était attendue la grande œuvre dont *Alala* était « l'illustration romantique ». D'ailleurs, à ce moment là, on commençait à parler sérieusement du Concordat. Le rétablissement du culte catholique semblait déjà chose établie ou à peu près.

Le 18 avril, Fontanes écrit à Lucien Bonaparte : « Si le culte se rétablit, comme je l'entends publier de toutes parts, c'est un grand pas vers le but désiré¹ ».

Les réactionnaires s'en réjouissent déjà et redoublent d'activité.

Les *Œuvres philosophiques* de Saint-Lambert fournissent à Fontanes l'occasion d'un nouvel article² publié dans le *Mercure* du 21 avril, et d'une nouvelle attaque. Il y ménage autant que possible le vieux Saint-Lambert, pour qui il n'a aucune animosité et qui d'ailleurs n'est pas dangereux. Mais il insiste une fois de plus non seulement sur la différence de méthode du philosophe moderne avec celle des philosophes anciens, les modernes préférant parler à la pensée et au raisonnement, tandis que les anciens avaient donné plus d'importance au sentiment et à l'imagination, mais il revient aussi à l'étrange absence de sentiment religieux qui caractérise l'œuvre de Saint-Lambert comme celle de tous les philosophes modernes. A l'avis du critique

1. Cité par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Paris, Libraires associés, in-8, p. 74.

2. *Mercure de France*, 1^{er} floréal, an IX, t. IV, p. 169.

l'idée d'un Dieu est d'autant plus nécessaire que les attentats se multiplient et que Bonaparte s'est vu menacé de machines infernales. Il faut montrer aux criminels un « œil vengeur toujours ouvert sur les crimes secrets¹ ».

Mais les philosophes s'alarment de ces attaques continuelles et le gouvernement s'inquiète d'un mouvement qui en allant trop vite et en voulant brusquer les choses, pourrait avoir des conséquences fâcheuses; aliéner des sympathies utiles et provoquer des contre-attaques. D'ailleurs à Rome, les négociations ont subi des échecs et Napoléon s'impatiente. Quoiqu'il en soit, le *Mercur*e du 1^{er} prairial (21 mai) annonce que Fontanes ne prendra plus aucune part à la rédaction de ce journal.

Peltier déclare que Fontanes a reçu l'ordre de cesser de travailler au *Mercur*e. Il est plus probable que, se rendant compte qu'il ne pourrait plus y travailler utilement, il crut mieux faire en se retirant de la rédaction d'un journal pour lequel il ne cessera cependant pas d'écrire.

Il est certain que Fontanes s'était attiré le déplaisir, sinon la colère de Bonaparte. « Le maître a tonné, écrit-il à Lucien, sans s'apercevoir qu'il faisait trop d'honneur à une fourmi. Je me contenterai donc de l'admirer en secret, puisque tous mes efforts pour lui plaire deviennent des crimes² ».

1. *Ibid.*, p. 185.

2. Cité par A. Beaunier, *Le Roman d'une amitié*, Paris, Perrin, 1924, in-16, p. 216.

En attendant, Chateaubriand s'est décidé à recommencer pour la troisième fois son grand ouvrage et à racheter les deux volumes qui en étaient déjà imprimés. Il déclare lui-même qu'encouragé et intimidé à la fois par le grand succès d'*Atala* et désireux que le *Génie du Christianisme* ne diminue en rien l'opinion que le public s'était faite de son auteur, il a mieux aimé corriger encore une fois sa grande œuvre avant de la livrer aux critiques. Cette raison, en toute probabilité, ne correspond pas exactement à la vérité. Il est, en effet, plus vraisemblable de supposer que, d'accord avec Fontanes, il trouvait le moment peu propice à la publication d'une œuvre sur la religion et il comprenait qu'il risquait de compromettre son succès en la lançant prématurément. Au mois de mai, Chateaubriand se retire donc avec Mme de Beaumont à Savigny-sur-Orge, où celle-ci a loué une maison de campagne et il s'occupe de nouveau de la révision du *Génie du Christianisme*.

Revenue à Paris depuis quelques mois, Pauline de Beaumont, fille de l'ancien ministre de Louis XVI, Montmorin, avait ouvert dans le petit appartement situé rue Neuve du Luxembourg, que lui avait cédé M. Pasquier, un salon qu'aimaient à fréquenter Fontanes et Chateaubriand.

Ce fut Joubert, qu'une amitié très sincère liait à la jeune femme, qui lui présenta son ami Fontanes et son nouvel ami Chateaubriand. Les malheurs, la vie triste de Pauline de Beaumont auraient suffi pour la rendre intéressante. Mariée à dix-huit ans au petit Comte de

Beaumont, plus jeune qu'elle et réputé « le plus mauvais sujet de Paris », elle revint bientôt chez son père, car son mariage, qui n'avait duré que quelques mois, avait été très malheureux. Pendant les deux années qui précédèrent la Révolution elle avait connu un peu la gaité et la joie de vivre. Parmi la société brillante qui se réunissait dans le salon du ministre Montmorin était le jeune François de Pange, le cousin de Pauline de Beaumont, les deux Trudaine, Rulhière; on y vit Mme de Staël et la petite Mme de Krudener, et aussi André Chénier. Société gaie et insouciant, brutalement dispersée par la Révolution, qui allait prendre à Pauline de Beaumont presque tous les siens, son père, sa mère, sa sœur, son cousin. Elle-même, déjà atteinte de la maladie qui devait l'emporter plus tard, est dédaignée par les bourreaux qui la laissent seule dans la maison désespérée, où, folle de douleur elle implore qu'on l'emmène dans la charrette qui emporte ses parents. Peu après, Joubert, qui connaît ses malheurs lui rend visite dans la petite cabane où elle s'était réfugiée et ainsi commence une amitié qui devait durer jusqu'à la mort de Mme de Beaumont. Mais ce n'était pas seulement l'histoire de ses malheurs qui attirait vers la jeune femme une société d'élite. Dans ce Paris, d'après la Révolution, où les salons se rouvraient l'un après l'autre il y en avait certainement de plus brillants que celui de Mme de Beaumont; il n'y en avait aucun qui offrait tant de grâce, tant de liberté d'esprit, d'indulgence et de douce intimité.

Mme de Beaumont n'était pas belle, mais ses longs

yeux brillants et langoureux à la fois rachetaient ce qu'il y avait de disgracieux dans son visage trop maigre. Elle avait l'intelligence très fine, une sensibilité et un goût exquis. Auprès d'elle, dans son petit salon faiblement éclairé d'une seule lampe on trouvait la jeunesse, la gaité, l'imagination, la foi dans l'avenir. On y discutait librement de tous sujets. Tout ce qui était digne d'intérêt y était accueilli avec joie et enthousiasme. On y voyait avec Joubert, Fontanes et Chateaubriand qui étaient des habitués très fidèles, Molé, Guéneau de Mussy, Pasquier, Chênedollé, de Bonald. Il y venait aussi quelques femmes; Mme Hocquart et Mme de Krudener que Mme de Beaumont avait connues autrefois; Mme de Staël à de rares intervalles; Lucile de Chateaubriand qui fut une habituée pendant tout un hiver; Mme de Vintimille. On se réunissait de sept à onze heures du soir. « Sans autre frein que le respect que nous avions les uns pour les autres, nous parlions de tout », a dit l'un des habitués¹.

Et, en effet, la conversation ne languissait jamais. L'art dramatique, une exposition de peinture, la politique intérieure ou extérieure, la valeur des différentes constitutions, les besoins religieux de la société nouvelle occupaient tour à tour ces brillants causeurs. On avait des discussions intéressantes sur la critique, à laquelle certains, parmi lesquels était Fontanes, voulaient donner une forme plus animée et plus imagée. Mais la littérature était au premier plan. On parlait souvent des grands

1. Pasquier, *Mémoires*. Paris, Plon, 1893, in-8, p. 207.

maîtres du siècle de Louis XIV; on s'occupait beaucoup d'André Chénier dont Fontanes et Joubert avaient lu les manuscrits et qu'ils goûtaient fort. Plus souvent, encore, on parlait d'*Alala* ou du *Génie du Christianisme* dont l'auteur leur lisait les épreuves. Fontanes était sans aucun doute le causeur le plus brillant du petit cercle. C'est en causant qu'il révélait toute l'originalité et toutes les hardiesses de son caractère. Il avait toujours prêtes des citations heureuses et il avait une façon de s'exprimer à la fois pittoresque et littéraire qui entraînait ses auditeurs. En parlant, il s'animait, il s'emportait, il était gai et vif et, oubliant le souci du bon goût qui le préoccupait quand il écrivait, il atteignait à une véritable éloquence.

Chênédollé dit qu'il n'a « point connu de conversation littéraire plus abondante, plus vive, plus animée, plus pittoresque, plus fertile en heureuses citations, et où il y eût plus de soudaineté que dans celle de M. de Fontanes¹ ».

Entre Fontanes brusque et impétueux et qu'on sur-nommait le sanglier d'Erymanthe à cause de son grand appétit, et cette jeune femme que ses amis appelaient l'Hirondelle, tant sa grâce fragile semblait prête à s'envoler y a-t-il eu de véritables sympathies? Fontanes n'est-il pas resté, en quelque sorte pour elle l'ami de Joubert, plutôt qu'il n'est devenu son ami personnel? Pourtant elle admire très sincèrement ses talents littéraires. Mais elle le juge un peu « tourbillon ».

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand, et son groupe littéraire*. Paris, M. Lévy, 1872, t. II, p. 285.

Entre elle et Chateaubriand au contraire, il y avait une sympathie mutuelle qui devint bientôt de l'amour. Quand vers le milieu de mai, elle l'emmène avec elle à la campagne pour qu'il puisse y travailler à loisir, elle hésite d'abord à en parler à Fontanes. Peut-être craint-elle que celui-ci ne blâme ce départ. Pendant les six mois que Chateaubriand passe à Savigny, le *Génie du Christianisme* avance. Mme de Beaumont aide l'auteur de son mieux, écrivant sous sa dictée et lui laissant toute la tranquillité nécessaire. D'ailleurs un sujet d'inquiétude lui est enlevé. Fontanes a réussi à intéresser Mme Bacciochi, la sœur de Napoléon, à la radiation de son ami de la liste des émigrés et le 21 juillet, il en est rayé par un arrêté de Napoléon.

Fontanes, lui, continue à écrire pour le *Mercur*. Il se propose d'écrire un article sur Kant mais n'ayant ni le loisir ni l'inclinaison d'étudier à fond le philosophe allemand, il demande à l'amitié de Joubert de lui trouver quelques notes à l'aide desquelles il écrira son article. Joubert, avec son obligeance habituelle, se dévoue; travaillant « à la sueur de tout son être », il rassemble quelques notes, lisant et relisant jusqu'au moment où il peut se féliciter de n'avoir rien oublié. Quand enfin il montre à Fontanes le résultat de son travail, celui-ci a déjà fait son article. Joubert écrit là-dessus une lettre fort amusante à Mme de Beaumont. « Mon homme arrive et au premier mot que je dis, il me répond : Phou ! Phou ! J'ai fait mon extrait. Il n'y a rien de neuf dans tout cela, ni rien qui vaille

la peine d'y penser. Phou ! Phou !... phou ! phou !¹ ». Joubert doit cependant avouer que l'article de Fontanes sur Kant est fort bon.

Fontanes vint à Savigny au mois de septembre. Chateaubriand et Mme de Beaumont lui ont arraché des vers que tous deux ont trouvé admirables. Mme de Beaumont avoue à Joubert qu'elle avait été un moment effrayée, car Fontanes lui avait assuré qu'aucune femme n'aimait les vers ; mais elle s'est rassurée en se rappelant l'impression que ceux de Fontanes lui ont faite et lui font encore².

Il n'y a pas trace d'une autre visite de Fontanes à Savigny. Mais Chateaubriand ne manque pas de le tenir au courant des progrès de sa grande œuvre. Le 30 septembre il peut annoncer qu'il touche enfin au bout de son travail. Le 2 octobre, il envoie à Fontanes un fragment sur les ruines de l'Ohio qu'il présente « comme un simple extrait de l'œuvre de M. de Crèveœur³ », fragment qui paraît dans le *Mercure* du 30 octobre (1801). Il avait, en outre, laissé publier par Fontanes dans le *Mercure* du 23 septembre un extrait du *Génie du Christianisme*, partie de l'histoire naturelle. A mesure que le « grand moment » approche il se préoccupe de plus en plus des critiques.

« Ces gens-là sont méchants, écrit-il à Fontanes, mais pour peu que nous nous tenions ferme, et que nous

1. J. Joubert, *Pensées et Correspondance*, Paris, Didot, 1864, in-8, 4^e éd. vol. 1, p. 60.

2. P. de Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 138.

3. S. J. de Crèveœur, *Voyage dans la Haute-Pensylvanie*. Paris, Madan, 1801, 3 vol. in-8.

ne nous abandonnions pas les uns les autres, nous les battons¹... »

Il exhorte son ami au courage, car il lui paraît « fort abattu ». « Eh ! Mordieu, réveillez-vous, lui crie-t-il, montrez les dents. La race est lâche, on en a bon marché, quand on ose la regarder en face² ».

Comme avant l'assaut, un grand capitaine se concerta avec ses lieutenants, Chateaubriand et Fontanes font leurs préparatifs pour le lancement du *Génie du Christianisme*. Quoique confiant dans le succès du grand livre, Fontanes n'est cependant pas sans inquiétudes. Revenu à Paris vers la fin de novembre, Chateaubriand peut enfin livrer son œuvre à l'imprimeur. Mais jusqu'au dernier moment et même sur les épreuves, il corrige encore son texte. Enfin, le 14 avril 1802 parut chez Migneret, en cinq volumes in octavo, *Le Génie du Christianisme, ou les Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne* par François-Auguste Chateaubriand. Le lendemain, le *Mercure* publie un grand article de Fontanes sur l'œuvre qui venait de paraître. Le moment avait été magnifiquement choisi. Six jours plus tôt, c'est-à-dire le 8 avril, le Concordat avait été approuvé par le Corps législatif et le 18 avril, jour de Pâques, fut célébrée à Notre-Dame, la paix glorieuse qui venait d'être signée par le traité d'Amiens et aussi la Restauration du culte catholique. Le même jour, l'article de Fontanes fut reproduit dans le *Moniteur* par ordre de Napoléon.

1. *Corresp. de Chateaubriand*, t. I, p. 57. (Lettre du 2 octobre 1801)

2. *Ibid.*

Cet article, resté célèbre à juste titre, est digne de l'œuvre qu'il commente. On y remarque surtout la compréhension et la sûreté de goût de l'auteur, qui dans une œuvre remplie de beautés de tout ordre, savait choisir celles qui étaient les plus dignes de louange. Fontanes avait sur les nombreux critiques du *Génie du Christianisme* un avantage incomparable. N'avait-il pas vu, pour ainsi dire, le livre se développer dans l'esprit de son créateur et la pensée prendre forme peu à peu sur le papier ? Il avait lu le texte avant et après ses transformations successives. Personne n'était mieux placé que lui pour pénétrer la pensée de l'auteur, pour apprécier et faire valoir les beautés de l'œuvre.

En critique avisé, il connaissait l'art de ménager, même de flatter quelquefois les grands et sa sincère admiration pour Bonaparte l'aidant, il sut adroitement associer ce héros à l'ère de paix et de bonheur qui s'ouvrait pour tous. Donc, dès les premières phrases, il contraste habilement l'époque où fut commencé le *Génie du Christianisme* et celle où il parut. « Cet ouvrage longtemps attendu, et commencé dans les jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent¹ ». Mais il a une autre raison d'insister sur ce contraste. Il sait que la malveillance émettra probablement des doutes sur la sincérité religieuse de l'auteur. Il vaut mieux qu'on sache que celui-ci a commencé son œuvre sur la religion « au bruit de tous les blasphèmes » et « en présence de l'athéisme triomphant² ».

1. *Œuvres*, t. II, p. 206.

2. *Ibid.*

Il note combien le moment est à propos pour la publication d'un tel livre. Le « nouvel orateur du Christianisme » va retrouver, grâce à la sagesse de Napoléon, tout ce qu'il regrettait.

« Du fond de la solitude où son imagination était réfugiée, il entendait naguère la chute de nos autels : il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ouvrage¹ ».

Dans de belles phrases sonores, le critique semble vouloir suggérer un rapprochement entre l'exil de l'orateur du Christianisme et les souffrances de la religion, comme il a cherché à établir une harmonie mystérieuse entre la pensée de l'auteur et les événements du jour.

La louange qu'il adresse au Premier Consul, est du meilleur goût. Sans aucune trace de servilité, il exprime son appréciation reconnaissante et chaleureuse de l'« homme dont la force sait détruire et dont la sagesse sait fonder² ». Puisque enfin on revient aux sages traditions, le critique présage un bon accueil au jeune écrivain « qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges³ ». D'autant plus qu'il n'y a dans le *Génie du Christianisme* aucune trace de polémique. Et Fontanes insiste sur ce point, qui lui tient au cœur.

1. *Ibid.*, p. 207-208.

2. *Ibid.*, p. 209.

3. *Ibid.*, p. 210-211.

« Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux; il sent et ne dispute pas; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences¹. »

Fontanes aborde ensuite la considération des différents systèmes pour abattre l'incrédulité. Celui de Pascal qui est le raisonnement, et de Racine fils qui l'a suivi péniblement.

« L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits; il appelle à son secours le sentiment, et non l'argumentation. Il veut faire aimer tout ce qui est utile² ». Puis, délaissant l'étude du plan, pour aborder directement le livre, Fontanes note « les aimables rêveries », les « grandes images³ » qu'on rencontre à chaque page. Il croit pouvoir présager que de tout l'ouvrage, les descriptions de la nature auront le succès le plus universel. Car il apprécie pleinement l'avantage qu'il y a pour l'auteur à connaître les mers, les montagnes et les forêts du Nouveau Monde et à ce fait, il attribue « la richesse et la naïveté de quel-

1. *Ibid.*, p. 211.

2. *Ibid.*, p. 212.

3. *Ibid.*, p. 213.

ques-uns de ses tableaux, dessinés devant le modèle¹ ».

Passant à cette partie de l'œuvre qui traite des rites du Christianisme, le critique, qui voit dans le jour des Rogations, une survivance de la fête de l'antique Cérès, compare le tableau de Tibulle avec la même description dans le *Génie du Christianisme* pour analyser ensuite avec une sûreté de goût et de jugement infaillibles, tout ce qui fait le charme de cette dernière peinture, charme qu'il attribue à l'esprit chrétien qui lui donne « outre l'avantage moral, quelque chose de plus tendre et de plus attachant² ». Ensuite, par des citations habilement choisies, il fait sentir au lecteur toute la beauté de cette prose éloquente.

Quant à cette partie de l'ouvrage, qui traite de la poésie chrétienne et qui comprend *René* où il assure le lecteur qu'on « retrouve tout le talent qu'on aime dans *Alala*³ », il y reviendra dans un article ultérieur.

Chateaubriand est charmé par l'article de son ami : « Votre article réussit au delà de toute espérance; tout le monde vous adore⁴ ».

La Harpe qui ne connaissait pas le livre de Chateaubriand, a lu l'article et en est ravi également. Tout de suite, il envoie Migneret à la recherche de Chateaubriand. Il s'est écrié : « Voilà de la littérature, voilà de la critique. Ah ! Messieurs les philosophes, vous aurez affaire à forte partie ! Voici deux hommes⁵... » Et il

1. *Ibid.*, p. 215.

2. *Ibid.*, p. 220.

3. *Ibid.*, p. 225.

4. Chateaubriand, *Correspondance*, t. I, p. 61.

5. *Ibid.*

revendique l'honneur d'avoir annoncé Fontanes, qui est, dit-il, son élève.

Le succès du *Génie du Christianisme* est éclatant, tant et si bien que du jour au lendemain, Chateaubriand se trouve célèbre. Mais, malgré l'article de Fontanes, la critique n'était pas désarmée. Le parti des philosophes devait riposter, s'il ne voulait pas subir un échec définitif. Ce fut Ginguené, ancien ami de Chateaubriand et breton comme lui, qui se montra le plus virulent. Par trois longs articles dans *la Décade* qu'il publia ensuite en forme de brochure, il mena une contre-offensive d'autant plus dangereuse que dans son attaque, il mettait en doute la sincérité religieuse de l'auteur. Il se montrait mécontent du plan sans même lui reconnaître la beauté du style, ou l'originalité des idées.

Chateaubriand, très sensible aux critiques, s'inquiète. Cependant, il se fie à Fontanes pour le défendre et attend avec impatience son article. « Fontanes ne m'a pas encore défendu » écrit-il le 11 septembre à Chênedollé. « Il dit qu'il le fera, Dieu le veuille¹ ». A quelques jours de cela, le 1^{er} jour complémentaire de l'an X, parut dans le *Mercure*, le deuxième extrait critique du *Génie du Christianisme*.

Dans cet article à la fois chaleureux et discret, Fontanes se réserve d'abord de commenter et de repousser les principales critiques lancées contre le *Génie du Christianisme*. Il parle de la haine qui n'ayant pas pu

1. Chateaubriand, *Correspondance*, t. I, p. 64.

réussir à affaiblir l'effet d'*Atala* avait attaqué avec une violence redoublée le second ouvrage du même écrivain; cette fois, avec plus de chance de succès, puisqu'elle était secondée par « toutes les opinions anti-religieuses¹ » d'un siècle impie. Aux objections de ces critiques, qui déclaraient qu'il ne fallait pas « développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité² », Fontanes répond avec beaucoup de justesse que les méthodes qui convenaient à des siècles religieux où les controverses théologiques se débattaient partout et même parmi les intrigues de la cour, ne pouvaient pas suffire à un âge où la religion était avilie et avait perdu la plus grande partie de son influence. Pour rétablir la religion si méconnue, « il faut, déclare Fontanes, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule, est plein de charme et de majesté³ ». Et il est d'avis que Chateaubriand, qui s'était imposé cette tâche l'a remplie avec gloire.

De nouvelles citations témoignent du talent de l'auteur. C'est au nom de ce talent, et des beautés éclatantes du livre que Fontanes demande un peu d'indulgence pour quelques défauts légers. « Quand le pinceau est si neuf et si abondant, on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et surtout dans le quatrième volume, l'expression égale la gran-

1. *Œuvres*, t. II, p. 227.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 231.

deur du sujet ! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du Christianisme, et riche comme ses merveilles¹ ».

Quant aux vues critiques de l'auteur, Fontanes leur reconnaît « les plus féconds résultats » et la « plus piquante nouveauté² ». Cependant, tout en voulant bien accepter la théorie de l'auteur quant à l'influence des opinions religieuses sur la poésie moderne, le critique fait des réserves sur un autre point.

« On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du Christianisme, puissent avoir le même effet que celles de la mythologie³ ». Et Fontanes rappelle à l'auteur que si Milton est sublime, c'est dans le caractère de Satan.

L'ardent classique qu'est Fontanes arrive à une conclusion qui n'est pas du tout celle de Chateaubriand : « ... dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme et peuvent quelquefois être aussi graves que lui⁴ ».

Le bon goût du critique n'approuve pas non plus certaines exagérations que Chateaubriand s'était permises. « Car, écrit Fontanes, plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin⁵ ».

Il trouve que l'auteur est surtout admirable quand

1. *Ibid.*, p. 233.

2. *Ibid.*, p. 237.

3. *Ibid.*, p. 239.

4. *Ibid.*, p. 245.

5. *Ibid.*, p. 248-249.

il peint les bienfaits du christianisme. La conclusion de l'extrait est aussi modeste qu'elle est sage et digne : « Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage, mais des hommes dont je respecte l'autorité pensent que le *Génie du Christianisme* est une production d'un caractère original, que ses beautés feront vivre, un monument à jamais honorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du xix^e siècle qui l'a vu naître¹ ».

Avec sa discrétion accoutumée, Fontanes a évité d'émettre une opinion sur un des points attaqués par Ginguéné; celui de la sincérité religieuse de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Sans doute croyait-il inutile de ressusciter des controverses sur une question où il aurait été impossible de donner des preuves décisives. Et ceci est une caractéristique du ton de tout l'extrait, qui cherche plutôt à clore un débat déjà trop long qu'à relever de nouveaux sujets de discussion.

La lettre du 23 septembre 1802 où Chateaubriand le remercie de son extrait est assez curieuse. Il sort de chez La Harpe qui est « sous le charme ». « Il dit que vous finissez l'antique école et que j'en commence une nouvelle ». En ce qui concerne la Mythologie, Chateaubriand a su gagner le vieux critique qui est, écrit-il à son ami, « un peu de mon avis contre vous, en faveur de certaines divinités. C'est qu'il *fail agir Dieu, ses Saints et ses Prophètes*² ».

Les critiques, cependant, n'étaient pas désarmés,

1. *Ibid.*, p. 253.

2. *Corresp. de Chateaubriand*, t. I, p. 66.

et la controverse autour du *Génie du Christianisme* devait durer encore. Dans son roman *Delphine*, Mme de Staël obéit à la même inspiration que dans son livre *De la Littérature*. *Delphine* est philosophe et protestant comme le *Génie du Christianisme* est chrétien et catholique. Cette fois ce sera Fiévée, qui, dans un article d'une sévérité injustifiée publié dans le *Mercur* de nivôse an XI, répondra au nom des réactionnaires.

« Fontanes », écrivit Chateaubriand, beaucoup plus tard dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, « a été souverainement injuste envers Mme de Staël¹ ». Soit, mais dans cette injustice, n'y avait-il pas un compliment indirect à l'auteur du *Génie du Christianisme*, dont celui-ci aurait dû être le dernier à se plaindre ?

Pendant que la bataille se livre autour de lui, Chateaubriand a repris son gros volume pour le corriger encore une fois et pour préparer une deuxième édition qui sera débarrassée de quantité de défauts. Très sensible aux critiques, il disait lui-même que ses amis avaient presque peur de lui indiquer ses fautes, tant il était prêt à les corriger. On voudrait bien pouvoir estimer la part qu'a eu Fontanes dans les transformations successives du *Génie du Christianisme*. Malheureusement en l'absence de preuves et d'indications certaines, on en est réduit à des suppositions qui ne permettent que de définir dans ses grandes lignes l'influence du critique sur l'orateur de la religion. Cette influence s'est exercée, sans aucun doute, dans le sens d'un clas-

1: *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris Garnier frères (1899-1900), 6 vol. in-8, t. II, p. 165.

sicisme modérateur mais dont la sévérité était tempérée par une pleine appréciation de la beauté que contenait même certains passages trop exubérants. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand reconnaît ce qu'il doit à Fontanes. « Il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer; à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques¹ ».

Dans la forme antique d'*Atala*, dans la division en Prologue, Récit et Epilogue, aussi bien que dans les dénominations de chasseurs, laboureurs, etc..., on pourrait reconnaître peut-être l'influence de Fontanes. Il détestait la représentation des scènes de torture ou de douleur; « transporter sous les yeux du lecteur, l'action matérielle, le crime besognant, ou le gibet avec sa corde, lui paraissait des énormités », écrivit Chateaubriand, qui ajoute que Fontanes « prétendait qu'on ne devait jamais apercevoir l'objet que dans un milieu poétique, comme sous un globe de cristal² ».

Dans les éditions qui suivirent celle de 1801, la scène de torture du père Aubry a subi d'importantes modifications. L'influence de Fontanes tendait encore à plus de simplicité dans les détails, à plus d'objectivité dans les descriptions. Il avait le goût plus sûr que Chateaubriand et plus d'une fois sans doute il a dû intervenir pour brider la trop exubérante imagination de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Son goût difficile le rendait cependant quelquefois trop sévère envers

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 261.

2. *Ibid.*, t. II, p. 260.

des hardiesses que la postérité, moins timide, a approuvées. A ce propos, on raconte un incident assez curieux¹. Chateaubriand lisait en présence de quelques amis, au nombre desquels étaient Fontanes et Joubert, des fragments de *René* et des *Natchez*. Au début de la lecture, tout allait bien. L'auteur « faisait le dénombrement des troupes françaises qui se trouvaient à la Louisiane, invoquait la Muse, fille de Mnemonime à la longue mémoire » et des « transports d'admiration » saluèrent cette lecture. « Tous les assistants, raconte le témoin,... louèrent sans mesure la finesse, l'élégance, la simplicité avec lesquelles le même poète avait su rendre ces mots vulgaires de fusil, de baïonnette, de plumet, de passe-poil, de chapeau à trois cornes, de cocarde, de bottes, de tambour et de tambour-major. Il fut décidé d'une voix unanime que Delille lui-même, n'eut pas trouvé un meilleur langage² ». Entre tous les assistants, le témoin semble avoir remarqué particulièrement Fontanes dont aucun des gestes ne lui échappa. « Notre excellent ami de Fontanes, écrit-il, se tournait et se retournait sur sa chaise avec un contentement visible. Mais lorsque l'auteur arriva à cet épisode où, supposant un amour entre frère et sœur, il montrait pour la première fois dans une langue magnifique, la lutte de la passion impossible et de la rêverie, un froid silence régna dans l'assemblée. De Fontanes hochait

1. Le témoin de cet incident est probablement Duris-Dufresne, le vieil ami de George Sand. Né à Châteauroux en 1769 il passa presque toute sa vie dans le Berry. Il représenta plusieurs fois le département de l'Indre au Corps législatif et à la Chambre des Députés.

2. *La Presse*, 31 mars 1840. *Impressions de lecture et souvenirs littéraires d'un inconnu*.

la tête avec tristesse et tourmentait à coups de pincettes la bûche du foyer avec un tel bruit qu'il étouffait presque la voix du lecteur ». Et le témoin ajoute que Joubert, son voisin, se pencha vers son oreille et lui dit à voix basse : « Comment est-il possible qu'un écrivain du goût de Chateaubriand ait pu gâter la belle ordonnance de son poème par un morceau si ridicule. Ce morceau était *René*¹ ». Cependant, si la postérité a été plus indulgente que Fontanes à l'égard de ce roman il ne faudrait pas en conclure que celui-ci était insensible aux beautés de langue et du style, à la passion véritable qui anime ce morceau. Seulement, son goût très pur reculait d'instinct devant tout ce qu'il y avait de répréhensible dans *René*.

1. *Ibid.*

CHAPITRE VI

La Littérature sous Napoléon

Pour qui voudrait connaître Fontanes, tel qu'il fut à cette époque de sa vie où l'ardent polémiste et journaliste du *Mercury* devient peu à peu un politique habile — il est élu en 1802 membre du Corps législatif pour les Deux-Sèvres — il importe d'étudier ses rapports avec les Bonaparte, car sa destinée est étroitement liée, à partir de 1800, à celle de cette brillante famille.

Et non pas seulement la destinée du poète Fontanes; toute la littérature de l'Empire ne dérive-t-elle pas en quelque sorte de l'homme puissant et énigmatique qui entendait réglementer la littérature, la faire servir à ses desseins, comme il gouvernait ses armées. Fontanes avait beau lui crier : « Laissez-nous au moins la république des lettres », toute la littérature de cette période a subi, plus ou moins, l'empreinte du despote. Période de stagnation, de lassitude, dont est absent tout élan libre et spontané.

La médiocrité de la production littéraire est abondamment prouvée par la vénération qu'on vouait à Delille. Revenu grandi de son exil, l'abbé Delille

est surtout le poète de l'Empire. Partout on le lit, on l'admire. Dans les salons, on se l'arrache. Napoléon même n'est pas insensible à une réputation si solidement établie et ne dédaigne pas de tenter quelques efforts pour le gagner. Son influence se manifeste partout. En même temps sa fécondité est extraordinaire. Entre 1800 et 1812, il a écrit l'*Homme des Champs* (1800), la *Pitié* (1803), la traduction de l'*Enéide* (1804), celle du *Paradis Perdu* (1805), l'*Imagination* (1806), les *Trois Règnes* (1809), la *Conversation* (1812).

C'est le retour, après un égarement momentané, au classicisme, mais à un classicisme sans vie, vieilli, fade et qui réduit la poésie à n'être qu'affaire de langue et de style. Chateaubriand lui-même écrira les *Marlyrs* où seront appliquées toutes les théories classiques. Mais cette épopée sera la dernière et magnifique expression d'une tradition qui va se perdre.

Fontanes, quand il s'occupera encore de littérature se consacrera à son épopée de la *Grèce Sauvée*. Il en lira des fragments au Plessis, où Lucien Bonaparte, grand patron des arts et littérateur lui-même, tenait depuis 1800 une petite cour littéraire dont Fontanes faisait les honneurs. Et ces lectures auront tant de succès que Lucien se sentira encouragé à produire sa *Césariéide*, poème en prose sur Jules César, quoiqu'il fût effrayé, comme il le déclare modestement, « par la comparaison du poème de Fontanes, me semblant ce qu'il est en effet, au moins en ce que j'en connais, d'une versification irréprochable¹ ».

1. Th. Jung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*. Paris, Charpentier, 1882, t. I, p. 396.

Lucien Bonaparte et sa sœur Elise Baciocchi, tous deux férus de littérature, aimaient à causer avec des littérateurs et ils goûtaient particulièrement la conversation brillante de Fontanes, toute parsemée de citations classiques. Souvent l'impétuosité du poète amène des discussions amusantes où, par exemple, il soutient que *Télémaque* est non seulement un poème mais un très bon poème et rencontre l'opposition d'Arnault qui s'emporte jusqu'à ne plus « rendre justice à la belle œuvre de Fénelon¹ ».

Pour s'amuser au Plessis, tout ce monde jouait la comédie ou plutôt la tragédie. Elise Baciocchi était très bonne actrice tragique, Fontanes au contraire était un très mauvais acteur, « par principe d'aristocratie sociale », dit assez drôlement Lucien, et il ajoute que le poète prétendait qu'un amateur ne devait pas jouer « comme un histrion² ».

Dans ce milieu, qu'il sent sympathique, Fontanes est parfaitement à son aise. Il lui arrive même, comme dans l'automne de 1802, de rester au Plessis après le départ de son hôte pour Paris, pour y travailler tranquillement à son poème de la *Grèce Sauvée*.

Elise Baciocchi, qui avait d'abord présidé les réunions de son frère, les continua chez elle. Parmi ceux qui fréquentaient ces réunions, nul n'était plus assidu que Fontanes. Entre lui et Mme Baciocchi existait une amitié, qui, à l'époque, faisait beaucoup jaser les malveillants, mais qui n'en était pas moins parfaitement

1. Th. Jung, *op. cit.*, t. I, p. 397.

2. Th. Jung, *op. cit.*, t. II, p. 257.

innocente. Elise avait une sincère admiration pour les talents littéraires du poète, jointe à une juste appréciation de son intelligence et de son esprit. Elle éprouvait aussi pour lui une réelle sympathie et goûtait fort sa société et sa conversation. Quant à Fontanes, à un sentiment de vive reconnaissance envers une protectrice si généreuse, s'ajoutait le prestige qu'avait à ses yeux une sœur de Napoléon.

Il est assez difficile de déterminer jusqu'à quel point les idées politiques de Fontanes ont influencé le frère et la sœur de Napoléon. Plus tard, le Premier Consul lui-même ne dédaignera pas à l'occasion de consulter un homme dont il respectait les opinions et l'intégrité. Les idées de Fontanes sur l'unité du pouvoir et sur le rétablissement de l'empire de Charlemagne coïncidaient d'ailleurs merveilleusement avec les projets que méditait déjà l'homme extraordinaire entre les mains duquel étaient les destinées de la France. Et bien que les circonstances fussent telles qu'il est difficile de ne pas soupçonner le désintéressement du poète, on ne doit pas oublier que déjà en 1797 il avait proclamé dans le *Mémorial* et ailleurs la nécessité d'un gouvernement ferme et stable.

Jusqu'à quel point y a-t-il eu collaboration entre Lucien Bonaparte et celui qui avait été son rapporteur? Dans l'affaire de la brochure *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte* indiscretement publiée par Lucien vers la fin de 1800 dans le but de préparer l'esprit public à l'idée de l'hérédité consulaire, lui seul, l'auteur trop téméraire, avait payé par un

exil en Espagne, le prix que demandait la colère de Napoléon devant l'effet désastreux de cet excès de zèle. Mais il est presque certain que si Fontanes n'a pas rédigé lui-même la brochure, ce qui paraît peu probable, car on reconnaît dans le style la main de Lucien, il n'a été étranger ni à sa composition, ni à son inspiration.

Chateaubriand, présenté par Fontanes, ne tarde pas à devenir un des membres du petit groupe qui entoure Elise Baciocchi et son frère. Il songe même un moment à dédier son *Génie du Christianisme* à Lucien par l'intermédiaire de Fontanes. Car le ci-devant émigré pense sérieusement à son avenir et cherche à s'établir. Peu après la publication de son grand livre, Chateaubriand sollicite l'intervention de Fontanes dans un projet qui a dû faire l'objet de plus d'une conversation entre eux. « J'ai vu les grands hier, écrit-il à celui-ci, ils paraissent bien disposés. Protégez-moi donc hardiment, mon cher enfant, Songez que vous pouvez m'envoyer à Rome. C'est aujourd'hui que Mme B.[aciocchi] présente l'ouvrage au Consul¹ ».

Rome ! Voilà où vont maintenant les ambitions de l'auteur du *Génie du Christianisme* et la place dont on a parlé pour lui est celle de secrétaire de Légation auprès du cardinal Fesch. Malgré le succès du *Génie du Christianisme* l'état de fortune de Chateaubriand est encore très précaire et Fontanes prend énergiquement en main la cause de son ami.

1. Chateaubriand, *Correspondance*, t. I, lettre 32, p. 60.

Cependant l'affaire n'avance pas vite et d'Avignon où il est allé saisir une contrefaçon du *Génie* Chateaubriand, las d'attendre, songe à un autre moyen pour se tirer d'embarras. Les beautés du pays qu'il a traversé lui ont donné l'idée d'écrire une description de la France entière. Il en parle assez longuement dans une lettre à Fontanes, datée du 6 novembre 1802. « Je proposerai à votre grand ami de me faire faire le voyage de France en détail; il me donnera un peintre et nous aurons un ouvrage complet sur le vaste empire dont il n'existe pas une description passable¹... »

Cependant les efforts de Fontanes et de Mme Baciocchi réussissent enfin et, le 9 mai 1803, Chateaubriand est nommé secrétaire de Légation à Rome. Mais le futur diplomate se trouve absolument dépourvu d'argent et comme d'habitude, il pense à son ami pour lui en procurer. « Tâchez de rendre Talleyrand généreux, lui écrit-il, mille écus de route, deux mille écus d'avance. C'est donc neuf mille livres qu'il faut que vous m'obteniez. J'en ai besoin le plus tôt possible, n'ayant pas un sou pour déloger de mon grenier. Je vais prier Mme B. [aciocchi] d'appuyer votre demande. Je compte sur vous²... ».

Il comptait avec raison sur un ami dont l'influence était très considérable et qui mettait au service de ses amis une bonne volonté infatigable. Dans les longues lettres qu'écrit Chateaubriand pendant cette période, dans les réponses de Fontanes, on est singulièrement

1. *Correspondance*, t. I, p. 73.

2. *Ibid.*, p. 85-86.

frappé d'une part par une confiance vraiment rare, d'autre part par une vigilance constamment en éveil et qui s'efforçait par tous les moyens de réparer la fâcheuse impression que donnait trop souvent l'impétuosité et l'insouciance du secrétaire de Légation à Rome.

De Lyon où il s'arrête en allant à Rome, Chateaubriand écrit avec une assurance qui annonce déjà les faux-pas de Rome. Il charge Fontanes d'assurer le ministre que ses « dépêches » seront courtes et de persuader à la « famille » qu'elle peut tout demander de lui, « hors une bassesse ». Cependant il pense à son ami avec une tendre sollicitude. Ce nouvel exil lui rappelle les jours d'adversité passés ensemble et à cette émotion se mêle le regret de voir Fontanes perdre tout le bel enthousiasme littéraire qui l'animait à Londres.

« Ma première pensée en m'éveillant est pour vous. Je me dis : si j'étais là, je l'aiguillonnerai, je le ferai travailler, le misérable perd son temps, etc. Je me rappelle toujours nos promenades dans l'exil ; alors vous étiez visité des Muses... si je vous ai fait faire des [chants] [po]ur l'avenir dans les brouillards du Nord, que ne vous [ferai]-je point faire sur les ruines de Rome¹ ! »

La première impression qu'il a de Rome est un véritable délire d'enthousiasme. Que Fontanes vienne vite l'y rejoindre. Voilà son cri perpétuel. Qu'il voie le « pays des Muses », voici ce qui est « absolument nécessaire » à son poème. Six mois, selon Chateaubriand lui suffiront « pour tout voir en poète² ».

1. *Correspondance*, t. I, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 116.

Mais Fontanes ne songe pas à quitter Paris en ce moment. Lors de la réorganisation de l'Institut par Bonaparte, il a été nommé, par un arrêté du 28 janvier 1803, membre de la classe de la langue et de la littérature françaises. Il fait des progrès constants dans l'intimité du Premier Consul et n'est point insensible à l'approbation du « Maître ». Bonaparte aime à s'entretenir avec lui et ces conversations sont quelquefois assez amusantes, car le Premier Consul ne partage pas toujours l'avis de Fontanes quant au mérite des chefs-d'œuvre de la littérature française, et le poète riposte vivement à ces attaques.

Quand, après la rupture de la paix d'Amiens, Bonaparte le distingua pour écrire une ode patriotique, Fontanes, qui venait de perdre sa fille, se défendit d'abord, car il était plongé dans une sorte de découragement. « Néanmoins, écrivit-il à Lucien, si Bonaparte persiste dans son idée, le désir de lui être agréable me ranimera. Mon dévouement est entier; mes moyens sont très faibles, et pour se faire entendre jusqu'au détroit du Sund et aux rives de la Néva, il faut une voix forte et retentissante¹ ».

L'ode qui fut déclamée par l'acteur Lafond après la représentation d'*Esther* à Saint-Cloud, le 12 juin 1803, en présence des ministres, des ambassadeurs et de la Maison du Consul, n'eut pas en cette occasion un succès très brillant, mais le Premier Consul en fut ravi. Comment ne l'eût-il pas été puisqu'il avait « tout dicté,

¹ 1. Cité par Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Paris, lib; associés, 1896, in-8, p. 76-77,

commandé, revu et approuvé » et voulait encore moins de « politesse diplomatique¹ ».

Il vit Fontanes deux jours de suite en tête à tête et insista pour que Paesiello mit la pièce en musique. Ces vers que Joubert qualifie de « vers fort honnêtes », mais qui n'en sont pas moins bien médiocres, devaient être chantés à l'Opéra. Ils n'ajoutent certainement rien à la gloire littéraire de leur auteur; comme on peut juger par ceux qui suivent :

De Dunkerque au Helder vos tertres funéraires
Attestent chaque jour, en sanglants caractères,
Qu'il n'est point d'Annibal pour sauver Albion :
L'Univers détrompé maudit la *foi punique*,
Et notre République.
Pour venger l'Univers attend un Scipion².

Fontanes passe une grande partie de l'été de 1803 à Neuilly chez Mme Baciocchi qui y a loué une maison sur les bords de la Seine. La vie qu'il y menait n'était pas pour décourager sa paresse naturelle et le bruit se répandit, et ce qui était pis, fut répété à Bonaparte, qu'il ne faisait rien. On peut juger combien il tenait à l'approbation du « Maître » par cette lettre qu'il écrit à Joubert et dans laquelle il le prie de démentir cette histoire fâcheuse : « Je vous conjure, mon cher ami, de vous mettre en colère contre tous les *sots* et toutes les *sottes* qui vous disent que je ne fais rien. C'est le plus absurde et le plus dangereux de tous les propos. Je sais qu'on l'a écrit et l'a fait dire par le préfet Réal à Bona-

1. P. de Raynal, *Les Correspondants de J. Joubert*, p. 71.

2. *Mercur de France*, 6 messidor, an XI, p. 4.

parte avec l'intention formelle de refroidir son intérêt. Je viens de lui écrire. Il aime fort l'*activité*, et l'indolence est inexcusable à ses yeux¹... »

D'ailleurs, si l'activité littéraire de Fontanes s'est beaucoup ralentie, il n'en est pas de même de l'intérêt qu'il prend aux choses intellectuelles. Il relit à Neuilly un demi-volume du *Génie du Christianisme* dont la belle édition vient de paraître et cette lecture confirme entièrement sa première impression de cet ouvrage, malgré les critiques qui ne cessent d'en dire du mal.

A Joubert qui vit très retiré à Villeneuve, et dont il apprécie le jugement solide et l'esprit délicat et précis, il offre un conseil pratique. « Vous êtes dans la solitude, mon bon ami. Rien ne vous distrait. Je vous exhorte à écrire tous les jours en rentrant les méditations de votre journée. Vous choisirez au bout de quelque temps dans ces fantaisies de votre pensée, et vous serez surpris d'avoir fait, presque à votre insu, un fort bel ouvrage. Profitez de mon conseil. Ce travail ne sera pas pénible et sera glorieux. Il faut laisser quelques traces de son passage et remplir sa mission. Si je vis encore quelques années, j'aurais rempli ma tâche, je vous le promets² ».

Cette dernière phrase est significative, car elle démontre que si la *Grèce sauvée* progressait bien lentement, elle n'en était pas moins toujours présente à l'esprit de son créateur qui n'avait nullement abandonné l'espoir d'en faire une œuvre immortelle.

Cependant, le calme de cet été est interrompu par les

1. P. de Raynal, *op. cit.* p. 73 (Lettre du 22 juillet 1803).

2. P. de Raynal, *op. cit.* p. 74 (Lettre du 22 juil. 1803).

nouvelles qui viennent de Chateaubriand. A Rome tout va au plus mal. L'ambassadeur est peut-être un « sot » et un « imbécile » comme le proclame hautement Chateaubriand, mais les indiscretions du secrétaire, telles par exemple la visite au roi de Sardaigne, n'ont certainement pas facilité leurs rapports.

Au 16 août, la situation est devenue si difficile que Chateaubriand écrit à Fontanes : « Il faut absolument, mon cher ami, que vous songiez à me laisser à Rome le moins de temps possible¹ ». Il parle de persécutions intolérables mais compte sur l'amitié de Fontanes pour le tirer d'embarras. Néanmoins se ravisant vers la fin d'une très longue lettre, il écrit : « Je vous laisse cependant encore un an, mon cher ami, à voir ce que vous pouvez faire de moi ; mais comptez qu'au bout de ce temps, je suis inexorable et que je jette là le harnais². »

Il existe une lettre de Fontanes, datée du 3 octobre 1803, qui fait contraste avec celle de Chateaubriand. Rien de plus diplomatique que cette lettre où les bons conseils sont si adroitement tournés que l'âme la plus sensible ne saurait s'en froisser. De plus, Chateaubriand semble ignorer le peu de sécurité qu'offre la correspondance postale. Fontanes, lui, ne l'oublie pas et lui conseille de ne rien écrire qui soit capable d'être mal interprété. Il recommande à son ami de la prudence s'il veut détruire la mauvaise impression qu'on s'est faite de lui : « De grâce, écrit-il, consultez plus désormais votre in-

1. *Correspondance*, t. I, p. 120.

2. *Correspondance*, t. I, p. 121.

térêt que votre sensibilité. la franchise d'un ancien gentilhomme breton ne vaut rien au Vatican¹ ».

Quant aux indiscretions du secrétaire, Fontanes y touche le plus délicatement du monde : « On vous a reproché le *bruit* et l'envie de *paraître*. Eh bien ! il vous en coûtera si peu de vous taire, puisque la renommée parle pour vous² ! »

Il l'avertit que le pape « est plutôt dans ce siècle le *Vice-Consul* que le *Vice-Dieu* ».

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette lettre, c'est la déclaration de foi dans la destinée du Consul et le brillant aperçu de sa politique :

« Les hommes religieux trouvent le Consul trop philosophe ; les philosophes, au contraire, trop religieux, les républicains, trop monarchistes ; les monarchistes, trop républicains ; ils ont tous tort, mais leur erreur prouve que le Consul est au plus haut degré l'homme de tous les partis et de toutes les circonstances où la fortune l'a placé. Trop de piété soulèverait les philosophes, trop de philosophie les chrétiens, trop de monarchie, les républicains, trop de démocratie, toute la France.

« Je crois fermement, depuis le 18 brumaire, que ce personnage extraordinaire changera et reformera le monde : il sera une grande époque historique³ ».

Du reste, il s'est encore activement occupé de son ami. Il a vu plusieurs fois le ministre Talleyrand qui a juré que tout cela n'entraînerait pas de conséquences

1. Cité par Pailhès, *op. cit.* p. 164.

2. *Ibid.*, p. 164.

3. *Ibid.*, p. 164-65.

ennuyeuses. Mais Fontanes se méfie un peu de Talleyrand et son jugement de ce personnage extraordinaire est assez fin :

« T [alleyrand] est plus aimable que sûr. C'est l'homme qui sait le mieux plaire et le moins servir¹. Au contraire, Madame Bonaparte est une amie fidèle et Fontanes conseille de ménager sa bonne volonté. Il a bien compris toute la grâce et la bonté du caractère de cette femme aimable. Mais quoique Fontanes et Mme Baciocchi ne cessent pas leurs efforts pour adoucir une position si difficile, la situation à Rome n'en reste pas moins tendue.

A Paris, on a fait grief à Fontanes des inconséquences de Chateaubriand et si sa fidélité à son ami n'en est pas ébranlée, il n'en est pas de même pour sa patience, surtout quand il apprend que Mme de Beaumont, mourante, est en Italie et se prépare à rejoindre son ami à Rome. « Pour comble de ridicule, écrit-il à Guéneau de Mussy, Mme de Beaumont est en Italie et se rend à Rome. Je suis désolé. Le Maître s'est plaint hautement de ce choix. Je défends le mieux qu'il m'est possible mon ami. Mais que puis-je contre l'orage ? Dimanche dernier, pourtant, on m'a paru moins irrité. Cependant la prévention reste²... »

La mort de Mme de Beaumont à Rome le 4 novembre causa à Chateaubriand un vif chagrin. Son amie, lui avait laissé sa bibliothèque, mais, surprise par la mort,

1. *Ibid.*, p. 166.

2. Villemain, *La Tribune moderne*, Paris, M. Lévy, 1858, in-8, t. I, p. 124.

expira avec le regret de n'avoir pu lui laisser toute sa fortune. Fontanes, moins désintéressé pour son ami que ne l'est celui-ci pour lui même regrette cet oubli, car en homme pratique, il connaît la valeur de l'argent. « La renommée ne suffit pas seule aux choses de la vie, écrit-il à Chateaubriand, et cette misérable science du *pot-au-feu*, est à la tête de toutes les autres quand on veut vivre indépendant et tranquille¹ ». C'est pourquoi il l'enjoint de bien réfléchir avant de faire une démarche irrévocable qui lui ferait perdre des appointements de huit ou dix mille francs. Quant au projet envisagé un instant par Chateaubriand d'accepter une des places qu'on lui offrait chez les étrangers, Fontanes l'en déconseille vivement.

Cependant, les démarches pressantes de Fontanes auprès du Premier Consul, jointes à l'influence de Mme Baciocchi, ont raison des préventions de celui-ci et le décident à offrir au secrétaire peu commode la place de ministre dans le pays de Vaud. Chateaubriand était loin de s'attendre à un pareil dénouement.

Mais Fontanes s'était permis de donner son avis sur une affaire qui touchait Chateaubriand de très près, celle de sa séparation d'avec sa femme, et avait exprimé l'espoir d'une réconciliation entre les deux époux. Mme de Beaumont, avant de mourir, avait fait le même vœu, mais Chateaubriand, quoique sensible à l'intérêt que son ami lui témoignait, et bien qu'il reconnaisse que l'avis est bon, laisse passer plusieurs mois avant de se résoudre à le suivre.

1. G. Pailhès, *op. cit.* p. 197.

Tout prêt à partir pour la Suisse, au mois de mars 1804, la nouvelle du jugement du duc d'Enghien le décide à rédiger sa démission, et dès ce moment, jusqu'à la fin de l'Empire, il ne prend plus aucune part à la vie publique.

Au commencement de 1804, Fontanes est élu président du Corps législatif. Par un sénatus-consulte du 20 décembre 1803, Bonaparte avait ôté à cette assemblée le droit de nommer son président. Elle put cependant présenter cinq candidats à la présidence, parmi lesquels le Premier Consul devait choisir et il distingua Fontanes. Pendant les années suivantes, Fontanes s'occupe de plus en plus de politique. Sous le despotisme de Bonaparte son rôle est nécessairement restreint. Le Premier Consul n'admettait pas d'opposition à ses volontés et dans son entourage l'indépendance de jugement ou de paroles était chose rare. Cependant Fontanes n'avait pas eu peur d'exprimer, sa réprobation au moment du « meurtre juridique » du duc d'Enghien, de ce crime abominable, qui lui semblait une erreur aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue humain.

Le 21 mars 1804, il fut mandé avant le jour à la Malmaison, où le Premier Consul lui annonça l'arrestation du duc d'Enghien. Fontanes ne pouvait le croire et s'écria que ce serait un grand malheur. « Et pourquoi ? — Oui, un grand malheur, insista Fontanes. — Il conspirait contre le Gouvernement ! — Qu'importe, répond toujours Fontanes, ce ne serait pas une raison pour le juger, pour le condamner ! — Serait-il au dessus des lois ? répliqua Bonaparte, et son interlocu-

teur de répondre : « Non, vous n'abuserez pas de votre force. Vous devez être magnanime, le rendre à la liberté. Ce serait ternir votre gloire. Ne commettez pas cet abus de pouvoir, cet acte de cruauté. Les Jacobins y applaudiraient. — Il n'est plus temps—... Il est mort dit sombrement Bonaparte¹ ».

Fontanes fait preuve d'un courage plus grand encore quand, à la consternation de ses amis, il exige un « erratum » des rédacteurs du *Moniteur* qui s'étaient permis d'altérer quelques paroles prononcées par lui dans un discours adressé au Premier Consul deux jours après le crime², et de leur en substituer d'autres qui semblaient approuver les actes du gouvernement³. Bonaparte ne semble pas lui en avoir gardé rancune, mais il n'oublia pas cet épisode. Quelques temps après, voyant le président du Corps législatif triste et préoccupé il lui demanda : « Vous pensez toujours à votre duc d'Enghien ? — Et vous aussi », répondit celui-ci.

Fontanes a exprimé sa juste indignation dans une Ode qui ne manque pas de noblesse et dont la langue hardie et vigoureuse atteste assez les sentiments qui l'ont dictée. Elle porte la date de 1804 mais ne fut pas publiée du vivant de l'auteur. En voici quelques vers :

Il entre, il voit la tour funèbre,
Les hauts murs, les portes d'airain;
Là, son aïeul le plus célèbre
Porta les fers de Mazarin.

1. Cité par G. Stenger, *La Société française pendant le Consulat*. Paris, Perrin, 1904, 2^e série, in-8, p. 184.

2. Discours du Président du Corps législatif au Premier Consul, 4 germinal, an XII, Paris, Imprimerie nationale, an XII, in-8, 3 p.

3. Fontanes avait parlé de « la sage uniformité de vos lois ». Le *Moniteur* imprima « la sage uniformité de vos mesures ». Pour « l'erratum », voir le *Moniteur* du 27 mars 1804, n^o 186, p. 853.

Mais la fortune moins contraire
Viendra-t-elle aussi le soustraire
A ces formidables créneaux ?
Non, il est seul et sans refuge ;
Malheureux ; il demande un juge
Et n'aperçoit que des bourreaux¹.

Dans le Corps législatif, ses efforts tendent constamment à augmenter l'indépendance et l'autorité de cette assemblée qu'il aurait voulu voir devenir vraiment délibérante. Président depuis quelques mois à peine, à la veille de l'Empire, il plaide la cause de l'éloquence parlementaire. « La seule institution faible, déclara-t-il le 4 floréal an XII, et c'est précisément la plus populaire, c'est le Corps législatif. Tant qu'il sera muet tant que les discussions contradictoires ne s'établiront pas dans notre sein, il n'obtiendra pas la considération qui peut donner de la force à ses décrets² ».

Comme Président du Corps législatif et orateur impérial, Fontanes était naturellement appelé à prononcer un très grand nombre de discours. Malgré leur renommée sous l'Empire, ces discours, au point de vue de la littérature, n'ont pas un grand intérêt. Cependant, il importe de les considérer en se gardant bien toutefois de tomber dans l'erreur commune et d'imaginer que dans ces périodes bien arrondies, dans la flatterie adroite de ces phrases pompeuses, on ait un tableau complet de ce qu'était Fontanes sous les napoléonides. Les censeurs se sont attaqués avec une violence toute particu-

1. *Œuvres*, t. I. p. 60.

2. Cité par L. de Lanza de Laborie, *Paris sous Napoléon*, Paris, Plon, 1906, in-16, t. III, p. 127.

lière à ces harangues qu'ils ont qualifiés d' « obséquiosités de commande¹ ». Tout en ne pouvant donner entièrement tort à ces critiques, on peut néanmoins leur rappeler que Napoléon demandait à son entourage une soumission complète; Fontanes, en acceptant de devenir président du Corps législatif, savait ce qu'on attendait de lui; d'ailleurs, il avait une très sincère admiration pour l'Empereur, et enfin, parmi ceux de ses contemporains qui connaissaient bien les circonstances et qui jugeaient sans préjugés, Fontanes avait la réputation de montrer du courage dans ses discours. Il avait le goût beaucoup trop sûr pour laisser jamais la flatterie s'abaisser jusqu'à la servilité et les louanges qu'il adressait à l'Empereur étaient ingénieuses et fines. Cependant, la noblesse de langage et l'élégance de style ne suffisaient pas toujours pour relever la monotonie du thème, pas plus que la rhétorique ne suppléait au manque de véritable inspiration. L'éloquence, la vraie, celle qui entraîne les cœurs et les esprits, est trop souvent remplacée par la déclamation et l'enthousiasme par une froide correction. Mais on peut dire de ces discours qu'à la noblesse de langage se joint la noblesse de sentiment et bien que leur auteur exaltât à plaisir les victoires, le génie et la gloire de l'Empereur, il aurait dédaigné un facile triomphe en insultant aux vaincus. A ce propos, une contemporaine a cité les discours de Fontanes comme « des modèles de convenance et de goût² ».

1. Pasquier, *Mémoires*, t. II, p. 122.

2. Mme de Remusat, *Mémoires*. Paris, C. Lévy, 1906, in-16, t. II, p. 299.

« Malheur à moi », déclare Fontanes dans un discours prononcé à l'occasion de la présentation faite au Corps législatif des drapeaux envoyés par l'Empereur, à la séance du 11 mai 1806, « malheur à moi, si je forçais aux pieds la grandeur abattue. Plus j'ai de plaisir à contempler tous ces rayons de gloire qui descendent sur le berceau d'une dynastie nouvelle, moins je veux insulter aux derniers moments des dynasties mourantes. Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations, et même quand elle n'est plus, il reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris¹ ».

Quant à l'accusation de fausseté qui a été si souvent lancée contre le panégyriste de Napoléon, elle était plus ou moins imputable à tous les serviteurs du maître, et Fontanes s'en tire tout aussi bien qu'un autre. Car il est conséquent avec lui-même quand il déclare, par exemple, dans un discours au Prince Joseph Bonaparte, qu'« un pouvoir unique et permanent convient aux Grands Etats² ». L'ancien monarchiste, le rédacteur du *Mémorial* n'avait pas dit autre chose. Quand à l'occasion de l'inauguration de la statue de l'Empereur, il déclare que celui-ci en montant à la première place, « n'a détrôné que l'anarchie qui régnait seule en l'absence de tous les pouvoirs légitimes³ »; il ne dépasse pas non plus ses convictions intimes.

1. *Œuvres*, t. II, p. 316.

2. 29 thermidor an XII, *Collection complète des discours de Fontanes*. Paris, Lamère, 1821, in-8.

3. 24 nivôse an XIII. *Œuvres*, t. II, p. 304.

Cinq ans plutôt, dans l'*Eloge funèbre de Washington*, Fontanes avait dit : « Il n'a pris la place de personne, il n'a détrôné que l'anarchie ».

Il craignait avant tout l'anarchie; il avait donc accueilli avec joie le seul homme capable de la combattre victorieusement. Ne pourrait-on pas trouver dans cette phrase l'inité de sa vie politique et l'explication de son revirement en 1814 qui le porta vers Louis XVIII.

La flatterie de ses discours est plus souvent apparente que réelle. Sous plus d'un éloge pompeux se cache un conseil, à l'occasion même une critique.

Quand Fontanes louait les talents de l'Empereur comme législateur et administrateur, c'était avec le dessein de détourner ce monarque des conquêtes militaires qui menaçaient de coûter trop cher au pays.

«... Vous n'avez plus besoin de la gloire des conquêtes. Vous serez aussi grand dans les détails de l'administration intérieure que sur le champ de bataille. On parlera de vos institutions autant que de vos victoires¹ ».

Dans une réponse à un exposé de la situation de l'Empire français, présenté par le Ministre de l'Intérieur, à la séance du Corps législatif du 24 août 1807, Fontanes s'exprime très franchement sur les périls d'une guerre prolongée : « Les champs et les ateliers se dépeuplent; les écoles où se forment l'esprit et les mœurs sont abandonnées; la barbarie s'approche, et les générations, ravagées dans leur fleur, font périr avec elles les espérances du genre humain² ». Quand dans ce même discours, il considère un tableau tout différent, celui de l'Empereur travaillant au bien-être de ses peuples, les

1. 13 nivôse, an XIII, *Discours de Fontanes*. Paris, Domère, 1821 in-8, p. 28.

2. *Œuvres*, t. II, p. 335.

périodes ronflantes de l'orateur atteignent une véritable éloquence qui prouve combien il aimait mieux exalter la science de la paix que celle de la guerre et montrer Napoléon désarmé et donnant enfin la paix à l'Europe, que de chanter la gloire du héros à la tête de ses armées victorieuses.

« Cet homme couvert de tant de gloire, nous promet plus encore; paisible et désarmé, il prouvera que cette force invincible, qui renverse en courant les trônes et les Empires, est au-dessous de cette sagesse vraiment royale qui les conserve par la paix, les enrichit par l'agriculture et l'industrie, les décore par les chefs-d'œuvre des arts et les fonde éternellement sur le double appui de la morale et des lois¹ ».

A propos du mot « sacrifices » il donnera à l'Empereur, dans un discours prononcé le 27 octobre 1808, une leçon aussi utile que discrète. « Votre Majesté, Sire, a prononcé le mot de *sacrifices*; et, nous osons le dire à Votre Majesté même, ce mot achève tous vos triomphes. Certes, la nation ne veut pas plus que vous de ces sacrifices qui blesseraient sa gloire et la vôtre : mais il n'était qu'un seul moyen d'augmenter votre grandeur, c'était d'en modérer l'usage. Vous nous avez montré le spectacle de la force qui dompte tout, et vous nous réservez un spectacle plus extraordinaire, celui de la force qui se dompte elle-même² ».

Sa disgrâce n'est pas tout à fait une légende. Il est certain qu'il a plus d'une fois encouru le déplaisir de

1. 24 août 1807. *Œuvres*, t. II, p. 336.

2. *Œuvres*, t. II, p. 339.

l'Empereur. En défendant vaillamment les libertés du Corps qu'il présidait, il n'entrait pas du tout dans les vues de Napoléon qui s'obstinait à ne vouloir étendre d'aucune façon les pouvoirs de cette assemblée. Lors de la campagne d'Espagne, Napoléon avait envoyé au Corps législatif douze drapeaux conquis sur l'armée d'Estramadure comme « un gage de son estime ». Fontanes, à la tête d'une députation, était allé remercier l'Impératrice. Celle-ci avait répondu qu'elle avait été très satisfaite de voir que le premier sentiment de l'Empereur, dans son triomphe, avait été pour « le Corps qui représentait la nation ». Peu de jours après, le *Moniteur* publia un « errata » de Napoléon à la réponse de l'impératrice. Un errata qui remettait brusquement et très peu courtoisement le Corps législatif à sa place de « consultatif ».

« Plusieurs de nos journaux ont imprimé que Sa Majesté l'Impératrice, dans sa réponse à la députation du Corps législatif, avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier sentiment de l'Empereur avait été pour le Corps législatif qui représente la nation.

« Sa Majesté l'Impératrice n'a point dit cela; elle connaît trop bien nos constitutions; elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur : car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation¹ ».

Dans la séance de clôture du 31 décembre 1808, Fontanes, au nom du Corps qu'il présidait, avait répondu à l'offense de l'empereur d'une façon aussi noble que digne.

1. *Moniteur*, 15 décembre 1808.

« Mais les paroles dont l'empereur accompagne l'envoi de ses trophées méritent une attention particulière. Il fait participer à cet honneur les collèges électoraux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en remercions. Plus le Corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre. Il n'a pas besoin de distinction, mais d'estime et de confiance¹. »

Sans doute, dès ce moment, Napoléon eut l'idée d'éloigner du Corps législatif un président qui entrerait si peu dans ses propres vues à l'égard de cette Assemblée.

Chénédollé fut d'avis que les discours de Fontanes comme président du Corps législatif « assurent à son caractère une juste célébrité² ». Cependant, c'est en vain qu'on y cherche une note individuelle ou vraiment originale. Le « personnage » est ici tout puissant et efface l'homme. Le président du Corps législatif et, après 1808, le grand-maître de l'Université impériale, ont fait grand tort à Fontanes le poète.

Ce Fontanes-là on ne le retrouve que dans le calme de son cabinet de travail ou encore parmi ses amis.

Quoique son activité littéraire se borne à écrire de temps en temps une ode, à donner quelques heures de travail à sa *Grèce Sauvée* qui avançait péniblement et lentement, la littérature continuait à occuper une place bien définie dans sa vie. A Chateaubriand, qui lui avait demandé un jour pourquoi il n'avait pas écrit plus

1. *Collection complète des discours de Fontanes*. Paris, Mme Seignot, 1821, 2^e éd. in-8, p. 81.

2. Mme de Samie, *Extraits du Journal de Chénédollé*, Paris, Plon, 1922, in-8, p. 105.

souvent, il avait répondu : « Cela vous va bien à vous qui avez toujours été un pauvre diable, mais moi qui ai toujours eu des emplois de cinquante mille francs¹ ! »

Mais cette prospérité matérielle qui avait failli étouffer en lui l'inspiration, n'avait pas diminué l'intérêt qu'il prenait aux œuvres de ses amis et aux essais littéraires de toute la bande des jeunes disciples qui l'entourait. Et elle lui avait donné les moyens de venir en aide à ses amis moins favorisés de la fortune.

Joubert écrivant en 1804 à Chênedollé qui cherchait à s'établir, pense tout naturellement à Fontanes qui est « une puissance » et qui, ajoute ce fin psychologue, a « une volonté d'obliger qui n'est pas suffisante pour le remuer, mais qui, avec un peu d'aide, agit pourtant car, dans son inertie, elle est existante et constante² ». Chênedollé a dit de lui : « Tout ce qui annonçait du talent était sûr de trouver faveur et protection auprès de lui » et il se donnait comme exemple ainsi que (hateaubriand, Victorin Fabre, Millevoye, Bruguière, Guéneau³. Pour Chênedollé, Fontanes a été « plus qu'un maître », « c'était un ami, un frère littéraire ». L'auteur du *Génie de l'Homme* avait gardé tout particulièrement souvenir de certaines promenades faites avec Fontanes en 1807 au Bois de Boulogne et au Bois de Vincennes, promenades qui avaient été pour lui « une suite d'études poétiques » où il trouvait tout ce qui pouvait nourrir son

1. Jules Janin, *Histoire de la Littérature dramatique*. Paris, M. Lévy, 1854, in-18, t. III, p. 136.

2. Joseph Joubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 122.

3. Mme de Samie, *Extraits du Journal de Chênedollé*. Paris, Plon, 1922, p. 107.

talent et plaire à son esprit : « critique fine et piquante, instinct poétique admirable, goût rapide et infaillible, mémoire imperturbable, citations variées à l'infini et toujours à propos, abondance intarissable d'images, d'expressions créées et de vers improvisés, faits de verve et de génie¹ ». Fontanes avait relu avec lui et avait corrigé avec une patience infinie les vers du *Génie de l'Homme* et ceux des Odes, de *Michel Ange* et d'*Homère*. C'était pour lui une affaire de conscience de ne laisser passer aucun vers faible sans le tourner et le retourner jusqu'à ce qu'il en fût satisfait lui-même. « Il fait les coupures nécessaires, et vous refait dix vers et tout cela dans un instant² », déclara Chénedollé, qui se fiait absolument au goût de Fontanes. Il disait même que c'était « du génie que le goût porté à ce point-là³ ». Son admiration pour l'œuvre de son illustre ami était telle qu'il lui emprunta plus d'un vers, notamment dans son *Génie de l'Homme* dont des fragments entiers et surtout dans le premier chant sont calqués sur l'*Essai sur l'Astronomie* de Fontanes.

Inspirateur et critique à la fois, Fontanes n'hésitait pas à exprimer franchement son avis sur tel ou tel chant ou poème soumis à son jugement comme ce fut le cas pour le *Chant de l'Astronomie* qu'il concevait d'une toute autre façon que l'auteur.

Quant à Molé, ce « jeune Français d'une probité patricienne, d'une gravité consulaire et d'une figure

1. *Ibid.*

2. Mme de Samie, *op. cit.*, p. 55.

3. *Ibid.*, p. 77.

romaine¹ », il devait à Fontanes le commencement de sa fortune. Dans un compte rendu du *Journal des Débats des Essais de Morale et de politique* parus en 1805, Fontanes avait comparé le jeune auteur à Vauvenargues qui, lui aussi, s'était livré à l'étude de la philosophie à l'âge des plaisirs. L'Empereur ayant lu cet article, voulut connaître le livre. Il en fut très frappé et dit à Fontanes : « Amenez-moi votre jeune ami ». Peu de temps après cette entrevue, Molé fut nommé auditeur de première classe au Conseil d'Etat.

Ambroise Rendu qui, après avoir été son élève à l'Ecole centrale des Quatre Nations, devint son « lieutenant » au *Mercure*, fut l'objet d'une sollicitude toute paternelle de la part du futur grand-maître qui devait l'appeler auprès de lui avec Gueneau de Mussy à l'Université en 1808. Tous ceux qui restaient de la petite société qui autrefois se réunissait dans la rue Neuve du Luxembourg, chez Mme de Beaumont, se retrouvaient quelquefois chez Chateaubriand. Celui-ci avait enfin réalisé son rêve d'avoir une chaumière à lui et s'était retiré près d'Aulnay, dans « La Vallée aux Loups ». S'étant rendu propriétaire du *Mercure* après son voyage en Orient, en juin 1807, Chateaubriand y avait indiscrètement attaqué l'Empereur dans un article devenu fameux. Une phrase surtout lui était reprochée : « C'est en vain que Néron prospère; Tacite est déjà né dans l'Empire...² » Il avait fallu toute l'influence de Fontanes pour calmer l'irritation de l'Em-

1. J. Joubert, *Pensées et Correspondance*, op. cit., t. I, p. 308.

2. *Mercure*, 4 juillet 1807.

pereur. Sans se laisser intimider par les injures et les menaces qui grêlaient contre son ami, le président du Corps législatif avait représenté à Napoléon que Chateaubriand ne conspirait pas, qu'il n'avait que son talent, mais qu'à ce titre il était immortel dans l'histoire du siècle de Napoléon; qu'il ne fallait pas qu'on dise un jour que celui-ci l'aurait tué ou emprisonné pendant dix ans¹.

Grâce à cette intervention énergique, tout se borna à la suppression du *Mercury* et au conseil donné à son propriétaire de s'éloigner un peu de Paris. Cependant Chateaubriand, mécontent de l'oppression militaire qu'il retrouvait en France, rêvait de se retirer aux Etats-Unis. Ce projet fut vivement combattu par Fontanes, à qui son ami avait lu, dès 1805, les cinq premiers livres des *Martyrs*², car il lui semblait impossible qu'une œuvre de cette envergure fût finie hors de France. « Quoi ! lui disait-il, voulez-vous aller rejoindre le général Moreau ? Ne voyez-vous de place, au monde, pour vous, que dans cette colonie anglaise plus mercantile, plus rude, plus insouciant des arts que sa métropole ? Songez à votre livre ; vous ne pouvez le finir et le publier qu'ici.

« Votre livre, et le bruit qu'il fera, c'est là votre patrie, votre avenir, votre refuge. Tâchons qu'il puisse paraître seulement ; et relisons ces admirables fragments, dont j'ai vu le brouillon, la peinture de Rome

1. Voir Villemain, *La Tribune Moderne en France et en Angleterre*. Paris, M. Lévy, 1882, 2 vol. in-8, vol. I, p. 161.

2. A. Cassagne, *Chateaubriand et Napoléon*, Paris, Félix Alcan, 1912, in-8, t. II, p. 169, note 1.

et des Catacombes, Naples, la Bataille des Francs, le grand débat dans le Sénat romain sur la conservation de l'autel de la Victoire. Il y a bien là quelque anachronisme; mais il n'importe, cela est plein de génie. Je ne suis inquiet que de certains passages à revoir, sur Dioclétien, Galérius peut-être. Point de petites allusions, quand on écrit pour l'immortalité. Ce serait encore l'affaire du *Mercur*. Il ne faut pas agacer les dents du lion¹ ».

Encouragé par cette amitié et se fiant au jugement de Fontanes, Chateaubriand renonce à son projet de partir et se remet au travail. Il passe de longues heures avec Fontanes à discuter et à corriger quelques pages de son poème en prose. Tous les dimanches, d'ailleurs il y avait réunion à « la vallée aux Loups » et lecture, par l'auteur, de quelque livre des *Martyrs*. On y rencontrait souvent Fontanes, Joubert, Molé, Pasquier, Mme de Vintimille, Guéneau de Mussy. Un dimanche que l'auteur leur lisait l'épisode de Velleda, il s'aperçut, au silence peu approbateur qui accueillit sa lecture, qu'elle manquait son effet. Il hésita, puis continua et acheva. Fontanes prit la parole pour tous : « Eh bien ! ce n'est pas cela, vous vous êtes trompé » Et il donna quelques explications. Après lui, Mme de Vintimille et enfin tout le monde parlèrent et essayèrent de lui démontrer combien il serait facile de corriger. L'auteur voulut d'abord opposer ses raisons, puis céda et dit qu'il tâcherait de faire mieux. Le dimanche suivant

1. Villemain, *op. cit.*, vol. I, p. 162-163.

les mêmes amis accueillirent. « avec ravissement, avec un applaudissement sans mélange » l'épisode de Velleda tel qu'il est aujourd'hui¹.

Dans la composition des *Martyrs*, Chateaubriand se montre d'une extrême docilité envers la critique. Il a perdu sa confiance magnifique et s'en remet aux conseils opposés que lui donnent ses amis. Il semble même être paralysé par une timidité qui retient à chaque instant son vol superbe. Cette fois, le rôle de Fontanes n'est plus de modérer une imagination trop exubérante. « Je l'excite plus que je ne le retiens, disait-il, il a peur de son audace. Je le ramène à la charge; et il ne se montre tout ce qu'il est qu'au dernier assaut² ».

La publication des *Martyrs* en mars 1809 fut le signal d'un torrent d'injures et d'attaques. Abandonnés par le pouvoir, les *Martyrs* furent exposés à toutes les attaques des journaux censurés. Du reste, Chateaubriand avait ameuté contre lui toute la bande des « sophistes » et des philosophes par des allusions transparentes que toute la vigilance de Fontanes n'avait pas su éliminer. Et les fervents catholiques furent scandalisés par une épopée où Jupiter et Jéhovah étaient mis en opposition. On s'attaquait surtout au merveilleux chrétien dont Chateaubriand avait voulu montrer la supériorité poétique sur le merveilleux païen, malgré l'avis contraire de Fontanes, clairement

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Paris, M. Lévy, 1872, t. II, p. 41.

2. Villemain, *op. cit.*, vol. I, p. 163.

exprimé lors de la publication du *Génie du Christianisme*.

Chateaubriand a dit des *Martyrs* que son poème « se ressent des lieux qu'il a fréquentés : le classique y domine le romantique¹ ».

Et en effet l'auteur a suivi toutes les conventions du genre. Les *Martyrs* est une épopée classique selon la formule consacrée, avec des invocations aux Muses, des récits héroïques, la peinture du Ciel et de l'Enfer, des batailles d'anges et de démons.

C'est le dernier triomphe du classicisme vaincu. L'influence de Fontanes est très marquée; et non pas celle du Fontanes des articles du *Mercure*, critique éclairé, optimiste, accueillant avec joie les innovations et les hardiesses du *Génie*. C'est l'influence d'un Fontanes classique retardataire, auteur de la *Grèce Sauvée*, se servant d'un style quelque peu raide et apprêté. Quand Chateaubriand déclare : « Je ne veux rien changer, rien innover en littérature; j'adore les anciens; je les regarde comme nos maîtres; j'adopte entièrement les principes posés par Aristote, Horace et Boileau² », on croirait entendre encore Fontanes. Dans sa constante préoccupation classique, dont témoignent les périphrases, les comparaisons et les allégories qui abondent dans les *Martyrs* et jusque dans sa façon de comprendre la mythologie païenne, se retrouve l'influence de Fontanes, du Fontanes de l'Empire, disciple de Boileau et contemporain de Delille.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 16.

2. Examen des *Martyrs*.

Dans le tumulte qui salua les *Marlyrs* une seule voix s'éleva pour sa défense. Fontanes, malgré la violence des critiques, était absolument persuadé que l'ouvrage était beau et même supérieur aux premiers ouvrages du même auteur « sous le rapport du plan, du style, et des caractères¹ ».

Il est intéressant de noter que le troisième livre, peu goûté du jeune Guizot, un des rares critiques qui avaient jugé les *Marlyrs* avec équité, semblait au contraire à Fontanes un des meilleurs de l'ouvrage. Il était d'avis que Chateaubriand n'avait jamais rien fait de supérieur à la « peinture du bonheur des justes » à la « description de la lumière du ciel », et au « morceau sur la Vierge² ».

La superbe confiance de son ami ne manqua pas d'avoir son effet et Chateaubriand se ranima : « Je n'étais pas Racine, mais il pouvait être Boileau, et il ne cessait de me dire : « Ils y reviendront³ ».

Fontanes fit plus encore. Dans de beaux vers publiés dans le *Journal de Paris* au commencement de 1810, au moment où allait paraître une édition nouvelle de ce poème tant critiqué, il prit publiquement et malgré les dangers auxquels il s'exposait lui-même, la défense de son ami disgracié. Dans ces vers, bientôt répétés dans tous les lycées d'alors, Fontanes conjure son ami de considérer le sort du Tasse qui, maudissant le don des talents et accablé par ses maux, est consolé par Virgile qui lui présage l'immortalité.

1. Chateaubriand, *Correspondance*, t. I, p. 239.

2. *Corresp. de Chateaubriand*, t. I, p. 239.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 13-14.

Chateaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler;
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égal¹ !

Quand par un revirement de faveur, l'Empereur voulut faire entrer Chateaubriand à l'Académie à la place de M.-J. Chénier mort, ce fut Fontanes qui obtint le consentement du candidat. Mais ayant à parler de M.-J. Chénier, Chateaubriand n'avait pas pu oublier tout ce qui l'avait séparé politiquement de son prédécesseur et son discours de réception lu d'abord devant une commission et ensuite devant l'Académie, fut refusé par la majorité de cette Assemblée. Le manuscrit, porté à Saint-Cloud par Daru et lu par l'Empereur, excita une vive colère chez celui-ci. Toute sa politique ayant eu pour but de calmer les haines et d'apaiser les partis, il n'avait aucune patience avec des « idéologues » qui voudraient, disait-il, rétablir l'anarchie.

Un éloge magnifique de l'ami à qui Chateaubriand devait tant est incorporé dans le discours. Ces nobles phrases dictées par une amitié très sincère ont dû beaucoup réjouir le cœur de Fontanes, mais cet étalage public de l'amitié qui unissait l'ennemi déclaré de la politique impériale et celui à qui Napoléon venait de confier la grande maîtrise de l'Université, ne plut certainement pas à l'Empereur qui mit une croix à ce paragraphe dans le manuscrit tout raturé et marqué au crayon qui fut rendu à Chateaubriand :

1. *Œuvres*, t. I, p. 95.

« Si je voulais enfin, Messieurs, vous parler d'un ami bien cher à mon cœur, d'un de ces amis¹, qui, selon Cicéron, rendent la prospérité plus éclatante et l'adversité plus légère, je vanterais la finesse et la pureté de son goût, l'élégance exquise de sa prose, la beauté, la force, l'harmonie de ses vers, qui, formés sur les grands modèles, se distinguent néanmoins par un caractère original. Je vanterais ce talent supérieur qui ne connut jamais les sentiments de l'envie, ce talent heureux de tous les succès qui ne sont pas les siens, ce talent qui depuis dix années ressent tout ce qui peut m'arriver d'honorable, avec cette joie naïve et profonde connue seulement des plus généreux caractères et de la plus vive amitié. Mais je n'omettrais pas la partie politique de mon ami. Je le peindrais à la tête d'un des premiers Corps de l'Etat, prononçant ces discours qui sont des chefs-d'œuvre de bienséance, de mesure et de noblesse. Je le représenterais sacrifiant le doux commerce des Muses à des occupations qui seraient sans doute sans charmes, si l'on ne s'y livrait point dans l'espoir de former des enfants capables de suivre un jour l'exemple de leurs pères et d'éviter nos erreurs²... »

1. M. de Fontanes.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 39-40.

CHAPITRE VII

Dernières années.

Le 17 mars 1808 furent signés à la fois le décret qui organisa l'Université impériale et la nomination de Fontanes comme grand-maître. Au mois de mai de la même année, l'Empereur le fit comte de l'Empire. Jusqu'au commencement de 1810, Fontanes cumula les fonctions de grand-maître avec celles de président du Corps législatif et à partir du 9 février 1810, jour où il quittait la présidence du Corps législatif pour entrer au Sénat, avec celles de sénateur.

Le choix de Fontanes comme grand-maître au lieu de Fourcroy, qui avait préparé le projet de décret et qui semblait tout destiné à devenir le chef de la nouvelle Université, marqua le triomphe définitif du parti religieux, sur les philosophes.

Fourcroy, savant, mais libre penseur, aurait créé une Université en dehors de l'influence ecclésiastique, mais il aurait effrayé les catholiques, et puisque Napoléon voulait fonder l'instruction sur la religion et avec le concours du clergé, il lui fallait un catholique à la tête de l'enseignement.

Fondée comme « instrument de règne », l'Université devait concilier définitivement à l'Empereur un groupe d'hommes dont l'influence était très puissante sur la masse. Par les prêtres, il voulait gagner le cœur des enfants, les attacher à sa personne et au trône. Fontanes remplissait admirablement toutes les conditions requises par l'Empereur. Il était croyant et inspirait confiance aux catholiques : «... Dès que l'Université devait avoir à sa tête un homme du monde, lui écrivit l'abbé Emery, j'ai regardé comme un trait singulier de la providence de Dieu sur cet Empire que le choix de l'Empereur fût tombé sur votre personne¹ ». Homme du monde, ses talents littéraires étaient universellement connus et admirés. Mieux que personne, il avait paru comprendre les idées de Napoléon sur la nécessité du monopole universitaire. » « Au lendemain d'une révolution, déclara-t-il à l'Empereur, au sortir de l'anarchie, et en présence de partis hostiles, il faut, dans l'enseignement comme en toutes choses, l'unité de vues et de gouvernement²... »

Dans le choix de ses adjoints, le grand-maître était entièrement libre. « Vous êtes responsable, lui avait dit l'Empereur. Je vous fais « chef d'ordre » ; choisissez vos hommes, cela vous regarde³ ».

Parmi les premiers que le nouveau grand-maître appela auprès de lui comme inspecteurs généraux ou conseillers furent ses amis Joubert, Guéneau de

1. Cité par E. Rendu, *M. Ambroise Rendu et l'Université de France*. Paris, Fouraut et E. Dentu, 1861, in-8, p. 37.

2. Cité par E. Rendu, *op. cit.*, p. 33.

3. Cité par E. Rendu, *op. cit.*, p. 45.

Mussy et Ambroise Rendu. Il y appela également Beausset, l'ancien évêque d'Alais, de Bonald, l'abbé Emery, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, Cuvier, Jussieu, de Sèze, Laromiguière, le père Ballan, son ancien professeur aux Oratoriens. Quelques-unes de ces nominations ne furent pas obtenues sans peine, entre autres celle de de Bonald. Quoique Fontanes eût depuis longtemps essayé d'intéresser l'Empereur au célèbre auteur de la *Théorie du pouvoir politique et religieux* Napoléon semblait mettre en doute son attachement au gouvernement et pour l'éprouver, il lui ordonna de faire un mémoire sur les conventions à observer dans la guerre maritime. Le mémoire fait, de Bonald fut nommé conseiller à vie de l'Université.

En général, le grand-maître chercha à faire entrer au conseil des hommes déjà connus dans l'enseignement, des ecclésiastiques, des membres des anciennes congrégations et des hommes de science.

Tous ses efforts tendaient à conserver ce qu'il y avait de raisonnable et de sain dans les disciplines et dans les traditions des anciennes écoles. Son désir était que la jeunesse fût élevée dans l'admiration de tout ce qui était beau et dans le respect de tout ce qui était saint. Il cherchait donc à établir des études fortement classiques et en laissant autant que possible l'instruction entre les mains des ecclésiastiques, à inculquer aux élèves des sentiments religieux.

Pendant tout le temps que Fontanes resta grand-maître, la politique qu'il suivit fut de ménager le Clergé.

Le décret du 17 mars 1808 exigeait de chaque frère des Ecoles chrétiennes le serment et le brevet individuel. Fontanes se contenta de donner un brevet collectif à toute la congrégation prise en bloc. Non seulement il écrivit dès l'année 1808, aux évêques pour les prier de demander aux curés de leurs diocèses des notes détaillées sur les maîtres d'école de leurs paroisses, mais il exigea des candidats aux fonctions universitaires un certificat de moralité délivré par les curés. Napoléon dut intervenir et écrivit à Montalivet : « Le grand-maître doit employer ses agents pour être instruit et non des agents étrangers à son administration¹ ».

Dans l'affaire des petits séminaires et écoles secondaires ecclésiastiques que Napoléon, par le décret du 9 avril 1809, voulait soumettre à l'inspection et au contrôle de l'Université, le grand-maître mit tant de « déférence et de procédés » qu'il rassura vite les appréhensions des prêtres à ce sujet et la surveillance de l'Université se borna à de rares visites des inspecteurs et ces visites n'étaient faites que sur l'invitation des évêques.

Napoléon s'était vite rendu compte du danger de l'influence et de l'ascendant toujours croissants du clergé, et il avait de bonne heure cherché à restreindre la trop grande autorité du grand-maître. Fontanes, voyant menacées la dignité et l'indépendance de sa

1. Paris, 23 nov. 1809, *Corresp.*, t. XX, n° 16.020 cité par A. Aulard, *Napoléon I^{er} et le Monopole universitaire*. Paris, Armand Colin, 1911, in-16, p. 209.

position, envoya, au mois de mars 1809, sa démission à l'Empereur : « D'un côté, écrivit-il, je vois un ministre qui surveille l'instruction publique; de l'autre, un conseiller d'Etat qui la dirige; je cherche la place du grand-maître et je ne la trouve pas. Si cet état de choses, continua-t-il, ne me condamnait qu'à des peines personnelles, qu'à des humiliations si affligeantes et si peu méritées, j'attendrais sans murmure le retour de votre bienveillance, mais il en résulte un mal plus réel. Soit par la force des circonstances, soit par ma propre faiblesse, je n'aperçois aucun moyen d'être utile¹ ».

La démission ne fut pas acceptée et Fontanes reçut « l'assurance qu'il serait pris des mesures pour faire droit à ses justes réclamations² ».

Toutefois l'influence ecclésiastique continue dans l'instruction et l'Empereur intervient avec un mécontentement visible quand le grand-maître, d'accord avec l'évêque, nomme l'abbé de Colonne, réputé « le prêtre le plus fanatique du diocèse », principal du Collège de Quimper. Napoléon dans un billet à Montalivet demanda qu'on annulât cette nomination. « Dites au grand-maître, écrit-il, que c'est avec les préfets qu'il doit correspondre et non avec les évêques et ne pas faire de l'instruction publique une affaire de coterie et de religion. Pourquoi a-t-on ôté de cette place un professeur instruit pour y mettre un fanatique³? »

1. *Bulletin du Bibliophile* 1851-52, p. 1160.

2. *Ibid.*

3. *Corresp. de Napoléon*, t. XX, p. 475. Lettre du 15 juillet 1810, cité par C. Schmidt, *La Réforme de l'Université Impériale en 1811*. Paris, Soc. nouv. de la Lib. et de l'Ed. 1905, in-8, p. 23.

Quand l'Empereur voulut limiter le nombre des écoles ecclésiastiques, il rencontra encore l'opposition du grand-maître et de ses inspecteurs.

Sous la grande-maîtrise de Fontanes, l'Université devint peu à peu toute autre que ne l'avait conçue l'ambition de Napoléon. Il s'était plu à imaginer un clergé instruit et éclairé concourant avec lui pour fonder une œuvre durable qui serait une des gloires de son règne. En somme, il avait voulu mettre la religion catholique « au service de son despotisme¹ ». Favorisé par le grand-maître, qui cependant connaissait parfaitement les vues de Napoléon, le clergé resta un pouvoir indépendant dont l'influence prédominante dans l'instruction publique était quelquefois peu favorable ou même indirectement opposée à l'Empereur.

L'attitude de Fontanes a été diversement qualifiée de « trahison » et de « résistance opiniâtre et heureuse ». Il est certain qu'il n'a rien fait pour soutenir les aspirations de Napoléon qui voulait asservir l'instruction à son ambition.

Mais l'Empereur voulait-il vraiment de l'instruction ? Fontanes se le demandait. Dans ces conditions, il avait cru bien faire en mettant tous ses efforts à conserver plutôt qu'à « fonder sur le sable ». «... Quand l'Europe entière est mise en coupe réglée, disait-il, que peut-on de plus que faire le moins de mal possible et préparer tout pour des temps plus heureux² ? »

1. A. Aulard, *op. cit.*, p. 206.

2. Mme de Chastenay, *Mémoires*, Paris, Plon, 1896, 2 vol. in-8, t. II, p. 140.

De son éducation chez les Oratoriens, il avait gardé la plus vive admiration pour un système d'instruction qui s'efforçait de développer l'intelligence plutôt que de multiplier les connaissances. Dans les maximes de l'ancienne éducation, il voyait la plus sûre garantie contre l'anarchie. Et cette admiration était partagée par son entourage le plus proche, par Joubert, qui ne cessait de regretter les anciens collèges où l'on recevait une « première éducation très complète puisqu'on en sortait capable de devenir, par ses propres efforts et par ses seules forces, tout ce que la nature voulait¹ »; par Guéneau de Mussy et par Ambroise Rendu, tous deux fortement pénétrés des doctrines jansénistes.

On est donc justifié en croyant que le mobile déterminant de la conduite de Fontanes à l'Université fut son amour sincère de l'ancienne éducation et son désir de « défendre l'Université contre les passions du Temps² » plutôt que l'idée d'entraver la politique de l'Empereur. « Il éleva, a dit Chateaubriand, dans les doctrines de nos pères, des enfants qu'on voulait séparer du passé pour bouleverser l'avenir³ ».

Mais en agissant ainsi, il a certainement contribué indirectement à amener la chute de Napoléon et le retour de la Monarchie.

Quand Louis XVIII fit son entrée à Paris, le 3 mai 1814, Fontanes lui rappela discrètement les difficultés contre lesquelles avait dû lutter l'Université dans ses constants efforts pour conserver les anciennes tradi-

1. J. Joubert, *Pensées et Correspondance*, t. I, p. 196.

2. Villemain, *La Tribune mod.*, op. cit., p. 283.

3. Lettre du 31 mars 1821, *Journal des Débats*, 10 avril 1821.

tions. « L'Université, Sire, dont l'existence nouvelle ne compte que cinq années, a vu plus d'un obstacle arrêter sa marche et contrarier le bien qu'elle eût voulu faire; mais elle peut se rendre ce témoignage qu'elle a du moins empêché quelque mal. Il est vrai que l'éducation qui forme les mœurs n'y est pas au même degré que l'instruction : ce n'est pas que l'Université n'ait fait de constants efforts pour les perfectionner ensemble : un succès aussi désirable était dans ses vœux plus que dans sa puissance...¹ »

Fontanes fut maintenu provisoirement dans ses fonctions de grand-maître, qu'il garda jusqu'au 15 février 1815, jour où elles furent supprimées, et Louis XVIII le récompensa de sa modération en le faisant pair de France (1814), Grand cordon de la légion d'honneur, membre du Conseil privé (1815) et marquis (1817).

Mais dans la nouvelle organisation de l'Université il n'y avait aucune place pour l'ancien serviteur de Napoléon, bien que Chateaubriand employât son propre crédit politique pour essayer de faire rétablir en faveur de son ami la grande-maîtrise de l'Université. Cet insuccès ne causa aucune déception à Fontanes. Il était las des affaires. Depuis longtemps ses yeux étaient devenus si faibles qu'il lisait et écrivait avec difficulté.

« Je vous le répète, écrivit-il à Chateaubriand, je n'ai rien espéré, ni rien désiré. Ainsi, je n'éprouve aucun désappointement, mais je n'en suis pas moins

1. Cité par A. Aulard, *op. cit.* p. 219.

sensible aux témoignages de votre amitié; ils me rendent plus heureux que toutes les places du monde¹ ».

* * *

« Lorsque j'étais grand-maitre, dit Fontanes à Chênédollé, je trouvai presque toujours quatre heures pour la littérature avant d'ouvrir mon cabinet² ». Il est certain que cette période de sa vie est marquée par une activité littéraire nouvelle. Ce n'est pas que la littérature l'absorbe comme au temps de sa jeunesse, mais il y trouve un agréable délassement dans ses moments de loisir. Les odes, dont la plupart furent écrites pendant ces années de tension politique, mais dont une seulement fut publiée du vivant du poète sont un de ses titres qu'on lui a le moins disputé à la renommée littéraire.

L'ode, et surtout la petite ode, convenait admirablement au talent de Fontanes. Il y met une grâce légère et une harmonieuse pureté de forme qui, dans certaines d'entre elles, rappellent son maître Horace. Il puise son inspiration à toutes les sources; d'un événement politique, de la vue d'un pêcheur au bord de la Seine, d'un enterrement, de son jardin flétri par l'automne, d'une mélancolie passagère.

La pensée de l'âge qui approche lui a inspiré la petite ode sur *Mon Anniversaire* dont Chateaubriand dit qu'elle avait « tout le charme du *Jour des morts*, avec

1. Cité par Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, Appendice, p. 494.

2. Mme de Samie, *Extraits du Journal de Chênédollé*, op. cit., p. 105.

un sentiment plus pénétrant et plus individuel¹ ». L'auteur, quoique jeune encore — il a cinquante ans — est désagréablement surpris par l'air de fête, par les bouquets et les dons qui lui annoncent qu'un an encore a passé, car Joubert et sans doute Chateaubriand ont accouru. Sa jeune fille Christine, âgée de six ans, rit et pousse des cris de joie. Il semble à Fontanes que les larmes conviendraient mieux à ce jour que de vains regrets lui rendent infiniment douloureux.

La vieillesse déjà vient avec ses souffrances;
Que m'offre l'avenir? De courtes espérances;
Que m'offre le passé? Des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme, il s'instruit avec l'âge
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près?²

L'enlèvement du pape Pie VII à Rome en 1809 et son transfert à Fontainebleau, avaient vivement frappé l'imagination et excité l'indignation de Fontanes. De par ses sentiments religieux, de par ses convictions les plus intimes, il se devait de protester contre la brutalité d'un tel acte, même si la protestation devait rester secrète pendant de longues années. Cependant l'on cherche en vain la chaleur d'une véritable inspiration dans cette ode ambitieuse où les sentiments personnels de l'auteur se perdent dans un flot de rhétorique.

Mais ce qu'on ne peut nier à l'ode, c'est une certaine vigueur d'expression dont on jugera par les vers suivants :

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Garnier frères-1899, 1900, 6 vol. in-18, t. II, p. 166.

2. *Œuvres*, t. I, p. 85.

O Scandale ! O forfaits réservés pour notre âge !
Le Hun déprédateur eut jadis moins de rage,
Lui qui changea l'Europe en un vaste tombeau,
Lui qui, sur les débris des villes embrasées,
Des couronnes brisées,
Osait du ciel vengeur se nommer le fléau¹.

C'est pendant les années 1812 à 1814, à sa maison de campagne, à Courbevoie, loin de la pompe et de la cérémonie de la cour, loin de l'Université, que Fontanes a écrit la plupart de ses odes et celles qui nous charment le plus. Dans cette propriété splendide avec ses jardins ombragés au bord de la Seine, Fontanes mène une vie tranquille et paresseuse. On l'imagine comme il s'est peint lui-même, assis à l'ombre d'un des six tilleuls qui faisaient son orgueil; Ovide ou Horace sur les genoux, lisant, dormant ou même ne faisant rien du tout. Mais de cette rêveuse inactivité, sont sorties les petites odes anacréontiques, dont quelques-unes n'ont que cinq ou six stances mais dont le charme et la simplicité en font de petits chefs-d'œuvre du genre.

Il a chanté sa joie de fuir Saint-Cloud et la Cour et de se retrouver à Courbevoie où sa porte est rigoureusement fermée aux importuns, à tous les rimeurs qui l'ennuient avec leurs vers, mais où l'arrivée de Chateaubriand ou de Joubert est fêtée dans la maison. C'est l'amitié qui le liait à ces deux fidèles camarades de sa vie qui lui a inspiré l'ode intitulée *Je revole au Manoir Champêtre*.

¹, Œuvres, t. I, p. 87.

Mais si Joubert, ami fidèle,
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre ! J'aime sa présence;
De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins;
Que de fois sa douce éloquence
Apaïsa mes plus noirs chagrins.

Et si, de ses courses lointaines,
Chateaubriand vient sur ces bords,
Muses de Sion et d'Athènes,
Entonnez vos plus beaux accords !
Qu'au bruit de vos airs poétiques,
Accueilli comme aux jours antiques,
Il prenne place en mes foyers;
Et, loin des troubles politiques
Repose, ceint de vos lauriers¹.

Mais quelquefois, rêvant sur sa terrasse qui domine la Seine, il attend l'inspiration qui ne vient pas. Il voit un pêcheur qui lentement remonte le cours du fleuve vers Neuilly et qui, lui, n'a pas de succès non plus, puisque les poissons persistent à lui échapper. Alors le poète se console en philosophe à l'idée que si aujourd'hui l'attente pour lui comme pour le pêcheur est vaine, demain ils auront sans doute tous deux un sort plus heureux. Voilà le thème de cette jolie petite ode *A un pêcheur* qui contient des vers simples et purs. En voici les deux dernières stances :

La nuit vient : vers le toit champêtre
D'un front gai reprends ton chemin,
Dors content : tes filets peut-être
Sous leur poids fléchiront demain.

1. *Œuvres*, t. I, p. 98.

Demain peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal¹.

Très caractéristique de ce « philosophe rêveur et quelque peu épicurien » est l'ode *Sur un buste de Vénus placé dans mon Cabinet* (1813).

Ses collègues furent scandalisés de voir dans le cabinet du grand-maître de l'Université, parmi les doctes livres et les vieux auteurs, le buste de Vénus. Mais le poète ne se laisse nullement affecter de ces critiques :

Loin de nous, Censeur hypocrite
Qui blâmes nos ris ingénus !
En vain le scrupule s'irrite,
Dans ma retraite favorite,
J'ai mis le buste de Vénus².

C'est à Vénus qu'au soir de sa vie, le poète demande de lui inspirer les vers qui, comme elle, « plaisent toujours ».

Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs, et des maux même,
Que je t'ai dus dans mes beaux jours³.

Et il semble bien que la déesse l'a déjà inspiré et très heureusement dans la jolie comparaison qu'il fait de ces vers, où parlera le souvenir de l'amour, au parfum d'une fleur flétrie :

1. *Œuvres*, t. I, p. 139

2. *Ibid.*, t. I, p. 145.

3. *Ibid.*, p. 146.

Ainsi, quand , d'une fleur nouvelle,
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri¹.

Bien caractéristique aussi est l'ode qui commence *Où vas-tu jeune Beaulé?* où Fontanes s'est peut-être le plus rapproché de ses maîtres Horace et Anacréon.

A mesure qu'il avançait en âge, le poète se tournait avec une joie toujours plus grande vers la nature, la grande consolatrice; il est certain de trouver en elle la tranquillité et le repos après son travail au Sénat ou au Conseil. C'était donc toujours avec chagrin qu'il voyait revenir l'automne et l'obligation de quitter sa maison de Courbevoie pour la ville. Dans l'ode *Mes bosquets sont flétris* (1812), novembre est revenu et le poète dit adieu à cette campagne qu'il aime et où il est heureux.

Las de ces hauts emplois que suit toujours la haine,
Et de soins accablé,
Tous les soirs, je venais vous confier ma peine,
Et j'étais moins troublé!

Sage de l'expérience de ses cinquante-cinq années, las des intrigues de la cour et de l'envie qui assaillent constamment sa haute position, Fontanes voit dans la vie rustique, avec ses loisirs et sa liberté, un bonheur auquel il n'avait pas atteint dans la vie d'ambition qu'il avait choisie. Il vante la sagesse d'Horace qui

1. *Œuvres*, t. I, p. 146.

2. *Ibid.*, p. 125.

refusait obstinément les places qu'Auguste lui offrait dans son palais.

Horace, pour tout bien, veut quelques frais ombrages

Et le bord d'un ruisseau;

Moi, sur la grande mer, toujours grosse d'orages,

J'ai lancé mon vaisseau¹.

Vieillesse est écrite sur un ton de résignation. Le poète accepte le poids des années avec tranquillité; il est prêt enfin à profiter des leçons de l'expérience et, comme le Romain de Tullius, à descendre au tombeau en cueillant « des fleurs en chemin ». L'ode, malgré des parties inégales, a une sincérité de sentiment et une note personnelle qu'on ne rencontre pas toujours dans l'œuvre de Fontanes. Elle est aussi un élégant plaidoyer des droits de la vieillesse aux « honneurs religieux ». En voici quelques vers; le poète y exprime la confiance avec laquelle il attend dans sa vieillesse le bonheur qu'on ne trouve que rarement dans la tumultueuse jeunesse.

Aux champs de l'expérience

J'ai fait de riches moissons;

Comme une plante tardive,

Le bonheur ne se cultive

Qu'en la saison du bon sens;

Et, sous une main discrète,

Il croîtra dans la retraite

Que j'ornai pour mes vieux ans².

L'ode sur les *Grands Ecrivains* ou les *Modèles littéraires*, écrite en 1812 marque un effort plus soutenu

1. *Œuvres*, t. I. p. 126-127.

2. *Ibid.*, p. 132.

et plus ambitieux de la part de l'auteur. Il y exprime sa constante admiration pour Racine et pour Boileau, comme pour tous les maîtres du xvii^e siècle. Ce sont ses dieux, mais il est prêt à accorder quelque lustre au xviii^e siècle, quoique son principal mérite à ses yeux semble être d'avoir hérité du xvii^e siècle. Des souvenirs de sa jeunesse se présentent à son esprit; il rappelle le dernier triomphe de Voltaire.

Cet astre allait disparaître;
Plus d'un orage peut-être
Marqua son cours trop ardent;
Mais quels feux eut son aurore !
Et qu'on admirait encore
L'Eclat de son occident¹ !

Il n'eut que le temps d'entrevoir Rousseau et Buffon, mais ils restaient toujours des écrivains d'ordre secondaire qui lui transmirent fidèlement l'exemple « de leurs maîtres expirants ». Donc ayant connu la race des « Dieux » il défend à qui que ce soit de les outrager devant lui. Il déplore que même le génie ne soit pas à l'abri de la haine et de la jalousie. Chateaubriand n'a-t-il pas été victime de l'envie quand il publia ses *Martyrs* ?

L'Envie accourt à grands cris.
Par le montre repoussée,
L'aimable Cymodocée
S'enfuit les larmes aux yeux;
Et sur sa lyre touchante,
Seule au désert, elle chante
L'Amour, l'honneur et les dieux².

1. *Œuvres*, t. I. p. 101.

2. *Œuvres*, t. I. p. 104.

Mais plus d'une fois la pensée de l'auteur est obscure et bien que ses vers ne manquent pas d'énergie, ils ont peu de mouvement poétique.

Dans les *Embellissements de Paris*, écrits également en 1812, l'auteur a glissé une louange de Napoléon. Et malgré le désir exprimé par ses amis de le voir publier une ode qui aurait certainement plu à l'empereur il s'obstina à garder secrets la louange aussi bien que le blâme. L'ode sur les *Embellissements de Paris* ne devait avoir plus de publicité que n'en avait eue celle sur la mort du duc d'Enghien, ni celle sur l'enlèvement du Pape.

C'est vers la même période que fut écrite l'ode sur *la Destruction du Château de Colombes* et en 1813 celle sur *La Société sans la Religion*. Cette dernière ode, qui n'est intéressante qu'en ce qu'elle éclaire les efforts religieux de Fontanes à l'Université et ailleurs est un plaidoyer de la religion assez froid et banal. L'auteur a essayé de suppléer au manque de mouvement lyrique par un constant souci du style et une multitude d'allusions classiques.

La Prophétesse Gauloise écrite en 1814 est un faible écho de l'enthousiasme que jadis avait inspiré chez le jeune Fontanes la lecture des poèmes d'Ossian. L'ode *A la Fontaine du Vivier* qui a déjà été citée dans cet ouvrage était la commémoration poétique d'une visite à Niort et à la Fontaine du Vivier en 1815. L'auteur, revoyant après une absence de quarante ans les lieux si souvent parcourus dans son enfance, est assailli par des souvenirs du frère mort si jeune, qui avait été son compagnon de tous les instants.

Dans l'ode sur *Lès Tombeaux de Saint-Denis ou le Retour de l'Exilé*, lue le 24 avril 1817 à la séance générale des quatre académies, mais écrite depuis longtemps, l'auteur avait un sujet infiniment poétique. Il y suppose qu'un banni, rentré en France avant le rétablissement du culte, veut revoir l'abbaye et les tombeaux de Saint-Denis. Arrivé à la faveur de la nuit, le banni a pour guide un des religieux appartenant à cette antique abbaye qui lui raconte la violation des sépultures royales. Cette mise en scène n'est pas sans habileté et a en plus le mérite d'être claire et simple. Malheureusement, à la place du sentiment qu'on s'attendrait à trouver dans un poème dont le sujet touchait l'auteur de si près, il n'y a qu'un froid et interminable discours en vers où trop souvent le poète exprime sa douleur par des « je frémis ! » des « où suis-je ? ». Voici des vers où l'on reconnaît à peine le poète du *Jour des Morts* et où l'on trouve quelques-uns des pires défauts du pseudo-classicisme à sa fin, et surtout la manie de personnifier des abstractions :

Je frémis ! mon âme succombe
Où suis-je ? Des bras forcenés
Veulent, du secret de la tombe,
Arracher les morts couronnés.
Déjà la Bassesse envieuse,
L'impiété séditeuse
Et la Rapine sans pudeur,
Brisent les voutes souterraines,
Où de trois Rois souverains
Le temps confondit la grandeur¹.

Dans l'ode sur *Le Rétablissement de la Statue de Henri IV* (1818) Fontanes redit en phrases pompeuses son admiration pour ce monarque. Et quoiqu'il défende à sa Muse de retracer « Des temps d'opprobe et de délire », il n'oublie pas de faire la louange des Bourbons.

* * *

La mort allait bientôt enlever aux lettres celui qui, malgré les vicissitudes de sa vie politique, n'avait pas manqué de s'occuper de littérature tous les jours pendant quelques heures.

Dans la dernière année de sa vie (1821) il présidait à la fondation de la « Société des Bonnes Lettres ». Créée pour défendre « toutes les légitimités, toutes les vraies gloires, le sceptre de Boileau comme la couronne de Louis le Grand¹ », cette société est en quelque sorte symbolique de la vie de celui qui la présidait si dignement.

La mort tragique en duel de son fils naturel, Saint-Marcellin, né en 1791, lui avait porté un coup cruel et avait hâté la fin de sa vie. Quelques jours avant sa mort, il s'occupait encore de la prochaine publication de son *Essai sur l'Homme*. Le 10 mars 1821, il fut frappé d'un accès de goutte à l'estomac et quoiqu'il reprît un peu ses forces, il semblait présager sa mort prochaine.

« Je voudrais bien cependant avoir encore trois

¹. René Canat, *La Renaissance de la Grèce Antique*. Paris, Hachette, 1911, in-8, p. 13.

années pour marier ma fille, finir mon poème... etc.¹ », dit-il, le 13, à quelqu'un de son entourage. Le lendemain, son état empira et le 17 mars il mourut avec résignation à 7 heures du matin, manqué des secours de la religion.

Chateaubriand était ambassadeur à Berlin quand il apprit la maladie de Fontanes. « Je suis au désespoir de la maladie de Fontanes », écrivit-il à Mme de Récamier, le matin même du jour où mourut son ami, « je tremble de l'arrivée du prochain courrier. J'aimais tendrement Fontanes...² »

Dans le *Journal des Débats* du 10 avril 1821, fut publiée une lettre de Chateaubriand à Bertin, qui montre combien il avait été accablé par cette mort.

« Monsieur,

« Il est de mon devoir de répondre à l'appel que vous avez fait à l'amitié, dans votre journal du 15 de ce mois. J'y répondrais mal, car ce n'est pas quand on a le cœur brisé qu'on peut écrire. L'Époque à jamais célèbre fondée par Boileau, Racine et Fénelon, finit en M. de Fontanes; notre gloire littéraire expire avec la monarchie de Louis XIV... Personne (si ce n'est un de ses vieux amis qui est aussi le mien, M. Joubert) n'a mieux connu que moi cette bonhomie, cette simplicité, cette absence de toute envie, qui distinguent les vrais talents et qui faisaient le fonds du caractère de M. de Fontanes... La perte que je fais est irrépa-

1. Lettre de Jenny D. à Bruguière de Sorsum. *Revue de litt. comparée*, janv. mars 1927, p. 151.

2. *Correspondance de Chateaubriand*, t. II, p. 217.

nable, et je la sentirai le reste de ma vie. Au moment même où votre journal est arrivé, j'écrivais à M. de Fontanes : je ne lui écrirai plus ! Pardonnez, Monsieur, si je borne ma lettre à ce peu de mots que je vois à peine en les traçant¹ ».

L'année suivante à Londres, en revoyant Kensington et les lieux où Fontanes et lui avaient passé tant d'heures à causer, le souvenir de l'ami qui avait marché vingt-trois ans à ses côtés, lui mettait les larmes aux yeux.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 495-496.

CHAPITRE VIII

Œuvres Posthumes.

Sans compter les odes, dont la plupart ne furent publiées qu'après la mort du poète, Fontanes a laissé, en plus de poèmes moins importants, tel que *Le Vieux Château*, *Les Pyrénées*, deux œuvres très considérables : *La Maison Rustique* et l'épopée de la *Grèce Sauvée*. En 1789, en 1796 et encore en 1800, comme on l'a vu, il avait songé à rassembler et à publier ses œuvres éparses. Chaque fois il en arrêta la publication au dernier moment, de sorte que pour la plupart de ses contemporains, une grande partie de l'œuvre de Fontanes est restée complètement inconnue. Qu'il ait su garder sous l'Empire, alors qu'il ne publiait plus guère la réputation littéraire que lui avaient gagnée ses poèmes publiés en grande partie avant la Révolution, ce fait démontre d'une façon incontestable quelle haute idée ces poèmes avaient donnée du génie de leur auteur. *L'Essai sur la Maison Rustique* était parmi les œuvres poétiques que Fontanes allait publier en 1800, quand pour des raisons politiques il se ravisa et arrêta l'impression de ses œuvres.

De son premier voyage en Angleterre, il avait rapporté une impression peu enthousiaste des parcs anglais. Il n'avait vu aucune beauté dans ces vastes étendues, où il n'y avait ni ordre, ni arrangement et où la nature était libre de s'épanouir comme bon lui semblait. Le parc de Saint-James lui avait paru comme « une vaste prairie traversée de quelques allées d'arbres¹ » et Hyde Parc, à son avis, ne valait guère mieux.

La controverse à propos des jardins durait encore. Le jardin anglais, tel que l'avait imaginé Kent, où l'imitation de la nature et l'irrégularité remplacent la symétrie du jardin français, tel aussi que l'avait conçu Chambers qui dans son livre sur la Chine avait ajouté quelque chose d'exotique au paysage, avait joui en France d'une faveur extraordinaire. L'engouement pour la nouvelle mode était tel qu'on avait failli, en 1775, transformer les jardins de Versailles. En considération de la dépense qu'une transformation totale aurait entraînée on s'était contenté, deux ans plus tard, de modifications partielles. Cependant des critiques s'élevèrent et en 1775 de Chabanon prit la défense de Le Nôtre contre Kent. Delille, au contraire, montra très nettement dans ses *Jardins* (1782) de quel côté penchaient ses sympathies.

Dans *Le Verger* qu'il publia en 1788, Fontanes avait pris nettement parti contre la servile imitation des parcs et des jardins anglais, et contre cet « inculte arrangé » si vanté des paysagistes de l'époque. Il avait

1. P. de Raynal, *op. cit.*, p. 21.

soutenu dans ce poème, que la négligence des jardins que chanta Delille n'était qu'un luxe de plus, et que le véritable intérêt de la campagne résidait non pas dans les ornements et embellissements qu'on lui prodiguait, mais dans ses productions et dans les travaux qui s'y accomplissent. En un mot il avait chanté l'utilité du jardin potager.

Le poème avait soulevé des protestations et en 1791 le Baron Baut de Rasmon le réédita avec des notes critiques, plaçant ainsi, disait-il, « le remède à côté du poison¹ ».

Fontanes avait, pendant ce temps, repris son poème il l'avait corrigé et allongé et il le termina, très probablement pendant son exil en Angleterre et à Hambourg ou peut-être peu après son retour en France. Dans cette nouvelle version *Le Verger* devient un long poème descriptif et didactique dont les trois chants traitent du jardin potager, du verger et du parc. Dans l'*Essai sur la Maison Rustique*, Fontanes s'attaque plus directement encore aux novateurs qui, dédaignant l'ordre et la symétrie, essaient vainement de suivre la nature et qui, dans leurs imitations du style chinois, ne réussissent qu'à faire des mauvaises copies de la nature qu'ils veulent imiter. Il démontre que les vieux manoirs français et les parcs tracés par Le Nôtre avec leur beauté régulière et leur calme symétrie représentaient dignement les mœurs des ancêtres et la splendeur d'un siècle immortel.

1. Fontanes, *Le Verger* avec des notes critiques de M. B... de R... N. A Gand, De Goesin, 1791, in-8.

Le premier chant est un plaidoyer en faveur du potager modeste. Avant d'entamer son sujet, le poète passe en revue les beaux sites de la France, car il s'agit de combattre l'assertion ridicule de l'Allemand Hirschfeld, qui, dans son ouvrage en trois volumes in-4°, prétendait que la France possédait peu de beaux paysages.

Fontanes déclare donc que celui qui veut quitter Paris pour la campagne n'aura que l'embarras du choix, tant aux environs de la capitale que plus loin. Cependant, il conseille à chacun de s'établir près de son berceau, et les vers où le poète parle des lieux de sa naissance possèdent un sentiment et un charme plaintif qui rappelle Goldsmith.

C'est le séjour, témoin des jeux du premier âge,
Que pour ses derniers ans il et doux d'embellir;
C'est près de mon berceau que je voudrais vieillir¹.

Ayant fait choix d'un terrain, on prend pour s'aider un simple manœuvre. Il cultivera des plantes et par ses soins il y aura des fruits en automne et des fleurs au printemps. Car le poète insiste sur ce point que la raison d'être du jardin potager, c'est son utilité qui en est aussi la première parure.

Avant de plaire aux yeux, il faut qu'il vous nourrisse².

C'est en automne que le travail du jardinier commence. Les vers où sont décrits ces premiers travaux méritent d'être cités :

1. *Œuvres*, t. I, p. 190

2. *Ibid.*, p. 192.

Quand sur l'aride sein des plaines déjà nues,
L'automne redescend, couvert d'épaisses nues,
Et de ses noirs brouillards verse l'humidité,
Au sol qu'avaient durci les chaleurs de l'été,
Jardinier, hâte-toi : la terre complaisante
Alors s'ouvre sans peine à la bêche pesante :
Creuse, et tourne vingt fois, creuse et retourne encor
L'espace où de tes plants doit germer le trésor¹...

Le sol étant préparé, on apporte les grains, les herbes, les racines. Fontanes ne peut s'empêcher de s'applaudir lui-même de l'audace avec laquelle il nomme l'oseille, la laitue, le cresson et même l'humble chou « dont le nom seul faisait rougir les Muses ». Cependant il n'ose pas parler de l'ail sans s'excuser auprès d'Horace.

L'ail s'annonce de loin : pardonne, aimable Horace
Thestilis aux bras nus, sans craindre ta menace,
Exprime en te broyant de piquantes saveurs
Qui raniment le goût et la soif des buveurs².

Ensuite vient un plaidoyer éloquent de l'ordre. Que l'ordre règne dans le jardin. Que tout y soit régulier et harmonieux. Pour démontrer l'inutilité d'essayer d'imiter la nature le poète parle des grandeurs des Alpes et de la beauté du Lac Léman. Ayant prouvé l'impossibilité d'atteindre jamais à ces beautés sauvages, il demande pourquoi l'on dédaigne les formes symétriques.

Tout art en a besoin : regardez ces portiques,
Ces dômes saints, ce temple où résident les Dieux,
Leur régularité fait le charme des yeux.
L'aimable symétrie inventa la cadence,
A mesuré les vers, et gouverne la danse³.

1. *Œuvres*, t. I. p. 192-193.

2. *Ibid.*, p. 194.

3. *Ibid.*, p. 197.

La manie d'imiter les jardins anglais et de sacrifier l'utilité au coup d'œil, est satirisé dans l'histoire du riche Mondor qui, philosophe et orgueilleux, quitte la ville pour les champs. Voulant arranger un parc anglais, il appelle l'artiste, et lui ordonne de placer ici un désert, de creuser là un ruisseau. Il veut également des montagnes et des ruines et il en résulte un parc qui fait rire les bergers et où il y a tout sauf une seule plante utile. Avec ce parc trop opulent le poète contraste le rustique séjour de l'Hôpital. Quand ses amis viennent le voir, il ne leur offre ni pompe, ni luxe, mais sous son humble toit règnent la propreté et la simplicité et pour garnir sa table il a les produits riches et abondants de sa ferme.

Dans le deuxième chant, ou *Le Verger*, Fontanes revient encore aux ornements inutiles qui caractérisent les jardins chantés par Delille et déclare que :

Le moindre fruit, la ronce où se rougit la mûre,
Effaceraient pour moi l'inutile parure,
Du pompeux catalpa qui, chez nous transporté,
Montre sa fleur tardive à la fin de l'été¹.

Il parle ensuite, avec une exactitude et des détails qui prouvent que ses connaissances de l'horticulture sont loin d'être superficielles, de l'art de préparer le sol, d'émonder les arbres, et de la greffe; il contraste plus loin le verger avec ses parfums et les mille couleurs de ses fruits, à la morne splendeur des parcs anglais :

1. Œuvres, t. I. p. 215-116.

...ces grands parcs anglais, peuplés d'arbres stériles,
Où le spleen au front pâle, à l'œil morne, au pas lent,
De vapeurs obsédé, se promène en bâillant¹;

Le troisième chant, *Le Parc*, commence par une diatribe contre le socialisme qui veut tout niveler, et par une chaleureuse défense de la propriété, seule garantie, selon le poète, de l'équilibre du corps social. Dans un élan de ferveur patriotique, il cherche à ramener la mode au charme et à la puissance des vieux manoirs français. Et ce charme ne consiste-t-il pas dans la richesse des souvenirs vivant encore dans les vieilles tours qu'ont consacrées tant d'idylles illustres et d'exploits valeureux.

Seul, à la tombée de la nuit, errant dans ces lieux enchantés, le poète semble entendre « des chants mystérieux ou des cors enchantés² » et voit passer les ombres des héros et des héroïnes d'autrefois. Il invoque Fontainebleau et les forêts aimées de Henri IV.

Oh toi, Fontainebleau ! site encor plus agreste,
Qui sous tes hauts abris m'égaras tant de fois !
J'admire ces donjons bâtis par les Valois,
Ces créneaux qui de loin, perdus dans le nuage,
Du palais de Fingal semblent offrir l'image.
Mais que j'aime bien mieux les sauvages beautés
De tes bois qu'Henri Quatre a souvent fréquentés,
Et ces pins dont le deuil a noirci les collines
D'où s'échappe ta source en ondes cristallines³ !

Dans la fable écossaise du Rouge-Gorge, après avoir parlé des plaisirs de la chasse, le poète se permet une

1. *Œuvres*, t. I. p. 225.

2. *Ibid.*, p. 243.

3. *Ibid.*, p. 244.

courtedigression. Il se reprend vite, cependant, pour parler du premier ornement d'un parc, le bruit et l'étincelle de l'eau. Car l'onde est amie de la poésie et inspire la rêverie. Elle a inspiré au poète de jolis vers, pleins d'un sentiment mêlé de regrets.

D'une eau qui toujours fuit le sourd frémissement
Me berce, me distrait, m'agite doucement,
Alors, suivant le cours de la vague incertaine,
L'imagination au hasard se promène;
L'espoir, les vœux trompés, les volages amours,
Et les tendres regrets et les premiers beaux jours,
Mille doux souvenirs, fugitives images,
Et ces illusions qui suivent tous les âges,
Et de la vie enfin les mobiles tableaux,
Glissent sur la pensée aussi prompts que les flots¹.

Dans le parc, Fontanes ne dédaigne pas le secours des artistes. Qu'ils viennent tous, car c'est ici leur place. Mais qu'ils ne lui offrent pas des paysages banals avec des fermes et des hameaux. Il veut plutôt voir s'élever le palais d'Apollon et les bosquets où ce Dieu se repose. Qu'on lui peigne les héros et les grâces.

Etonnez, mais charmez : que tout plaise à mes yeux².

Au nom des vieux parcs déshonorés par des mains profanes, Fontanes implore l'aide des artistes. Déjà Sceaux, Anet, Marly ont disparu. Versailles même est délaissé.

Et le poète déclare qu'en dépit de Gérardin il aime les grands parcs tracés par Le Nôtre, avec ces lignes si pures et une élégance si sobre et ces doubles rangs

1. *Œuvres*, t. I, p. 251-252.

2. *Ibid.*, p. 254.

d'ormeaux qui semblent diriger les pas vers l'hospitalité du vieux château. Car il y retrouve les mœurs des ancêtres.

Leur dignité brillait sous leurs abris champêtres :
Tout y fut régulier, sage, élégant comme eux¹.

Il croit fermement que pendant le siècle de Louis XIV la France avait atteint son apogée, tant en littérature qu'en art, et que ses meilleures traditions étaient donc strictement classiques.

En jugeant la *Maison Rustique*, il importe de ne pas oublier le but didactique que s'était proposé le poète et dont il ne se permet que rarement de s'écarter. Il semble en effet tenir plus à la diffusion et à la propagation de la science de l'horticulture qu'à décrire ce qu'il a personnellement observé et senti. Et en cela, il ressemble à Saint-Lambert qui était persuadé que la poésie descriptive doit avoir un « but moral », à Roucher, qui chantait les sains travaux de la campagne, à Delille qui montrait surtout l'agrément d'un jardin soigneusement cultivé et ordonné. Aucun de ces poètes n'a réussi à écrire un poème qui soit encore lisible aujourd'hui. Tous ont échoué sur le même écueil, l'abstraction et le manque d'émotion sincère.

Saint-Lambert, le premier en date, avait écrit les *Saisons* (1769) avec la conviction que la simple nature n'obtiendrait que l'indifférence d'une nation qui l'ignorait. Il prit donc largement dans la mythologie et la philosophie pour masquer ce que sa peinture

1. *Œuvres*, t. I, p. 255.

de la campagne pourrait avoir de trop hardi. Son poème est abstrait et fade. Il n'y est jamais question des sentiments personnels de l'auteur.

Pour Delille, la campagne était un vaste jardin ou mieux encore un parc. Bien qu'il ait composé les *Jardins* (1782) à la Malmaison, son poème reste artificiel et manque de sensibilité ainsi qu'on le lui reprochait dès son apparition.

Malgré une certaine sincérité et un amour vrai de la campagne et de la nature, Roucher ne réussit pas, dans les *Mois* (1779), à se libérer des conventions du genre. Dans ce long poème on trouve un peu de tout : de la botanique, de la philosophie, de la mythologie.

Fontanes fait preuve dans la *Maison Rustique* de plus de réalisme qu'aucun de ses prédécesseurs. Il cherchera, il est vrai, à s'en faire excuser par l'élégance soutenue de son style, mais la tentative reste cependant méritoire. Il a, bien plus que Delille ou que Saint-Lambert, le sentiment vrai de la campagne qu'il connaissait et qu'il aimait pour y avoir habité lui-même. S'il a trop souvent recours à la mythologie, si à tout moment il appelle à son aide Cérès, Flore, Pomone, son poème n'est pourtant pas abstrait. Ses descriptions, moins brillantes que celles de Delille, sont encore trop littéraires, mais elles sont précises et exactes. Il connaît les moindres plantes du jardin, les coins les plus reculés du verger et du parc. Car bien qu'il réussisse rarement à éveiller chez le lecteur une impression personnelle et complète, du moins a-t-il vu ce qu'il décrit. Quand il parle des Alpes, des environs de Paris,

des vieux manoirs français, de Port-Royal et du jardin d'Arnauld, il se fie à ses propres souvenirs. Il s'attarde volontiers à peindre les endroits qu'il a aimés, Fontainebleau, Montmorency, Saint-Germain; non seulement il tend à localiser ses descriptions, mais il ne dissimule pas entièrement sa propre personnalité. Nous savons qu'il aimait les Andelys, qu'il y avait habité longtemps, qu'il était né près de la Sèvre et que ce petit fleuve entendit ses premiers vers. Il proclame son goût pour l'ancien opposé au moderne, pour l'ordre et la régularité. Il nous parle de ses amis et nous confie son désir d'avoir une petite maison à la campagne qu'il agrémenterait sans doute d'un bosquet où il écouterait paisiblement le chant des oiseaux. Cet effort vers plus de netteté et de précision marque un progrès évident. Voyons maintenant jusqu'à quel point le poète a réussi à donner un accent de vérité à ses descriptions. Malheureusement pour Fontanes, on constate des efforts très louables pour aboutir à un résultat très maigre.

Il a remarqué l'herbe plus épaisse et cet « humide nuage » qui s'exhale du terrain situé près d'une source d'eau¹. Il a entendu « bêler, hennir et mugir le troupeau² ». Près de la fontaine le soir il a observé «... l'agneau dont les chiens excitaient la lenteur³ ». Nous relevons ces jolis vers dans la description d'un vieux manoir :

Entre les verts tilleuls, à la rose mêlées
Les fleurs du seringat parfument les allées⁴;

1. *Œuvres*, t. I, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 202.

3. *Ibid.*, p. 202.

4. *Ibid.*, p. 243.

Il a su évoquer la fraîcheur des heures matinales.

Sur le haut de ce mont, voyez-vous le chasseur
Des brouillards du matin traverser l'épaisseur?
Lorsque tout est muet dans la ferme assoupie¹.

Dans la description du bosquet se trouve ce vers singulièrement heureux, qui donne immédiatement de la vie et du relief au tableau :

Vers le soir, les causeurs s'y donnaient rendez-vous²;

Mais à côté de ces traits précis et caractérisés, que de fois, la mythologie, les invocations à la Muse, les abstractions affaiblissent le réalisme du tableau. Car Fontanes est retenu par toutes les conventions du genre. Les circonlocutions dont il se sert sont souvent très ingénieuses. Il remplace, par exemple, le mot trop barbare de « fusil » par l'expression « tube homicide »; les oiseaux sont les « fils légers du ciel ». Il lui manque aussi une attitude personnelle et originale, et il se montre fâcheusement enclin à adopter la plus convenue. Il prêche la vertu, préfère la simplicité de l'Hôpital à la pompe de Mondor, conseille au seigneur du manoir la bonté et l'indulgence, exalte le vertueux Arnauld et par la bouche du pasteur du village conseille les voisins qui envient sa prospérité : « Imitiez ses vertus³ ».

Au point de vue de la forme, la *Maison Rustique* pourrait servir de modèle du genre descriptif et didactique. L'on y trouve beaucoup moins de digressions,

1. *Ibid.*, p. 235.

2. *Ibid.*, p. 255.

3. *Ibid.*, p. 221.

que chez Saint-Lambert ou chez Thomson. Celles qu'on y trouve, à savoir les morceaux sur le Rouge-Gorge, Cérès et Proserpine, l'Europe barbare, les chants d'Homère et d'Hésiode, sont courtes et bien choisies. Ses transitions sont, en général, heureuses; des fleurs, par exemple, il passe, naturellement, aux abeilles. Son style trop élégant et trop littéraire est peu adapté au genre descriptif, mais il a su quelquefois couper ses vers en obtenant un effet heureux.

Le Verger, lors de sa publication, en 1788, avait été reçu avec bienveillance. On n'avait pas manqué de remarquer l'amour sincère de l'auteur pour la nature. « Ce qui contribue à jeter de l'intérêt sur ce poème », avait écrit le *Journal de Paris* « c'est que l'auteur paraît aimer la campagne, et qu'il s'abandonne aux mouvements que ce penchant lui inspire¹ ». Ce qui est significatif, c'est que ce journal admet naturellement le but didactique du poète et commente favorablement ses « leçons ». Il le félicite, en outre, de l'art avec lequel il a su « embellir par l'expression les objets les plus communs² ». Car critiques et poètes, au xviii^e siècle, ont la même conception du poème descriptif, et, malgré l'anglomanie, cherchent encore leur critère dans l'*Art poétique*.

Fontanes a fait de libres emprunts au poème de Thomson, *The Seasons*.

Il est assez curieux de noter que Fontanes, qui a si bien compris tout ce qu'il y avait de poétique dans

1. *Journal de Paris*, 27 mai 1788.

2. *Ibid.*

l'idée d'un Dieu, a tout à fait négligé d'en tirer parti dans sa *Maison Rustique* dont l'inspiration est presque entièrement païenne. En cela il diffère de Thomson dont les *Saisons* sont empreintes d'un sentiment religieux. Cependant il y a plus d'un trait de ressemblance entre *La Maison Rustique* et *Les Saisons*. Chez Fontanes comme chez le poète anglais, le sentiment de la nature est patriotique. La nature, les paysages qu'il aime et décrit, ce sont les beaux sites de la France. Quand il énumère les endroits qu'il préfère, Montmorency, Saint-Germain, Romainville et tant d'autres, il suit Thomson qui avait déjà discuté les mérites de Richmond, de Harrow et de Windsor et s'était extasié sur les beautés de sa patrie¹. Chez Thomson comme chez Fontanes il existe la même conviction que la nature est inimitable et tous deux professent une préférence pour la vie de campagne à celle de la ville. Tous deux expriment un vague mécontentement du présent et le regret d'un âge antérieur.

Comme son prédécesseur anglais, Fontanes cherche à découvrir la source des rivières et le cours secret des eaux souterraines. Il demande : « Qui donc dévoilera le cours secret des eaux² ? » comme déjà Thomson avait posé la même question³.

Tous deux consacrent plusieurs pages à la description des plaisirs et des mérites de la chasse. Ils condam-

1. J. Thomson, *The Seasons*. London, Jones and Co, 1825, in-8; Cf. p. 17 et Fontanes, *Œuvres*, t. I. p. 188.

2. *Œuvres*, t. I. p. 201.

3. *Say then, where lurk the vast eternal springs*. J. Thomson, *op. cit.* p. 25.

nent l'un et l'autre la chasse au daim et parlent des larmes qui coulent des yeux du cerf sur le point d'être sacrifié, larmes qui devaient exciter la pitié au veneur. Le poète anglais et le poète français sont d'accord pour louer la chasse au loup et au sanglier et n'ont de pitié ni l'un, ni l'autre pour le renard¹.

Chez Thomson comme chez Fontanes, l'amour des oiseaux et des fleurs est très marqué.

Comme dans les soirées d'hiver, Thomson rejetant son livre, croit voir passer les ombres des philosophes, des héros et des poètes de l'antiquité, de Socrate, de Lycurgue, de Leonidas, d'Aristide et d'Homère², de même Fontanes s' imagine voir dans les longues allées de Bâville, les « ombres rassemblées » de tous les grands hommes d'un grand siècle, Racine, Despréaux, La Rochefoucauld, Bourdaloue, La Fontaine et d'autres encore³. Et enfin de même que Thomson appelle sous son humble toit son ami Pope⁴, Fontanes désire voir dans son rustique séjour ses amis Florian, Parny, Langeac, La Harpe et Marnésia⁵. N'y a-t-il dans ces ressemblances que le résultat d'une coïncidence extraordinaire, ou doit-on y voir de la part de Fontanes une connaissance approfondie du poète anglais ? Le sujet a sans doute suggéré souvent à Fontanes les mêmes idées qu'il avait inspirées à Thomson, mais il est certain que Fontanes a subi l'influence du poète anglais

1. Cf. Thomson, *op. cit.*, p. 23 et *Œuvres*, t. I. p. 246-247.

2. J. Thomson, *op. cit.*, p. 31.

3. *Œuvres*, t. I. p. 256.

4. J. Thomson, *op. cit.*, p. 32.

5. *Œuvres*, t. I. p. 237.

qui est en quelque sorte l'auteur du genre descriptif qui a fait école tant en Angleterre qu'en France.

* *

Il est difficile de dire exactement à quel moment Fontanes a eu pour la première fois la pensée d'écrire la *Grèce Sauvée*.

Si, comme semble le croire Sainte-Beuve, cette première inspiration remonte à la lecture du *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy paru en 1789, l'idée d'écrire ce poème épique lui serait venue vers 1790. Ce poème, bien qu'inachevé, devait l'occuper jusqu'à la fin de sa vie.

Il est certain que Fontanes a dû éprouver une impression très vive à la lecture des tableaux divers de l'ancienne Grèce que l'abbé Barthélemy a su rendre si vivants. Son enthousiasme transpire dans les vers qu'il a adressés, en 1790, à l'auteur des *Voyages du jeune Anacharsis*.

Toute l'antiquité par vos soins rajeunie
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs
Et vous nous rendez son génie¹.

En même temps, on est porté à croire, avec Sainte-Beuve, que Fontanes se disait un peu à lui-même les vers qu'il écrivait à l'abbé Barthélemy :

Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,

1. *Œuvres*, t. I, p. 404.

Et, dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix des travaux solitaires;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixe sur l'avenir¹.

Car Fontanes, qui a passé la trentaine et qui jusqu'à cette date s'est contenté d'écrire des poèmes délicats et charmants, croit, sans doute, qu'il est temps de penser au « monument » qui rendra son nom immortel.

L'éducation classique qu'il a reçue chez les Oratoriens, sa propre inclination, le portaient à adorer la Grèce; mais il y a plus que cela. Fontanes ici encore suit le courant de son siècle.

Serait-il juste de voir dans l'ardeur avec laquelle les écrivains de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e regardent en arrière vers l'antiquité, une réaction contre l'influence anglo-germanique? Ou est-ce plutôt la conséquence indirecte de cette influence même? On avait adopté ces idées et ce souffle de jeunesse capable de vivifier une littérature de stylistes, mais on avait refusé de renoncer tant soit peu à la forme et au style classiques. On semblait même y tenir plus étroitement encore dans la mesure où les idées qu'on imitait étaient plus neuves et plus originales. Et on avait fini par tout réduire à une monotonie froide et banale. Il fallait donc chercher autre chose. Fontanes renie Ossian qu'il avait adoré dans sa jeunesse et se tourne

1, *Ibid.*, p. 407.

de plus en plus vers l'antiquité. Car l'influence anglaise avait fait naître le besoin d'un horizon élargi et fait voir la nature d'une façon plus directe et plus simple. Les poètes du XVIII^e siècle éprouvent le besoin de renouveler le classicisme épuisé, par l'imitation, non pas uniquement des maîtres du XVII^e siècle, mais de l'antiquité elle-même. Non seulement cette tendance se manifeste dans l'œuvre de Chénier, de Chateaubriand, de Parny, de Lemercier, mais nous en trouvons une preuve dans le nombre surprenant de traductions des anciens qui paraissent alors. Delille traduit les *Géorgiques* et l'*Enéide*, Legouvé des fragments de la *Pharsale*, Daru traduit Horace, Fontanes des fragments de Lucrèce, de Juvénal, des *Géorgiques*, de l'*Enéide*, et des odes d'Horace.

Pour Fontanes la lecture du *Voyage d'Anacharsis* est comme l'étincelle qui met le feu aux poudres. Il voit le beau sujet rêvé, et dans le glorieux passé de la Grèce il va justement choisir un des épisodes les plus héroïques, c'est-à-dire le combat des Grecs contre les armées de Xerxès, et la défense du défilé des Thermopyles. Mais si on est presque sûr de l'origine de la première idée de *La Grèce Sauvée*, on ne peut pas dire avec la même certitude à quelle date Fontanes s'est mis sérieusement au travail.

Il n'est guère probable qu'il ait commencé son épopée à cette période trouble de la Révolution. A Lyon, il aurait difficilement trouvé le repos et le loisir nécessaires à une œuvre de cette étendue. Sa fuite de Paris à la fin de l'année 1792, à la suite de la révélation qu'il

était l'auteur du discours des députés de Lyon, et sa retraite à Sevran, auprès de Mme Dufrenoy, lui fournit le loisir de penser à nouveau à la littérature. C'est à cette époque aussi qu'il revit les Andelys, site qui avait déjà été favorable à sa Muse. Il décrit lui-même cette période de paix après le tumulte auquel il venait d'échapper dans les vers du *Vieux Château*.

Aux détroits français un vallon écarté
Dérobe dans son sein ma sage obscurité.
Tandis que mon pays tremble sous leur empire,
Mon âme solitaire, aux doux sons de la lyre,
Cherche à se consoler des maux qu'elle a soufferts.
Quel malheur n'est calmé par le chant et les vers ?
Tout inspire les miens : le séjour que j'habite
A d'aimables pensers, loin des hommes, m'invite¹.

N'en peut-on conclure que c'est pendant cette période d'inactivité forcée que la *Grèce Sauvée* est sortie des régions des rêves pour se matérialiser non seulement dans l'esprit de son créateur, mais aussi sur le papier. En tout cas, vers la fin de l'année 1794, l'œuvre est en train et même a l'air d'avancer vite, puisque, dans une lettre à Joubert datée de décembre 1794, Fontanes entretient son ami avec un véritable enthousiasme des progrès qu'il a faits.

« Je fais un passage des Thermopyles, la mort de Léonidas en récit dans un de mes chants. C'est le dernier Spartiate échappé de la mêlée qui est mon narrateur. Je veux faire savourer les délices de la mort, la couvrir de tant de rayons qu'elle paraisse

1. *Œuvres*, t. I. p. 50.

belle aux plus lâches; j'y mêlerai des idées et des images tellement surnaturelles que la vie paraîtra le plus chétif de tous les biens. Je cherche le merveilleux, mais un merveilleux paisible. J'ai beaucoup aimé la région des orages. Je me plaisais au bruit, aux tempêtes et aux tonnerres; véritablement, un mont Sinaï avec son artillerie a quelques beautés. Mais il y a quelque chose de plus élevé que les montagnes, c'est la sérénité d'un beau ciel.

Largior hic campos aether et lumine vestit purpureo.

Je tâche que ce soit là le genre de ma poésie¹...

D'après ce résumé, il semblerait que la plus grande partie du deuxième Chant était, sinon écrite, du moins clairement dessinée dans l'esprit de l'auteur. Quelques mois plus tard, c'est le caractère de Xerxès qui l'occupe. Le 12 juillet 1795 il écrit à Joubert :

« Tout ce que vous me dites des Grecs m'enchanté; j'aime à entendre parler un Grec comme vous; mais les anciens étaient grands parleurs et vous l'êtes trop peu. Ecrivez-moi quelques autres pages aussi pleines et aussi serrées sur Xerxès. Je le bats dans ce moment-ci, j'aime à le bien connaître² ».

Le 4 juillet 1796 le poème a fait tant de progrès que l'auteur n'hésite pas à en lire un fragment dans la Séance publique de l'Institut national. Ce fragment c'était la description des jeux olympiques, et la valeur des Grecs qui refusaient d'interrompre leurs fêtes

1. P. de Raynal, *op. cit.*, p. 63-64.

2. *Ibid.*, p. 66.

patriotiques à cause de l'invasion des Perses, la description de Thémistocle et d'Aristide, le sacrifice, l'invocation par le grand prêtre des mânes des héros de Marathon, et sa prédiction de la victoire des Grecs. Fontanes peignit ensuite les jeux qui commencent. Description des prix, qui sont les armes mêmes enlevées par Miltiade à Darius. Glaucus paraît dans la lice, et réclame le prix sans combattre. Le vieillard Euphorion s'avance. Trop vieux lui-même pour punir l'audace de Glaucus, il présente ses deux fils : Eschyle qui savait se battre aussi bien qu'il écrivait, et Cénégyre qui combattrait à la place de son père.

Ce premier extrait du poème fut fort applaudi. Les morceaux qui furent le plus goûtés étaient les portraits de Thémistocle et d'Aristide et la lutte de Glaucus et de Cénégyre.

Le *Magazin Encyclopédique* qui fait, de mémoire, une citation du passage lu à cette occasion par Fontanes, espère ne pas mutiler des vers « écoutés avec la plus forte émotion de l'âme, et qui serviront puissamment un jour à élever celle de nos jeunes républicains » et il ajoute « jusqu'à présent nous regardions le combat de Renaud et de Sacripante dans le deuxième chant de l'Arioste comme le plus beau des combats épiques. L'Arioste même nous a paru vaincu par Fontanes, comme Glaucus le fut par Cénégyre¹ ».

Peltier emprunte au *Magazin Encyclopédique* les vers qu'il a cités et les publie à son tour dans son *Paris*

1. 1796, t. II, n° 8, p. 244 et 247.

pendant l'année 1796¹. Le *Journal Littéraire* est d'avis que ce premier extrait de la *Grèce Sauvée* a donné du talent de Fontanes, son auteur, une idée plus avantageuse que celle qu'on en avait jusqu'à présent². Ainsi encouragé, Fontanes se met plus résolument à l'œuvre. A la séance publique de l'Institut national du 15 nivôse 1797, il récite une partie du troisième chant. L'auteur lui-même a laissé l'argument de ce troisième chant, ou plutôt du fragment qu'il en a lu.

« Le public a entendu dans l'avant-dernière séance publique de l'Institut un chant d'un poème épique intitulé la *Grèce Sauvée* auquel je travaille depuis plusieurs années. Le sujet est la fameuse expédition de Xerxès qui vit comme on sait, toutes les forces de l'Asie échouer contre le courage de quelques villes de la Grèce.

« J'en vais lire un nouveau fragment. Il est tiré du troisième Chant. Le détroit des Thermopyles vient d'être forcé par les Perses. Un Spartiate a survécu seul au massacre de ses compatriotes, raconte les exploits de Léonidas à Themistocle et aux autres chefs de la Grèce assemblés dans le palais d'Olympie.

« Deux fois Léonidas a repoussé l'armée de Xerxès. Mais enfin il apprend que les Perses ont découvert un nouveau passage dans le mont Oëta, et qu'ils sont prêts à l'envelopper. Alors il se détermine à pénétrer jusqu'au camp de Xerxès et à vendre chèrement sa vie. Il se met en marche. Hercule, l'auteur

1. 1796, 23 juillet, vol. 8, n° LXIV, p. 74.

2. 25 messidor, an IV, n° 11.

de sa race lui apparaît sur le mont Oeta et lui annonce qu'il doit mourir avec toute son armée, mais qu'il sauvera la Grèce en mourant. Les Grecs, instruits de leur destinée se couronnent de fleurs et chantent l'hymne du combat. A leur tête Megistias, prêtre d'Apollon. C'est le moment que je choisis, c'est le sujet du fragment que je vais lire. Mais les bornes de la séance m'obligent de le mutiler un peu. Votre intelligence voudra bien suppléer à tout ce que je suis forcé à omettre¹ ».

Dans une notice fournie par Fontanes lui-même à la *Clef du Cabinet des Souverains* du 8 janvier 1797, l'auteur après avoir parlé du fragment lu et des applaudissements qu'il a reçus, ajoute que ces marques d'approbation « l'encourageront à terminer un ouvrage d'une aussi longue haleine, qui demande le sacrifice de la vie entière et dont la récompense est douteuse et tardive ».

Car ce deuxième extrait a eu un succès encore plus retentissant que le premier. Le *Magazin Encyclopédique* parle de l'enthousiasme excité par « la grandeur des images, la richesse des descriptions, l'énergie des sentiments et le bel organe de l'orateur² ».

Le *Journal Littéraire* a surtout remarqué l'hymne ou chant funèbre sur le dévouement des trois cents Spartiates au pas des Thermopiles qui avait été vivement applaudi par l'Assemblée, chaque fois que revenait ce refrain :

1. Brouillon, Bibl. de Genève, Ms. suppl. 378, n° 8.

2. 1797, t. V, n° 11.

« Mourons, amis, mourons pour renaître immortels¹ ».

Pendant les journées mouvementées, qui précédèrent le 18 fructidor, Fontanes est obligé d'abandonner provisoirement son poème. Ce n'est que plusieurs mois plus tard, pendant son exil en Angleterre, qu'il a le loisir de le reprendre. Pendant ces mois d'intimité où Chateaubriand et lui s'encouragent et s'inspirent mutuellement, le poème avance. Mais pas assez vite au gré de Chateaubriand qui trouve cette œuvre supérieure à tout ce que son ami a écrit jusqu'alors, et déplore vivement la paresse qui l'empêche de la finir. Fontanes paraît avoir écouté les conseils de Chateaubriand car, réfugié à Hambourg, il se jette à corps perdu dans son poème, avec cet heureux résultat que le 28 juillet 1798 il peut annoncer à Chateaubriand des progrès considérables. « Je veux vous réjouir en finissant : j'ai fait la moitié d'un nouveau chant sur les bords de l'Elbe, et j'en suis plus content que de tout le reste² ».

Dans sa lettre du 15 août 1798, Chateaubriand ne manque pas de le féliciter. « J'ai appris, écrit-il, avec une grande et vraie joie vos heureux travaux au bord de l'Elbe ». Il répète ce qu'il avait dit tant de fois à Londres au sujet de la paresse de Fontanes et continue, « Songez, mon cher ami, que les années peuvent vous surprendre, et qu'au lieu des tableaux immortels que la postérité est en droit d'attendre de vous, vous ne laisseriez peut-être que quelques

1. *Journal Littéraire*, 1797, 12 janv. n° 19.

2. Cité par G. Pailhès, *op. cit.*, p. 35.

cartons qui indiqueront seulement ce que vous auriez été. C'est une vérité indubitable qu'il n'y a qu'un seul talent dans le monde. Vous le possédez, cet art qui s'assied sur les ruines des empires et qui seul sort tout entier du vaste tombeau qui dévore les peuples et les temps. Est-il donc possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que le ciel a fait pour vous, et que vous songiez à autre chose qu'à la *Grèce sauvée*¹ ? »

Mais Fontanes n'est pas heureux en Allemagne. Il lui manque des livres. A Mme de Fontanes et à Joubert il ne cesse d'écrire : « Ne me laissez point en Allemagne. Un coin et des livres en France !... je ne veux que terminer dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poème commencé ; quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est leur bon plaisir² ». Pour échapper aux angoisses de Hambourg, il envisage même un exil à l'île de Corfou.

Sans doute le beau ciel bleu de la Grèce paraît moins hostile au chantre de la *Grèce Sauvée* que les brouillards de l'Allemagne. Et cependant au point de vue du poème, le séjour à Hambourg valait mieux que le retour en France. Car sitôt rentré en France et invité à rédiger l'éloge funèbre de Washington, il est happé et entraîné par le flot politique qui ne le lâchera plus. Je ne crois pas que, pendant les années qui suivirent, Fontanes ait beaucoup ajouté à son poème. Il ne l'abandonna

1. *Corresp. de Chateaubriand*, p. 10.

2. Cité par Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, 1838, vol. XVI, p. 662.

jamais tout à fait; ses amis s'y intéressaient trop pour lui permettre de le négliger entièrement. La *Grèce Sauvée* revient constamment dans leurs lettres. Saint-Lambert, écrivant en 1798 se propose de venir voir Fontanes et de lui demander du « Léonidas » « si je suis digne de l'entendre¹ ». La Harpe, écrivant du fond de sa solitude prie Fontanes de lui passer quelques chants de son poème. « Le peu que vous m'avez dit de votre sujet, m'en a donné déjà une haute idée, et je suis sûr que vos conceptions donneront une couleur neuve à ces Grecs qui vous sont depuis longtemps si familiers² ».

Baudus, le rédacteur du *Spectateur du Nord* lui écrit de Ratisbonne pour lui demander s'il vit « beaucoup » ou du moins « souvent » avec les Grecs et les Perses³. Et l'on sait qu'un an avant sa mort il travaillait au septième chant, seulement à partir de sa rentrée en France et du commencement de sa vie politique, d'autres préoccupations remplissent son esprit et son cœur et le poème retombe à l'arrière-plan.

Le poème épique que Fontanes lui-même, que Chateaubriand, que tous ceux qui en ont entendu lire des fragments, ont considéré comme le monument que le poète devait laisser après lui, comme l'œuvre à laquelle son nom serait attaché dans l'avenir, qu'était-ce au juste? Après les quelques fragments et les trois chants qui seuls existent de ce poème, destiné à en avoir douze, il est très difficile de démêler le plan que

1. *Revue Britannique*, décembre 1876, p. 420.

2. Bibl. de Genève, ms. fr. 209 (30).

3. Bibl. de Genève, Don de H. Le Fort. Lettre de Baudus à Fontanes, 25 ventôse.

l'auteur avait sans doute clairement à l'esprit mais qu'il n'a jamais voulu confier au papier. Dans les quatre premiers vers, Fontanes annonce qu'il chante ce guerrier :

... Qui devant Salamine,
Des remparts de Minerve a vengé la ruine¹.

Il invoque ensuite les Muses et Homère. Une invocation à la liberté avait été d'abord projetée, dans laquelle l'auteur, adjurait « cette fille auguste du ciel » de faire

...entendre en mes vers pleins de ta noble ivresse
L'accent républicain des Muses de la Grèce.
Peins sous des traits nouveaux la même nation
Qu'illustra dans ses vers le chantre d'Iliou².

Mais elle a été ensuite retranchée.

Dans le premier chant, dont la fin manque, le poète peint le calme des Grecs, qui, malgré la marche partout victorieuse de Xerxès, préparent tranquillement leurs jeux olympiques.

Dans le deuxième chant, le dernier Spartiate, Agenor, seul échappé des Thermopyles, raconte ce combat.

Du troisième chant il ne reste que des fragments : la suite du récit d'Agenor, l'*Apparition d'Hercule*, l'*Hymne de Mort* chanté par Mégistias et la *Comparaison pour la Mort de deux spartiates adolescents légers à la course*.

Le huitième chant est entièrement rempli par la description des Fêtes d'Eleusis et par la vision de Thémistocle.

1. *Œuvres*, t. I. p. 269.

2. Bibl. de Genève, Ms. suppl. 378 (62).

APPENDICE

Poèmes inédits.

Méleusine. — Ce petit poème ou plutôt fragment de poème, car il n'est pas achevé, est parmi les papiers du poète qui se trouvent à la Bibliothèque de Genève. C'est probablement l'ébauche d'un épisode que Fontanes aurait placé dans quelque poème tel que le *Vieux Château*.

Méleusine¹.

Le calme est dans les airs, dans les eaux, sur la plaine,
Le fermier dort en paix; la noble châtelaine
En suspendant sa veille a jusqu'au lendemain
Déposé la quenouille ornement de sa main.
Dans son humble oratoire elle introduit sa fille,
Ses nombreux serviteurs et leur jeune famille
Des pages, ses varlets rassemblés à sa voix,
Et devant le tableau d'un Dieu mort sur la croix
Abaissant les grandeurs de la fortune altière
Comme eux, elle a du soir achevé la prière.
La cendre a recouvert les âtres enfumés,
Tous les feux sont éteints, tous les yeux sont fermés
Et sur le noir donjon qu'entoure un noir ombrage
La lune en s'élevant resplendit sans nuage.

1. Bibl. de Genève. Ms. fr. 280-213, f. 258-259.

En douze sons égaux minuit sonne, et soudain
Aux traits d'un jour douteux, dans un sombre lointain,
Une femme apparaît sous ces sombres arcades,
Qu'enorgueillit encore le chiffre des croisades.
Sa robe a la blancheur de ce globe argenté
Qui verse autour de moi sa paisible clarté.
Est-ce toi dont l'image épouvante ma vue
Noble et savante fée en ces lieux si connue?
Quelquefois Méleusine erre dans le château
Elevé par ses mains sur cet âpre coteau.
On dit que son retour observé d'âge en âge
Est d'un prochain revers l'infailible présage,
Qu'elle annonce des cours les tragiques complots
Les désastres des rois et la mort des héros.
Eh bien ! quel attentat, quel malheur faut-il craindre ?
Quel trône doit tomber ? Quel grand nom va s'éteindre ?
D'où vient que cette femme aux traits mystérieux
Pousse de longs soupirs en regardant ces lieux ?
Longtemps elle parcourt les vastes galeries
Qu'ornent de ses enfants les nobles armoiries
Et des murs du grand parc et des bois d'alentour
Trois fois en gémissant elle achève le tour ;
Que son deuil est profond ! La mère désolée
Qui de son dernier fils presse le mausolée
Jette un cri moins lugubre et répand moins de pleurs
Enfin de tous côtés promenant ses douleurs
Elle atteint les remparts de la sombre chapelle
Où repose en secret la dépouille mortelle
De ces héros pieux, qui, s'armant pour la foi,
Ont hérité du trône où s'assit Godefroi ;
Qui des champs du Poitou, berceau de leur enfance
Jusqu'au fond de l'Asie ont porté leur vaillance
Et dans Chypre et Solime autrefois ont régné.
Le fantôme s'arrête et de larmes baigné
Contemple les tombeaux de cette race antique.
Le marbre en s'animant sous le ciseau gothique

De ces grands chevaliers a reproduit les traits,
Et de la France en deuil exprima les regrets;
Sur des marbres noircis leurs figures couchées
Par la rouille des ans à demi sont cachées
Mais la gloire les suit jusqu'au fond du cercueil;
La patrie autour d'eux pleure en habits de deuil;
On aime à contempler leur formidable armure,
Et la croix de leur sein la première parure;
Ces larges baudriers, ces casques, ces cuissards
Qui du fier Sarrazin ont bravé tous les dards,
L'éperon qui pressait leurs palefrois agiles
Et qui s'attache encore à leurs pieds immobiles.
A ces murs tapissés d'un lierre vieillissant
Pendent quelques drapeaux enlevés au Croissant,
D'illustres écussons, ornés d'un diadème,
Les chiffres de l'honneur et ceux de l'amour même.
Sur d'autres monuments des femmes à genoux
Les mains jointes priaient non loin de leurs époux.
Le Spectre a fait trois pas; il soulève une pierre
Et montre de son doigt incliné vers la terre
Deux fosses qu'on ouvrit au fond du noir caveau
Et dont le sein réclama un cadavre nouveau.
Il regarde, il frémit, et demeure immobile.
Mais de ses cris aigus perçant l'ombre tranquille
Le coq chante et soudain comme un songe trompeur
Qui de nos sens troublés a fait naître la peur,
Le Spectre dans les airs s'enfuit et s'évapore.
Cependant la fraîcheur qui précède l'aurore
S'élevant et des airs et des prés et des flots
Au sommet de ces lieux épaissit les pavots .. »

Voici les deux poèmes envoyés par le jeune Fontanes
à l'Académie de La Rochelle, et dont nous parlons dans
le premier chapitre.

Les Déserts, poème¹.

L'homme qui parle est supposé. Ce n'est pas l'auteur.
Ces sortes de supposition sont d'usage dans la prose,
par conséquent dans la poésie.

Tranquille je goûtais les charmes du repos.
Tout à coup la discorde agite ses flambeaux;
Déjà l'orage gronde, et la foudre est formée.
De mes fiers ennemis la rage est allumée.
Ils épuisent sur moi les flots de leur fureur;
Leurs traits empoisonnés ont pénétré mon cœur,
Mes tyrans acharnés armés des mains du crime
Dans le sein de la paix poursuivent leur victime.
Adieu, monde perfide, adieu je romps mes fers
Adieu, mon seul asile est au fond des déserts.
Triomphons de la mort, surmontons l'épouvante,
De mes rivaux surpris je tromperais l'attente.
Une terreur soudaine enchaînera leurs pas.
Seul, pour les éviter, j'affronte le trépas.
Que pourra contre moi leur fureur ennemie?
Je foule sous mes pieds les serpents de l'envie.
Ennemis orgueilleux je méprise vos traits!
Vos efforts sont trompés, j'ai comblé mes souhaits,
Je suis seul, je suis libre. O déserts effroyables
De l'horreur du silence asiles redoutables,
Je ne vois que vous seuls, vous êtes mon seul bien!
Après la liberté le reste ne m'est rien.
Elle règne en ces lieux : là la brute indocile
N'a jamais sous le joug ployé son front servile.
Je vois, fuir devant moi le coursier orgueilleux :
Le frein n'arrête point son cours impétueux
Là, ces vastes jardins dépouillés de verdure
Où l'art s'efforce en vain d'égalier la nature

1. Bibl. de La Rochelle, Mss. 784, f. 140-143.

D'un éclat emprunté ne frappent point mes yeux.
Flore n'y répand pas ses dons infructueux,
Je n'y vois point jaillir dans des canaux pressés
Ces ondes de la terre avec force élancées
Qui s'élèvent aux cieux, et retombent soudain.
Je ne vois que des rois des abîmes sans fin.
Des gouffres, des vallons, des montagnes, des plaines,
Je mesure de l'œil mes immenses domaines :
Mon âme y plane au loin d'un vol audacieux.
Quel silence, quel calme en ces sauvages lieux !
Un bruit rempli d'horreur trouble le long silence.
Je recule, reviens, je m'arrête, j'avance,
Dans ces gouffres ouverts, des torrents vagabonds
D'un cours précipité roulent du haut des monts.
De longs mugissements les antres retentissent
Sur mon front pâlisant mes cheveux se hérissent :
Bientôt je me rassure et brave le trépas :
Un désir curieux précipite mes pas.
Sur ce taureau fougueux qui s'échappe, et l'évite,
Le tigre avec fureur bondit, se précipite.
Un péril renaissant partout s'offre à mes yeux.
Ici siffle et se traîne un reptile odieux.
De stériles buissons la terre est hérissée
Du cahos en cent lieux l'image est retracée
Partout règne l'effroi, la désolation,
Le désordre, la mort et la confusion
Tout me parle d'horreur. Solitude profonde
Tu m'opposes en vain aux prestiges du monde
Un sol aride, inculte, et la mort et l'effroi.
Qu'importe ? Je suis libre et c'est assez pour moi
Je ne vois point tomber sous le glaive du crime
L'infortuné, des grands, innocente victime.
Des rivaux contre moi ne lancent point leurs traits.
Si le lion affreux y vient troubler ma paix,
Je le vois, je m'échappe à sa fureur avide
Dans ce sentier couvert je fuis d'un pas rapide.

Le serpent écaillé déroulant ses anneaux
S'élançait-il sur moi du sein de ses roseaux ?
Mon bras d'un trait soudain frappe sa tête altière,
Et son corps azuré roule dans la poussière.
Cependant je m'égare en ces sombres détours
Que ne peut pénétrer le dieu brûlant des jours.
C'est là qu'un nouveau monde à mes yeux se présente.
J'avance : un chêne antique offre à ma vue errante
Des rameaux tortueux, un front défiguré.
Je contemple de l'œil son tronc démesuré ;
O surprise ! le temps détruisant en silence
A déjà de sa main creusé ce tronc immense.
Je regarde, j'admire et je rends grâce aux cieux.
Toi qui touche les airs, chêne majestueux
Qui brave des autans la fureur inutile,
O toi (qui dans ton sein m'ouvres un sûr azile)
Qu'aurais-je à craindre encor sous ton feuillage épais ?
Je suis roi, je suis maître, et voici mon palais.
Quand j'entendrais la foudre éclatant sur ma tête,
Et le cri des pins altiers courbés sous la tempête,
Inébranlable alors même au sein de l'horreur
Tu cacheras mon front sous ta vaste épaisseur.
Déjà tout s'obscurcit ; l'astre de la lumière,
Va par de là les monts terminer sa carrière.
A travers les horreurs, les ombres de ces lieux,
A peine j'aperçois son globe radieux.
Je vois un roc, j'y cours, me traînant avec peine
Sur mon sommet pierreux je gravis hors d'haleine.
Je m'assieds sur mon tronc, et mes regards errants
Tombent sur les humains, les esclaves des grands.
Toi lâche courtisan, homme aveugle et superbe,
Qui erois toucher les cieux, et qui rampes sous l'herbe ;
Toi qui naguère encor me chercha des forfaits,
De mes foyers heureux voulus chasser la paix :
Ose briser les nœuds qui t'attachent au monde,
V'ens, pénétre, et franchis ma demeure profonde.

Le cerf saute, et bondit dans ces lieux écartés,
 Cours, arrête à l'instant ses pas précipités.
 Le tigre impétueux le vois-tu qui s'élance ?
 Gravis sur ce rocher, et songe à ta défense ;
 Descends, vole, suis-moi, soulève ce fardeau.
 A ton bras nonchalant pèserait un fuseau.
 Entre les voluptés bercé par la mollesse
 Retourne dans les cours étaler ta faiblesse.
 Immobile et glacé d'une subite horreur
 Tu pâlis à mes pieds enchaîné par la peur :
 La mort est dans tes yeux, ta valeur t'abandonne,
 Je pourrais me venger, mais non, je te pardonne.
 Qui de nous deux est homme ? A genoux devant moi,
 Abaisse ton orgueil, rougis, et connais-toi.
 Mais franchissant des airs les routes immortelles
 Mon âme dans l'espace a déployé ses ailes.
 Le monarque des cieux éteignant son flambeau
 Précipite son cours dans un monde nouveau.
 Tout pâlit, tout s'éteint, tout se tait, et ma vue
 Libre ; et sans s'arrêter plane dans l'étendue.
 J'embrasse d'un coup d'œil l'immensité des airs.
 La nuit au dieu du jour dispute l'univers :
 Viens, accours tendre Ariste, et partage ma joye,
 Viens goûter les plaisirs où ton ami se noye !
 Malheureux qu'ai-je dit ? mon espoir est déçu
 Triste, où m'égarais-je ? Ingrat je l'ai perdu.
 D'un désir insensé je deviens la victime,
 En voulant me sauver j'ai couru dans l'abyme ;
 Un désespoir aveugle égara ma raison :
 En vain d'Ariste encor je murmure le nom
 Dans ces lieux consacrés à l'horreur du silence.
 Qui pourra de mon cœur, remplir le vide immense ?
 Plus d'ami, plus d'espoir, ô remords ! ô douleur !
 Quand le sommeil du tigre enchaîne la fureur,
 Ariste me pressant entre ses mains glacées
 Embraserait mon cœur du feu de ses pensées.

Le poison du malheur distillé sur nos jours
Jamais de nos plaisirs ne troublerait le cours.
De la noble amitié nous sentirions les flammes ;
Son céleste flambeau pénétrerait nos âmes.
O transports ! O plaisirs ! O jours trois fois heureux !
Tendre ami, cher Ariste... Il est sourd à mes vœux
Peut-être parcourant cette retraite obscure
Où nos cœurs s'enivroient d'une volupté pure,
Il cherche en gémissant la trace de mes pas.
S'il savoit qu'égaré dans ces affreux climats...
Ariste vient sans cesse accuser ma pensée,
Du poids de ses regrets mon âme est oppressée,
L'amitié de sa main n'essuiera plus mes pleurs,
Mes jours se fâneront flétris par les douleurs.
O toi qui de mes maux calmais la violence
Aux rayons des vertus conduisais mon enfance,
Alors que je m'é gare en ce séjour nouveau,
Si la mort de ta vie éteignait le flambeau !..
Mais qu'entends-je ? Les loups hurlant dans les ténèbres,
Et les cris douloureux de ces oiseaux funèbres
Qui traînent dans la nuit leurs longs gémissements,
L'effort de la douleur enchaîne tous mes sens ;
Déjà mon bras glacé ne sert plus mon courage,
Sur ma tête bientôt éclatera l'orage.
L'abyme, tendre ami, va s'ouvrir sous mes pas :
Détourne loin de moi les horreurs du trépas.
Insensé, c'est en vain, et je l'appelle encore...
Ces lieux qui me charmoient, ces lieux je les abhorre,
Je n'y vois point Ariste. Adieu séjour d'horreur,
Adieu sombres déserts qu'habite la terreur !
De mon cœur abattu ranimons le courage,
A travers les dangers frayons-nous un passage
Que le glaive à l'instant décide de mon sort !
Je reverrais Ariste ! ou j'obtiendrais la mort.
La victoire incertaine est longtemps balancée,
Mes ennemis ont fui, leur foule est dispersée ;

Le feu de l'espérance a coulé dans mon sein :
L'amitié me conduit, et m'ouvre le chemin ;
Je vole vers Ariste, aux traits de sa lumière
Je vais lui rendre un fils, et retrouver un père.

Fin.

Fontanes le plus jeune.

Épître à un amy sur la solitude¹.

Amy loin du bruit de la ville,
Du sein de ton Paris, accours vers nos hameaux ;
Viens déjà la treille docile
De ses pampres naissants couronne nos berceaux,
Et dans mon solitaire azile
Elle étend mollement ses flexibles rameaux.
Du bonheur avec moy viens faire ton Etude,
Goûter dans tes heureux loisirs
Les douceurs de ma solitude ;
Là je sais borner mes désirs,
Sans souci, sans inquiétude,
Tous mes jours sont filés par la main du plaisir.
Nonchalamment couché sur la mousse légère,
Je n'entends que le bruit d'un ruisseau bondissant
Qui d'un roc escarpé descend en bouillonnant.
Sur des gazons fleuris, au bord d'une onde claire,
Ou dans des bois délicieux,
Je promène pensif mon âme solitaire.
Quelquefois d'un œil curieux
De ces héros fameux, et formés pour la guerre
Je parcours les faits glorieux.
O vous tous nés pour la Victoire !
Vous Brissac et Condé, Duguesclin et Nemours
Vous venez triomphants vous peindre à ma mémoire,
Et vos noms dans mon cœur se gravent pour toujours !

1. Bibl. de La Rochelle, mss. 784, f. 139-144.

O solitude enchanteresse !
Je sens à ton aspect un doux saisissement ;
Je soupire : une tendre ivresse.
S'empare malgré moy de mon cœur palpitant.
Que des forêts l'horreur religieuse,
Que leur vaste silence, et leur sombre beauté,
Que leur majesté ténébreuse,
Impriment de respect à mon cœur enchanté !
C'est là qu'on rêve en liberté
Là, nouvel Apollon, s'enflamme ton génie,
Là tu prends ton luth enchanteur.
Accords divins, enfants de l'harmonie,
Pénétrant au fond de mon cœur
Tu vas lui redonner la vie.
Saisi des sons mélodieux
Qu'enfante ta lyre docile,
Suspendu, muet, immobile,
Je n'entends qu'etes chants... tout s'enfuit à mes yeux.
Là j'ose m'élever au maître du tonnerre,
Je franchis d'un seul vol, cette terre, ces cieux,
De l'Eternel à l'homme il n'est plus de barrière,
A mes regards errants dans des flots de lumière
Brille ton palais radieux.
Amy la solitude est mon plus cher azile,
Elle me parle, elle m'instruit,
A peine je pensois resserré dans la ville.
Ici mon âme s'agrandit.
Que vois-je ? quel spectacle à mes yeux se présente
Je contemple immobile... ô surprise étonnante !
S'élançant tout à coup du vaste sein des mers
Quel est ce Dieu qui répand la lumière ?
Qui fier commence sa carrière ?
Et comme un Roy puissant s'annonce à l'univers
Globe majestueux ! Je sens à ta présence
Tressaillir mon cœur éperdu ;
A cet aspect je reste confondu,

Est-ce toy qu'il faut que j'encense.
Astre brillant, parle, est-ce toy ?
Non tu n'as point de droits à ma reconnaissance,
L'Eternel te créa pour moy.
Mais le jour fuit, la nuit s'avance
Sur l'Univers s'incline mollement,
Répand ses doux pavots, et descend lentement,
La timide Phœbé l'accompagne en silence.
O Dieu ! quel tableau ravissant !
De l'astre des saisons, la marche étincelante,
M'avoit frappé d'étonnement ;
La nuit dans sa pompe touchante
M'inspire un plus doux sentiment.
Ah ! quand pourrai-je avec celui que j'aime
Au bord de ces ruisseaux, sous ses bosquets heureux,
Voir, admirer le Dieu suprême,
Dans ces globes pressés roulants au haut des Cieux,
Attendant que l'hiver ramène la froidure,
Ami vole vers moy, viens, ne résiste plus,
Viens puiser l'amour des vertus
Dans l'Ecole de la nature ;
T'enfoncer en toy même, et méditer sur toy,
Sur l'homme et sur ton Dieu, là ton âme ravie,
S'élancera vers lui sur l'aile du génie,
Là tu pourras penser, et t'instruire avec moy.
Et bientôt dans Paris, ta demeure chérie,
Tu viendras soulever le voile de l'erreur,
Et répandant les dons de la philosophie,
Ainsy que les vertus y porter le bonheur.

Fontanes fils cadet,
âgé de quatorze ans.

Bibliographie

I. — MANUSCRITS

I. — Les liasses les plus importantes des manuscrits de Fontanes sont celles que conserve la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. On y trouve, outre des papiers relatifs à Fontanes Ms. Français 213,

La Grèce Sauvée Ms. Suppl. 378

La Maison Rustique Ms. Suppl. 379

et autres poèmes.

II. — La Bibliothèque Municipale de la Rochelle conserve sous les numéros Mss. 784 ff. 109-144 des lettres et poèmes de Fontanes et de Marcellin Fontanes.

III. — M. de Baudus possède une liasse de douze lettres inédites de Fontanes à son bisaïeul.

II. — ŒUVRES DE FONTANES

A) RECUEILS COLLECTIFS

Œuvres recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits originaux, précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand, avec une note biographique par M. Roger, et une autre par M. Sainte-Beuve. — Paris, L. Hachette, 1839, 2 vol. in-8.

Poèmes et discours. — Paris, Delamotte, 1837, in-8, x-184 P. Collection complète des Discours, publiée par C. F. A. Fayot,

— Paris, Domère, 1821, in-8, xiii-184 p.

Collection complète des Discours, seconde édition augmentée d'une lettre de M. le Vicomte de Chateaubriand, de plusieurs discours qui n'ont point été publiés et de fragments de discours prononcés par MM. Villemain et Roger (pub. par C. F. A. Fayot). — Paris, Mm^e Seignot, 1821, in-8, xvi-239 p.

B) PUBLICATIONS SÉPARÉES

Le Verger, Paris, impr. de Prault, 1788, in-8, 60 p.

Le Verger avec des notes critiques, par M. le Baron B. et de R....n (Baut de Rasmon), Gand, P. F. de Goesin, 1791, in-8, 66 p.

Le Jour des morts dans une campagne, Paris, impr. de Chasaignon, 1823, in-8, 8 p.

Le Jour des morts... trad. en vers latins par J. P. F. de Cellier, Paris, 1808, in-8, 19 p.

Le Jour des morts, latino redditum carmine e gallico... domini de Fontanes adjuncto poetate... ab uno ex professoribus in regia Galliarum universitate. Parisus, 1815, in-12.

Les Tombeaux de Saint-Denis ou le Retour de l'Exilé, Ode lue le 24 avril 1817 à la séance générale des quatre Académies, Paris, Le Normand, 1817, in-8, 15. p.

— 1817. *Ibid.*, in-4, 11 p.

Poème sur l'Edit en faveur des non-catholiques. Paris, Demonville, 1789, in-8, 9 p.

Poème séculaire ou chant pour la fédération du 14 juillet (S. L.), 1790, in-8, 6 p.

Chant du 14 juillet 1800. Paroles de Fontanes, musique de Méhul, Paris, impr. de la République, an VII. In-4, 7 p.

Eloge funèbre de Washington, prononcé dans le Temple de Mars, le 20 pluviôse an VIII, Paris, impr. H. Agasse (S. D.), in-8, 29 p.

Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, en vers français précédée d'un discours et suivie de notes. Paris, Jombert, 1783, in-8.

Traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, en vers français, précédée d'un discours et suivie de notes avec le texte

anglais en regard. Paris, Lenormand, 1821, in-8.
— 1822, 2^e édition, *Ibid.* in-8.

(C) *PIECES PUBLIEES DANS LES JOURNAUX
OU REVUES
ET NON RECUEILLIES DANS LES ŒUVRES.*

Le Cri de mon cœur. — *Journal des Dames*, 1777. — *Almanach des Muses*, 1778.

Réponse (au chevalier de Parny). — *Almanach des Muses*, 1782.

Vers extraits d'une lettre à M. Garnier. — *Ibid.*, 1783.

Traduction de l'Ode de Horace : — *Ibid.*

Epithalame. — *Etrennes du Parnasse*, 1788.

Vers à Mlle des Garcins. — *Journal de Paris*, 15 juin 1788.
— *Almanach des Muses*, 1789.

Fragments d'un poème sur les Montagnes — *Almanach des Muses*, 1791.

— *Ibid.* 1793.

Fragment du 5^e livre de Lucrèce sur l'origine du monde et de la Société. — *Magazin encyclopédique*, 1795, t. I, p. 558.

— *Almanach des Muses*, an IV.

Fragment d'un poème sur les fleurs. — *Spectateur du Nord*, mars, 1799, t. IX, p. 327.

— *Almanach des Muses*, an VIII.

Hymne des Normands. — *Mercur de France*, 25 juin 1803.

Episode qui termine le 2^e livre des Georgiques. — *Almanach des Muses*, 1810.

Traduction du Songe d'Enée. Tempus erat, Enéid. lib. II. —
M. AUGUIS. *Les révélations indiscretes du XVIII^e siècle*,
Paris, Guitel, 1811, in-18, p. 473.

Messaline; trad. de Juvénal. — *Ibid.*, p. 484.

III. — DOCUMENTS

ALONVILLE (LE COMTE DE). — *Mémoires secrets de 1770-1830*.
Paris, Werdet, 1838.

ARNAULT (A. V.). — *Souvenirs d'un Sexagénaire*, Paris, 1833.
4 vol. in-8.

BARANTE. — *Souvenirs*, Paris, C. Lévy, 1890, in-8.

BARTHELEMY (Charles). — *Les Quarante Fauteuils de l'Académie française* (1634-1886). Paris, 1886.

BERTRAND. — *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, Paris, 1904, in-8.

BESUCHET. — *Précis historique de la Franc-Maçonnerie*, Paris, Rapilly, 1829, 2 vol. in-8.

BOURRIENNE. — *Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. Paris, Ladvocat, 1829, 10 vol. in-8.

BRIFAUT (Ch.). — *Souvenirs d'un Académicien sur la Révolution, le Premier Empire et la Restauration*, Paris, 1920-21, 2 vol. in-8.

BRIQUET (H.). — *Histoire de la Ville de Niort*, Niort, Robin, 1832, in-8, t. II (Biographie des Deux-Sèvres).

BROSSARD DE RUVILLE. — *Histoire de la ville des Andelys*, Les Andelys, Delacroix, 1863, 2 vol. in-8.

CHASTENAY (Mme de). — *Mémoires*, Paris, 1896, in-8.

CLOUZOT (H.). — *Les Fontanes à Niort*, *Revue ill. des Provinces de l'Ouest*, 90, t. I.

COUSIN D'AVALLON. — *Fontanesiana*, Paris, Plancher, 1820, in-8.

— *Chateaubriantiana*, Paris, 1820.

DAMP MARTIN (A. H.). — *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'Emigration*, Paris, 1825.

DUCIS. — *Lettres de*, Paris, 1879.

FAUCHE (Maurice). — *Les Frères Fontanes au Collège des Oratoriens à Niort*, *Bulletin de la Société Hist. et Scientifique des Deux-Sèvres*, 1920, t. III.

FELICE (G. de). — *Hist. des Protestants de France*, Paris, 1850.

FRANQUEVILLE (Cte de). — *Le premier siècle de l'Institut de France* (1795-1895), Paris, 1895-96, 2 vol. in-4.

GARAT (Dominique-Joseph). — *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur M. Suard*, Paris, 1821.

APPENDICE

Poèmes inédits.

Méleusine. — Ce petit poème ou plutôt fragment de poème, car il n'est pas achevé, est parmi les papiers du poète qui se trouvent à la Bibliothèque de Genève. C'est probablement l'ébauche d'un épisode que Fontanes aurait placé dans quelque poème tel que le *Vieux Château*.

Méleusine¹.

Le calme est dans les airs, dans les eaux, sur la plaine,
Le fermier dort en paix; la noble châtelaine
En suspendant sa veille a jusqu'au lendemain
Déposé la quenouille ornement de sa main.
Dans son humble oratoire elle introduit sa fille,
Ses nombreux serviteurs et leur jeune famille
Des pages, ses varlets rassemblés à sa voix,
Et devant le tableau d'un Dieu mort sur la croix
Abaissant les grandeurs de la fortune altière
Comme eux, elle a du soir achevé la prière.
La cendre a recouvert les âtres enfumés,
Tous les feux sont éteints, tous les yeux sont fermés
Et sur le noir donjon qu'entoure un noir ombrage
La lune en s'élevant resplendit sans nuage.

1. Bibl. de Genève, Ms. fr. 280-213, f. 258-259.

En douze sons égaux minuit sonne, et soudain
Aux traits d'un jour douteux, dans un sombre lointain,
Une femme apparaît sous ces sombres arcades,
Qu'enorgueillit encore le chiffre des croisades.
Sa robe a la blancheur de ce globe argenté
Qui verse autour de moi sa paisible clarté.
Est-ce toi dont l'image épouvante ma vue
Noble et savante fée en ces lieux si connue?
Quelquefois Méleusine erre dans le château
Elevé par ses mains sur cet âpre coteau.
On dit que son retour observé d'âge en âge
Est d'un prochain revers l'infailible présage,
Qu'elle annonce des cours les tragiques complots
Les désastres des rois et la mort des héros.
Eh bien ! quel attentat, quel malheur faut-il craindre ?
Quel trône doit tomber ? Quel grand nom va s'éteindre ?
D'où vient que cette femme aux traits mystérieux
Pousse de longs soupirs en regardant ces lieux ?
Longtemps elle parcourt les vastes galeries
Qu'ornent de ses enfants les nobles armoiries
Et des murs du grand parc et des bois d'alentour
Trois fois en gémissant elle achève le tour.
Que son deuil est profond ! La mère désolée
Qui de son dernier fils presse le mausolée
Jette un cri moins lugubre et répand moins de pleurs
Enfin de tous côtés promenant ses douleurs
Elle atteint les rémparts de la sombre chapelle
Où repose en secret la dépouille mortelle
De ces héros pieux, qui, s'armant pour la foi,
Ont hérité du trône où s'assit Godefroi ;
Qui des champs du Poitou, berceau de leur enfance
Jusqu'au fond de l'Asie ont porté leur vaillance
Et dans Chypre et Solime autrefois ont régné.
Le fantôme s'arrête et de larmes baigné
Contemple les tombeaux de cette race antique.
Le marbre en s'animant sous le ciseau gothique

De ces grands chevaliers a reproduit les traits,
Et de la France en deuil exprima les regrets;
Sur des marbres noircis leurs figures couchées
Par la rouille des ans à demi sont cachées
Mais la gloire les suit jusqu'au fond du cercueil;
La patrie autour d'eux pleure en habits de deuil;
On aime à contempler leur formidable armure,
Et la croix de leur sein la première parure;
Ces larges baudriers, ces casques, ces cuissards
Qui du fier Sarrazin ont bravé tous les dards,
L'éperon qui pressait leurs palefrois agiles
Et qui s'attache encore à leurs pieds immobiles.
A ces murs tapissés d'un lierre vieillissant
Pendent quelques drapeaux enlevés au Croissant,
D'illustres écussons, ornés d'un diadème,
Les chiffres de l'honneur et ceux de l'amour même.
Sur d'autres monuments des femmes à genoux
Les mains jointes priaient non loin de leurs époux.
Le Spectre a fait trois pas; il soulève une pierre
Et montre de son doigt incliné vers la terre
Deux fosses qu'on ouvrit au fond du noir caveau
Et dont le sein réclama un cadavre nouveau.
Il regarde, il frémit, et demeure immobile.
Mais de ses cris aigus perçant l'ombre tranquille
Le coq chante et soudain comme un songe trompeur
Qui de nos sens troublés a fait naître la peur,
Le Spectre dans les airs s'enfuit et s'évapore.
Cependant la fraîcheur qui précède l'aurore
S'élevant et des airs et des prés et des flots
Au sommet de ces lieux épaissit les pavots... »

Voici les deux poèmes envoyés par le jeune Fontanes
à l'Académie de La Rochelle, et dont nous parlons dans
le premier chapitre.

Les Déserts, poème¹.

L'homme qui parle est supposé. Ce n'est pas l'auteur.
Ces sortes de supposition sont d'usage dans la prose,
par conséquent dans la poésie.

Tranquille je goûtais les charmes du repos.
Tout à coup la discorde agite ses flambeaux;
Déjà l'orage gronde, et la foudre est formée.
De mes fiers ennemis la rage est allumée.
Ils épuisent sur moi les flots de leur fureur;
Leurs traits empoisonnés ont pénétré mon cœur,
Mes tyrans acharnés armés des mains du crime
Dans le sein de la paix poursuivent leur victime.
Adieu, monde perfide, adieu je romps mes fers
Adieu, mon seul asile est au fond des déserts.
Triomphons de la mort, surmontons l'épouvante,
De mes rivaux surpris je tromperais l'attente.
Une terreur soudaine enchaînera leurs pas.
Seul, pour les éviter, j'affronte le trépas.
Que pourra contre moi leur fureur ennemie?
Je foule sous mes pieds les serpents de l'envie.
Ennemis orgueilleux je méprise vos traits !
Vos efforts sont trompés, j'ai comblé mes souhaits,
Je suis seul, je suis libre. O déserts effroyables
De l'horreur du silence asiles redoutables,
Je ne vois que vous seuls, vous êtes mon seul bien !
Après la liberté le reste ne m'est rien.
Elle règne en ces lieux : là la brute indocile
N'a jamais sous le joug ployé son front servile.
Je vois fuir devant moi le coursier orgueilleux :
Le frein n'arrête point son cours impétueux
Là, ces vastes jardins dépouillés de verdure
Où l'art s'efforce en vain d'égaler la nature

1. Bibl. de La Rochelle, Mss. 784, f. 140-143.

D'un éclat emprunté ne frappent point mes yeux.
Flore n'y répand pas ses dons infructueux,
Je n'y vois point jaillir dans des canaux pressées
Ces ondes de la terre avec force élancées
Qui s'élèvent aux cieus, et retombent soudain.
Je ne vois que des rois des abymes sans fin.
Des gouffres, des vallons, des montagnes, des plaines,
Je mesure de l'œil mes immenses domaines :
Mon âme y plane au loin d'un vol audacieux.
Quel silence, quel calme en ces sauvages lieux !
Un bruit rempli d'horreur trouble le long silence.
Je recule, reviens, je m'arrête, j'avance,
Dans ces gouffres ouverts, des torrents vagabonds
D'un cours précipité roulent du haut des monts.
De longs mugissements les antres retentissent
Sur mon front pâissant mes cheveux se hérissent :
Bientôt je me rassure et brave le trépas :
Un désir curieux précipite mes pas.
Sur ce taureau fougueux qui s'échappe, et l'évite,
Le tigre avec fureur bondit, se précipite.
Un péril renaissant partout s'offre à mes yeux.
Ici siffle et se traîne un reptile odieux.
De stériles buissons la terre est hérissée
Du cahos en cent lieux l'image est retracée
Partout règne l'effroi, la désolation,
Le désordre, la mort et la confusion
Tout me parle d'horreur. Solitude profonde
Tu m'opposes en vain aux prestiges du monde
Un sol aride, inculte, et la mort et l'effroi.
Qu'importe ? Je suis libre et c'est assez pour moi
Je ne vois point tomber sous le glaive du crime
L'infortuné, des grands, innocente victime.
Des rivaux contre moi ne lancent point leurs traits.
Si le lion affreux y vient troubler ma paix,
Je le vois, je m'échappe à sa fureur avide
Dans ce sentier couvert je fuis d'un pas rapide.

Le serpent écaillé déroulant ses anneaux
S'élance-t-il sur moi du sein de ses roseaux ?
Mon bras d'un trait soudain frappe sa tête altière,
Et son corps azuré roule dans la poussière.
Pendant je m'égare en ces sombres détours
Que ne peut pénétrer le dieu brûlant des jours.
C'est là qu'un nouveau monde à mes yeux se présente.
J'avance : un chêne antique offre à ma vue errante
Des rameaux tortueux, un front défiguré.
Je contemple de l'œil son tronc démesuré ;
O surprise ! le temps détruisant en silence
A déjà de sa main creusé ce tronc immense.
Je regarde, j'admire et je rends grâce aux cieux.
Toi qui touche les airs, chêne majestueux
Qui brave des autans la fureur inutile,
O toi (qui dans ton sein m'ouvre un sûr azile)
Qu'aurais-je à craindre encor sous ton feuillage épais ?
Je suis roi, je suis maître, et voici mon palais.
Quand j'entendrais la foudre éclatant sur ma tête,
Et le cri des pins altiers courbés sous la tempête,
Inébranlable alors même au sein de l'horreur
Tu cacheras mon front sous ta vaste épaisseur.
Déjà tout s'obscurcit ; l'astre de la lumière,
Va par de là les monts terminer sa carrière.
A travers les horreurs, les ombres de ces lieux,
A peine j'aperçois son globe radieux.
Je vois un roc, j'y cours, me traînant avec peine
Sur mon sommet pierreux je gravis hors d'haleine.
Je m'assieds sur mon tronc, et mes regards errants
Tombent sur les humains, les esclaves des grands.
Toi lâche courtisan, homme aveugle et superbe,
Qui crois toucher les cieux, et qui rampes sous l'herbe ;
Toi qui naguère encor me chercha des forfaits,
De mes foyers heureux voulus chasser la paix :
Ose briser les nœuds qui t'attachent au monde,
V'ens, pénètre, et franchis ma demeure profonde.

Le cerf saute, et bondit dans ces lieux écartés,
Cours, arrête à l'instant ses pas précipités.
Le tigre impétueux le vois-tu qui s'élance ?
Gravis sur ce rocher, et songe à ta défense ;
Descends, vole, suis-moi, soulève ce fardeau.
A ton bras nonchalant péserait un fuseau.
Entre les voluptés bercé par la mollesse
Retourne dans les cours étaler ta faiblesse.
Immobile et glacé d'une subite horreur
Tu pâlis à mes pieds enchaîné par la peur :
La mort est dans tes yeux, ta valeur t'abandonne,
Je pourrais me venger, mais non, je te pardonne.
Qui de nous deux est homme ? A genoux devant moi,
Abaisse ton orgueil, rougis, et connais-toi.
Mais franchissant des airs les routes immortelles
Mon âme dans l'espace a déployé ses ailes.
Le monarque des cieux éteignant son flambeau
Précipite son cours dans un monde nouveau.
Tout pâlit, tout s'éteint, tout se tait, et ma vue
Libre ; et sans s'arrêter plane dans l'étendue.
J'embrasse d'un coup d'œil l'immensité des airs.
La nuit au dieu du jour dispute l'univers :
Viens, accours tendre Ariste, et partage ma joye,
Viens goûter les plaisirs où ton ami se noye !
Malheureux qu'ai-je dit ? mon espoir est déçu
Tristè, où m'égaraï-je ? Ingrat je l'ai perdu.
D'un désir insensé je deviens la victime,
En voulant me sauver j'ai couru dans l'abyme ;
Un désespoir aveugle égara ma raison :
En vain d'Ariste encor je murmure le nom
Dans ces lieux consacrés à l'horreur du silence.
Qui pourra de mon cœur, remplir le vide immense ?
Plus d'ami, plus d'espoir, ô remords ! ô douleur !
Quand le sommeil du tigre enchaîne la fureur,
Ariste me pressant entre ses mains glacées
Embraserait mon cœur du feu de ses pensées,

Le poison du malheur distillé sur nos jours
Jamais de nos plaisirs ne troublerait le cours.
De la noble amitié nous sentirions les flammes;
Son céleste flambeau pénétrerait nos âmes.
O transports ! O plaisirs ! O jours trois fois heureux !
Tendre ami, cher Ariste... Il est sourd à mes vœux
Peut-être parcourant cette retraite obscure
Où nos cœurs s'enivroient d'une volupté pure,
Il cherche en gémissant la trace de mes pas.
S'il savoit qu'égaré dans ces affreux climats...
Ariste vient sans cesse accuser ma pensée,
Du poids de ses regrets mon âme est oppressée,
L'amitié de sa main n'essuiera plus mes pleurs,
Mes jours se fâneront flétris par les douleurs.
O toi qui de mes maux calmais la violence
Aux rayons des vertus conduisais mon enfance,
Alors que je m'égarais en ce séjour nouveau,
Si la mort de ta vie éteignait le flambeau !...
Mais qu'entends-je ? Les loups hurlant dans les ténèbres,
Et les cris douloureux de ces oiseaux funèbres
Qui traînent dans la nuit leurs longs gémissements,
L'effort de la douleur enchaîne tous mes sens;
Déjà mon bras glacé ne sert plus mon courage,
Sur ma tête bientôt éclatera l'orage.
L'abyme, tendre ami, va s'ouvrir sous mes pas :
Détourne loin de moi les horreurs du trépas.
Insensé, c'est en vain, et je l'appelle encore...
Ces lieux qui me charmoient, ces lieux je les abhorre,
Je n'y vois point Ariste. Adieu séjour d'horreur,
Adieu sombres déserts qu'habite la terreur !
De mon cœur abattu ranimons le courage,
A travers les dangers frayons-nous un passage
Que le glaive à l'instant décide de mon sort !
Je reverrais Ariste ! ou j'obtiendrais la mort.
La victoire incertaine est longtemps balancée,
Mes ennemis ont fui, leur foule est dispersée :

Le feu de l'espérance a coulé dans mon sein :
L'amitié me conduit, et m'ouvre le chemin ;
Je vole vers Ariste, aux traits de sa lumière
Je vais lui rendre un fils, et retrouver un père.

Fin.

Fontanes le plus jeune.

Epître à un amy sur la solitude¹.

Amy loin du bruit de la ville,
Du sein de ton Paris, accours vers nos hameaux ;
Viens déjà la treille docile
De ses pampres naissants couronne nos berceaux,
Et dans mon solitaire azile
Elle étend mollement ses flexibles rameaux.
Du bonheur avec moy viens faire ton Etude,
Goûter dans tes heureux loisirs
Les douceurs de ma solitude ;
Là je sais borner mes désirs,
Sans souci, sans inquiétude,
Tous mes jours sont filés par la main du plaisir.
Nonchalamment couché sur la mousse légère,
Je n'entends que le bruit d'un ruisseau bondissant
Qui d'un roc escarpé descend en bouillonnant.
Sur des gazons fleuris, au bord d'une onde claire,
Ou dans des bois délicieux,
Je promène pensif mon âme solitaire.
Quelquefois d'un œil curieux
De ces héros fameux, et formés pour la guerre
Je parcours les faits glorieux.
O vous tous nés pour la Victoire !
Vous Brissac et Condé, Duguesclin et Nemours
Vous venez triomphants vous peindre à ma mémoire,
Et vos noms dans mon cœur se gravent pour toujours !

1. Bibl. de La Rochelle, mss. 784, f. 139-144.

O solitude enchanteresse !

Je sens à ton aspect un doux saisissement ;

Je soupire : une tendre ivresse

S'empare malgré moy de mon cœur palpitant.

Que des forêts l'horreur religieuse,

Que leur vaste silence, et leur sombre beauté,

Que leur majesté ténébreuse,

Impriment de respect à mon cœur enchanté !

C'est là qu'on rêve en liberté

Là, nouvel Apollon, s'enflamme ton génie,

Là tu prends ton luth enchanteur.

Accords divins, enfants de l'harmonie,

Pénétrant au fond de mon cœur

Tu vas lui redonner la vie.

Saisi des sons mélodieux

Qu'enfante ta lyre docile,

Suspendu, muet, immobile,

Je n'entends qu'etes chants... tout s'enfuit à mes yeux.

Là j'ose m'élever au maître du tonnerre,

Je franchis d'un seul vol, cette terre, ces cieux,

De l'Eternel à l'homme il n'est plus de barrière,

A mes regards errants dans des flots de lumière

Brille ton palais radieux.

Amy la solitude est mon plus cher azile,

Elle me parle, elle m'instruit,

A peine je pensois resserré dans la ville.

Ici mon âme s'agrandit.

Que vois-je ? quel spectacle à mes yeux se présente

Je contemple immobile... ô surprise étonnante !

S'élançant tout à coup du vaste sein des mers

Quel est ce Dieu qui répand la lumière ?

Qui fier commence sa carrière ?

Et comme un Roy puissant s'annonce à l'univers

Globe majestueux ! Je sens à ta présence

Tressaillir mon cœur éperdu ;

A cet aspect je reste confondu,

Est-ce toy qu'il faut que j'encense.
Astre brillant, parle, est-ce toy ?
Non tu n'as point de droits à ma reconnaissance,
L'Eternel te créa pour moy.
Mais le jour fuit, la nuit s'avance
Sur l'Univers s'incline mollement,
Répand ses doux pavots, et descend lentement,
La timide Phœbé l'accompagne en silence.
O Dieu ! quel tableau ravissant !
De l'astre des saisons, la marche étincelante,
M'avoit frappé d'étonnement ;
La nuit dans sa pompe touchante
M'inspire un plus doux sentiment.
Ah ! quand pourrai-je avec celui que j'aime
Au bord de ces ruisseaux, sous ses bosquets heureux,
Voir, admirer le Dieu suprême,
Dans ces globes pressés roulants au haut des Cieux,
Attendant que l'hiver ramène la froidure,
Ami vole vers moy, viens, ne résiste plus,
Viens puiser l'amour des vertus
Dans l'Ecole de la nature ;
T'enfoncer en toy même, et méditer sur toy,
Sur l'homme et sur ton Dieu, là ton âme ravie,
S'élancera vers lui sur l'aile du génie,
Là tu pourras penser, et t'instruire avec moy.
Et bientôt dans Paris, ta demeure chérie,
Tu viendras soulever le voile de l'erreur,
Et répandant les dons de la philosophie,
Ainsy que les vertus y porter le bonheur.

Fontanes *fils cadet,*
âgé de quatorze ans.

Bibliographie

I. — MANUSCRITS

I. — Les liasses les plus importantes des manuscrits de Fontanes sont celles que conserve la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. On y trouve, outre des papiers relatifs à Fontanes Ms. Français 213,

La Grèce Sauvée Ms. Suppl. 378

La Maison Rustique Ms. Suppl. 379

et autres poèmes.

II. — La Bibliothèque Municipale de la Rochelle conserve sous les numéros Mss. 784 ff. 109-144 des lettres et poèmes de Fontanes et de Marcellin Fontanes.

III. — M. de Baudus possède une liasse de douze lettres inédites de Fontanes à son bisaïeul.

II. — ŒUVRES DE FONTANES

A) RECUEILS COLLECTIFS

Œuvres recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits originaux, précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand, avec une note biographique par M. Roger, et une autre par M. Sainte-Beuve. — Paris, L. Hachette, 1839, 2 vol. in-8.

Poèmes et discours. — Paris, Delamotte, 1837, in-8, x-184 P.
Collection complète des Discours, publiée par C. F. A. Fayot,
— Paris, Domère, 1821, in-8, xiii-184 p.

Collection complète des Discours, seconde édition augmentée d'une lettre de M. le Vicomte de Chateaubriand, de plusieurs discours qui n'ont point été publiés et de fragments de discours prononcés par MM. Villemain et Roger (pub. par C. F. A. Fayot). — Paris, Mm^e Seignot, 1821, in-8, xvi-239 p.

B) PUBLICATIONS SÉPARÉES

Le Verger, Paris, impr. de Prault, 1788, in-8, 60 p.

Le Verger avec des notes critiques, par M. le Baron B.t de R....n (Baut de Rasmon), Gand, P. F. de Goesin, 1791, in-8, 66 p.

Le Jour des morts dans une campagne, Paris, impr. de Chas-saignon, 1823, in-8, 8 p.

Le Jour des morts... trad. en vers latins par J. P. F. de Cellier, Paris, 1808, in-8, 19 p.

Le Jour des morts, latino redditum carmine e gallico... domini de Fontanes adjuncto poetate.. ab uno ex professoribus in regia Galliarum universitate. Parisus, 1815, in-12.

Les Tombeaux de Saint-Denis ou le Retour de l'Exilé, Ode lue le 24 avril 1817 à la séance générale des quatre Académies, Paris, Le Normand, 1817, in-8, 15. p.

— 1817. *Ibid.*, in-4, 11 p.

Poème sur l'Edit en faveur des non-catholiques. Paris, Demon-ville, 1789, in-8, 9 p.

Poème séculaire ou chant pour la fédération du 14 juillet (S. L.), 1790, in-8, 6 p.

Chant du 14 juillet 1800. Paroles de Fontanes, musique de Méhul, Paris, impr. de la République, an VII. In-4, 7 p.

Eloge funèbre de Washington, prononcé dans le Temple de Mars, le 20 pluviôse an VIII, Paris, impr. H. Agasse (S. D.), in-8, 29 p.

Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, en vers français précédée d'un discours et suivie de notes. Paris, Jombert, 1783, in-8.

Traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, en vers français, précédée d'un discours et suivie de notes avec le texte

- anglais en regard. Paris, Lenormand, 1821, in-8.
— 1822, 2^e édition, *Ibid.* in-8.

C) *PIECES PUBLIEES DANS LES JOURNAUX
OU REVUES
ET NON RECUEILLIES DANS LES ŒUVRES*

- Le Cri de mon cœur. — *Journal des Dames*, 1777. — *Almanach des Muses*, 1778.
Réponse (au chevalier de Parny). — *Almanach des Muses*, 1782.
Vers extraits d'une lettre à M. Garnier. — *Ibid.*, 1783.
Traduction de l'Ode de Horace :
Sic te, Diva Potens Cypri... — *Ibid.*, 1783.
Epithalame. — *Étrennes du Parnasse*, 1788.
Vers à Mlle des Garcins. — *Journal de Paris*, 15 juin 1788.
— *Almanach des Muses*, 1789.
Fragments d'un poème sur les Montagnes — *Almanach des Muses*, 1791.
— *Ibid.* 1793.
Fragment du 5^e livre de Lucrèce sur l'origine du monde et de la Société. — *Magazin encyclopédique*, 1795, t. I, p. 558.
— *Almanach des Muses*, an IV.
Fragment d'un poème sur les fleurs. — *Spectateur du Nord*, mars, 1799, t. IX, p. 327.
— *Almanach des Muses*, an VIII.
Hymne des Normands. — *Mercure de France*, 25 juin 1803.
Episode qui termine le 2^e livre des Georgiques. — *Almanach des Muses*, 1810.
Traduction du Songe d'Enée. Tempus erat, *Enéid.* lib. II. —
M. AUGUIS. *Les révélations indiscretes du XVIII^e siècle*,
Paris, Guitel, 1814, in-18, p. 473.
Messaline, trad. de Juvénal. — *Ibid.*, p. 484.

III. — DOCUMENTS

- ALONVILLE (LE COMTE DE). — *Mémoires secrets de 1770-1830*.
Paris, Werdet, 1838.

- ARNAULT (A. V.). — *Souvenirs d'un Sexagénaire*, Paris, 1833.
4 vol. in-8.
- BARANTE. — *Souvenirs*, Paris, C. Lévy, 1890, in-8.
- BARTHELEMY (Charles). — *Les Quarante Fauteuils de l'Académie française* (1634-1886). Paris, 1886.
- BERTRAND. — *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, Paris, 1904, in-8.
- BESUCHET. — *Précis historique de la Franc-Maçonnerie*, Paris, Rapilly, 1829, 2 vol. in-8.
- BOURRIENNE. — *Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. Paris, Ladvocat, 1829, 10 vol. in-8.
- BRIFAUT (Ch.). — *Souvenirs d'un Académicien sur la Révolution, le Premier Empire et la Restauration*, Paris, 1920-21, 2 vol. in-8.
- BRIQUET (H.). — *Histoire de la Ville de Niort*, Niort, Robin, 1832, in-8, t. II (Biographie des Deux-Sèvres).
- BROSSARD DE RUVILLE. — *Histoire de la ville des Andelys*, Les Andelys, Delacroix, 1863, 2 vol. in-8.
- CHASTENAY (Mme de). — *Mémoires*, Paris, 1896, in-8.
- CLOUZOT (H.). — *Les Fontanes à Niort, Revue ill. des Provinces de l'Ouest*, 90, t. I.
- COUSIN D'AVALLON. — *Fontanesiana*, Paris, Plancher, 1820, in-8.
— *Chateaubriantiana*, Paris, 1820.
- DAMP MARTIN (A. H.). — *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'Emigration*, Paris, 1825.
- DUCIS. — *Lettres de*, Paris, 1879.
- FAUCHE (Maurice). — *Les Frères Fontanes au Collège des Oratoriens à Niort, Bulletin de la Société Hist. et Scientifique des Deux-Sèvres*, 1920, t. III.
- FELICE (G. de). — *Hist. des Protestants de France*, Paris, 1850.
- FRANQUEVILLE (Cte de). — *Le premier siècle de l'Institut de France* (1795-1895), Paris, 1895-96, 2 vol. in-4.
- GARAT (Dominique-Joseph). — *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur M. Suard*, Paris, 1821.

- GENLIS (M^{me} de). — *Mémoires inédites sur le XVIII^e siècle*, Paris, 1825, 10 vol. in-8.
— *Les dîners du Baron d'Holbach*. Paris, 1822, in-8.
- GÉRANDO (de). — *Lettres inédites de Mme Récamier et de Mme de Staël*, Paris, 1868, in-18.
- GRIMM. — *Correspondance littéraire*, Paris, 1877-1882.
- GUILLON (Abbé). — *Mémoires sur les Troubles de Lyon*. Paris, 1834, in-8.
— *Histoire du Siège de Lyon*. Paris, 1797.
- GUIZOT. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*. Paris, M. Lévy, 8 vol. in-8.
— *Essai sur l'Histoire et sur l'Etat Actuel de l'Instruction publique en France*. Paris, 1816, in-8.
- HAAG (Emile). — *La France protestante*, Paris, 1846-59, in-8.
- HATIN. — *Hist. politique et littéraire de la Presse en France*, Paris, 1859-61, 8 vol. in-8.
— *Bibliographie de la Presse*, Paris, 1866.
- HAUSSONVILLE (le comte de). — *Souvenirs et Mélanges*, Paris, 1878.
- JÜNG (Th.). — *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, Paris, Charpentier, 1882.
- LA DIXMERIE. — *Mémoire pour la Loge des Neuf Sœurs*, Paris 1779, in-4.
- LA HARPE. — *Correspondance littéraire (1774-1789)*. Paris, 1801, 4 vol. in-8.
- MENEVAL (Baron de). — *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon I^{er} (1802-1815)*. Paris, 1893-1894, 3 vol. in-8.
- MONTROL (F. de). — *Histoire de l'Emigration (1789-1825)*. Paris, 1825.
- MORELLET. — *Mémoires*, Paris, 1822.
- MORRIS (Gouverneur). — *Journal*, Paris, 1901, in-8.
- NORVINS (J. de). — *Mémorial*, Paris, 1896-97, 3 vol. in-8.
- PASQUIER. — *Mémoires*, Paris, Plon, 1893, in-8.
- PONTMARTIN (A. de). — *Souvenirs d'un vieux critique*, 3^e série, Paris, 1883, in-8.
- REMACLE (le C^{te}). — *Relations secrètes des Agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat*. Paris, 1899, in-8.

- REMUSAT (Mme de). — *Mémoires*. Paris, 1906, in-16.
- RÉVÉREND (Le V^{le} A.). — *Armorial du I^{er} Empire*. Paris, 1895, t. II.
- RITTER (Eugène). — La famille Fontanes, *Bulletin de la Société de l'Hist. du protestantisme français*, Paris, 44, 1895, p. 554 et p. 615.
- RIVAROL. — *Mémoires*. Paris, 1824, in-8.
- ROUXEL (Albert). — *Chroniques des Elections à l'Académie française (1634-1841)*. Paris, 1886, in-8.
- SAINT-BEUVE. — *Correspondance*, Paris, 1877, 2 vol.
- SAINT-LAMBERT. — Correspondance avec Fontanes (*Revue Britannique*, déc. 1876).
- VAUXCELLES (Abbé de). — Correspondance inédite avec Fontanes (*Revue britannique*, sept. 1877).
- WEISS (Charles). — *Hist. des Réfugiés protestants de France depuis la Révocation de l'Edit de Nantes*. Paris, 1853, 2 vol. in-18.

IV. — ETUDES CRITIQUES

- ALMERAS (Henri de). — *La Vie parisienne sous le Consulat et l'Empire*. Paris, 1909.
- AMIALE (L.). — *Une Loge maçonnique d'avant 1789*. Paris, Félix Alcan, 1897.
- ANTOINE (de Saint-Gervais). — *Histoire de l'Emigration pendant la Révolution française*. Paris, 1904-1907, 3 vol. in-8.
- AULARD (A.). — *Napoléon I^{er} et le Monopole Universitaire*. Paris, Armand Colin, 1911. In-16.
- BABBIT. — *Joubert*, London, 1913.
- BAIL (Ch.). — Manifestations politique à l'Acad. franç. (*Discours de réception de Chateaubriand*). *La Quinzaine*, 1901.
- BALDENSBERGER. — *Etudes d'histoire littéraire*. Paris, 1907, Hachette, in-16.
- *Ibid.* 2^e série. Paris, 1910, in-16.
- *Le Mouvement des idées dans l'Emigration française (1789-1815)*. Paris, 1924, in-8.
- *Gœthe en France*, Paris, 1904.

- *Bibliographie critique de Gœthe en France*. Paris, 1907, in-8.
- Klopstock et les Emigrés français à Hambourg (*Revue d'histoire littéraire de la France*, janv.-mars 1913).
- Chateaubriand et l'Emigration française à Londres (*Revue d'histoire littéraire*, 1907).
- Quatre lettres inconnues de Chateaubriand (*Revue d'histoire littéraire*, 1907, p. 559.)
- BARANTE. — *De la littérature française pendant le XVIII^e siècle*, Paris 1882, in-8.
- BARAT (E.). — *Le style poétique et la Révolution romantique*. Paris, Hachette, 1904.
- BARDOUX (A.). — *La Bourgeoisie française (1789-1848)*. Paris, 1886. In 8.
- *Le comte de Montlosier et le Gallicanisme*, Paris, 1881, in-8.
- *Chateaubriand*, Paris, 1893, in-8.
- BARINE (Arvède). — Sur l'Ossian de Macpherson en France. (*Journal des Débats*, 13 et 27 mars 1894).
- BEAUNIER (A.). — *J. Joubert et la Révolution*, Paris, Perrin, 1918, in-18.
- *La jeunesse de J. Joubert*, Paris, 1918.
- *Le Roman d'une amitié*, Paris, 1924.
- *Trois amies de Chateaubriand*, Paris, 1910.
- BECQ DE FOUQUIÈRES. — *Poésies d'André Chénier*, 2^e éd. Paris, 1872.
- BERTRAND (Louis). — *La fin du Classicisme et le retour à l'Antique*, Paris, Hachette, 1897.
- BERTRIN (Abbé). — *La sincérité religieuse de Chateaubriand*, Paris, 1899.
- BLENNERHASSET. — *Mme de Staël et son temps (1760-1817)*, Paris, 1890.
- BONNET (Jean). — *La Renaissance catholique au début du XIX^e siècle*. Genève, 1905, in-8.
- BORGEAUD (Charles). — *Histoire de l'Université de Genève*. Genève, 1909, in-fol.
- BOUDOIS (P.). — *Napoléon et la Société de son Temps*, Paris, 1895. In-8.

BOUSQUET. — *Essai sur la politique de Mme de Staël*, Paris 1903.

BRANDES (G.). — *Die Hauptstömungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, 6 vol. in-16 t. I. *Die Emigrantenliteratur*, Leipzig (S. D.).

— *L'Ecole romantique en France*, Berlin, 1902. In-18.

CAMERON (M.). — *L'Influence des Saisons de Thomson sur la Poésie descriptive en France (1759-1810)*. Paris, 1927.

CANAT (René). — *La Renaissance de la Grèce antique*, Paris, Hachette, 1911, in-18.

CARO (E.). — *La Fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1880, 2 vol. in-16.

CASSAGNE (Albert). — *La Vie politique de François de Chateaubriand*, Paris, 1911.

— *Chateaubriand et Napoléon*, Paris, 1902.

CHARLIER (Gustave). — *Le Sentiment de la Nature chez les Romantiques français*. Bruxelles, 1912, in-8.

CHASLES (Philarète). — *Le XVIII^e Siècle en Angleterre*, Paris, 1846. 2 vol. in-16.

CHATELAIN (Henri). — *Variantes d'Atala (Revue d'Histoire littéraire de la France, 1902)*.

CHÉNIER (M.-J. de). — *Tableau historique de l'Etat et des Progrès de la Littérature française depuis 1789*, Paris, 1818, in-8.

CHEREL (A.). — *Autour du Génie du Christianisme (Revue d'Histoire de l'Eglise de France, janv.-mars 1923)*.

COLLOMBET (F.). — *Notes critiques sur une édition des discours et poèmes de Fontanes*, Lyon, 1837.

COUNSON (Albert). — *Dante et les Romantiques français (Revue d'Histoire littéraire de la France, 1905)*.

DANIELÒ (Julien). — *La Conversation de M. de Chateaubriand*, Paris, 1864.

DAUDET (E.). — *Histoire de l'Emigration pendant la Révolution française*, Paris, 1904.

DESNOIRESTERRES. — *Le Chevalier Dorat*, Paris, Perrin 1887.
— *Grimod de la Reynière*, Paris, Didier, 1877, in-8.

DICK (E.). — *Le Séjour de Chateaubriand en Suffolk (Revue d'hist. litt. de la France, janv.-mars 1908)*.

- DREUX DU RADIER. — *Hist. litt. du Poitou*, Niort, Robin, 1849.
- DUCHEMIN (A.). — Chateaubriand à Whitehall (*Revue d'hist. litt.* 1910).
- DURRY (M.-J.). — *L'ambassade romaine de Chateaubriand*, Paris, Champion, 1927, in-4.
- EGGER. — *L'Hellénisme en France*, Paris, Didier, 1869. 2 vol. in-8.
- ESTÈVE (E.). — *Etudes de littérature préromantique*, Paris, Champion, 1923, in-8.
- FAURE (Gabriel). — *Pélerinages passionnés*, 2^e série, Paris, 1922.
- FAY (B.). — *L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII^e siècle*. Paris, Champion, 1924.
- FAYOLLE et CHENEDOLLÉ. — *Esprit de Rivarol*, Paris, 1808.
- FINCH (M.-B.) et ALLISON PEERS (E.). — *The Origins of French Romanticism*. London, Constable, 1920.
- FORNERON (H.). — *Hist. générale des Emigrés pendant la Révolution française*, Paris, Plon, 1884.
- FOUCHÉ. — *La Police secrète du Premier Empire (1804-05)*. Paris, 1908-13, in-8.
- FOURNEL (V.). — *De J.-B. Rousseau à A. Chénier*, Paris, 1886.
- FUSIL (C.). — *La Poésie scientifique de 1750 à nos jours*. Paris, 1918, in-8.
- GAÜTIER (P.). — *Mme de Staël et Napoléon*, Paris, 1903.
- *Qua Familiaritate Chateaubriand exsilio regressus cum Mme de Staël ab anno 1800*, Paris 1902 in-8.
- GIRARD (H.). — *La Pensée religieuse des Romantiques*, Paris, 1924.
- GIRAUD (V.). — *Le Christianisme de Chateaubriand : I. Les Origines*, Paris, Hachette, 1925, in-8.
- *Chateaubriand, Etudes littéraires*, Paris, 1904.
- *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris, 1912.
- *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand, Atala*. Reproduction de l'éd. originale, Paris, 1906.
- *Chateaubriand et le Génie du Christianisme (Revue des Deux-Mondes, 15 oct.-1^{er} nov. et 15 nov. 1926.)*

- GODEFFROY (Fr.). — *Poètes français des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, 1869, in-8.
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, Paris, 1895.
- *Histoire de la Société française pendant le Directoire*, Paris, 1855, in-8.
- GOURMONT (R. de). — Les premières Idées de Chateaubriand, (*Mercure de France*, 1^{er} juin, 1908.)
- GUILLOIS (Antoine). — *Le Salon de Mme Helvétius*, Paris, 1894.
- *Pendant la Terreur. Le Poète Roucher*. Paris, 1890. In-16.
- HARKENSEE (Heinrich). — *Beitrag zur Geschichte der Emigranten in Hamburg*, Hamburg, 1896-1900. 2 vol. in-4.
- HAZARD (Paul). — *Le Spectateur du Nord (Revue d'Histoire littéraire)*, 1906 janv.-mars).
- *Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution (Revue d'Histoire littéraire)*, 1907).
- JACOBET (H.). — *Le Comte de Tressan et les Origines du Genre Troubadour*, Paris, 1923, in-8.
- JANIN (Jules). — *Histoire de la Littérature dramatique*, Paris, M. Lévy, 1854, in-18.
- JAUDET. — *Joubert*, Paris, 1917.
- JULLIEN. — *Histoire de la Poésie française à l'Epoque impériale*, Paris, Paulin, 1844, 2 vol. in-12.
- LADOUÉ (Pierre) — *Millevoys*, Paris, Perrin, 1912.
- LANZAC DE LABORIE. — *Paris sous Napoléon*, Paris, Plon, 1906, in-16, t. III.
- LAPRADE (Victor de). — *Histoire du Sentiment de la Nature*, Paris, Didier, in-18 (s. d.).
- LARG (David-Glass). — *Mme de Staël, la vie dans l'Œuvre 1766-1800*. 1924, in-8.
- LESSERRE (Pierre). — *Le Romantisme français*, Paris, 1907.
- LAUDET (F.). — *Les Semeurs, Joubert, Mme de Chateaubriand, etc...*, Paris 1917, in-16.
- LE BRAZ. — *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Paris, 1909.
- LE BRETON. — *Le Roman français au XIX^e siècle*, Paris, 1901.
- *Rivarol*, Paris 1895.
- LECLERCQ (Abbé). — *Notes sur l'Apologétique de Chateaubriand*

- à propos du centenaire du Génie du Christianisme. — Arras, 1902, in-8.
- LESCURE. — *Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Emigration*, Paris, 1883.
- LEVAILLANT (M.). — *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand*, Paris, 1922. In-8.
- LONGHAYE (Le R. P. G.). — *Dix-neuvième siècle, Esquisses littéraires et morales, 1800-1830*. Paris, 1900, in-8.
- MALLET (B.). — *Mallet du Pan and the French Revolution*, London, 1922, in-8.
- MARCELLUS (comte de). — *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, in-8.
- MARMOTTAN (P.). — *Elise Bonaparte*, Paris, 1898.
- MASSON (F.). — *Napoléon et sa famille*, Paris, 1893, 11 vol. in-8.
- MASSON (P.-Maurice). — *Chateaubriand et Joubert (Revue d'histoire littéraire, 1909)*.
- MONOD (Albert). — *De Pascal à Chateaubriand*, Paris, 1916 in-8.
- MONSELET (Ch.). — *Les Oubliées et les Dédaignées, figures litt. de la fin du XVIII^e siècle*. Paris, 1857, 2 vol. in-12.
- MOREAU (Pierre). — *Chateaubriand*, Paris, Garnier, 1927.
- *La Conversion de Chateaubriand (La Revue des Jeunes, 10 juin, 10 et 15 juillet 1925)*.
- MORNET (D.). — *Les Sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1911, in-16.
- *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1912.
- *Le Sentiment de la nature en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1907, in-8.
- *L'Alexandrin français dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle*, Toulouse, 1907.
- NADEAU (Louis). — *Chateaubriand et le Romantisme*, Paris (s. d.) in-8.
- NOAILLES (Marquis de). — *Le comte Molé*, Paris, Champion 1922-24, 3 vol. in-8.
- OLLION (Mlle E.). — *Les Idées philosophiques, morales et pédagogiques de Mme de Staël*, Paris, 1910, in-8.

PAILHÉS (G.). — *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Paris, 1896, in-8.

— *Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille*, Paris, 1900.

— *Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand*, Bordeaux, 1887.

PINGAUD (L.-D.). — *Chateaubriand, Napoléon et les Bourbons* (*Revue de Paris*, 1909).

POINSOT (M.-C.). — *La Flamme de Chateaubriand*, Paris, 1922. In-16.

POTÉZ (Henri). — *L'Elégie en France avant le Romantisme* (1778-1820). Paris, C. Lévy, 1898.

RAGON (Marcel). — *La Législation sur les Emigrés* (1789-1875) Paris, 1904, in-8.

REYNAUD (Louis). — *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Paris, 1926.

— *L'influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle*, Paris, 1922.

RIMBAULT. — *Etude sur la vie et sur les Œuvres de Fontanes*, Paris, 1874.

ROSIÈRES (R.). — *La littérature anglaise en France de 1750. à 1800* (*Revue politique et littéraire* (*Revue bleue*), 19 août. 1882).

SAINTE-BEUVE. — *Chateaubriand et son Groupe littéraire*, Paris, 1872.

— *M. de Fontanes* (*Revue des Deux-Mondes*), 1838, vol. XVI

— *Nouveaux Lundis*, Paris, 1864-70, 13 vol. in-12.

— *Causeries du Lundi*, Paris 1852-62, 15 vol. in-12.

— *Portraits contemporains*, Paris, 1870, in-12.

— *Critiques et Portraits littéraires*, Paris, 1836-1839. 5 vol. in-8.

SCHWEINSTEIGER. — *Der Echo von Pope's Essay on man im Ausland*. Leipzig, 1913.

SÉCHÉ (Léon). — *Le Cénacle de la Muse française* Paris, 1909, in-8.

— *Lamartine de 1816 à 1830*, Paris, 1905.

— *Sainte-Beuve*, Paris, 1904. In-8.

- La Genèse du Génie du Christianisme (Revue bleue, 1902, t. I, p. 500).
- Les Jansénistes sous le Consulat et l'Empire (Nouvelle Revue, 1899, juillet-août, vol. 119, p. 283.)
- SPRING (Henry-Powell). — *Chateaubriand at the Crossways*, New York, 1924, in-16.
- STENGER (G.). — *La Société française pendant le Consulat*, 1^{re} à 4^e série. Paris, 1903-05.
- TEDESCHI (A.). — *Ossian « l'Homère du Nord » en France*, Milan, 1911, in-8.
- TEXTE (Joseph). — *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895.
- L'Hégémonie litt. de la France au XVIII^e siècle (Revue Universelle, fév. 1896).
- TORNEZY. — *Fontanes, Etude biographique et historique*, Poitiers, 1901.
- VAISSIÈRE (Pierre de). — Chateaubriand et son retour de l'émigration (Revue des Etudes Historiques, sept.-oct. 1901).
- VAN TIEGHEM. — *Ossian en France*, Paris, Rieder, 1917, 2 vol. in-8.
- *Le Prérromantisme*, Paris, Rieder, 1924, in-8.
- *Ossian et l'Ossianisme*, 1920, in-8.
- *La Poésie de la Nuit et des Tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*, Paris, 1921, in-8.
- VAUTHIER (G.). — Fontanes et les Débuts de l'Université (Nouvelle revue, t. II, 3^e série, mars-avril, 1908).
- *Autour du Paris de la Révolution et de l'Empire*, Nogent-le-Rotrou, 1912, in-8.
- *Villemain (1790-1870)*, Paris, Perrin, 1913, in-16.
- VATTE (A.). — *Le Catholicisme chez les Romantiques*, Paris, Boccard, 1922, in-16.
- VIELLARD (P.-A.). — *Notice sur M. de Fontanes*, Paris, 1838, in-8.
- VILLEMMAIN. — *Cours de Littérature*, Paris, 1883, 4 vol. in-8.
- *La Tribune moderne en France et en Angleterre*, Paris, M. Lévy, 1858, 2 vol. in-8, 1^{re} Partie.

VINET (A.). — *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. I ; Mme de Staël et Chateaubriand, Paris, 1849, in-8.

WELSCHINGER. — *Chateaubriand et le Génie du Christianisme*, Amiens, 1889, in-4 Pièce.

— *La Censure sous le I^{er} Empire*, Paris, 1882.

Index des Noms propres

- Alembert (d'), 71.
 Amiable, 49.
 Anacréon, 270.
 Andrieux, 102.
 Angivilliers (comtesse d'), 103.
 Apollonius de Rhodes, 305.
 Aristide, 292, 314.
 Aristote, 253.
 Arnault, 226.
 Aubry, 80.
 Augereau, 154, 155.
 Auguste, 271.
 Aulard, 260, 262, 264.
 Babeuf, 152, 153.
 Bacciocchi (Mme), 209, 226, 227, 228, 229, 252, 236, 237.
 Bacon, 69.
 Baculard d'Arnaud, 27, 32.
 Bailleul, 155.
 Balan, 25, 26, 121, 259.
 Baldensperger, 163.
 Baour Lormian, 82, 87.
 Barras, 155.
 Barthélemy (abbé), 293, 314, 315.
 Barthélemy, 153.
 Baudus, 98, 99, 156, 157, 164, 165, 169, 170, 172, 173, 194, 303.
 Baut de Rasmon, 280.
 Beauharnais, 46, 125, 126.
 Beau de Loménie, 163.
 Beaumarchais, 102.
 Beaumont (Mme de), 205, 206, 209, 210, 236, 237, 249.
 Beaumont, 206.
 Beaunier, 210, 101, 103, 109, 123, 131, 204.
 Beausset, 259.
 Beauvais, 143.
 Bernardin de St-Pierre, 110, 142, 170.
 Berry (Duc de), 165.
 Bertin, 276.
 Bion, 35.
 Boileau, 11, 139, 140, 253, 254, 272, 275, 276.
 Boisjolin, 124.
 Bolingbroke, 52, 55, 64.
 Bonald, 207, 259.
 Bonaparte (Napoléon), 25, 154, 155, 175, 176, 177, 178, 181, 204, 209, 211, 212, 213, 224, 225, 227, 228, 231, 232, 235, 237, 238, 239, 241, 242, 244, 245, 246, 249, 250, 255, 257-264, 273.
 Bonaparte (Lucien), 180, 181, 184, 203, 204, 225, 226, 227, 228, 231.
 Bonaparte (Joseph), 242.
 Bonaparte (Mme) 236.
 Bonnet, 110.
 Bory, 24, 25, 43, 55, 100.
 Bossuet, 115.
 Bourdaloue, 292.
 Briquet, 20.
 Brisard, 22, 47.
 Bruguère, 247, 276.
 Brunard, 26.
 Buffon, 46, 272.
 Cailhava, 48.
 Cambis, 104.
 Canat, 275.
 Carbonnières (Raymond de), 80.
 Cassagne, 250.
 Cathelin (Mlle), 122, 123.
 Catuelan, 107.
 Chabanon, 279.
 Chambers, 279.
 Chamfort, 48, 155.
 Changeux, 127, 128.
 Charavay, 103.

- Chastenay (Mme de), 262.
 Chateaubriand, 9, 12, 13, 62, 88,
 92, 97, 116, 117, 122, 138,
 142, 157-173, 178-184, 186,
 187, 190, 191, 193 195,
 197, 198, 200, 201, 202, 205,
 207, 209, 210, 211, 215-223,
 225, 228, 229, 230, 234,
 236, 237, 246, 247, 249-255,
 263, 264, 265, 266, 267,
 268, 272, 276, 295, 301, 303,
 318, 319, 320.
 Chateaubriand (Lucile de), 207.
 Chénedoulé, 76, 88, 173, 207, 208,
 216, 246, 247, 248, 265.
 Chénier (André), 76, 102, 206,
 208, 295, 310, 311.
 Chénier (M.-J.), 255.
 Cicéron, 256.
 Clavaux, 102.
 Clément, 137.
 Clermont Tonnerre, 87.
 Clouzot, 22, 36.
 Colin d'Harleville, 102.
 Collot d'Herbois, 127, 128.
 Colonne (abbé de), 261.
 Condorcet, 48.
 Constant, 149.
 Cordier de St-Firmin. 49. 50.
 Corneille, 33, 36.
 Court de Gébelin, 49, 49.
 Crèvecœur, 219.
 Cubières, 46, 48, 86.
 Cuvier, 75, 259.
 Dante, 313.
 Daru, 255 295.
 Deboffe, 169.
 Deleyre, 146.
 Delille, 10, 46, 58, 63, 71, 73, 76,
 134, 181, 222, 224, 253, 279.
 289 283 286 287, 295, 309.
 Delisle de Sales, 117.
 Denis (Mme), 47.
 Desgarcins (Mlle), 114.
 Desnoiresterres, 102.
 Despréaux, 292.
 Diderot, 71, 136, 145, 146.
 Dorat, 38, 39, 40, 41, 44, 46, 102.
 Dorian, 17.
 Dryden, 106.
 Ducis, 47, 52, 53, 55, 102, 103,
 123, 134, 181.
 Duclos, 142, 143
 Dufrénoy (Mme), 113, 117, 128,
 296.
 Duflau, 169, 170.
 Duris-Dufresne, 222.
 Du Rosoy, 40.
 Dussaulx, 46.
 Dutheil, 163, 166.
 Emery (abbé), 258, 259.
 Enghien (duc d'), 238, 239, 273.
 Fabre (Victorin), 247.
 Farcy (Mme de), 117, 168.
 Fauche, 169, 170.
 Fénelon, 64, 96, 100, 115, 136,
 226, 276.
 Ferrier, 20.
 Fesch, 228.
 Fèvre de Villebrune, 49.
 Fielding, 52.
 Fiévée, 220.
 Flavigny, 38, 79.
 Flins des Oliviers, 48, 55, 61, 62,
 86, 116, 117, 118, 119.
 Florian, 48, 292.
 Fontanes (Jean), 15, 16.
 Fontanes (J. B.), 16.
 Fontanes (P. M.), 16, 17, 19, 37.
 Fontanes (Jacques), 16.
 Fontanes (C. F.), 16.
 Fontanes (Mme de), 16, 20, 38.
 Fontanes (D. M.), 16, 18, 19, 20,
 21, 22, 26, 27, 34, 35, 36.
 Fontanes (Mme de, née Cathelin),
 126, 171, 302.
 Fontanes (S.-M.), 275.
 Fontanes (Christine), 266, 276.
 Fontenelle, 142.
 Fouché, 174.
 Fourcroy, 257.
 Franklin, 48, 49.
 Frigard, 26.
 Garat, 48, 59, 60, 128.
 Garnier, 79, 80.
 Geoffroy, 87.
 Gérando, 191.
 Gérardin, 285.
 Gessner, 52.
 Gibbon, 138.
 Ginguené, 116, 117, 134, 159,
 175, 216, 219.
 Girard, 15.
 Giraud, 170.
 Gœthe, 52, 80.
 Goldsmith, 281.
 Gray, 52, 53, 94, 97, 98, 106
 159, 170, 186, 317.
 Greuze, 48.
 Grimm, 70.
 Grimod de la Reynière, 101, 124,
 125, 126.

- Grosier (abbé), 60, 61.
 Guéneau de Mussy, 207, 236, 247, 249, 251, 258, 263.
 Guillemeau, 17, 20, 35.
 Guizot, 254.
 Haller, 52.
 Hazard, 194.
 Helvétius, 48.
 Helvétius (Mme), 117.
 Henri IV, 56, 275, 284, 317
 Hésiode, 290.
 Hill, 132.
 Hirschfeld, 281.
 Hocquart (Mme), 207.
 Homère, 49, 57, 111, 132, 136, 290, 292, 304, 305, 312, 313.
 Horace, 11, 80, 253, 265, 267, 270, 271, 282, 295.
 Houdon, 48.
 Hugo, 9, 319.
 Humboldt, 75.
 Hume, 52
 Janin, 247.
 Jombert, 63.
 Joubert, 50, 55, 80, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 118, 120, 122, 129, 130, 131, 132, 134, 159, 176, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 222, 223, 232, 233, 247, 249, 251, 258, 263, 266, 267, 268, 276, 296, 297, 302.
 Joubert (Arnaud), 50, 176.
 Jouyneau Desloges, 36.
 Juifs, 122.
 Jung, 225, 226.
 Jussieu, 259.
 Juvenal, 295.
 Kant, 209, 210.
 Kent, 279.
 Klopstock, 194.
 Krudener (Mme de), 206, 207.
 La Bruyère, 143.
 La Dixmerie, 48, 49, 50.
 Lafaille, 21.
 Lafond, 231.
 La Fontaine, 292.
 La Harpe, 40, 45, 70, 87, 91, 99, 117, 123, 137, 157, 159, 175, 177, 185, 191, 215, 219, 292, 303.
 Lakana, 131.
 Lalande, 48.
 Laleu, 50.
 Lally Tolendal, 121.
 Lamartine, 11, 78, 319.
 Lamoignon (Christian de), 162.
 La Mothe, 142.
 Langeac, 292.
 Langhen, 107.
 Lanza de Laborie, 240.
 La Place (P. S.), 75.
 La Place (P. A.), 52.
 Laplace, 175.
 Larevellière, 155.
 La Rochefoucauld, 292.
 Laromiguière, 259.
 La Tresne, 172.
 Lebrun, 46, 76, 117.
 Leconte de Lisle, 43, 75.
 Le Gay, 87.
 Legouvé, 295.
 Leibnitz, 52.
 Lemercier, 295.
 Le Nôtre, 279, 280, 285.
 Léonard, 86.
 Léonidas, 292, 296, 299, 306, 307, 308, 311, 314.
 Lessing, 194.
 Le Tourneur, 27, 28, 43, 44, 81, 82, 83, 85, 107, 108.
 Letourneur, 153.
 Lezai, 109.
 Lillo, 52.
 Locke, 52.
 Lombard, 87.
 Lope de Véga, 21.
 Louis XIV, 143, 208, 275, 276, 286.
 Louis XVI, 151, 205.
 Louis XVIII, 243, 263, 264.
 Lucrèce, 136, 178, 295.
 Lycurge, 292.
 Mably, 46.
 Macpherson, 81, 192, 193, 199.
 Maffei, 21.
 Maisonneuve (Mme de), 40.
 Malesherbes, 116.
 Mallet du Pan, 162.
 Malouet, 162.
 Maret, 175.
 Marie-Antoinette, 177.
 Marmontel, 134, 185.
 Marnesia, 104, 109, 292.
 Mason, 105.
 Masséna, 154.
 Massillon, 45.
 Mathon de la Cour, 40.
 Mathy, 104.
 Melville, 104.
 Mercier (Sébastien), 40, 46, 102.
 Migneret, 181, 183, 201, 211, 215
 Millevoye, 247.

- Milran, 103.
 Milton, 21, 159, 170, 218.
 Mirabeau, 138, 141.
 Molé, 207, 248, 249, 251.
 Montalivet, 260, 261.
 Montesquieu, 52, 158.
 Montlosier, 162.
 Montmorin, 205, 206.
 Morand, 169.
 Moreau, 250.
 Morellet, 180.
 Morel de Robiou, 124.
 Necker, 149, 186, 194, 195, 196.
 Neveu, 183.
 Newton, 77.
 Ossian, 52, 53, 57, 58, 81-88, 95,
 105, 107, 132, 133, 160, 170,
 186, 192, 193, 199, 273, 294,
 317.
 Ovide, 267.
 Paesioello, 232.
 Pailhès, 166, 203, 231, 235, 237,
 301.
 Palissot, 102.
 Panat, 117, 162.
 Pange, 206.
 Parny, 10, 48, 61, 69, 117, 169,
 181, 292, 295.
 Pascal, 64, 121, 143, 214.
 Pasquier, 205, 207, 241, 251.
 Peltier, 98, 157, 158, 163, 177,
 204, 298.
 Piccini, 48.
 Pie VII, 266.
 Platon, 305.
 Pope, 52-56, 58, 62-70, 78, 178,
 186, 292.
 Poujet, 21, 22.
 Poussin, 136.
 Proudhon, 112.
 Prentzen, 40.
 Racine, 11, 134, 139, 140, 194,
 254, 272, 276, 292, 316.
 Racine fils, 214.
 Ragon, 173.
 Raphaël, 178.
 Raynal, 50, 105, 106, 109, 110,
 111, 112, 121, 130, 132, 210,
 232, 233, 279.
 Raynouard, 73.
 Réal, 232.
 Récamier (Mme), 276.
 Regnaud de St-Jean d'Angély,
 175.
 Rémusat (Mme de), 241.
 Rendu (A.), 249, 259, 263.
 Rendu (E.), 181, 183, 258.
 Resnel (abbé du), 63, 65, 69, 70.
 Restif de la Bretonne, 101, 102,
 103.
 Reubel, 155.
 Ricard, 140.
 Richardson, 52.
 Richepin, 75.
 Rivarol, 117, 156, 165.
 Rosier, 49.
 Roucher, 48, 49, 55, 58, 286, 287.
 Rousseau (J.-J.), 9, 47, 52, 132,
 158, 170, 194, 272.
 Rulhière, 206.
 Sainte-Beuve, 12, 47, 75, 77, 78,
 88, 99, 176, 178, 208, 252,
 293, 302.
 Saint-Lambert, 10, 181, 203, 286,
 287, 290, 303.
 Saint-Simon, 81.
 Samie (Mme de), 88, 246, 247,
 248, 265.
 Sand (George), 222.
 Sapho, 140.
 Sardaigne (roi de), 234.
 Sauterande Marsy, 40.
 Schmidt, 261.
 Séché, 114, 179.
 Sède, 16.
 Seignette, 18, 19, 26, 29.
 Senectère, 26.
 Sénèque, 139.
 Sèze, 259.
 Shakespeare, 21, 52, 102, 103, 106,
 107, 108, 159, 194.
 Sicard, 147.
 Silhouette, 63, 70.
 Socrate, 229.
 Somerville, 105.
 Staël (Mme de), 149, 150, 185-
 193, 195-199, 206, 207, 220.
 Stenger, 239.
 Sterne, 144.
 Suard, 81, 180.
 Summers, 47.
 Swift, 52.
 Sièyes, 175.
 Talleyrand, 229, 235, 236.
 Tardieu, 15.
 Tasse, 21, 254, 255.
 Tassonni, 140.
 Thémistocle, 299, 306, 314.
 Théocrite, 140.
 Thomas, 167, 168.
 Thomson, 52, 53, 56, 57, 290,
 291, 292.

- Tibulle, 138, 215.
Trudaine, 206.
Tullius, 271.
Turgot, 81.
Vaugelade, 37.
Vauvenargues, 249.
Vauxcelles (abbé de), 137.
Verhaeren, 75.
Vernet, 48.
Vigée, 102.
Villar, 134.
Villars, 194.
Villemain, 117, 161, 236, 250,
251, 252, 263.
Villette (Mme de), 47.
Vinet, 186.
Vintimille (Mme de), 207, 251.
Virgile, 11, 111, 134, 136, 141,
254, 313.
Voltaire, 23, 24, 47, 48, 52, 58,
116, 132, 134, 146, 158, 194,
272.
Washington, 176, 177, 302.
Xerxès, 295, 297, 299, 306, 314.
Young, 28, 42, 43, 44, 45, 52
55, 83, 144, 170, 317.
-

Table des Matières

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS POÉTIQUES

Origine. — L'influence du père. — De la mère. — Marcellin Fontanes. — Sa tragédie *Phénice*. — Sa visite à Paris. — *L'Ode à la mer que je voyais pour la première fois*. — Louis Fontanes et le père Bory. — Chez les Oratoriens. — Son héroïde *Young à Lorenzo*, lue à l'Académie de la Rochelle. — *Les Déserts*. — Influence de Young. Lettre de Fontanes à l'Académie de La Rochelle. — *L'Épître à un Ami sur la Solitude*. — Nouvelle lettre à l'Académie. — L'Académie refuse de le nommer membre associé. — L'ode sur *Le Matin* de Marcellin. — La mort de Marcellin. — Son influence sur son frère. — Mort à court intervalle du père et de la mère de Fontanes. — Il part pour Paris. — Son état d'exaltation. — Dorat. — *Le Cri de mon Cœur*. — *Fragment d'un poème sur la nature et sur l'Homme*. — Le Salon de Fanny de Beauharnais. — Il rencontre Jean-Jacques et assiste au triomphe de Voltaire. — La Loge des Neuf Sœurs. — Joubert 15

CHAPITRE II

L'HOMME DES CIRCONSTANCES

Fiévreuse activité littéraire. — *La Forêt de Navarre*. — La traduction de *l'Essai sur l'Homme*. — 1^{re} édition

1783, 2^e édition 1821. — *L'Essai sur l'Astronomie*. —
L'Almanach des Muses de 1783. — *Le Chant du Barde*.
— *La Chartreuse*. — *Le Jour des Morts*. — L'influence de
Gray 51

CHAPITRE III

AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION. — LE JOURNALISTE
(1783-1797).

La Correspondance. — Impressions d'Angleterre. —
Vers à une jeune Anglaise. — En Suisse. — *Le Verger*.
— Mme Dufrénoy. — *Vers à Mlle Desgarcins*. — Fon-
tanes reçoit le prix de l'Académie, 1789. — Première
rencontre avec Chateaubriand. — *Le Modérateur*.
Chant pour la Fédération du 14 juillet. — Ses sentiments
religieux. — Il devient rédacteur d'un journal monar-
chiste. — Lyon. — Son mariage. — *Épître à Boisjolin*.
Sa paresse littéraire. — Il s'échappe à Paris et rédige pour
les Lyonnais la supplique à la Convention. — Sa fuite
aux Andélys. — *Le Vieux Château*. — Il travaille pour
la Convention. — Article sur Ossian. — Son élection à
l'Institut, 15 décembre 1795. — Discours de rentrée au
Collège des Quatre Nations. — Il écrit pour plusieurs
journaux, 1797 101

CHAPITRE IV

FONTANES ET CHATEAUBRIAND. — 1797-1800.

Hambourg, l'Angleterre. — Il retrouve Chateaubriand.
— La joie de celui-ci de le revoir. — Leurs conversa-
tions. — Fontanes lit des fragments des *Natchez*. —
L'Agent des Prince, Dutheil. — Lettres à Baudus. —
De nouveau à Hambourg. — Sa lettre à Chateaubriand et
la réponse de celui-ci. — La part de Fontanes dans l'idée
initiale du *Génie du Christianisme*. — Le retour en

France. — Son accident. — Il écrit à Bonaparte. — L'Eloge de Washington. — Edition projetée de ses poèmes. — L'Arrivée de Chateaubriand. — Fontanes nommé 5^e rapporteur au Ministère de l'Intérieur — Il rédige un plan de reconstitution de l'Académie Française. — Chateaubriand recommence son livre sur la Religion. — Influence de Fontanes 156

CHAPITRE V

LA LUTTE CONTRE LES PHILOSOPHES 1800-1802.

Le Mercure. — Extraits critiques de *De la Littérature.* Article dirigé contre Charles de Villars. — Extrait sur le *Cours de morale religieuse* de Necker. — Lettre de Chateaubriand au *Mercure.* — *Atala.* — Critiques de Fontanes. Son article sur *Atala.* — Article sur les *Œuvres philosophiques* de Saint-Lambert. — Chateaubriand recommence le *Génie du Christianisme.* — Le salon de Mme de Beaumont. — Préparations pour la publication du *Génie.* — Extrait critique sur le *Génie.* — Fontanes répond aux critiques dans un deuxième *Extrait.* — Son influence dans l'œuvre de Chateaubriand 185

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE SOUS NAPOLEON 1802-1810.

Les rapports de Fontanes avec les Bonaparte. — Lucien et Elise. — Chateaubriand à Rome. — Ode patriotique, 1803. — Fontanes élu Président du Corps législatif. — La mort du duc d'Enghien et l'ode de Fontanes — Les discours — Fontanes et Chénedollé — Les *Martyrs* — Fontanes encourage leur auteur — Ses vers à Chateaubriand — Celui-ci fait l'éloge de Fontanes dans son discours de réception à l'Académie 224

CHAPITRE VII

DERNIÈRES ANNÉES 1808-1821.

Le Grand-Maitre, de l'Université impériale. — Les Odes. — La mort de Fontanes	257
--	-----

CHAPITRE VIII

ŒUVRES POSTHUMES.

<i>La Maison rustique. — La Grèce sauvée</i>	278
CONCLUSION	317
APPENDICE	321
BIBLIOGRAPHIE	333
INDEX DES NOMS PROPRES	347

BORDEAUX. — Imprimerie J. BIÈRE
18, 20, 22, Rue du Peugue. — 1928
